



**Boston Public Library**  
**Boston, MA 02116**

No HK 28.561



n.s.v. 2

1956

GIVEN BY

*Societe Historique*

E184  
.F8S58







NOUVELLE SERIE: VOL II

N.S. Vol 2  
1956  
1956  
1956

1956

# BULLETIN

de la

✓ Société Historique  
Franco-Américaine

BOSTON, MASSACHUSETTS



1 Volant  
Jan 7 '58

Imprimerie Ballard Frères  
Manchester, New Hampshire

1957

5366/3

















NOUVELLE SERIE: VOL II

1956

# BULLETIN

de la

## Société Historique Franco-Américaine

BOSTON, MASSACHUSETTS



Imprimerie Ballard Frères  
Manchester, New Hampshire

1957

Société Historique Franco-Américaine  
Oct. 28, 1957





Rubens

Sainte Jeanne d'Arc

1456 - 1956

1456 - 1956

Pour glorifier la sainte de France  
Jeanne la Pucelle, — la plus authentique des saintes et des héroïnes — figure de paix dont la gloire rejaillit sur les enfants de Dieu en cette année centenaire de sa réhabilitation.



## Présentation

*La Société Historique veut s'acquitter d'une tâche très agréable en présentant cette nouvelle livraison de son bulletin. C'est précisément la reconnaissance qu'elle doit à ses membres et à ses nombreux amis. Avec les années le prestige de la société grandit dans les milieux sérieux du pays. Grâce à ses brillantes manifestations et à la propagande de son bulletin, son influence est plus marquante. Notre société retient l'attention publique.*

*Comme on a bien voulu l'écrire "à parcourir ce bulletin, l'on sent qu'il existe toujours un peuple franco-américain dont le coeur continue de battre à grands coups. Et la Société Historique constitue une vitamine pour l'alimenter et le soutenir d'une façon qui n'est pas à dédaigner" (Le Canado-Américain).*

*De fait, le bulletin est le conservateur fidèle des échos de notre vie en Amérique. Il est convenable que nous possédions un tel documentaire facile à consulter pour obtenir cette information toujours si utile dans la vie d'un chacun.*

*Songons que nous sommes l'un des rares groupes au pays, sinon le seul qui a la faveur de recueillir tous les accents de son comportement pour les confier fidèlement à la postérité. A tout considérer cela est formidabe. De là les appels répétés pour grossir les rangs de la société.*

*Il se peut que plusieurs de nos compatriotes sérieux s'imaginent que n'ayant pas le loisir de fouiller l'histoire, ils ne se trouveraient pas à l'aise au sein de la société. C'est entendu que nous n'avons pas tous le temps ni les aptitudes pour écrire l'histoire. Cela ne nous dispense pas du plaisir et de la satisfaction au moins de nous renseigner en lisant ses hauts faits.*

*Il reste que nous possédons une équipe assez imposante de chercheurs et d'écrivains qui contribuent à la valeur du bulletin. Pour les autres, leur simple appuie est considérable. D'ailleurs c'est le cas de toutes les sociétés d'histoire qui comptent beaucoup sur l'encouragement de tous leurs membres pour assurer leur succès.*

*De sorte que nous ne saurions cesser nos appels pressants et nos invitations à tous nos frères intéressés, leur demandant de se joindre*

à la société afin de lui permettre de grandir et d'étendre d'avantage le prestige de notre présence française au pays.

Ayons confiance, les Franco-Américains ne sont pas à la veille de disparaître même si tout n'est pas réconfortant à l'horizon. C'est en voulant vivre que l'on enrichit son existence. Nous ne faisons que continuer pour l'embellir une oeuvre admirablement inaugurée par nos devanciers.

Une société historique très forte est un puissant facteur de persévérance pour notre peuple. Des centaines et des centaines de nos compatriotes pourraient facilement verser la modeste contribution annuelle de cinq dollars pour rendre la société plus forte et agissante. En retour les membres reçoivent les publications de la société. Ils sont aussi associés officiellement à son travail. De plus, la société publie pour l'histoire l'éloge de ses membres disparus.

D'ailleurs les officiers et les collaborateurs donnent généreusement de leur temps et de leur personne au service de la société et tout l'actif est affecté aux oeuvres de la société. Les monuments et plaques, les réunions et conférences, les manifestations et le bulletin sont autant d'initiatives qui réjaillissent sur nous tous.

Nous l'avons déclaré plus d'une fois avec raison. Notre société devrait compter au moins un millier de membres, et alors quelle puissance de rayonnement pour la Franco-Américainie! Il nous serait ainsi possible d'établir un fonds qui perpétuerait coute que coute la société. C'est ainsi que nous aurions une oeuvre bien à nous fixée dans les sillons de la pérénnité.

Soyons assurés que la Société Historique est l'un des plus brillants joyaux que la Franco-Américainie possède. Il faut le conserver jalousement et l'enrichir non seulement pour l'histoire qui respectera toujours notre détermination de persévérer, mais encore pour répondre à notre dignité de fils de grands fondateurs et de serviteurs de la gloire américaine.

Adrien Verrette, ptre  
Président



## *La Société Historique Franco-Américaine*

Fondée le 4 septembre 1899

Administration: Président: Abbé Adrien Verrette, Suncook, N. H.  
Secrétaire: Mlle Rhéa Caron, 32, rue Saucier, Fall River,  
Massachusetts.  
Trésorier: Marcel St-Denis, 104, rue East Main, Fall River,  
Massachusetts.

---

BOSTON, MASSACHUSETTS NOUVELLE SERIE VOL. II ANNEE 1956

---

### I

#### **Centenaire Jeanne d'Arc**

1456-1956

La Société a voulu honorer la Sainte de France durant l'année du cinquième centenaire du procès de sa réhabilitation. De grandes fêtes se sont déroulées surtout en France au cours de cette année. L'un des spectacles les plus instructifs fut l'exposition qui eut lieu à Paris jusqu'à la fin de novembre, sous la direction de M. Braibant, directeur des Archives Nationales avec le concours de Régine Fourmond. Toute une littérature surgira à la suite de cette année centenaire.

On avait intitulé cette exposition "Jeanne et son temps". On y étala des lettres autographes de Jeanne, le seul portrait exécuté de son vivant et tout un ensemble de documents, manuscrits, enluminures, tableaux et sculptures pour reconstituer le milieu où vécut Jeanne.

A sa réunion tenue à Fall River, la société rendait hommage à la pucelle de France. Le président invitait le R. P. Landry à prononcer ce tribut en ces termes:

*L'année 1956 marque le cinquième centenaire du procès de réhabilitation de la Sainte de France, Jeanne d'Arc. Des fêtes imposantes se déroulent dans toute la chrétienté pour souligner cet événement vraiment mémorable.*

*Gabriel Hanotiaux écrivait en 1911 en présentant son ouvrage remarquable sur Jeanne d'Arc: "si j'ai eu un parti pris, ça été d'essayer de rétablir, autour de cette admirable française, l'accord de tous les français. Un peuple à qui est confié le dépôt d'une telle gloire lui doit de la garder fidèlement et solidairement.*

*C'est dans cet esprit que la société historique a voulu consacrer la présente année à honorer la "pucelle de France". Pour rendre hommage à cette grande sainte, la société a invité l'un de nos éminents compatriotes et j'ai l'honneur de vous présenter le T. R. P. Thomas Marie Landry, o.p., curé de la paroisse Sainte-Anne de cette ville.*

**Hommage à Jeanne d'Arc\****Thomas Marie Landry, o.p.*

En cette belle réunion de notre Société Historique Franco-Américaine tenue à l'automne de l'an de grâce 1956, nos coeurs de catholiques et de français ne pouvaient laisser passer inaperçu le cinquième centenaire de la réhabilitation de Jeanne d'Arc sans trahir leur attachement à l'Eglise de même que leur fidélité à l'ancienne mère-patrie.

Il convenait souverainement qu'un hommage officiel fut rendu à la grande sainte de France par le groupe des quelques millions de Franco-Américains qui habitent les Etats-Unis et c'est cet hommage que notre Société Historique m'a demandé de fourmuler, ne serait-ce que d'un mot, au cours de la présente assemblée.

Mesdames, messieurs, Jeanne d'Arc, la seconde patronne de l'Eglise catholique de France, a toujours été connue parmi nous. Connue, admirée, vénérée, aimée et priée! Chez les Franco-Américains, il y a des paroisses qui portent son nom, des religieuses qui se réclament de son patronage, des hôpitaux et d'autres institutions qui font un bien immense sous son égide et beaucoup de petites filles qui, au saint baptême, sont nommées d'après elle. Nous avons même une association d'abstinence complète en fait de boissons alcooliques, fondée en 1911 ici même à Ste-Anne de Fall River, par un dominicain originaire de France, sous le vocable de "Cercle Jeanne d'Arc". Cercles Lacordaire pour les hommes, Cercles Jeanne d'Arc, depuis 1920, Cercles *Ste Jeanne d'Arc!*, pour les femmes: ces deux noms représentant pour le bon Père Jacquemet le sommet de la grandeur catholique et française, et deux modèles souverains à proposer à la vertu parfois difficile des braves gens de chez-nous. Ce culte que les Franco-Américains rendent à Sainte Jeanne d'Arc, nous voulons que nos amis de France et du Canada Français sachent qu'il n'est pas près de disparaître. Bien au contraire, nous voulons le maintenir et l'intensifier plus que jamais parmi nous. Le message de Jeanne d'Arc provoque trop de résonances profondes en l'âme franco-américaine, vu nos origines, notre histoire et nos affinités catholiques et françaises, pour qu'il nous soit possible d'oublier le grande sainte de France sans nous renier tout à fait nous-mêmes.

A l'occasion donc du 5e centenaire de sa réhabilitation à Rouen, qu'il soit permis à l'humble peuple franco-américain des Etats-Unis d'ajouter son modeste mais combien sincère tribut de gloire à cet immense concert de louanges dont Jeanne d'Arc est l'objet depuis le mois de juin dernier à travers le monde entier. Venant à la suite du magnifique éloge de Notre Saint-Père le Pape lui-même qui don-

---

\* Allocution prononcée par le T. R. P. Landry, o.p., à la réunion tenue à Fall-River, le 17 octobre 1956.

naît, en quelque sorte, le ton dans le radio-message adressé au peuple de France tout entier, venant à la suite aussi de tant d'autres témoignages qui ont été pour ainsi dire l'écho du premier à travers l'univers chrétien, notamment en Angleterre, au Canada et — cela va de soi — en France, venant, dis-je, à la suite de tous ces hommages, le nôtre, si simple mais encore une fois si sincère, aura le double mérite de soulager notre conscience franco-américaine en nous permettant de nous acquitter d'un devoir très agréable et en faisant connaître une fois de plus à quelle famille spirituelle nous nous rattachons par les fibres les plus secrètes et les plus tenaces de notre esprit et de notre coeur.

Mesdames, messieurs, est-il besoin de vous rappeler les graves événements que ce cinquième centenaire commémore en la destinée si tragique de cette héroïne extraordinaire que fut Jeanne d'Arc?

Cette Jeanne, petite campagnarde de la Lorraine, française et catholique, morte le 30 mai 1431, en la place du Vieux-Marché devant la Cathédrale de Rouen, sur un infâme bûcher, consumée par le feu, à l'âge de 20 ans!

Songez-y, mesdames, messieurs, cette jeune fille meurt à l'âge de 20 ans, en prononçant les noms de Jésus et de Marie.

Qu'avait-elle donc fait, la pauvre enfant? Dans une chrétienté désormais déchirée, dans une France sur le point de disparaître après presque cent ans de luttes interminables avec l'Angleterre et de convulsions intérieures infiniment douloureuses causées par les agissements des Bourguignons sécessioniste, l'obscur Jeanne d'Arc avait surgi, mandatée de Dieu par ses voix saintes, celles de St Michel et de Ste Marguerite, avec la double mission de renouveler d'une part si possible, la chrétienté, et de l'autre, de sauver le royaume de France. Mission surhumaine et surnaturelle à la fois que Jeanne allait commencer d'accomplir de son vivant et qu'elle ne pourrait achever qu'après sa mort atroce aux mains même de certains de ses compatriotes, devenus les valets et les serviteurs des anglais dans une cause qu'ils croyaient vraiment perdue.

A la suite d'un procès qui avait duré tout l'hivers 1430 et tout le printemps 1431, Jeanne est condamnée à mourir par le feu. Sur l'échafaud un écriteau porterait l'épithète suivant: "Jehanne qui s'est fait nommer la Pucelle, menteresse, pernicieuse, abuseresse du peuple, devineresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu, présomptueuse, mal créant de la foi de Jésus-Christ, vanteresse, idolâtre, cruelle, dissolue, invocatresse des diables, apostate, schismatique et hérétique." Sur sa tête, une mître d'ignominie marquée comme suit: "hérétique, relapse, apostate, idolâtre". Tel était le verdict terminant le premier procès subi par Jeanne d'Arc, le procès que l'on appelle le procès de condamnation.

Vingt-cinq ans après sa mort, la France étant redevenue, grâce à elle, maîtresse de ses propres destinées, un autre procès allait s'achever le 7 juillet 1456 exactement à Rouen même par le jugement que voici sur les faits, le geste et la vie de Jeanne :

“Au nom de la Sainte et indivisible Trinité, Amen

“Toutes choses et chacune ayant été déligemment considérées de ce qu'il nous fallait voir et connaître, nous, siégeant à notre tribunal, ayant Dieu seul devant les yeux, par cette sentence définitive que nous portons en cet écrit, Disons, prononçons, décrétons et déclarons que les dits procès et sentences entachés de dol, calomnie, iniquité, contradiction, erreur manifeste en droit et en fait, y compris l'abjuration, les exécutions et toutes leurs conséquences, ont été, seront et sont nuls, invalides, sans effet et réduits à néant.

“Et néanmoins, autant que besoin est, et comme l'ordonne la raison, nous les cassons, invalidons, annulons et leur enlevons toute force, déclarant que ladite Jeanne, ainsi que les demandeurs et ses parents, n'ont contracté ni encouru à l'occasion des sentences susdites, aucune note ou tache d'infamie ; qu'elle en est et en sera exempte et que nous l'en exemptons totalement, autant que besoin est. Ordonnant que notre présente sentence aura immédiatement son exécution ou promulgation solennelle dans cette ville en deux endroits, à savoir, l'un ici-près sur la place Saint-Ouen à la suite d'une procession publique et dans un sermon ; l'autre, demain, aux Vieux-Marché, c'est-à-dire au lieu où ladite Jeanne a été étouffée par l'horrible et cruel supplice du feu, avec, au même lieu, une prédication solennelle et l'érection d'une haute croix pour en perpétuer éternellement le souvenir, obtenir son salut et celui des autres trépassés”.

Sentence prononcée par nul autre que l'archevêque de Reims à la suite d'un procès sanctionné à la fois par le roi de France et par le légat du Pape. Ce procès porte le beau nom du procès de réhabilitation, celui dont nous célébrons cette année même, 1456-1956, le glorieux cinquième centenaire.

Jeanne d'Arc a eu, depuis, un autre procès à subir, le procès que j'appellerais de glorification ou de canonisation. Procès commencé le 8 mai 1869, repris pendant près de 60 ans et qui devait aboutir dans l'Eglise universelle à faire de Jeanne d'Arc successivement une vénérable servante de Dieu, une bienheureuse, et enfin le 16 mai 1920, une sainte authentique de l'Eglise de Jésus-Christ, honorée officiellement à titre de vierge. Procès impliquant à tour de rôle des Pontifes comme Léon XIII, Pie X, Benoit XV, et enfin le grand Pie XI, le pape de la canonisation solennelle de la Pucelle de France.

Mesdames, messieurs, je m'arrête. Il aurait fallu mieux vous faire voir le caractère essentiellement chrétien de la vocation et de la mis-

sion de Jeanne d'Arc à une époque où la chrétienté se disloquait sous l'influence d'une triple crise qui sapait l'autorité, l'unité et l'enseignement de l'Eglise. Jeanne est morte non seulement pour la France, elle est morte aussi et surtout pour l'Eglise, Dieu voulant l'une et l'autre, d'après elle, parce qu'alors c'était par l'une et par l'autre que son règne devait arriver.

Quoi qu'il en soit, vous vous souviendrez de sa devise, franche, nette, absolue comme un coup de cliron: "Dieu premier servi"! Au plan temporel et terrestre, cela veut dire: La patrie, le royaume, le roi de France premier servis! Au niveau des réalités spirituelles et surnaturelles, commandant l'autre, cela veut dire: "Dieu, le Christ, l'Eglise premier servis!" La synthèse de ces éminents devoirs s'est faite tout bonnement dans la vie comme dans la mort de Jeanne, parce qu'elle les a acceptés tous avec la limpidité et la candeur de son âme d'enfant travaillée sans entraves par la grâce d'en Haut.

Quelle grande âme tout de même que cette Jeanne d'Arc et pour nous, comme pour tant d'autres, historiens, poètes, dramaturges de toute tribu et de toute langue qui la découvrent, quelle inspiration!

Un peu par chacun de nous aussi, il faudrait bien que même en cette terre d'Amérique, il faudrait bien, dis-je, sous l'égide de la Pucelle, que "France et chrétienté continuent chez-nous"!



## II

### Monument Jeanne d'Arc

#### Projet

Pour donner suite à son hommage à la Sainte de France, la société avait émis le projet d'ériger quelque part dans le pays un monument en l'honneur de Jeanne d'Arc. Ce monument serait le don de nos écoliers avec l'appui de leurs aînés. En conséquence, la société avait nommé une commission chargée d'étudier la possibilité d'une telle entreprise.

Dans son compte rendu de la réunion du 17 octobre, tenue à Fall-River, Philippe Armand Lajoie écrivait :

Par une heureuse coïncidence, alors que le R. P. Landry, à la splendide réunion tenue hier soir à Fall River par les membres et invités de la Société Historique Franco-Américaine, consacrait à Sainte Jeanne d'Arc l'une de ses causeries les plus émouvantes et richement documentées, une commission d'étude de la société soumettait un rapport relatif à un projet qui intéresse la gloire de la sainte nationale de France.

Voici en quels termes — à l'issue de la conférence du Père Landry — M. le président a présenté le projet à l'assistance :

“Tout commentaire sur cet émouvant panégyrique serait superflu. Merci, cher Père Landry, d'avoir répondu à cette invitation et d'avoir ajouté cette belle page à la gloire de cette grande française, qui est en même temps l'une de nos gardiennes célestes.

“Le moment est indiqué, je crois, de soumettre à l'approbation des membres un audacieux et grandiose projet qui fut soumis au bureau lors de sa dernière réunion, à Manchester, en septembre, à savoir l'érection par les enfants français d'Amérique et leurs amis, d'un monument à la gloire de Jeanne d'Arc.

“A cet effet une commission fut nommée, composée de Me Pierre Belliveau, de l'abbé Wilfrid Paradis et de M. Antoine Clément, avec mission d'étudier ce projet et d'en faire rapport. La commission fait donc la rapport que j'ai l'honneur de vous soumettre.

Voici le texte du rapport :

M. le Président,

Votre comité du projet d'ériger un monument à sainte Jeanne d'Arc au pays s'est réuni au presbytère Sainte-Thérèse de Manchester cet après-midi.

Après examen du projet de Me Belliveau, le comité recommande qu'une statue de la Sainte de France soit donnée par les enfants de descendance française (des E.-U. ou de Nouvelle-Angleterre) et les enfants des amis de la France à la nation américaine (pour installation dans l'une de nos métropoles).

Il serait bien d'inspirer un groupe de fillettes de lancer le mouvement, comme scoutes ou la Garde Ste-Jeanne d'Arc.

L'appel serait transmis à toutes les écoles franco-américaines par l'intermédiaire des curés et des religieuses.

Mais surtout, partout où ce sera possible, cet appel devrait être fait directement aux écoliers par des directeurs ou membres de la Société Historique, ou par la commission nombreuse de la Société, qui auraient en mains, disons un résumé du panégyrique du Père Landry applicable aux enfants pour se guider. Tous ceux-ci iraient porter le message des enfants lançant le mouvement dans nos écoles, et les curés y suppléeraient là où ce n'est pas possible.

Avec la Société Historique, nos sociétés nationales: Union, Canados, l'Assomption, Artisans, Jacques-Cartier, Forestiers se feraient les parrains du mouvement avec les philanthropes intéressés au projet.

La commission de la Société Historique établirait les cadres et le contrôle de ce mouvement. Ce sont les sous des écoliers que l'on demande. Un appel pour dons serait fait aux membres de la Société Historique comme pour la plaque Champlain. Un appel sera aussi fait par la presse ou autrement aux autres enfants admirateurs de sainte Jeanne d'Arc et amis de la France. On prendra le temps voulu pour réaliser le projet.

Voilà le rapport de votre comité d'étude. Il espère qu'il sera utile au lancement de ce projet qui ne peut qu'apporter envergure à notre Société Historique.

En toute amitié et avec meilleurs sentiments,

Au nom du comité,

Antoine Clément

Lowell, 16 septembre, 1956.

Sur motion de M. le Dr J.-U. Paquin, l'assemblée a voté à l'unanimité que le projet soumis par la commission du Monument Jeanne d'Arc, à l'occasion du cinquième centenaire de sa réhabilitation (1456-1956), "soit accepté et exécuté suivant le temps et les modalités que le Bureau de Direction jugera loïsibles".

*(reproduction de l'Indépendant)*

19 octobre 1957

### III

#### Médaille Grand Prix\*

au

#### Docteur Gabriel Nadeau

*“La société est très heureuse d’honorer l’un de ses serviteurs les plus distingués, le docteur Gabriel Nadeau. Membre depuis plusieurs années et secrétaire pendant 11 ans, le docteur Nadeau a plus d’un titre à notre reconnaissance. Une réunion sans lui n’était pas complète. C’est dire la place qu’il occupe dans l’estime et l’admiration de ses collègues.*

*“Né à Saint-Césaire-de-Rouville dans la paisible vallée du Richelieu au début du siècle, il reçoit sa formation première au collège commercial de son village et termine ses classiques au séminaire de St-Hyacinthe. Il obtient son diplôme de la Faculté des Sciences économiques, sociales et politiques de l’université de Montréal en 1925. Enfin il se destine à la médecine pour obtenir son brevet de l’université de Montréal en 1928.*

*“Spécialiste en maladies de la poitrine, le docteur Nadeau sera invité à se joindre au personnel du sanatorium d’Etat de Rutland, Massachusetts en 1928. Il y exerce sa profession déjà depuis 28 ans avec une compétence et un dévouement qui sont fort appréciés. M. le docteur Nadeau est actuellement surintendant interimaire.*

*“Mais notre cher collègue s’est beaucoup occupé d’histoire et de choses intellectuelles. Entouré d’une bibliothèque de choix et numismate par surcroît, le docteur s’est créé une atmosphère qui a facilité l’exécution de ses nombreux travaux littéraires.*

*“Dans sa préface du volume “La Littérature française de la Nouvelle-Angleterre,” ouvrage de Soeur Marie Carmel Therriault, le docteur écrira: “Nous avons des poètes, quelques auteurs d’essais, des historiens, des critiques. Tout cela est peu, si on le compare à la littérature canadienne-française; et cette littérature pourrait peut-être réclamer pour elle les meilleurs de nos écrivains. Mais, si on tient compte de notre histoire, du milieu où nous vivons, de tous les facteurs enfin qui opèrent contre nous, on admettra que notre apport ne fut pas négligeable et que nous n’avons pas encore failli à nos devoirs d’émigrés français. Car y a-t-il en ce vaste pays, une minorité, qui puisse se vanter d’un plus grand effort et de résultats moins médiocres”.*

---

\* Séance du 17 octobre 1956, à Rall-River.



*"Dans cet effort cependant, il faudra toujours souligner la part brillante du docteur Nadeau. Pour reconnaître ce mérite, l'université de Montréal lui décernait un doctorat d'honneur en 1949.*

*"Chercheur tenace et méthodique avec un sens de critique averti, écrivain à la plume élégante et juste, modeste dans son commerce et d'une aménité contagieuse, le docteur occupe une situation de choix dans notre monde intellectuel. Nous nous réjouissons de le compter parmi les solides appuis de nos oeuvres.*

*"Membre de plusieurs sociétés savantes, collaborateur à plusieurs revues, correspondant de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, il prépara durant plusieurs années pour la grande revue "Culture" (Québec) une "Chronique franco-américaine: compte rendu des écrits franco-américains ou se rapportant aux Franco-Américains." On y lit des appréciations précieuses, marquées de la plus pure critique.*

*Le "Répertoire Bio-Bibliographique de la Société des Ecrivains Canadiens dont il est membre publie (1954) la liste imposante de ses travaux: "A. T. B.'s Progress; The Story of Norman Bethune", (1940); "Louis Dantin", sa vie, son oeuvre", (1945) "Ed. Lafayette, Manchester", (Vie étrange et mystérieuse de cet ancien abbé Ceres qui n'en fut pas moins l'une des gloires de la littérature française en Amérique du siècle présent); "Remèdes Helvétiques de la Nouvelle France" (1945); "Le plus illustre de nos poitrinaires, sir Wilfrid Laurier" (1945); "La Fille du Roy", roman (1954); "Les Trois blessures de Montcalm", "L'Oeuvre historique d'Edmond Mallet"; "Charles Thibault, ses lettres au major Mallet; "L'Hérédité en fonction de la généalogie";*

*"Fellow de l'American College, le docteur publia encore nombre d'articles sur l'histoire de la médecine dans la Nouvelle France; il publia une série d'articles dans Le Travailleur, "Carnet d'un bibliographe". Le bulletin de la société, qu'il rédigea durant plusieurs années, contient quelques unes de ses meilleures études dont plus récemment "La Blessure du major Mallet" (1953); et l'éloge de "Louis Eusèbe Phaneuf, M. D., (1954).*

*"C'est dire que le docteur Nadeau en plus d'exercer sa profession médicale a donné beaucoup de ses loisirs aux lettres.*

*"Voilà donc ce personnage, ce compatriote à la figure distinguée de gentilhomme, à l'âme haute et sereine, ce travailleur acharné, cet écrivain de chez nous que la société honore ce soir. Vous admettez qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce portrait.*

*"C'est mon bonheur, en votre nom et au mien, de lui remettre cette Médaille "Grand Prix" à l'effigie de Marianne et de Colombia, qui renferme notre affectueuse admiration et nos ardentes félicitations. C'est ainsi que nous l'inscrivons dans le livre d'or des grands artisans de la pensée française en Amérique."*

*Réponse du docteur Nadeau*

J'ai longtemps siégé à cette table d'honneur, mais j'occupais toujours le bas bout de la table et mon rôle était muet. Une table d'honneur, c'est un peu comme la scène d'un théâtre.

Quand j'étais jeune élève au collège, je jouais dans les pièces qu'on montait pour la fête du supérieur; mais là aussi mes rôles étaient toujours muets. Sauf une fois qu'on me donna celui de centurion. J'avais trois mots à dire: *Tirons le glaive*. En tirant ce glaive cependant, je débouclai, sans m'en apercevoir, le cordon qui retenait ma jupe, la courte jupe qui complétait mon costume, et je me trouvai en caleçon, comme un Ecossais sans kilt. Après la séance le directeur me prit à part pour me dire: "*Toi, tu feras jamais un acteur*. L'année suivante je retournai à mon rôle muet.

Mon rôle parlé ce soir sera donc très court. Monsieur le Président, sachez que j'apprécie l'honneur que vous venez de me faire, de même que les paroles si élogieuses que vous avez eues à mon endroit. Cette médaille me récompense amplement pour le quelques heures que j'ai consacrées à la société. Merci.

Au sujet de cette décoration Antoine Clément écrivait:

*Cette Médaille Grand Prix est l'une des plus anciennes et des plus importantes décorations franco-américaines figurant avec les doctorats honorifiques de nos collègues, l'Ordre du Mérite franco-américain, les Hommages de reconnaissance et autres prix d'Honneur et de mérite sans compter les légions d'Honneur de nos sociétés nationales.*

*C'est le 26 octobre 1916, que la Société Historique décida de décerner "une médaille aux écrivains et autres personnes qui se distinguent par leurs services à l'oeuvre que nous poursuivons".*

*C'est à son 35ème anniversaire, le 20 novembre 1934, en l'hôtel Somerset, de Boston, que la Société décerna pour la première fois sa médaille Grand Prix, pièce de bronze à l'effigie de Marianne et de Columbia, oeuvre du sculpteur Lucien Gosselin, de Manchester, coulée à gros prix avec le petit module pour la médaille Guillet-Dubuque-Bédard, à Jean-Charlemagne Bracq, de Keene, N.-H., pour son ouvrage intitulé "L'Evolution du Canada français".*

*Bibliographie du DOCTEUR NADEAU*

a — Articles de revues et de journaux.

- 1 — Carnet d'un bibliographe. Ouvrages en anglais traitant du Canada français et publiés par des étrangers au cours de

1930 et 1931. Paru dans *Le Travailleur* du 7 janvier au 19 mai 1932.

- 2 — La Mistinguett des Etats-Unis (Eva Tanguay).  
*Le Travailleur*, 24 janvier 1932.
- 3 — Calixa Lavallée. Quelques précisions.  
*Le Travailleur*, 1 juin 1933.
- 4 — Le Musée Potvin.  
*Le Travailleur*, 29 juin 1933.
- 5 — Le Vinaigre des Quatre Voleurs.  
*Le Bulletin des recherches historiques*, 1935, pp. 644-681.
- 7 — M. de Callières était-il tuberculeux?  
*L'Hôpital*, mars 1938, pp. 176-181.
- 8 — Johann-David Schoeff.  
*Le Naturaliste canadien*, août-septembre 1939, pp. 218-222.
- 9 — D'Abisag la Sunamite à Marie Chambly.  
*Le Bulletin des recherches historiques*, 1940, pp. 12-22 et 61-62.
- 10 — Les Trois blessures de Montcalm.  
*Le Canada Français*, 1940, pp. 555-572 et 626-645.
- 11 — Un Chapitre de l'histoire de la tuberculose au Canada. De Bonald et sa machine à diagnostiquer la tuberculose.  
*La Revue Trimestrielle*, 1940, pp. 79-91.
- 12 — A. T.B.'s Progress. The Story of Norman Bethune.  
*The Bulletin of the History of Medicine*, 1940, pp. 1135-1171.  
Aussi dans *Interne*, 1940, pp. 338-342, 370-373; 1941, pp. 396-399.
- 13 — L'Oeuvre historique d'Edmond Mallet. Son Oeuvre écrite.  
*Bulletin de la Société historique franco-américaine*, 1941, pp. 49-60.
- 14 — Chronique franco-américaine.  
*Culture, revue trimestrielle*. Commencée en juin 1941 et continuée jusqu'à mars 1946.
- 15 — Indian Scalping. Technique in Different Tribes.  
*The Bulletin of the History of Medicine*, 1941, pp. 178-194.
- 16 — Il faut que l'histoire se répète.  
*Le Travailleur*, 12 février 1942.

- 17 — Le Scalpe.  
*L'Oeil*, 15 avril 1942, pp. 13-15.  
Aussi dans *Aujourd'hui*, juin 1942, pp. 59-62.
- 18 — Un Cas d'adipocire à Berthier en 1844.  
*L'Union médicale*, 1943, pp. 180-184.
- 19 — La Combustion spontanée.  
*L'Union médicale*, 1943, pp. 935-942.
- 20 — Un Monument à Ferdinand Gagnon.  
*Le Travailleur*, 19 août 1943.  
Aussi dans *Le Canado-Américain*, 15 juillet — 15 août 1943, p. 3.
- 21 — Les Sociétés historiques canadiennes-françaises. Le P. Archange Godbout fait pressentir leur fédération en fondant un bulletin annuel.  
*Le Travailleur*, 4 novembre 1943.
- 22 — Robert Cavelier de La Salle, 1643-1687.  
*L'Ecrin*, 1943, pp. 53-54.
- 23 — Chronique généalogique.  
*Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, 1944, pp. 55-60.
- 24 — Un Episode de l'histoire du typhus à Québec. Ledoyen et son désinfectant.  
*L'Union médicale*, 1944, pp. 52-66.
- 25 — Indian Scalping. Technique in Different Tribes.  
*Ciba Symposia*, 1944, pp. 1677-1681.
- 26 — La Littérature franco-américaine.  
*Le Canado-Américain*, 15 février — 15 mars 1944.
- 27 — Le Plus illustre de nos poitrinaires. Sir Wilfrid Laurier.  
*L'Union médicale*, 1944, pp. 404-433.  
Aussi dans *Aujourd'hui*, juillet 1944, pp. 31-37.
- 28 — Ledoyen and His Disinfectant. An Episode in the History of Typhus Fever in Quebec.  
*The Canadian Medical Association Journal*, 1944, pp. 471-476.
- 29 — Un Echo de la visite de Mercier à Tourouvre.  
*Le Bulletin des recherches historiques*, 1944, pp. 212-214.
- 30 — La Bufothérapie sous le régime français. Mme d'Youville et ses crapauds.  
*L'Union médicale*, 1944, pp. 917-928.

- 31 — Les Recherches médico-historiques et médico-littéraires au Canada Français.  
*Le Travailleur*, 7 et 14 septembre 1944.
- 32 — La Pénicilline. Drogue merveilleuse, née de la guerre et qui servira à la paix.  
*L'Oeil*, 15 novembre 1944, pp. 6-7.
- 33 — L'Hérédité en fonction de la généalogie.  
*Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, 1944, pp. 81-95.
- 34 — Chronique généalogique.  
*Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, 1945, pp. 219-220.
- 35 — Un Savant anglais à Québec à la fin du XVIIIe siècle.  
Le Dr John-Mervin Nooth.  
*L'Union médicale*, 1945, pp. 49-74.
- 36 — Louis Dantin. Sa vie et son oeuvre.  
*Le Travailleur*. Commencé le 12 avril 1945 et continué jusqu'en 1947.
- 37 — Les Remèdes des Helvétius dans la Nouvelle-France.
- 38 — A German Military Surgeon in Rutland, Massachusetts, during the Revolution.  
Julius-Friedrich Wasmus.  
*The Bulletin of the History of Medicine*, 1945, pp. 243-300.
- 39 — Charles Thibault. Ses lettres au major Edmond Mallet.  
*Bulletin de la Société historique franco-américaine*, 1944-1945, pp. 46-80.
- 40 — L'Apport germanique dans la formation du Canada français.  
*Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, 1945, pp. 274-280 et 1946, pp. 58-62.
- 41 — Les Vieux remèdes de la Nouvelle-France. L'Eau de la reine de Hongrie.  
*L'Union médicale*, 1948, pp. 65-68.
- 42 — Les Vieux remèdes de la Nouvelle-France. L'Huile de petits chiens.  
*L'Union médicale*, 1948, pp. 327-329.
- 43 — Le Grand électuaire de l'Orviétan au pays de la Nouvelle-France.  
*L'Union médicale*, 1948, pp. 587-601 et 698-711.

- 44 — Histoire de la médecine dans la Nouvelle-France. L'Alkermès et le Kermès minéral.  
*L'Union médicale*, 1950, pp. 924-928.
- 45 — Le Dernier chirurgien du roi à Québec. Antoine Briault, 1742-1760.  
*L'Union médicale*, de juin 1951 à avril 1952.
- 46 — Notes pour servir à une bibliographie franco-américaine.  
*Bulletin de la Société historique franco-américaine*, 1952, pp. 64-74.
- 47 — François Lebeau, médecin du roi.  
*L'Union médicale*, 1953, pp. 312-316.
- 48 — La Blessure du major Mallet.  
*Bulletin de la Société historique franco-américaine*, 1953, pp. 32-40.
- 49 — L'Ancêtre des Piuze.  
*Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, 1954, p. 94.
- 50 — Quelques médecins et chirurgiens de la cour et les liens qui les rattachent au Canada.  
*L'Union médicale*, 1954, pp. 1140-1147.
- 51 — L'Ancêtre des Garon.  
*Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, 1954, pp. 178-180.
- 52 — Eloge du Dr Louis-Eusèbe Phaneuf.  
*Bulletin de la Société historique franco-américaine*, 1954, pp. 91-93.
- 53 — Le Théâtre chez les Franco-Américains.  
*Bulletin de la Société historique franco-américaine*, 1955, pp. 69-74.

b — Comptes rendus d'ouvrages.

- 54 — Henri Laugier, *Service de France au Canada*, Montréal, 1941.  
Dans *Culture*, 1942, pp. 564-565.
- 55 — Henry Beston, *The St. Lawrence*, New-York, 1942.  
Dans *Culture*, 1943, pp. 136-137.
- 56 — Charles Oberling, *Le Problème du cancer*, Montréal, 1942.  
Dans *Culture*, 1943, pp. 295-296.



- 57 — Charles-Edward Amory Winslow, *The Conquest of Epidemic Diseases. A Chapter in the History of Ideas*, Princeton, 1943.  
Dans *The Catholic Historical Review*, 1944, p. 123.
- 58 — Jacques Ducharme, *The Shadows of the Trees. The Story of the French Canadians in New England*, New-York, 1943.  
Dans *The Canadian Historical Review*, 1944, pp. 79-80.
- 59 — Aristides-A. Moll, *Aesculapius in Latin America*, Philadelphie, 1944.  
Dans *The Catholic Historical Review*, 1945, p. 506.
- 60 — Andrew-Denny Rogers, *John Merle Coulter, Missionary in Science*, Princeton, 1944.  
Dans *The Catholic Historical Review*, 1945, pp. 506-507.
- 61 — Donatien Frémont, *Les Secrétaires de Riel, Montréal*, 1953.  
Dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, juin 1953, pp. 130-131.

c — Préface d'ouvrage.

- 62 — Soeur Marie-Carmel Therriault, *La Littérature française de Nouvelle-Angleterre*, Montréal, 1946.  
Reproduite dans *Le Phare*, juin 1951, pp. 37-38, et dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 28 février 1947.

d — Livres.

- 63 — Louis Dantin. *Sa vie et son oeuvre*. Un volume, 253 pages. Editions Lafayette, Manchester, 1948. Edition hors commerce tirée à 225 exemplaires.
- 64 — *La Fille du Roy. Conte drôlatique*. Un volume, 104 pages. Editions du Bien Public, Trois-Rivières, 1954. Edition hors commerce tirée à 106 exemplaires.

## IV

### Réunions de la Société

#### Réunion du Bureau

25 février 1956

Hotel Lenox, Boston

Présents: Verrette, Belliveau, Clément, Caron, St. Denis, Lemieux, D'Amours et Goguen.

Le président fait rapport du travail accompli en l'absence du secrétaire Nadeau. Il annonce que les nouvelles éditions des diplômes, cartes de membre et demandes d'admission sont maintenant en usage. Le trésorier établit l'actif à \$782.42.

Des membres sont choisis pour prononcer l'éloge de sept disparus: Abbé Alvin Gagnon (Linwood), R. P. J. B. A. Barrette, o.m.i., (Lowell), Dr Georges Boucher (Brockton), Ephrem Barthélémy (Woonsocket), Jacques Lepoutre (Woonsocket), Albert Loranger (New Bedford) et Charles Brodeur (Nashua).

Me Belliveau soumet au bureau les démarches de la Massachusetts Civic League au sujet de la conservation des archives publiques du Massachusetts. Depuis assez longtemps ces dépôt de documents sont mal logés et exposés à la détérioration. La ligue civique veut intéresser les législateurs de l'Etat à ce logement et elle mobilise toutes les influences nécessaires. Le bureau juge la démarche très opportune d'autant plus que de nombreuses pièces aux archives se rapportent à la Nouvelle France et à l'Acadie.

Le bulletin, suivant les décisions prises changera un peu de toilette. Il sera considérablement augmenté pour inclure une chronique de la Vie Franco-Américaine, la publication de vieux documents et papiers et divers articles qui touchent à notre histoire. Pour rencontrer les frais d'impression une section sera réservée aux annonceurs. La formule semble promettre de bons résultats.

La réunion du printemps est fixée au 23 mai à l'hôtel Lenox. Deux travaux seront présentés: "*L'Enseignement du français à l'université du Maine*" par Mlle Lilian Avila, professeur adjointe au département des langues romanes, et "*Essai de méthodologie dans la préparation d'un manuel d'histoire*" par le frère Achille Gingras, f.i.c. mieux connu sous le nom de Guy Laviolette et auteur d'une série de manuels d'histoire du Canada.



Le bureau discute ce projet de manuel pour nos écoliers. Il reste tout de même étrange que ce manuel n'ait pas encore trouvé un auteur! Le bureau vote des dons à la Fédération Féminine et au concours régional de français de la société des Artisans.

Le président choisira un comité de nominations pour le renouvellement du bureau. Il faudra remplacer Mlle Caron au conseil à cause de son accession prochaine au secrétariat. Un vice-président d'honneur remplacera feu le docteur Georges Boucher et quatre nouveaux conseillers.

### Réunion annuelle

23 mai 1956

Hotel Lenox, Boston

Après la prière, le président salue l'assistance et fait brièvement la revue de l'année écoulée. Le récit des manifestations de l'année sera publié dans le bulletin. Il remercie les officiers et les membres pour leur collaboration empressée. Le secrétaire, le docteur Nadeau verse aux archives les rapports de l'année. Le trésorier, Marcel St Denis établit l'encaisse de l'année \$3718.93 avec dépenses de \$2808.61 et une recette de \$910.61.

Le président invite le comité des nominations à préparer une liste de candidats aux différents postes. Me Pierre Belliveau, président, Dr Louis Amyot et Lauré B. Lussier.

Neuf nouveaux membres sont admis: MM. Léo Dion (Manchester), Me Maurice Lemelin (Manchester), Euclide Gilbert (Manchester), Claude Dupont (Manchester), Dr Jean Leblanc (Suncook), Dr Gérard Cullerot (Manchester), Mme Alice Lévesque (Nashua), Lilian Avila (Orono, Me.).

Les éloges sont prononcés dans l'ordre suivant: Ephrem Barthelemy (Me Valmore Carignan); Albert Loranger (Dr Ubalde Paquin), Dr Georges-Alphonse Boucher (R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.), Charles Brodeur (Juge Edouard Lampron), abbé Alvin Gagnon (Abbé Camille Blain), Jacques Lepoutre (Lauré B. Lussier) et Antoine J. B. Barrette, o.m.i. (Armand Morissette, o.m.i.).

Mlle Lilian Avila professeur des langues romanes à l'Université du Maine (Orono) présente un communiqué intéressant sur le rayonnement de l'enseignement français au sein de son université.

Le président s'excuse de l'absence du Fr. Achille Gingras, f.i.c. (Guy Laviolette) qui devait donner sa causerie. Le conférencier est à l'hôpital. Une courte discussion se poursuit au sujet d'un manuel

d'histoire et de lecture. Tous témoignent de l'importance de cette entreprise en cours depuis assez longtemps. Le président nomme une commission, chargée d'étudier définitivement le problème. Cette commission portera le nom de Laviolette.

La Commission Laviolette se composera comme suit: R. P. Thomas Marie Landry, o.p., président, Antoine Clément, Mme Gertrude St Denis, M. Adolphe Robert, Henri Goguen, Lauré Lussier et l'abbé Adrien Verrette, (ex-officio).

La société s'inscrit pour le montant de dix dollars à l'édition de la fête patronale du journal l'Indépendant (Fall River) et à la souscription du Conseil de la Vie Française.

Au compte des affaires nouvelles, Me Pierre Belliveau résume l'attitude du bureau au sujet du travail qui se poursuit pour la conservation des archives du Massachusetts actuellement dans un état précaire. Il rappelle que des documents très précieux se rapportant à notre présence en Amérique sont exposés à disparaître au cours des ans. Le Dr Louis Amyot invite la société à protester contre un article paru dans la revue *Mercury* assez peu véridique au sujet de l'attitude des canadiens-français dans la région des Illinois durant la guerre de l'Indépendance.

L'assemblée demande au bureau de considérer sérieusement la possibilité de tenir des réunions de la société, préférablement la réunion du gala dans les divers centres de la Nouvelle-Angleterre afin d'intéresser davantage nos populations au travail de la société. Le président annonce la distribution de plusieurs volumes aux membres.

Sur recommandation du comité des nominations la société élit les officiers suivants: Dr Ubalde Paquin, vice président d'honneur en remplacement du Dr Georges Boucher. Abbé Adrien Verrette, président, Dr Ulysse Forget, vice-président, Mlle Rhéa Caron, secrétaire, Mme Emile Cousineau, adjointe, Marcel St Denis, trésorier. Les trois nouveaux conseillers: Dr Georges Poirier (Cambridge), J. B. Danis (Millbury) et Dr Gabriel Nadeau (Rutland). La séance est levée à 10 heures.

### Message du président

Bienvenue et réjouissance. La société vient de terminer une année remplie et fort intéressante. Elle inaugure son 58<sup>e</sup> exercice. Elle fixe ce soir ses antennes vers de nouveaux horizons, comme tout organisme vivant.

Elle entretient l'espoir de continuer dans le même sens, car ses officiers et la grande majorité de ses membres sont d'avis qu'elle cons-

titue l'un des organismes qui nous appartiennent véritablement et au sein duquel, il nous est encore possible d'entretenir de solides espoirs au sujet de notre comportement particulier au sein de la patrie.

Plusieurs projets sont à l'étude, particulièrement la préparation d'un manuel qui pourrait servir d'inspiration et de guide à nos jeunes compatriotes. Il y a déjà trente ans, nous avons souvenance d'avoir suggéré à nos aînés cette initiative qui hantait notre âme de jeune ardent de notre histoire. Espérons que de nos délibérations nous pourrions ce soir assurer la réalisation de ce rêve.

Notre bulletin doit aussi prendre une nouvelle orientation. Nous voulons le rendre plus complet en ajoutant un tour d'horizon des gestes franco-américains au pays. Ce serait une forme assez précieuse pour continuer la chronique de notre présence.

Notre recrutement se poursuit. Nous devrions compter au moins un millier de membres pour attester notre présence. Quelle belle force nous deviendrions dans les hautes sphères de la pensée et de l'histoire.

Depuis notre dernier exercice, nous avons perdu sept membres distingués. Vous me permettrez d'évoquer leur souvenir et d'inviter des collègues à fixer dans nos fastes les leçons de leur passage parmi nous.

En plus de vous dire notre joie profonde à saluer la venue des nouveaux membres dans nos rangs, il nous est très agréable d'inviter Mlle Avila à nous dire un peu ce qui se passe dans la Maine mitoyen, soit à l'Université du Maine à Orono dans le domaine de l'enseignement du français.

Mlle Avila est actuellement à préparer sa thèse de doctorat à l'université Laval. Professeur adjoint des langues romanes à l'université d'Orono elle déploie un vif intérêt dans le domaine de la pensée française. Son communiqué ne peut que nous démontrer qu'elle heureuse influence elle exerce dans son milieu en faveur de notre vie française.

Avant de nous séparer, en vous remerciant de nous continuer votre confiance à la direction de la société, laissez nous vous inviter à nous appuyer dans nos efforts soutenus pour faire de notre travail un utile prolongement de notre influence franco-américaine —

**Bureau, 8 septembre 1956**

**Institut Canado-Américain**

**Manchester, N. H.**

Présents: Verrette, Goguen, Nadeau, St Denis, Cousineau, Clément, Paradis, Caron, Amyot et Belliveau.

Le bureau se réunit dans les quartiers de l'ACA en hommage à cette mutuelle aînée qui vient de célébrer avec éclat son soixantenaire (1896-1956). Le président et les officiers disent leur admiration aux administrateurs de cette société qui, dans ses préoccupations culturelles a établi la bibliothèque nationale des Franco-Américains en la logeant aussi princièrement dans son immeuble. Les officiers ont examiné toutes les richesses que contient cette bibliothèque. Grâce à la générosité des officiers de l'Institut Canado-Américain (filiale de l'ACA), les archives de la société historique sont aussi logées ici.

La secrétaire fait rapport en inaugurant un nouveau mode de classement des accomplissements de la société. Le trésorier établit l'actif à \$867.92.

Après étude, le bureau accepte le projet de tenir à l'occasion sa réunion gala dans les différents centres de la Nouvelle-Angleterre afin de mieux faire connaître le travail de la société et ainsi rallier de nouvelles adhésions.

Sur l'invitation de la Fédération Catholique franco-américaine et le Club Calumet de Fall River, le bureau accepte de tenter cette nouvelle formule, le 17 octobre à Fall River. Une commission formée de membres de l'endroit se charge d'exécuter ce programme avec le concours des organismes déjà cités. Le comité réception comprendra: Le R. P. Landry, Marcel St Denis, Mme Cousineau et Mlle Caron. Marcel Trudel, professeur à l'université Laval sera le conférencier invité sur le thème: "*Chiniquy*".

*Commission Jeanne d'Arc.* Le bureau décide de consacrer le bulletin (1956) à honorer la mémoire de la Sainte de France dont on célèbre cette année le cinquième centenaire du procès de sa réhabilitation (1456-1956). Le panégyrique de la sainte sera prononcé par le T. R. P. Thomas Landry, o.p. Me Belliveau propose qu'un projet de monument à Jeanne d'Arc, le don en partie, des petits français d'Amérique, et érigé au pays, soit étudié. En conséquence une commission est nommée chargée d'opérer un sondage sur les possibilités d'un projet d'une telle envergure: Me Pierre Belliveau, l'abbé Wilfrid Paradis et Antoine Clément. La commission fera rapport à la réunion du 17 octobre.

*Commission La Fayette.* Le bicentenaire de la naissance du Général de LaFayette (1757-1957) a provoqué un vif intérêt en France et aux États-Unis. Le bureau croit que la société doit prendre sa part à ce centenaire et organiser la participation franco-américaine. Le président nomme la commission avec pouvoir de s'adjoindre, Me Pierre Belliveau, président et MM. Clément, Beaudreau, Goguen, Lemelin et Eno.

*Commission Carillon-Ticonderoga.* Le troisième centenaire de la victoire de Carillon par Montcalm sera célébré en 1958. L'événement comporte une grande portée historique. La société voudra prendre part à cette évocation et une commission est nommée avec le Dr Louis Amyot, président, Pierre Belliveau, Marcel St Denis, Antoine Clément, juge Emile Lemelin et J. Henri Goguen.

*Commission du Manuel d'Histoire.* Le Conseil de la Vie française sera invité à considérer le projet d'un manuel d'histoire pour les petits parlants français en Amérique. Cette entreprise pourrait résoudre le projet si longtemps discuté au sein de la société. Le président nomme donc une commission chargée de coopérer avec le conseil au cas où cette initiative serait décidée: R. P. Landry, Adolphe Robert, J. Henri Goguen, Antoine Clément, Marcel St Denis et Lauré Lussier.

Le bureau décide d'offrir sa médaille "Grand Prix" au docteur Gabriel Nadeau, secrétaire durant onze ans et l'un de nos brillants écrivains. La remise lui sera faite à la réunion du 17 octobre avec les honneurs.

Tous sont d'avis que le recrutement pourrait se poursuivre avec succès. Des quantités de compatriotes, sans avoir précisément la préoccupation de l'histoire, seraient quand même heureux de prêter leur concours au travail de la société. Il semble que nous pourrions facilement être un millier de membres.

Les membres sont ensuite les invités du président et se rendent au restaurant Dragon Chinois pour le repas traditionnel.

### **Réunion gala**

**17 octobre 1947**

**Auditorium Sainte-Anne**

**Fall River, Mass.**

Dans une atmosphère agréable de cordialité et d'esprit français, la Société Historique Franco-Américaine a tenu mercredi soir, le 17 octobre, 1956, à Fall River, Mass., sa réunion de l'automne. Une réception et coquetel précéda le banquet. L'assemblée eut lieu à la salle de l'auditorium de l'école Sainte-Anne où le banquet réunit de distingués compatriotes des états de la Nouvelle-Angleterre et de la province de Québec, au nombre de 163.

L'un des événements marquants de la soirée a été la remise de la Médaille "Grand Prix" de la Société Historique au docteur Gabriel Nadeau, spécialiste au Sanatorium de l'Etat du Massachusetts,



à Rutland, Mass. A signaler la conférence captivante du Très Révérend Père Thomas-M. Landry, o.p., à la gloire de Sainte-Jeanne d'Arc, à l'occasion du cinquième centenaire du procès de sa réhabilitation (1456-1956) et la causerie extraordinairement intéressante du professeur Marcel Trudel, de l'université Laval de Québec et membre de l'Académie Canadienne-Française sur "Chiniquy: Son influence sur ses compatriotes."

Il y eut aussi au programme la lecture du rapport d'une commission spéciale de la société chargée d'étudier le projet de présentation au gouvernement des Etats-Unis d'un monument de Sainte-Jeanne d'Arc:

Sur motion de M. le docteur J. Ubalde Paquin, l'assemblée a voté à l'unanimité que le projet soumis par la commission du Monument Jeanne d'Arc, à l'occasion du cinquième centenaire de sa réhabilitation (1456-1956) soit accepté et exécuté suivant le temps et les modalités que le Bureau de Direction jugera loaisibles.

A la table d'honneur, on nota la présence des personnalités suivantes:

M. l'abbé Adrien Verrette, de Suncook, N. H., président de la Société et maître de cérémonies;

Le T. R. Père Thomas-M. Landry, o.p., curé de Sainte-Anne et hôte de la société;

Mgr Ouellette, supérieur du séminaire St-Joseph de Trois-Rivières, Québec.

Mgr Drapeau, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Lynn, Mass.

M. Charles de Pampelonne, consul général de France à Boston;

M. le professeur Marcel Trudel de Québec;

M. Philippe-Armand Lajoie, de Fall River, Mass.;

M. le Docteur Gabriel Nadeau de Rutland, Mass.;

M. le Docteur J. Ubalde Paquin de New Bedford, Mass.;

M. le juge Arthur L. Eno de Lowell, Mass.;

M. Hervé St-Pierre, Président de La Fédération C.F.A. de F. R.

M. Roland St-Denis, Président du Club Calumet de Fall River.

Dans son allocution, M. l'abbé Adrien Verrette dit que "C'est avec satisfaction et gratitude que la Société Historique Franco-Américaine, qui tient pour la première fois sa réunion hors de Boston, s'assemble ici, accueillie aussi chaleureusement ce soir en cette ville





3



4



hospitalière de Fall River, sous le charme d'une assistance aussi distinguée.

En inaugurant ce mode de réunion au milieu de vous, tout en s'honorant, la Société voudrait contribuer sérieusement à rendre nos populations plus conscientes de notre présence française sur ce continent. C'est un grand privilège pour une société historique non seulement d'étudier l'histoire mais d'enrichir nos esprits en attendant d'en classer les échos dans nos archives.

Pour terminer son 57ème exercice, la société a donc choisi avec raison l'une de nos imposantes capitales françaises en Nouvelle-Angleterre. Nous nous en réjouissons profondément."

Le président a ensuite salué tous ceux qui avaient contribué au succès de cette réunion. Félicitations, à vous tous, chers invités et membres, qui donnez à notre rencontre cet éclat si fraternel et si réconfortant dans ce splendide auditorium Sainte-Anne. Il fit un éloge de notre population de Fall River avec toutes ses institutions et ses oeuvres qui en font l'un des plus beaux centres de la Nouvelle-Angleterre. Il rappela les travaux de la Société Historique et demanda un accroissement d'effectifs à cinq (\$5.00) dollars par année pour mener ces oeuvres à bonne fin.

Au nombre des projets que la sociétés poursuit présentement sont le bicentenaire Lafayette en 1957, le 150ème anniversaire du diocèse de Boston, le premier en Nouvelle-Angleterre, avec Mgr Chéverus comme premier évêque (1958) et le bicentenaire de la bataille de Carillon, aujourd'hui Ticonderoga, en 1958. Ces projets supposent des manifestations et des présentations de tableaux commémoratifs qui fixent dans un juste relief la présence française au sein de la patrie.

Monsieur Hervé St-Pierre, président de La Fédération Catholique Franco-Américaine de Fall River, et Monsieur Roland St-Denis, président du Club Calumet les deux organisations locales qui ont patronné la venue à Fall River de la Société Historique, ont présenté la bienvenue aux visiteurs.

En remettant à M. le Docteur Gabriel Nadeau la médaille "Grand Prix" de la Société Historique, M. l'Abbé Verrette, président de la Société Historique disait: "La Société est très heureuse d'honorer l'un de ses serviteurs les plus distingués, le docteur Gabriel Nadeau. Membre depuis plusieurs années et secrétaire pendant 11 ans, le docteur Nadeau a plus d'un titre à notre reconnaissance. Une réunion sans lui n'était pas complète. C'est dire la place qu'il occupe dans l'estime et l'admiration de ses collègues."

"C'est mon bonheur, en votre nom et au mien, de lui remettre cette médaille "Grand Prix" à l'effigie de Marianne et de Columbia, qui renferme notre affectueuse admiration et nos ardentes félicitations.

C'est ainsi que nous, l'inscrivons dans le livre d'or des grands artisans de la pensée française en Amérique."

M. l'abbé Verrette présenta le consul général de France, M. Charles de Pampelonne, qui en était à sa première visite, en disant, "La France depuis assez longtemps déjà ne manque jamais de joindre sa voix à nos manifestations de fidélité." Et, le consul général, salué par de vifs applaudissements, dit tout le plaisir qu'il ressent à assister à une soirée où la bienveillance et l'esprit français étaient si fortement en évidence.

M. l'abbé Verrette salua Mgr William E. Drapeau de l'Ordre de la fidélité française.

Il expliqua l'absence du consul général Jean Fournier du Canada, qui donnait lui-même une conférence.

Dans la salle du banquet, le clergé franco-américain, nos sociétés nationales, les professions, le Commerce et les affaires étaient largement et honorablement représentés.

A l'issue de la Réunion et du banquet M. le Président présenta les personnes suivantes pour devenir membres de la Société:

Rév. Père Ange E. Begin, o.p.

M. Philippe-A. Lajoie

Mlle Anne Marie Constant

M. le Curé Eugène Dion

M. Hervé St-Pierre

et,

Motion fut faite par Mlle Rhéa A. Caron appuyée par Mme Emile Cousineau que ces personnes soient élues membres titulaires de la Société.

Je met permets de terminer ce rapport du 57ème exercice de la Société Historique en citant le mot de la fin du président du Club Calumet: —

"Si les membres et amis de la Société Historique ont passé ici une agréable soirée et que nous en soyons quelque peu responsables, nous disons: "C'est bien tant mieux!"

"Revenez encore, si le coeur vous le dit: nous serons heureux de vous accueillir."

*Motion spéciale*

A la réunion du Bureau de Direction de La Société Historique tenue le 16 mars 1957, après lecture par la secrétaire du compte-rendu de la réunion tenue à Fall River, le 16 octobre 1956, il fut proposé et appuyé à l'unanimité d'ajouter au rapport un témoignage d'appréciation sincère des Officiers et Directeurs de La Société Historique à l'égard du Très Révérend Père Thomas-M. Landry, o.p. curé de la Paroisse Sainte-Anne de Fall River, membre de la Société Historique et hôte de La Société Historique Franco-Américaine à son gala de l'automne, pour sa généreuse contribution et sa gracieuse hospitalité à cette occasion. L'auditorium Paroissial fut ouvert gratuitement pour cette belle fête. Des remerciements étaient aussi formulés à La Fédération Catholique Franco-Américaine et au Club Calumet de Fall River, qui avaient patronné conjointement la réception précédant le banquet.

Rhéa A. Caron  
*Secrétaire*

**Message du Président**

M. l'abbé Verrette ouvrit la réunion par l'allocution suivante :

"C'est avec satisfaction et gratitude que la Société Historique Franco-Américaine, qui tient pour la première fois sa réunion hors de Boston, se réunit ici, accueillie aussi chaleureusement ce soir en cette ville hospitalière de Fall River, et sous le charme d'une assistance aussi distinguée.

En inaugurant ce mode de réunion au milieu de vous, tout en s'honorant la société voudrait contribuer sérieusement à rendre nos populations plus conscientes de notre présence française sur ce continent. C'est un grand privilège pour une société historique non seulement d'étudier l'histoire mais aussi de la vivre sur place afin d'en retirer les profondes leçons qui peuvent enrichir nos esprits en attendant d'en classer les échos dans ses archives.

Pour terminer son 57<sup>e</sup> exercice, la société a donc avec raison choisi l'une de nos imposantes et entre nous pour ce soir du moins la plus belle de nos capitales françaises en Nouvelle-Angleterre. Nous nous en réjouissons profondément.

Parce que notre programme est assez chargé je m'empresse de saluer et de remercier tous les responsables de cette belle fête, le distingué curé de Ste-Anne, toujours si "avenant" dans les affaires franco-américaines, le T. R. P. Thomas Marie Landry, o.p.; la vaillante Fédération Franco-Américaine et le Club Calumet qui nous ont ménagé cet accueil, si chaleureux, cette charmante réception et ce su-

perbe repas; salutations aux membres du Cercle Littéraire qui nous témoignent un si vif encouragement depuis quelques années par des présences nombreuses à nos réunions; bienvenue et félicitations à vous tous chers invités et membres qui donnez à notre rencontre cet éclat si fraternel et réconfortant dans ce splendide auditorium Ste-Anne qui a tant de fois vibrer de la ferveur franco-américaine!

Nous voulons aussi rendre hommage ce soir à l'une de vos associations vénérées, l'Union Canadienne St-Jean-Baptiste de Bowenville, qui célébrait magnifiquement et vigoureusement en fin de semaine ses 70 ans de bienfaisance et de fidélité à notre commun idéal. Précieuse relique des temps déjà lointains, sentinelle indéfectible et gardienne de nos meilleures traditions après 70 ans de persévérants labeurs, la société continue modestement son apostolat en nous offrant un exemple qui devrait nous inspirer dans la poursuite de notre destinée. Aux fondateurs courageux et à leurs continuateurs fidèles nous disons notre admiration.

Fall River, serait-ce "rivière aux chutes", ce vocable provoque toujours dans nos esprits une puissante attirance. Car c'est bien ici que s'organisa il y a déjà plus de 90 ans l'une de nos premières chrétientés. Et quelle page passionnante de notre histoire depuis les débuts difficiles et pénibles dont l'heureuse et providentielle solution a permis cette imposante efflorescence que nous admirons, l'un des plus beaux bijoux de la parure franco-américaine.

Qui donc nous dressera l'inventaire de ses oeuvres multiples qui se situent si avantageusement dans la grande mosaïque franco-américaine! Quel précieux document pour nos archives!

Et dans cette synthèse, l'auteur ajouterait sûrement votre actif au milieu de ce siècle : six florissantes paroisses avec des temples magnifiques, 3 écoles secondaire, 8 ou 9 écoles primaires, un orphélinat, un hôpital, des caisses populaires solides, une Fédération de sociétés et cercles nombreux, des programmes de radio, une société de concours de français qui multiplie ses succès depuis 25 ans, un quotidien, "L'Indépendant", fondé en 1885 et dont nous voulons saluer les administrateurs et le rédacteurs, enfin toute une théorie d'oeuvres et d'institutions qui ont résisté à l'usure du temps et qui doivent continuer leur travail magnifiquement.

Et ajoutons à tout cela le capital humain qui se traduit par quatre ou cinq générations de nos compatriotes qui ont fécondé dans la meilleure tradition chrétienne et civique, tout ce déploiement religieux, social, économique et culturel. C'est tout cela que la société historique veut honorer et glorifier ce soir comme l'une des plus belles attestations de l'utilité de notre présence en terre d'Amérique.

Notre vœu c'est que la fierté que doit inspirer tant d'accomplissements se continue dans la génération de la relève, afin que très long-

temps encore nous puissions inscrire dans nos annales d'aussi beaux exploits. Ce serait notre contribution à l'oeuvre des devanciers . . . car noblesse oblige toujours.

Je m'arrête pour vous initier un peu avec le travail de la société et vous inviter à lui offrir votre appuie en vous inscrivant au nombre de ses membres. De suite je dois vous assurer qu'il n'est pas nécessaire d'être historien pour en faire partie car tous n'ont pas le loisir de se plonger dans la poussière du passé.

L'appuie de chaque membre est cependant une aide considérable. C'est un chaînon qui s'ajoute à la solidarité du fait français en Amérique. De plus chaque membre reçoit le bulletin annuel qui est porté maintenant à plus de 200 pages d'informations précieuses, et il participe à toutes les initiatives de la société.

A notre sens quelle satisfaction pour un franco-américain de se sentir un appuie utile d'un pareil organisme de rayonnement historique et culturel. Sa modeste contribution de 5 dollars par année permet à la société de multiplier ses travaux.

Au nombre des projets que la société poursuit présentement sont le bicentenaire Lafayette en 1957, le 150<sup>e</sup> anniversaire du diocèse de Boston, le premier en Nouvelle-Angleterre, avec Mgr Cheverus comme premier évêque (1957), et le bicentenaire de la bataille de Carillon, aujourd'hui Ticonderoga, en 1958. Ces projets supposent des manifestations et des présentations de tableaux commémoratifs qui fixent dans un juste relief la présence française au sein de la patrie.

Voilà donc pourquoi la société demande des adhésions nombreuses car elle veut aviver chez le plus grand nombre possible de nos frères le souci d'étayer dans une belle lumière, la valeur de nos gestes sur ce continent.

#### *M. St. Pierre*

“Je suis reconnaissant des quelques moments qui me sont alloués pour souhaiter à la Société Historique Franco-Américaine la bienvenue la plus amicale dans nos murs. Je le fais au nom de la Fédération C.F.A., du Club Calumet, des RR.PP. Dominicains, de nos paroisses et sociétés, et de notre population franco-américaine, dont je suis honoré d'être l'humble interprète. Nous sommes tous sensibles au compliment que la Société Historique a fait à notre ville en optant de tenir son importante réunion de l'automne à Fall River.

Nous tenons à l'honneur que la Société Historique, inaugurant la coutume de s'assembler périodiquement dans l'un ou l'autre de nos centres franco-américains de la Nouvelle Angleterre ait voulu commencer par un milieu où l'effort pour la préservation de l'héritage



spirituel et ethnique de notre groupe, a gardé la force que laissent à de tels mouvements, des conditions de plus en plus difficiles.

Nous nous réjouissons sincèrement de votre présence chez nous, parceque nous avons conscience d'y accueillir les dirigeants d'un organisme qui sert depuis longtemps et avec zèle, la cause du prestige de la Franco-Américanie et celle de la loyauté à des origines et une histoire que vous vous efforcez de préserver vivantes. Fall River, avec ses sociétés nombreuses, réunies en un solide faisceau dans la Fédération Catholique Franco-Américaine, avec son journal français quotidien, avec ses cercles intellectuels, civiques ou mondains avec ses six, belles paroisses nationales que rien n'a encore entamées. Fall River, dis-je, méritait bien un peu la faveur que vous lui faites et dont il n'en est pas moins reconnaissant.

Puisse votre visite chez nous vous convaincre que pour tous les Franco-Américains conscients et loyaux, La Société Historique Franco-Américaine, gardienne fidèle du passé, est une source d'inspiration pour le présent et un gage de confiance pour l'avenir."

#### *M. St-Denis*

"A titre de Président du Club Calumet, je tiens à vous dire, au nom de mes collègues, combien nous avons été heureux de pouvoir nous joindre à la Fédération Catholique Franco-Américaine de Fall River pour recevoir en notre ville la grande Société Historique Franco-Américaine des Etats-Unis. C'est avec beaucoup de fierté que le Club Calumet partage les honneurs et les charges de la veillée!

Si les membres et amis de la Société Historique ont passé ici une agréable soirée et que nous en soyons quelque peu responsables, nous disons: "c'est bien tant mieux"!

Revenez encore, si le cœur vous le dit: nous serons heureux de vous accueillir."

#### *Présentation de M. le consul de France*

"La France, depuis assez longtemps déjà, ne manque jamais de joindre sa voix à nos manifestations de fidélité. Au surplus, la Société Historique a reçu plus d'une fois ses ambassadeurs, ses consuls, académiciens, prélats, historiens et hommes de lettres. Quel réconfort spirituel pour nous chaque fois, d'entendre nos cœurs battre dans une même communion de pensée et d'humanisme.

"Ce soir, pour la première fois, M. Charles de Pampelonne, consul général de France à Boston est au milieu de nous. Il visite également pour la première fois la population de Fall River. Nous lui disons la

plus affectueuse bienvenue et aussi à sa charmante épouse. Nous les assurons que leur séjour au milieu de nous sera sûrement agréable pour eux et bienfaisant pour nous.

“Originaire de Grenoble, où il naquit le 21 mai 1915, monsieur de Pampelonne est un diplômé de la Faculté de Droit de Paris et aussi de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Paris. Mobilisé en 1939, prisonnier en juin, 1940, il quitte la prison allemande pour connaître celle de la Russie. Libéré, il se joint aux forces de la France Libre à Londres. Il fait la campagne en Egypte, en Lybie, en Tunisie, en Italie et en France.

“Aide-de-camp du Général de Gaules, à Alger puis à Paris, il entre dans la diplomatie au lendemain de la victoire en 1945. Secrétaire de l'ambassade de France à Ottawa, il est ensuite affecté au Ministère des Affaires Etrangères à Paris, puis premier secrétaire de l'ambassade à Madrid, en 1951, pour venir remplacer M. François Charles-Roux ici à Boston, au début de l'année.

“Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire, titulaire de la Croix de Guerre avec quatre citations, porteur de la Médaille de la Résistance française et de la Médaille de Bronze américaine, il est aussi commandeur de l'Ordre tunisien “Nicham Iftikar” et aussi officier du “Ouissam Alaouite”, du Maroc.

“C'est dire que M. le consul de Pampelonne porte sur sa poitrine, tous les titres d'un grand Français. Déjà, il nous a témoigné la plus vive sympathie, et nous l'accueillons avec une joie profonde.”

### *Allocution du Consul*

Le consul général français, salué par de très vifs applaudissements, dit tout le plaisir qu'il ressent à assister à une soirée où la bienveillance et l'esprit français étaient si fortement en évidence.

Il loua la Société Historique pour les idéals spirituels, culturels et patriotiques auxquels elle est vouée et se dit très ému du culte rendu par la société et ses amis à Jeanne d'Arc l'une des trois grandes saintes de la France. Il dit — allusion à la conférence donnée par le R. P. Landry — la fierté que ressentit son coeur de Français en entendant glorifier devant un auditoire des Etats-Unis, la Pucelle d'Orléans, l'héroïne et la sainte à laquelle la France a voué un culte particulier, et qui, par son inspiration et ses exploits quasi-miraculeux, a changé le cours de l'histoire en Europe et dans le monde à une heure où la société chrétienne de ce monde était menacée de dislocation.

M. de Pampelonne confirma en effet que c'était sa première visite à Fall River et il s'en dit enchanté. Il expliqua qu'il était déjà passé à Fall River pour se rendre à New Bedford, mais maintenant qu'il y



est venu, il promet de revisiter avec plaisir un milieu où l'attachement à la tradition catholique et française l'a vivement impressionné.

*Mgr William E. Drapeau*

"Vous me permettez, déclara M. l'abbé Verrette, de porter à votre admiration un autre compatriote distingué et grand ami de la société, Mgr William E. Drapeau, p.d., curé de la paroisse St Jean-Baptiste de Lynn, Massachusetts.

Il y a quelques jours à peine, au cours d'une imposante cérémonie qui se déroulait dans les salons du Cercle universitaire de Québec, le Conseil de la Vie Française en Amérique, par son chancelier l'honorable Cyrille Delage, remettait à Mgr Drapeau les insignes de l'Ordre de la Fidélité Française, la plus haute décoration française sur le continent. Félicitation au distingué titulaire, qui honore ainsi toute la Franco-Américanie."

M. le consul Fournier — Parlant du consul général de Canada à Boston, le président de la Société Historique dit:

"Bien à regret monsieur Jean Fournier, consul général du Canada à Boston s'est excusé de ne pas paraître au milieu de nous ce soir. Il donne lui-même en ce moment une conférence."

Un fait intéressant — Les enrôlements dans la Société Historique à l'occasion de ce banquet-causerie ont été nombreux. La liste en sera publiée dans le prochain bulletin de la société.

Dans la salle du banquet, le clergé franco-américain, nos sociétés nationales, les professions, le commerce et les affaires étaient largement et honorablement représentés.

Tous, nous n'en doutons point, ont remporté de ces agapes intellectuelles un souvenir profitable et constant.

*Présentation du conférencier*

La société historique est honorée ce soir d'accueillir à sa tribune l'un des jeunes et brillants historiens du Canada français, monsieur le professeur Marcel Trudel, de l'université Laval, de Québec.

Né à Saint-Narcisse-de-Champlain sur l'une des terres seigneuriales de la région, le 29 mai 1917, il obtient ses premiers titres au séminaire St Joseph de Trois-Rivières avec très grand honneur en 1938, sa licence ès lettres à l'université Laval en 1941 et son doctorat ès lettres avec très grande distinction "*summa cum laude*" de la même université en soutenant en 1945 une thèse sur "*L'Influence de Voltaire au Canada*". Cet ouvrage a été publié en deux volumes chez Fides (Montréal) et

je vous engage à le parcourir. De 1945 à 1947 il viendra probablement cueillir quelques précisions à l'université Harvard.

De 1941-45, il est professeur au collège Bourget (Rigaud), plus tard secrétaire de l'Institut de Géographie, directeur des cours d'été de Laval, section histoire, directeur de l'Institut de l'Amérique française, membre de l'Institut Français de Washington, directeur de la Société Historique de Québec et sur le bureau des aviseurs de la Canadian Historical Review.

Auteur d'une douzaine d'ouvrages dont nous publierons la nomenclature, monsieur Trudel a aussi collaboré à cet important documentaire: "*Histoire du Canada par les textes*" avec Guy Frégault et Michel Brunet, fort volume de près de 300 pages, publié chez Fides en 1952.

Il a également en préparation deux autres ouvrages qui ajouteront à sa réputation déjà bien établie.

M. Trudel nous entretient ce soir d'une aventure qui fut brûlante chez nos devanciers, l'histoire pénible et désastreuse de Chiniquy. Il a traité ce sujet en maître et d'une façon qui lui a mérité un immense succès de presse. Bien que la figure épave de cet ancien religieux ne soit pas particulièrement à l'honneur de notre race, elle a toutefois remué bien des esprits et pendant un certain temps elle déferla chez nos frères de l'ouest américain mais surtout pour s'étendre stoïquement au sein de la croyance presbytérienne à Montréal.

J'invite donc M. Trudel à nous parler de son "*Chiniquy*" dont la lecture revêt l'attraction des meilleurs romans.

#### *Diplôme de membre honoraire*

Pour remercier ses illustres conférenciers, la société leur remet son diplôme de membre honoraire. Désormais votre nom est donc inscrit sur une imposante liste de visiteurs distingués. C'est donc mon agréable tâche de vous remettre ce certificat avec les hommages et les remerciements de la société.

En vous disant son cordial merci, la société espère qu'en plus de déposer votre captivante conférence dans l'écrin de ses archives déjà abondantes elle a l'honneur de vous compter parmi ses précieux amis.

Le dernier mot sera bref. Merci à vous tous invités et organisateurs. Nous terminons ensemble une soirée enivrante. Que cette rencontre magnifique soit l'occasion de nouveaux efforts profitables sur cette belle terre d'Amérique, notre patrie.

Marcel Trudel:

*curriculum vitae*

Né le 29 mai 1917 à Saint-Narcisse-de-Champlain

Cours classique aux Trois-Rivières: B.A. *summa cum laude*, 1938

Licence ès lettres, à l'Université Laval, 1941

Doctorat ès lettres, Université Laval, *summa cum laude*, 1945

Études à l'Université Harvard, 1945-1947

Professeur titulaire d'histoire du Canada, secrétaire de la Faculté des Lettres, directeur de l'Institut d'histoire de l'Université Laval

Membre de l'Académie canadienne-française

Prix *David* par deux fois: 1945 et 1951

*Oeuvres*

*L'influence de Voltaire au Canada.* Montréal, les Editions Fides, 1945. 2 vol.: 221 p., 315 p., 20.5cm. Thèse de doctorat ès lettres. Second prix *David*. Épuisé.

*Vézine.* Montréal, les Editions Fides, 1946, 264 p. 19cm. Roman. Épuisé.

*Collection de cartes anciennes et modernes pour servir à l'étude de l'histoire de l'Amérique et du Canada.* Québec, les Editions de l'Institut d'histoire et de géographie de l'Université Laval, 1948. 91 cartes. 27.5cm.

*Louis XVI, le Congrès américain et le Canada, 1774-1789.* Québec, les Editions du Quartier latin, 1949. XLII-259 p. 20cm. Premier prix *David*, 1951

*Carte seigneuriale de la Nouvelle-France (moins la Côte-Nord).* 1950. 193.5cm. x 76.5cm.

*Evolution du domaine seigneurial de la Nouvelle-France, 1623-1854.* 1950. Série de 14 cartes coloriées (193.5cm. x 76.5 cm.) Hors commerce.

*Le régime militaire dans le Gouvernement des Trois-Rivières, 1760-1764.* Les Trois-Rivières, les Editions du Bien Public, 1952. XXX-(2)-236 p. 22cm.

*L'affaire Jumonville.* Québec, les Presses Universitaires Laval, 1953. 43 p. 23cm. La Pennsylvania Historical Association en a publié une édition anglaise en 1954.

*Le Séminaire de Québec sous le régime militaire, 1759-1764.* Québec, les Presses Universitaires Laval, 1954. 87 p. 25cm.

*Chiniquy.* Les Trois-Rivières, les Editions du Bien Public, 1955. XXXVIII-(2)-339 p. 22.5cm. III.

*Le régime seigneurial.* Brochure historique no 6 de la *Société historique du Canada*, 1956. 20 p. 21cm. III. Cartes. Traduit en anglais sous le titre *The Seigneurial Regime*.

Pour paraître en 1956:

*L'Eglise canadienne sous le régime militaire, 1759-1764.* Deux volumes.

En préparation:

*Histoire générale du régime militaire, 1759-1764*

*L'esclavage au Canada sous le régime français*

## V

### Eloges des Disparus

**Antoine Barette, O.M.I.**

**1875-1955**

*(Armand Morissette, o.m.i.)*

L'un des Oblats les plus pittoresques de nos temps fut certainement le R. P. Jean-Baptiste Antoine Barette, qui s'éteignit comme un véritable serviteur de Dieu dans la soirée du mardi, 20 décembre 1955, à l'âge de quatre-vingt ans révolus. C'était à l'hôpital St-Joseph de Nashua, N. H.

Il était né à Montréal la veille de la Saint-Jean-Baptiste, le 23 juin 1875, le troisième d'une famille qui comptera sept enfants, dont quatre filles qui se feront religieuses, et dont le benjamin deviendra médecin.

C'est la ville de Lowell, Mass., qui bénéficiera le plus des qualités vibrantes de cet apôtre dès sa jeunesse, pour laquelle il fondera trois gardes, mais autant la vie de cet homme de Dieu fut mouvementée autant la fin lui parut lente à venir. Durant sa longue maladie, l'inaction fut pour cet ardent missionnaire la cause de ses plus vives douleurs.

En dépit de la maladie, en effet, sa constitution extrêmement robuste le tenait debout et jusqu'au dernier jour son appétit fut celui d'un homme dans toute la force de l'âge.

Jusqu'aux derniers jours il célébra la Sainte Messe, à la Maison des Retraites Fermées de Hudson, New Hampshire, où il passa les dernières années de sa vie.

Son père s'appelait Onésime Alcibiade Barette, et le nom de fille de sa mère était Maria Ursula Prévost.

Il fit ses études au Collège Ste-Marie, P. Q., puis au Scolasticat St-Joseph d'Ottawa, Ontario.

Le 27 mai 1897 il prononçait ses vœux perpétuels dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, puis fut ordonné prêtre le premier juin 1901, à Ottawa, par Monseigneur Duhamel.

Il commença sa carrière apostolique tout simplement en devenant professeur de mathématiques au Juniorat du Sacré-Coeur à Ottawa,

mais bientôt il devint vicaire, premièrement à St-Sauveur de Québec, pour passer ensuite à Hull, puis à St-Pierre de Montréal, Rincher Creek, Alberta, Calgary, Alberta, en enfin à St-Joseph de Lowell, Mass.

Il passa tour à tour dans toutes les paroisses oblates franco-américaines de Lowell, et fit un stage à St-Pierre de Plattsburg, New York, et à St-Jean-Baptiste, d'Egg Harbor, Wisconsin.

Partout il fut un prêtre zélé. Son éloquence était fulgurante, sa piété très forte, son patriotisme enflammant.

Il aimait surtout les oeuvres de jeunesse, mais s'occupait volontiers de n'importe quel groupe et faisait toujours l'admiration des hommes, car il était solide gaillard, tout à fait masculin, aimant les émotions fortes, les convictions d'emporte-pièce, et les cérémonies spectaculaires.

On peut dire qu'il était même soldatesque. Les manifestations publiques étaient sa spécialité, les impressions vives sont les plus grand secret de réussite.

De descendance normande il était la dixième génération au Nouveau-Monde, et l'on peut dire que jusqu'à son dernier souffle il était resté cent pour cent patriote.

Pour lui jamais de compromis quand il s'agissait de la survivance de groupe ethnique. Il ne pouvait supporter de fléchissement à ce propos, et se prenait tout de suite d'une sainte indignation quand en sa présence un Franco-Américain parlait anglais ou passait des remarques défaitistes au sujet de la Franco-américanie.

Il s'occupa notamment de l'organisation des Vétérans Franco-Américains, et toujours il a tenu à resté membre en règle de la Société Historique.

L'influence du R. P. Barette s'exerça encore longtemps de bien des façons. Nombre de familles franco-américaines à Lowell ou ailleurs parlent encore le français et restent encore attachés à la patrie immédiate du Canada français, grâce à l'impulsion de ce patriote à toute épreuve, qui fit grande impression sur tant de jeunes gens qui sont maintenant pères de famille, grand-pères et même arrières-grands-pères.

Il ne craignait pas d'aller jusqu'à leur inspirer une véritable frayeur quand il s'agissait d'être tenté de laisser tomber les belles traditions ancestrales, et d'ordinaire sa méthode réussissait assez bien. Il faut tout de suite ajouter cependant que c'est surtout en inspirant la fierté que le R. P. Barette assura la survivance dans un nombre incalculable de coeurs franco-américains.

Nous sommes donc très honoré de saluer ce soir en cette assemblée si distinguée le souvenir émouvant et l'esprit invincible d'un véritable



patriote, feu le R. P. Jean-Baptiste Antoine Barette, Oblat de Marie Immaculée.

### Abbé Alvin Gagnon

1890-1956

(Abbé Camille Blain)

L'abbé Alvin Gagnon naquit près des frontières du Québec, le 30 juillet 1890. Il est encore enfant quand il perd sa mère. Les portes maternelles de l'Orphelinat Sainte Anne, de Worcester, s'ouvrent pour le recevoir. Les Soeurs Grises l'élèvent avec tout le dévouement que nous leur connaissons.

Le Collège de l'Assomption, aussi de Worcester, veille à sa formation classique. Les Sulpiciens de Montréal l'initient aux sciences philosophique et théologique.

Le 17 décembre 1917, notre confrère devient prêtre du Christ. Il exerce les fonctions de vicaire dans quelques unes de nos grandes paroisses franco-américaines, en particulier à Notre-Dame de Worcester et au Saint Nom de Jésus, de la même ville, et à Sainte Cécile de Leominster.

C'est dans cette dernière paroisse, qu'une maladie de coeur le terrasse pour quelque temps et lui sera pour le reste de ses jours, un handicap sérieux.

Grâce à son courage, il surmonte cette misère pour devenir, vers 1937, curé à Greylock, bourg de North Adams, où un ministère fructueux de quelques années est déjà un indice du bien qu'il accomplira à la Paroisse du Bon Pasteur, à Linwood, où il succède à Monseigneur Boutin, vers 1942. Autant son prédécesseur est suave, autant notre confrère est dur. Il a un tempérament plutôt violent. La patience lui fait souvent défaut. Cependant, sous cette écorce rendue rugueuse par la maladie, il y a un coeur d'or. Il aime sa paroisse jusqu'au sacrifice. Durant treize ans, il la quitte rarement. Son souci chaque jour est de mener ses ouailles au ciel. L'avancement spirituel et le progrès matériel de pair, et quand Dieu l'appelle à Lui, le 26 mai 1955, la paroisse du Bon Pasteur de Linwood est une des plus pieuses et des plus belles du diocèse de Worcester.

Les voies du Seigneur ne sont pas nos voies. Tout jeune, Monsieur Gagnon avait intensément souffert de l'isolement. Sa nature s'était fermée, son bon coeur ne s'était pas extériorisé, par le sourire et la parole. Cependant, Dieu s'est servi de lui pour garder et améliorer



une paroisse mixte, à grande majorité franco-américaine. Il aimait sa langue, et tout ce que cette langue représente.

En 1954, le Collège de l'Assomption, reconnaît ses mérites, et en fait un Docteur — *honoris causa* — en pédagogie. Ses paroissiens savent déjà, depuis plusieurs années, quel trésor ils possèdent. Ils l'aiment sincèrement, et à sa mort, lui font chanter plus de 125 grand-messes, manifestation d'affection et de reconnaissance, assez rare dans nos paroisses.

Prions pour ce très digne prêtre franco-américain. Cette génération de prêtres s'en va. Puissent les nouvelles qui se lèvent profiter de leurs exemples de vertu et de dévouement.

**Georges-Alphonse Boucher, M.D.**

**1866-1956**

(Thomas-Marie Landry, o.p.)

Le docteur Georges-Alphonse Boucher de Brockton, Massachusetts, est décédé le lundi 9 janvier 1956, à Concord, New Hampshire. Il eût des funérailles chrétiennes en l'église presque déserte du Sacré-Coeur de la même ville et repose maintenant dans le cimetière Belmont de la ville de Québec.

Cependant, j'ai dit "le docteur Georges-Alphonse Boucher de Brockton," et c'est bien cela, car c'est à la petite ville de Brockton que le docteur Boucher appartient, à la vie et à la mort, surtout à la petite colonie franco-américaine si méritante de Brockton qui continue de graviter et de vivre autour de l'humble église du Sacré-Coeur, petite colonie dont il fut à la fois l'âme dérigeante et la gloire la plus authentique pendant plus de cinquante ans depuis le début de ce siècle. Pour comprendre la vie et l'oeuvre du docteur Boucher, c'est à Brockton qu'il faut le situer, c'est Brockton qu'il faut connaître, c'est la vie franco-américaine de ce milieu qu'il faut avoir vécue. Tout ceci ne fait que manifester davantage la grandeur de celui dont nous parlons, en même temps que cela explique les misères et les limites dont il eut à souffrir.

Physionomie singulièrement attachante que celle du docteur Boucher! Il ne faut garder de lui ni le souvenir ni l'image de ce qu'il était devenu dans les dernières années de sa longue existence. La vieillesse et les tragédies de la vie ont eu raison de son esprit et de sa chair comme elles viennent à bout de tout ce qui vit longtemps sur cette terre. Il ne faut pas oublier que le docteur est mort à l'âge de 90 ans . . .

Mais quel privilège que celui de l'avoir connu en ses bonnes années, de l'avoir vu, par exemple, sortir de son automobile d'un pas lesté, la petite valise à la main, un refrain discret sur les lèvres, alors qu'il allait visiter un patient dans quelque rue pauvre de Brockton! Ou encore, une fois la "visite faite, s'il y avait quelque personne intéressée dans la maison, de l'entendre réciter et scander certains de ses vers parfois anciens, parfois nouveaux! Ou, en passant près du salon, s'il s'y trouvait un piano, de le voir s'y installer spontanément, d'y monter quelques gammes ou d'en tirer quelques accords et d'inviter celui ou celle qui pouvait avoir de la voix de chanter quelque chose qu'il accompagnerait en y mettant lui-même toute son âme et tout son cœur. Puis, le dimanche quel spectacle émouvant que celui du docteur installé dans le premier banc de sa petite église, accompagné de sa dame ou seul, lorsque celle-ci ne put dans la suite venir. Ce beau docteur, toujours bien habillé, si rempli de distinction, immanquablement présent tous les dimanches pendant de longues années à la grand-messe paroissiale dans le premier des bancs raides et durs de son église, le paroissien à la main, les bras croisés pendant les annonces et l'instruction, les yeux assez souvent baissés pendant cette dernière, surtout s'il arrivait au prédicateur d'y martyriser tant soit peu le français; ah oui! il faut avoir été enfant de chœur et servant de messe au cours des mêmes cérémonies pour apprécier la religion si sincère du docteur et comprendre l'émoi que ce bel exemple provoquait chez les gosses de mon âge comme chez tant d'autres assistants. Ce docteur qui aimait tant la vie, qui débordait lui-même de vitalité, qui en tout et partout demeurait le type du gentilhomme né, racé, combien il fut respecté, vénéré et aimé des siens à Brockton, je veux dire du groupe Franco-Américain de la ville. Comme nous avons été fiers de lui! Ce docteur Boucher, ce bel homme, encore une fois, ce médecin qui soignait tout le monde, surtout les futures mamans et qui d'année en année aidait à mettre au monde tant de bébés dans la ville et aux alentours, ce docteur qui fredonnait sans cesse ou qui chantait ou qui pouvait réciter et déclamer des vers, qui se sentait tellement à l'aise devant un piano soit pour jouer une étude de Chopin ou encore pour faire chanter un morceau patriotique! ah oui, c'est bien à nous qu'il appartenait et, je le répète, si pendant des décades il y eût à Brockton au début de ce siècle des gens chez lesquels la fierté ethnique ne sut pas périr, c'est à cause de cette présence si dynamique, si active et si sympathique à la fois du docteur en pleine humanité de Brockton. Il faut ajouter aussi que la ville tout entière le lui rendit bien, car le docteur Boucher y jouit pendant de très longues années de l'estime, de la vénération et de l'affection de tout le monde. Je ne connais point de professionnel dans toute l'histoire de la ville de Brockton qui y ait été plus universellement connu, respecté et aimé.

Pourtant, on oublie vite, peut-être à Brockton comme ailleurs. L'autre jour, allant célébrer dans la petite église du Sacré-Cœur une







messe anniversaire pour mes parents défunts, j'eus l'idée encore cette fois de faire mon pèlerinage annuel sur la petite avenue Clinton, pas loin du centre de la ville, où le docteur avait si longtemps tenu maison et bureau. Plus rien au no 20! Quelques vestiges d'une fondation en ciment, des flaques d'eau — il avait plu ce matin-là! — un semblant de terrain de stationnement derrière une lointaine épicerie monstre, A&P ou First National, pas même un carré d'asphalte, et c'est tout. C'est tout ce qui reste à l'endroit où vécut le docteur Boucher, avec sa famille, ses enfants, ses clients, sa médecine, ses poésies et ses chants. J'en eus mal au coeur. Y a-t-il ailleurs à Brockton quelque monument, quelque plaque dédié à la mémoire de ce grand homme? Pas que je sache. Si oui, tant mieux et j'en bénis les auteurs, qu'ils soient franco-américains ou autres. Sinon, ne faudrait-il pas y voir, avant que le temps ne creuse davantage la tombe de l'oubli dans lequel le docteur Boucher semble sombrer auprès de ses propres congénères et compatriotes?

Quoi qu'il en soit, et pour revenir à la Société Historique, nul ne sent de façon plus aigüe que moi l'imperfection et l'insuffisance de l'éloge que je suis à faire du bon et cher docteur Boucher. Me serait-il permis de faire miens les articles qui parurent à la mémoire du docteur au lendemain de sa mort et signés par ses amis qui sont aussi les miens, Adolphe Robert, Rosaire Dion-Lévesque et Philippe-Armand Lajoie? Pourrait-on y ajouter les éloges si bien mérités adressés au docteur à deux reprises par la France elle-même alors qu'elle lui remettait en 1938 les Palmes Académiques en en 1950 la Médaille d'Honneur des Affaires Etrangères? Enfin, à tout ceci il ne faudrait pas oublier de joindre l'énumération de tous les titres de gloire que notre Société elle-même lui a trouvés lorsque, il y a quelques années, en une séance solennelle, elle lui décerna pour ses "Chants du Nouveau Monde" la médaille "Grand Prix" avec son éloge, soit en novembre 1952. Il faudrait reprendre tout ceci, établir la biographie de cet homme unique que fut le docteur Boucher de Brockton, car je ne crains pas de l'affirmer, ce canadien-français de naissance devenu franco-américain de choix, cet époux, ce père de famille, ce poète, ce musicien, ce médecin si constamment alerte, qui sut animer magnifiquement son patelin de Brockton, ne fut pas un homme comme les autres. Il mérite, dans les annales franco-américaines, un traitement à part.

Puisse l'hommage qui lui est ici rendu, si incomplet soit-il, témoigner de l'affection fidèle et de la gratitude émue de tous ceux qui ont vraiment connu le docteur et qui ont été en mesure d'apprécier les immenses services qu'il a rendus au cours de sa belle et longue carrière à son Eglise, à sa patrie d'adoption et à tous les vrais Franco-Américains.

**Jacques Lepoutre****1893-1956**

(Lauré B. Lussier)

C'est au nom d'une vieille amitié que j'ai accepté de dire quelques mots d'éloge funèbre de feu Jacques Lepoutre, décédé le 19 mars 1956, à l'âge de 62 ans.

De feu Jacques Lepoutre on pouvait facilement dire qu'il était l'incarnation vivante du gentilhomme catholique et français.

M. Lepoutre était issu d'une grande famille industrielle française qui joua un rôle de premier plan dans le développement de l'industrie textile de la ville de Woonsocket, R. I.

C'est à cette famille Lepoutre, comme à quelques autres familles industrielles françaises, que nous devons ces grands moulins textiles tels que "La Fayette", "l'Argonne", la "French Worsted", la "Désurmont", "l'Alsace", "Guérin" et autres.

M. Jacques Lepoutre, fidèle au mandat de ses parents, fonda en 1920 la "Verdun Manufacturing Company" dont il était encore à sa mort le président et le trésorier.

Notre ancien confrère a toujours montré un grand zèle et un grand dévouement pour les oeuvres catholiques et françaises du Rhode Island. Il a été pendant des années l'une des figures les plus marquantes de la paroisse du Précieux-Sang, de Woonsocket, la paroisse-mère de toutes les paroisses franco-américaines du diocèse de Providence. C'est dans cette paroisse qu'il s'est dépensé sans compter pour fonder l'Académie du Mont Saint Charles dont la direction fut confiée aux Révérends Frères du Sacré-Coeur.

Son incessant travail pour l'église catholique le portèrent à l'attention des autorités religieuses et Sa Sainteté Pie XI reconnut, en 1920, son dévouement en le créant Chevalier de Saint Grégoire le Grand.

Voulant donner plus d'envolée aux choses françaises il fut un des fondateurs du Comité France-Amérique de Woonsocket. Il en fut le premier trésorier et, par la suite, servit en capacité de président.

Son dévouement aux choses françaises le mit en contact intime avec l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique à qui il eut l'occasion de rendre d'innombrables services. Il s'intéressa tout particulièrement à la Caisse de l'écolier de cette société et nombreuses furent les contributions qu'il fit discrètement à cette Caisse d'éducation.

Les directeurs de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique le firent "Membre d'honneur" en 1937 en reconnaissance de son intérêt et de sa générosité à l'oeuvre de l'éducation de notre jeunesse étudiante.

Notre regretté sociétaire est né à Roubaix, France, le 29 novembre 1893. Il reçut sa première éducation des Soeurs-de-la-Sagesse de l'endroit. Il fit des études secondaires et supérieures au Collège Notre-Dame-des-Victoires de Roubaix, au collège des Bénédictins de Ramsgate en Angleterre et au Collège Sainte-Marie de Montréal, P. Q., sous la direction des Révérends Pères Jésuites.

Ayant terminé son service militaire en 1919, il s'embarqua pour les Etats-Unis où il devait passer la grande partie de sa vie.

M. Lepoutre retourna à l'armée française durant le conflit mondial 1914-1918. Il eut une des plus brillantes carrières militaires qu'il serait impossible à décrire dans les quelques minutes qui me sont alouées. Suffit de dire que notre ancien membre reçut la "Croix de Guerre" après trois citations pour des actes d'héroïsme. Cette décoration lui donna le droit personnel à vie au port de la fourragère aux couleurs de la médaille militaire.

A différentes occasions ses officiers supérieurs placèrent sur sa poitrine la Médaille interalliée, la Médaille commémorative française, et la Médaille du combattant.

Le jour de Noël 1929, le Président de la République Française le nommait Chevalier de la Légion d'honneur.

C'est avec cette personnalité marquante que j'ai eu la bonne fortune de travailler à l'avancement de notre cause commune, notre foi, notre culture et notre langue .

Jacques Lepoutre, de regrettée mémoire, possédait une grande et belle âme, un esprit droit, un dévouement inlassable, une sincérité éprouvée et une loyauté indiscutable.

Son départ pour sa récompense éternelle laisse un grand vide au sein de notre Société Historique Franco-Américaine comme parmi l'élément franco-américain du Rhode Island et de la Nouvelle-Angleterre.

Nous nous inclinons devant sa mémoire et nous réitérons au Maître de toute destinée notre prière de donner à son âme le repos éternel dans la vallée des élus.



**Ephrem Barthelemy****1883-1855**

(Me Valmore Carignan)

Le six juillet 1955, la Société Historique Franco-Américaine perdait un autre de ses membres distingués en la personne de feu Ephrem Barthelemy de Woonsocket, Rhode Island.

Il est né à Buffières, France, le 16 avril, 1883. A l'âge de sept ans il devint orphelin de père et de mère. Il fut cependant privilégié dans son malheur en trouvant, auprès d'une tante dévouée, une seconde mère.

Après avoir fréquenté les écoles de la localité, il fut admis au Collège St Gabriel à l'âge de douze ans. Il termina ses études par deux ans au Collège de Clavières, Sarthe, où il obtint ses diplômes avec grande distinction.

Il fit de l'enseignement en France pendant quelques années, puis il émigra au Canada. Le professorat le retint pour un temps à son arrivée au pays. C'est en enseignant qu'il vint en contact intime avec les Canadiens-français, apprenant à les connaître à fond, à les estimer, à les admirer. Leurs aspirations nationales surtout le fascinèrent. Il épousa leur cause et en fit bientôt qu'un avec eux. Il est resté dévoué et fidèle à la cause française en Amérique jusqu'à sa mort.

En 1906 il quitta l'enseignement et après un court stage en son pays natal, il repassa l'Atlantique pour aboutir cette fois aux Etats-Unis.

C'est donc en 1908 qu'il commença sa longue carrière de journaliste franco-américain, sa véritable vocation, en devenant rédacteur-en-chef du Courrier de Salem.

En 1912 il devint secrétaire-adjoint de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, et sauf les quatre années qu'il a donné au service de la France en qualité de soldat d'infanterie pendant la première guerre mondiale, il est demeuré à ce poste jusqu'en 1921. Il fut blessé pendant la campagne de la Somme et sa bravoure fut récompensée par une promotion et la décoration convoitée de la Croix de Guerre.

Plus tard, il est devenu rédacteur-en-chef de La Tribune de Woonsocket et de l'Indépendant de cette même ville jusqu'au jour fatal où les circonstances ont voulu que ce journal reçoive le sort pitoyable de tant d'autres journaux de langue française en Nouvelle Angleterre.

Avant que d'être terrassé par la maladie il y a quelques années, M. Barthelemy s'est aussi distingué durant longtemps à titre de con-

férencier et surtout comme commentateur à la radio. Ses émissions en français, émanant des postes de Pawtucket et de Providence, au Rhode Island, connurent des auditeurs innombrables et l'on peut dire aussi très passionnés, car M. Barthelemy y exposait souvent des questions nationales brûlantes d'actualité aussi bien que la vérité.

Il a toujours été un homme bien humble, un catholique convaincu, un père de famille exemplaire et un apôtre sincère de la cause franco-américaine aux Etats-Unis.

Nous partageons avec son épouse dévouée et sa belle famille la douleur de sa mort et nous leur offrons notre sympathie sincère.

**Charles M. Brodeur**

**1899-1955**

(Juge Edouard Lampron)

Charles M. Brodeur, fils, est né à Nashua, N. H. le 14 janvier 1899. Son père était Charles M. Brodeur et sa mère Marie Louise Poulin. Les familles Brodeur et Poulin sont nombreuses à Nashua et sont parmi les premières à venir s'y établir du Canada.

Charles fut élève des frères du Sacré-Coeur à l'école paroissiale de St Louis de Gonzague. Il compléta ses études par un cours d'affaires au Nashua Business College. A sa graduation en 1915 il a obtenu une position à la Second National Bank of Nashua, chose assez rare pour un franco-américain à ce temps là.

En mars 1927 il devint courtier en assurances et ajouta une agence de services aux voyageurs en 1931. Son commerce lui a fourni plusieurs occasions de faire des voyages intéressants à Haïti et en Europe. Il était fier de son audience avec Sa Sainteté le Pape Pie XII en 1953.

Il épousa Violette Daviau le 5 février 1941. Ils ont eu une fille Louise maintenant agée de treize ans. Le disparu avait aussi deux soeurs, Emma et Bertha et un frère le Rév. Henri A. Brodeur, curé à Sanbornville, N. H.

Charles est mort le 28 octobre 1955 après une longue maladie.

Il était membre de nos sociétés mutuelles et de la Société Historique.

**Albert Loranger****1904-1955**

(Dr Ubalde Paquin)

J'ai bien connu Albert J. Loranger. — Si je me rappelle bien, c'est moi qui l'ai mis au monde. J'ai été le médecin de la famille de Théodore Loranger son père, depuis son arrivé à New Bedford il y a au-delà de cinquante ans, jusqu'à sa mort; et de la famille d'Albert, depuis son mariage jusqu'à sa mort. C'est vous dire que j'ai suivi Albert de près, durant ses années à l'école paroissiale St Antoine, au collège Jolliet et à la Vocational School de New Bedford où il a suivi des cours de charpenterie.

Albert est entré au service de son père en 1924. Encore tout jeune, son père le fit contre-maître et plus tard président de la Théodore Loranger Contracting Company & Sons, à la retraite de son père, position qu'il occupait encore quand il est mort.

Albert Loranger s'est marié de bonne heure dans la vie à Mlle Yvonne Bécotte et de ce mariage sont nés 6 enfants qui vivent tous et qui sont employés dans la compagnie comme l'avait fait son père pour ses enfants. Cinq frères et une soeur lui survivent et tous demeurent à New Bedford.

Albert était bon, naturel, habile, intègre comme son père et généreux. Il ne connaissait pas d'ennemis. Il se plaisait à aider les jeunes au début de leur carrière. Il s'est distingué dans tous les domaines; dans les affaires, dans les domaines civique, social et religieux.

La compagnie Théodore Loranger Contracting Company & Sons, une des plus importantes dans Nouvelle Angleterre, a construit des édifices nombreux et importants dans New Bedford et la région — églises, écoles, hôpitaux, ponts et édifices publics.

Afin de vous donner une idée de l'activité et du dévouement d'Albert Loranger, vous me permettrez de vous lire une nomenclature des associations, sociétés et clubs dont il était membre. Il était président de la New Bedford General contractors Association; directeur de l'associated general contractors of Massachusetts; district chairman of the Associated General Contractors of America; chairman of the Code Committee of the National Association of Contractors; section chairman for the Building & Construction Firms for the United Fund Campaign; membre de la Master Builders Association of Boston, de l'American Institute of Management; directeur de la New Bedford Taxpayers Association; directeur de la New Bedford Men's Mission; mem-

bre de la Industrial Development Commission; membre du City Board of Appeals; membre des Chevaliers de Colomb; du Club Kiwanis; de la Société Historique Franco-Américaine; de l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique conseil No. 3; vice président du Cacholot council Boys' Scouts of America; membre du New Bedford Yacht Club; membre du comité exécutif et du comité des finances de la Whaling City Regatta; membre du Fraternal Order of Eagles aerie 647 et du New Bedford Board of Commerce.

Je dépose sur la tombe d'Albert Loranger l'hommage de notre pieux souvenir.

## VI

### Conférences

#### Chiniquy\*

1809-1899

(Marcel Trudel)

En 1851, la revue de l'Evêché de Montréal publie une adresse enthousiaste que l'on vient de présenter au grand prédicateur Chiniquy: son souvenir, s'écrie l'auteur, "sera si précieusement conservé d'âge en âge pour la gloire de la religion et du peuple canadien". Près d'un demi-siècle plus tard, au lendemain de la mort de Chiniquy, l'*Evènement* déclare en guise d'oraison funèbre: "Chiniquy laisse à l'histoire un nom souillé, dont la triste mémoire se perpétuera pendant bien longtemps. Pour les générations futures comme pour nous, ce nom évoquera le pénible souvenir d'une double apostasie religieuse et nationale."

Voilà les deux périodes d'une carrière retentissante: l'une qui est la montée vertigineuse vers la gloire, au cours de laquelle on ne manque pas de comparer Chiniquy à saint Louis-de-Gonzague et à saint François-Xavier; l'autre qui vaudra à Chiniquy le titre de *Luther du Canada et des Illinois*.

Le 30 juillet 1809, on portait sur les fonts baptismaux de Kamouraska, Charles Chiniquy, né le même jour de Charles Chiniquy, étudiant en droit et de Marie-Reine Perrault. La mère, qui descend des Boucher de Boucherville, appartient à une riche bourgeoisie; aussi la cérémonie du baptême est-elle un événement social d'importance: onze personnes signent au registre. Le nouveau-né a pour parrain le seigneur de Kamouraska, Pascal Taché; pour marraine la seigneuresse de St-Jean-Port-Joly et mère de celui qui sera le célèbre écrivain Aubert de Gaspé; parmi les invités, nous remarquons la seigneuresse de Kamouraska, ainsi que la femme du Conseiller législatif François Baby. "Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux", a écrit le poète. C'est dans cette atmosphère seigneuriale, dans cette belle société d'autrefois que Chiniquy marque les premières heures d'une vie qui va durer 90 ans.

Mais qui sont ces Chiniquy? Le grand-père, Martin, est un marin français d'origine basque qui s'est établi en Nouvelle-France;

---

\* Conférence donnée à la réunion du 17 octobre 1956 à Fall River.

c'est lui qui a le triste honneur de piloter les Anglais sur le fleuve en 1759. Un oncle de notre Chiniquy se fait trappiste en Angleterre, puis s'en va à la Martinique où il se fait protestant: il a le temps de se réconcilier avec l'Eglise avant de mourir. Le père de Chiniquy, après du service militaire dans le Haut-Canada, prend la soutane au Séminaire de Québec, mais il la laisse bientôt pour devenir notaire.

Tout jeune, Chiniquy devient orphelin; Amable Dionne, riche marchand de Kamouraska, l'adopte pour son fils et l'envoie étudier au Séminaire de Nicolet, en 1822, mais trois ans plus tard, Dionne rompt d'une façon définitive avec son fils adoptif qui s'est rendu coupable d'une faute très grave à l'égard de sa famille. Le jeune Chiniquy reste sans ressources aucunes: deux prêtres de Nicolet acceptent alors de lui faire poursuivre ses études, Leprohon et surtout Brassard qui sera malgré lui mêlé au fameux schisme de 1856.

Selon le directeur du Séminaire, Chiniquy est doué de grands talents. Par la *Gazette de Québec*, nous constatons qu'il a décroché quelques prix: ce sont des prix qui indiquent très nettement chez Chiniquy des talents d'orateur. Le directeur Leprohon écrit que Chiniquy est un "excellent Sujet". De fait, Chiniquy acquiert à Nicolet un titre qu'on lui rappellera quand il sera le grand prédicateur de la tempérance: on salue en lui le Louis-de-Gonzague de Nicolet. Mgr Têtu donne un autre son de cloche: "Il y avait deux partis: les uns le regardaient comme un Saint-Louis de Gonzague, les autres comme un hypocrite de la plus belle eau. Il était l'un des plus beaux types de Sainte-Nitouche." Chiniquy aurait avoué plus tard à son bienfaiteur Brassard qu'il avait été hypocrite toute sa vie. Mais ne nous pressons pas trop de conclure contre Chiniquy; malgré des événements malheureux, il est possible qu'à ce moment de sa vie il ait été sincère.

Ce Saint-Louis-de-Gonzague ou ce Sainte-Nitouche prend la soutane au Séminaire de Nicolet. En 1833, il est ordonné prêtre; on a écrit que Fréchette aurait alors fait une prédiction: Chiniquy fera beaucoup de bien ou beaucoup de mal; la prédiction va se réaliser, mais elle ne peut être de Fréchette, puisqu'il est né six ans après l'ordination de Chiniquy. Après du ministère dans quelques paroisses, Chiniquy devient vicaire à St-Roch-de-Québec et en même temps chapelain de l'Hôpital de la Marine. Ce stage à l'Hôpital de la Marine va marquer profondément sa carrière. A la tête de cet Hôpital se trouvait James Douglas, médecin protestant, qui avait fait le vœu de ne prendre aucune boisson alcoolique et défendait rigoureusement qu'on en prenne à l'Hôpital, sauf sur prescription du médecin. Un jour, en rentrant dans sa chambre, Douglas y trouve le surintendant et l'abbé Chiniquy en train de boire du *brandy*: il sert à l'abbé un solide sermon sur ce mauvais exemple donné par un prêtre et sur les méfaits de l'alcool; le chapelain Chiniquy sort furieux, sans dire un mot; et, toujours selon le docteur Douglas, ce n'est qu'une fois devenu curé de



Beauport que Chiniquy revient trouver Douglas pour lui dire toute son admiration et se mettre à son école.

Dans ses mémoires de vieillesse, Chiniquy racontera sur son vicariat de St-Roch des choses spectaculaires: c'est lui qui aurait obtenu de Gosford, à force de pleurer, que la bande de Chambers ait la vie sauve et soit seulement exilée; c'est lui qui, en décembre 1837, aurait sauvé la vie aux Anglais de Québec en dénonçant un complot de Canadiens français qui devait aboutir à une nouvelle St-Barthélémy; de plus, pendant une maladie grave qu'il eut, les habitants de la ville auraient étendu de la paille dans les rues de la ville pour que le bruit des voitures ne l'incommode pas, et surtout sainte Anne et sainte Philomène lui seraient apparu pour le guérir: 10,000 personnes seraient venues entendre Chiniquy raconter sa vision. Ce sont là des contes comme il savait si bien conter sur ses vieux jours. Le vicaire Chiniquy est un inconnu, dont on ne parle nulle part.

Enfin, en 1838, on lui donne un théâtre où ce petit homme (car il était de petite taille) pourra se manifester. On le nomme curé de Beauport. C'est là qu'en 1840, précédé cependant par bien d'autres, il fonde sa Société de Tempérance et commence à distribuer des cartes de tempérance totale ou partielle. Oeuvre extrêmement louable: ce Chiniquy a droit à notre admiration et ses contemporains vont lui en manifester de la reconnaissance pendant dix ans. Il faut cependant attendre avril 1841 pour trouver dans la presse un premier éloge de l'éloquence de Chiniquy. On le compare tout de suite au célèbre capucin Mathew dont la réputation de prédicateur de tempérance était devenue internationale; le *Canadien* écrit: "Nous avons ici dans la personne d'un jeune Curé, un second P. Mathieu, nous voulons parler de Messire Chiniquy, curé de Beauport. Ce digne homme après avoir, au milieu des sarcasmes et malgré des difficultés sans nombre, réussi à régénérer la paroisse confiée à ses soins, a été appelé dans plusieurs autres paroisses, où sa voix éloquente et persuasive a remporté les mêmes succès. Partout où son zèle l'a porté, l'intempérance a fui devant lui." La gloire commence pour Chiniquy: il a 32 ans.

Sa renommée de prédicateur s'était étendue à quelques paroisses, la gazette l'appelait le *Père Mathieu du Bas-Canada*: le petit curé de Beauport s'était révélé d'une façon soudaine. Il posa un autre grand geste, en faisant construire une Colonne de Tempérance qui devait rappeler aux générations à venir, le triomphe de la tempérance et du prédicateur. Pour bénir ce monument, il fallait quelque cérémonie grandiose, agrémentée de cortèges comme on en faisait tant à l'époque; il fallait surtout un officiant qui fût de taille . . . Or Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, se trouvait au Canada depuis septembre 1840, occupé à prêcher des retraites qui connaissent un succès prodigieux. Le curé de Beauport obtint que Mgr de Forbin-Janson vînt

bénir lui-même son monument, la veille de la retraite ecclésiastique de Québec.

Le 7 septembre 1841, vingt-deux cavaliers se rendent donc au Séminaire de Québec d'où ils forment un cortège à l'évêque jusqu'à Beauport. La messe dit, la procession se met en marche: drapeau blanc porté par deux jeunes filles vêtues de blanc; sept choeurs de femmes avec bannières; vingt-deux sections d'hommes, commandées par vingt-deux cavaliers; puis, un nombreux clergé: "Nous n'avons jamais rien vu de si beau, de si imposant, de si ravissant que cette cérémonie," écrit le *Canadien*; il y avait là, de toutes les paroisses environnantes, environ 10,000 personnes.

Jusque-là, Chiniquy avait prêché dans quelques paroisses, mais il n'avait pas eu encore l'honneur de prêcher dans une cathédrale. Or voici qu'il lui vient de Montréal une invitation extrêmement flatteuse: Mgr Bourget, évêque de Montréal, lui demande de venir prêcher dans sa cathédrale; Chiniquy y prêche le 24 octobre 1841, peut-être même en présence de l'évêque de Nancy, qui se trouvait alors dans la région. Le *Canadien* écrit que "le père Mathew du Canada" a prononcé un sermon "qui a fait une grande sensation sur tous les auditeurs".

L'année 1841 avait apporté à Chiniquy de grands honneurs; les honneurs vont aussi se succéder en 1842. Au mois de mars, après avoir entendu leur ancien vicaire, 2000 paroissiens de Saint-Roch-de-Québec adhèrent à la température; pour lui manifester leur gratitude, ils lui donnent une peinture qui représente la Colonne de Tempérance. Deux semaines après, ce sont les paroissiens de Beauport qui lui font une autre fête, mais bien plus solennelle. Ils lui présentent "son portrait en grand, peint à l'huile, oeuvre du brillant pinceau de M. Plamondon". Mais ce portrait ne lui est pas remis de façon banale, de main à main; voici comment le *Canadien* décrit la cérémonie. "Le Portrait avait été déposé dans la maison d'école, où on alla le chercher processionnellement, les chefs de section de la Société de tempérance avec leurs drapeaux, et une Compagnie de jeunes gens avec leurs fusils marchant en tête, et on fut le poser sur une table placée sur une élévation au-dedant de l'église, partie de la cérémonie qui (fut) terminée par une décharge. Ces arrangements faits, une députation se rendit à la sacristie pour aller chercher M. Curé (sic), qui se rendit sur le théâtre de la fête entre une double haie formée par la compagnie de Milice, qu'on appelait la garde curiale, et par les chefs de section de la Société de Tempérance." On présente alors le portrait, on lit une adresse. Chiniquy répond par un discours: "Je suis bien humilié, dit-il en somme, des louanges qui viennent de m'être adressées". Puis on se remet en route pour la sacristie: "le portrait et celui qu'il représentait furent salués à mesure qu'ils avançaient par un feu de file fort bien tiré par la *garde curiale*."

Or, à l'automne de 1842, une dure épreuve survient au curé de Beauport. En poursuivant la lecture du *Canadien*, à la recherche de Chiniquy, nous tombons sur une lettre que les paroissiens de Beauport adressent à Chiniquy: "Votre départ de cette Paroisse a été tellement subit et inattendu qu'il a été impossible à vos paroissiens d'aller en personne vous dire adieu et vous exprimer toute leur gratitude." Chiniquy est donc parti d'une façon tellement subite! Mais pourquoi ce changement soudain? Il y avait à Kamouraska un curé âgé et malade, Jacques Varin, qui, dix ans plus tôt, parlait déjà de démissionner à cause de ses infirmités. Peut-être était-il devenu urgent de lui trouver de l'aide? mais pourquoi en ce cas recourir au curé de Beauport qui, au lieu d'être curé en titre, tiendra seulement lieu de curé d'office à Kamouraska? L'évêque a-t-il voulu simplement que Chiniquy cessât de s'identifier à la paroisse de Beauport? En le renvoyant auprès de son ancien curé, a-t-on voulu imposer à Chiniquy un contrôle devenu nécessaire? Comme Chiniquy a raconté des mensonges sur ce changement, il aurait donc quelque chose à cacher; c'est sa version qui nous rend soupçonneux. Un mémoire secret raconte une mésaventure qui serait survenue à Chiniquy dans son presbytère de Beauport, mésaventure qu'on pourrait qualifier de drôlatique si le sujet n'en était pas si lamentable. Cette affaire serait-elle parvenu aux oreilles de l'évêque? Quoi qu'il en soit, de curé en titre d'une paroisse à laquelle son nom s'est, pour ainsi dire, attaché, Chiniquy devient curé d'office, sous les ordres d'un curé en titre; les revenus curiaux restent à Varin, Chiniquy devant se contenter d'une allocation d'au moins 40 livres. Ce n'est pas tout à fait une disgrâce pour Chiniquy, mais il y a quand même un recul. Dans ces conditions, le changement ne pouvait pas du tout sourire à Chiniquy.

Mais tout cela va bientôt être effacé par une grande victoire qui marque une étape décisive dans l'histoire de la tempérance et qui fixe désormais Chiniquy au premier plan: le triomphe de la tempérance totale. On prêchait alors deux et même trois sortes de tempérance; pour simplifier les choses, retenons-en seulement deux: la tempérance totale ou parfaite, qui excluait l'usage de toute boisson alcoolique, de toute bière et de tout vin, sauf comme médecine; la tempérance partielle, dite aussi "la petite tempérance". Cette dernière permettait l'usage modéré des boissons fortes, ou du moins ce qu'on appelait alors *modéré*; ceux qui adhéraient à cette "petite tempérance" s'engageaient "à ne prendre que deux ou trois vers (sic) de boissons fortes par jour" . . . et l'on vit surgir des auberges qui s'intitulaient *auberges de tempérance*, parce qu'on n'y vendait des boissons fortes que d'une façon modérée. Mais l'on trouva bientôt à se plaindre de ces *auberges de tempérance* qui vendaient des boissons fortes, même le dimanche et sans permis. Et bien des partisans de la "petite tempérance" se sentaient tenues, selon le grand-vicaire Mailloux, à prendre tous les jours leurs trois verres de boissons fortes . . .

Chiniquy, élève de l'abstème et rigide Douglas, comprit que, pour réussir, il ne fallait plus prêcher que la tempérance totale. Comme on se réclamait en général de la doctrine du Père Mathew, Chiniquy voulut en avoir le coeur net, il écrivit au Père Mathew pour lui demander ce qu'il pensait de cette prédication de tempérance partielle. Le Père Mathew répondait: "Je n'ai jamais permis à aucun *Teetotaler* l'usage des boissons fortes, si ce n'est comme remède, par l'ordre d'un médecin ( . . . ) Je n'ai jamais fait prendre l'engagement modéré (moderation pledge) et que je l'abhorre comme le plus court chemin qui conduit à l'Intempérance." Chiniquy fit tout de suite paraître cette réponse dans les *Mélanges religieux*. Il l'emportait: on ne pouvait plus se réclamer du Père Mathew, si l'on continuait de prêcher la tempérance partielle; la correspondance échangée entre le P. Mathew et le "Père Mathieu du Canada", publiée dans une revue du clergé, donnait gain de cause à Chiniquy.

Chiniquy avait posé au réformateur, et sa réforme avait triomphé; mais, pour assurer cette réforme, il fallait un exposé doctrinaire, un code: Chiniquy va le donner, ce sera le *Manuel de Tempérance*. Jusqu'au 2 avril 1844, les *Mélanges religieux* annoncent régulièrement des "Cartes de tempérance totale et partielle", continuent ainsi de reconnaître la tempérance modérée, mais voici qu'à partir du 5 avril, on n'annonce plus que des "Cartes de tempérance totale". La tempérance partielle est mise de côté: le *Manuel* de Chiniquy vient de paraître.

Publiée par Stanislas Drapeau, cette première édition est une petite brochure de 158 pages. Elle ne contient ni *imprimatur* ni aucune lettre d'approbation de l'évêque de Québec: cette dernière lacune nous apparaît très nettement comme un signe de disgrâce, puisque les deux autres éditions, parues dans le diocèse de Montréal, porteront l'approbation de l'Ordinaire du lieu; d'ailleurs, le nom de Mgr Signay ne figurera jamais dans aucune édition du *Manuel*.

Les éloges vinrent à plaisir. Le *Canadien* écrit: "Le nom de M. l'abbé Chiniquy, ce père Mathews du Canada, est la meilleure recommandation de ce petit ouvrage"; les *Mélanges religieux* en font une longue recension et annoncent la brochure sans arrêt pendant deux mois et très fréquemment dans la suite. Le journaliste J.-G. Barthe écrit dans l'*Aurore des Canadas*: "M. Chiniquy ne fait là que couronner son apostolat de Tempérance avec la sainte et ardente ambition de caractère dont il donnait déjà de visibles preuves dans sa vie de collègue, où nous avons si longtemps été témoin de sa piété d'enfant quand il était le modèle de tous ses compagnons qui l'avaient surnommé le Louis Gonzague de Nicolet." A 35 ans, Chiniquy est devenu auteur célèbre et théoricien officiel de la tempérance totale; on le compare à un saint.



Cependant, depuis le 26 septembre 1844 jusqu'au 13 octobre 1846, le *Canadien* ne dit plus un mot de Chiniquy, on ne parle plus du *Louis-de-Gonzague* ni du *Père Mathieu*; la presse devient indifférente. L'étoile du prédicateur baisse-t-elle donc déjà, pour que pendant deux ans on garde le silence sur lui? Enfin, à l'automne de 1846, les *Mélanges religieux* de Montréal lancent une grande nouvelle aussitôt répétée par le *Canadien*: "M. l'abbé Chiniquy est arrivé en cette ville, mercredi dernier (7 octobre 1846); ce prêtre zélé, célèbre par ses missions dans plusieurs paroisses du diocèse de Québec et par son Manuel sur la tempérance est sur le point d'enterer au noviciat des RR. PP. Oblats." Grande nouvelle, en effet: le fameux prédicateur qui laisse tout pour entrer chez les missionnaires! Voyons un peu ce qui s'est passé.

Depuis un certain temps déjà, on éprouvait beaucoup de défiance à l'égard du curé Chiniquy; des paroissiens préféraient même envoyer leurs enfants se confesser aux prêtres des alentours. Des rumeurs couraient, mais on les attribuait à de mauvaises langues, car on prenait toujours le prédicateur pour un saint. Or Chiniquy se rendit à Saint-Pascal, paroisse voisine, pour y prêcher une retraite, mais pendant qu'il enrôlait des abstinents, il poursuivait la ménagère de ses instances; pour se débarrasser, elle lui fixe un rendez-vous; à l'heure dite, au lieu de la ménagère, c'est le curé Hébert qui se présente! Honteusement surpris, Chiniquy tombe à genoux, s'excuse de la faiblesse d'un moment, se confesse; à la fin de la retraite, un long cortège le reconduit en triomphe . . . Aucun document officiel n'atteste cette chute, il n'y eut pas enquête canonique, parce que Chiniquy, pour "éviter des révélations compromettantes" prit le parti de s'en aller, mais les documents personnels sur lesquels nous nous basons sont dignes de foi. Pour détruire tout doute, s'il en reste encore, recourons à un homme qui a cru d'une façon entêtée en la grande pureté de Chiniquy et qui le défendra même pendant le grand drame de 1856: nous voulons parler de Brassard, curé de Longueuil, celui-là même qui avait soutenu Chiniquy au collège et qui le traitait comme son fils adoptif. Donc, Brassard écrit en 1851 à Mgr Bourget: "J'ai lieu de croire que sa mauvaise histoire de Kamouraska n'est connue que de ses supérieurs et peut-être que de quelques prêtres bien rares ( . . . ) D'ailleurs, il me semble que M. Chiniquy a déjà payé bien chèrement sa faute. Pour ma part, j'avoue, qu'à sa place, j'aurais pas été capable d'endurer ce qu'il a eu à endurer depuis son séjour dans le diocèse de Montréal et qu'il y a longtemps que j'aurais fui bien loin de mon pays." Cet aveu de Brassard, au moment où le protecteur prend encore la défense de Chiniquy, supplée amplement à tout document officiel: on ne peut plus douter de la culpabilité de Chiniquy. Nous insistons sur cette faute, non pas pour le malin plaisir d'accabler un coupable, mais parce que ce coupable donnera un jour sur cette affaire une version cousue de mensonges et de calomnies. Il racontera, dans sa vieillesse, qu'étant à

Kamouraska il passa une grande crise de découragement à la vue des scandales que donnait le clergé; lui, l'ange de toute pureté, il ne songeait plus qu'à mourir, lorsque le P. Guigues, oblat, vint au presbytère et l'exhorta à quitter le clergé séculier pour entrer chez les Oblats. Les documents les plus authentiques démentent cette version: Chiniquy coupable et menacé de la justice ecclésiastique écrit au P. Guigues, supérieur, pour demander son admission au noviciat. Comme les Oblats sont de grands prédicateurs de la tempérance, ils acceptent tout de suite Chiniquy.

La fuite de Kamouraska reste cependant un départ glorieux pour Chiniquy. Ses paroissiens lui présentent une adresse fort élogieuse: "Comme prêtre, vous avez acquis des titres imprescriptibles à notre amour, à notre vénération, à notre reconnaissance ( . . . ) Comme citoyen, vous avez toutes sortes de droits à notre estime, à notre considération ( . . . ) La Providence vous appelle et vous destine à faire le bien sur un plus grand théâtre; votre zèle ne saurait être circonscrit dans les limites d'une paroisse ( . . . ) Allez donc Missionnaire plein de zèle, allez où la voix du ciel vous appelle! allez faire partie de cette sainte société qui vous réclame pour un de ses membres; la volonté céleste s'est fait connaître par les circonstances qui ont amené votre entrée dans ce saint ordre." Chiniquy aura soin, suivant son habitude, de transmettre à la presse une adresse aussi élogieuse qui, dans les circonstances, le mettait à l'abri de certaines rumeurs malencontreuses. Et quand les *Mélanges religieux* de Montréal annoncent l'arrivée de Chiniquy, ils donnent eux aussi la même interprétation flatteuse: "Il abandonne une des plus belles et des plus avantageuses paroisses de ce diocèse pour entrer dans un ordre pauvre et qui ne lui offrira que des travaux pénibles; la gloire de Dieu et le salut des âmes ont pu seuls lui dicter ce choix."

La solitude du noviciat sera bientôt dérangée par une recrudescence de popularité qu'apporte à Chiniquy la deuxième édition de son *Manuel*. Elle paraît en janvier 1847. L'auteur s'appelle maintenant "le Rév. Père C. Chiniquy, Ptre., N. Oblat de Marie Immaculée". Cette édition marque un grand progrès sur la première au point de vue librairie. Mais ce qu'elle apporte de bien plus important que tout cela, c'est une série de six approbations solennelles. Alors que la première édition avait paru sans le moindre petit bout d'approbation épiscopale, la deuxième édition reproduit fièrement quatre lettres adressées à l'auteur par des évêques: Mgr Bourget, évêque de Montréal; Mgr Prince, son coadjuteur; Mgr Gaulin, évêque de Kingston, et Mgr Blanchet, évêque de Walla-Walla. Deux autres approbations viennent, l'une de 15 médecins de Québec, l'autre de 17 médecins de Montréal. Mgr Signay, évêque de Québec, qui vient de se débarrasser de Chiniquy, n'a évidemment rien écrit. Autre détail important, qui dut donner occasion à Chiniquy de faire des gorges chaudes à l'adresse de Mgr Signay: la couverture du *Manuel* est ornée d'une mitre!!!



Le novice ne manquait pas de distractions: il va très souvent faire du ministère à la paroisse, à un tel point qu'on se demande un moment s'il n'est pas devenu vicaire de Brassard; il traverse à Montréal pour prendre part à des assemblées; et surtout il met la chicane dans la communauté. Le P. Guigues venait d'être proposé à l'épiscopat: convenait-il aux Oblats d'accepter l'épiscopat? Chiniquy prit le parti de la simplicité totale, il écrivit à Mgr de Mazenod une lettre très vive qui valut à Chiniquy d'être qualifié d'impertinent et de se faire refuser à la profession. Il quitte donc la communauté, il se rend loger chez Brassard et il commence une intrigue pour être nommé chapelain du couvent de Mère Marie-Rose; il s'ensuit une lutte entre les Oblats qui sont les directeurs spirituels de la nouvelle communauté et Brassard qui en est le soutien financier, lutte qui met la fondation à deux doigts de sa perte. Enfin, Chiniquy se fait accepter par Mgr Bourget comme prédicateur de la tempérance.

En confiant à Chiniquy la prédication de la tempérance, Mgr Bourget lui remet un crucifix d'or qu'il a rapporté de Rome et auquel Pie IX a attaché 300 jours d'indulgence pour les membres de la Tempérance. C'est désormais, en tenant ce crucifix à la main, que Chiniquy va se présenter à la foule. Une courrier de Saint-Eustache nous fait voir Chiniquy dans une pose impressionnante, c'est lorsque le prédicateur *se prépare* à monter en chaire avec le crucifix d'or: "Le respectable M. Chiniquy s'agenouille quelques temps, au pied de l'autel; puis, il s'achemine enfin vers la chaire: sa démarche est lente et majestueuse, et d'autant plus solennelle, qu'il porte entre ses mains, appuyé sur sa poitrine, le magnifique crucifix d'or reçu de la cour de Rome. Que cette apparition fut grande, expressive. Que de souvenirs précieux elle rappelle en effet, et le saint Pontife, l'infortuné Pie IX qui nous a légué ce précieux cadeau, et le pieux Evêque qui l'a apporté de la ville éternelle, et le digne apôtre en a la précieuse garde." Muni de ce crucifix d'or, Chiniquy entreprend une longue croisade qui ne s'arrêtera, et d'une façon soudaine, qu'à l'automne de 1851.

Croisade marquée de grands succès personnels. Sans compter les nombreuses adresses qu'on lui lit à la fin des retraites paroissiales, Chiniquy voit son humilité mise à l'épreuve dans des circonstances éclatantes. Par exemple, le 5 octobre 1848, 5000 personnes se réunissent au marché Bonsecours de Montréal pour célébrer la tempérance; le maire de Montréal y assiste avec Mgr Bourget; la fanfare joue; un ministre protestant prend la parole et attribue en grande partie à Chiniquy le succès de la croisade. Chiniquy parle à son tour, il rappelle les erreurs des débuts lorsqu'on prêchait la tempérance modérée. Et dans cette grande assemblée, il ne se gêne pas pour donner dans le style rabelaisien: "Regardez-moi, dit-il, en faisant l'éloge de l'eau, je suis certainement en bonne santé; j'entends même quelques uns d'entre vous parler de mes deux mentons"; il rapporte qu'un marchand aurait dit, pour marquer le succès continu du prédicateur:

“Le Père Chiniquy est comme le choléra; il faut qu’il pénètre partout” . . . Style que Mgr Bourget va tout de suite lui reprocher.

Mais le grand triomphe personnel de Chiniquy en 1848, c’est lorsque les paroissiens de Longueuil lui présentent en grande pompe un portrait de sa personne. On se souvient que les paroissiens de Beauport lui avaient déjà présenté, en 1842, un portrait à l’huile peint par Plamondon; ceux de Longueuil en font autant, et ils recourent à l’artiste Théophile Hamel.

Le 29 octobre 1848, les paroissiens de Longueuil se rendent au presbytère en foule, pour présenter ce portrait au prédicateur et pour lui lire une adresse. Les éloges ne manquent pas: “Le nom de Chiniquy ne sera point un nom stérile, car votre grande image dira à nos arrières petits-fils tout ce que vous avez fait de bien à leurs aïeux; c’est cette belle image même, ce noble portrait, chef d’oeuvre sorti du pinceau de notre habile artiste, objet des regards empressés de tout un peuple” que la paroisse vous présente: “tout en vous protestant que si la faulx destructive du temps en détériore et flétrit un jour les traits, le nom de Chiniquy passera d’âge en âge pour ne s’éteindre qu’avec le nom du dernier canadien.”

En certains endroits, les réceptions qu’on lui réserve sont dignes des plus grands hommes. Ainsi à Yamachiche, une compagnie de volontaires en uniforme se rend au-devant de lui, on joue de la fanfare, on tire du canon; à la fin de la retraite, la population se réunit devant le presbytère, “et là, en présence de près de 20 prêtres, de monseigneur (Demers, évêque de Vancouver), et encore au bruit du canon”, on lui lit un adresse.

Ces honneurs indiquent l’enthousiasme que l’on éprouve devant la cause du prédicateur, enthousiasme fondé sur des statistiques éblouissantes: en 13 jours, dans la région des Trois-Rivières, il gagne 8,320 adhérents à la température totale; en deux semaines, dans la région de Saint-Jérôme, près de 12,000. En 1848, les *Mélanges religieux* lui attribuaient plus de 60,000 conquêtes; en 1849, le total des statistiques publiées donne 90,000. En réunissant le total des deux années, nous ne sommes pas très loin des 200,000 dont parlent les *Mélanges*.

Un grand triomphe couronne, une fois de plus, l’oeuvre de Chiniquy. Le 13 juillet 1849, les *Mélanges religieux* annoncent que le dimanche, 15 juillet, on ira présenter à Chiniquy une médaille d’or: “Les steamers quitteront le port à 2 heures précises; les pompiers Canadiens sont spécialement invités à assister avec leurs bannières et leurs corps de musique.” Et le dimanche, une foule immense se presse sur les quais, au pied de la place Jacques-Cartier; trois bateaux font deux voyages de Montréal à Longueuil et se remplissent chaque fois. Le curé Brassard vient les recevoir au quai de Longueuil, on défile en procession jusqu’à une estrade érigée devant l’église, on va chercher Chi-

Chiniquy au presbytère, il fait "son apparition au milieu des acclamations et des hourras de cette foule, de pas moins de 8 à 9000 personnes"; d'autres disent 12,000 personnes; Chiniquy toujours modeste, parlera de plus de 15,000. Le juge Mondelet, président de la fête, remet à Chiniquy une médaille d'or, qui porte cette inscription: "Au R. P. Chiniquy, Apôtre de la Tempérance; Hommage à ses vertus, à son zèle et à son patriotisme." S'il faut en croire Chiniquy, cette médaille d'or "était enveloppée de quatre billets de 100 dollars" chacun. Ces milliers de personnes venues de Montréal pour le fêter, cette médaille d'or, ce titre officiel d'apôtre de la tempérance, ces éloges de ses vertus, c'était pour Chiniquy un nouveau sommet.

Au cours du mois de décembre 1849, deux ans après la deuxième édition, la librairie J.-B. Rolland de Montréal lance sur le marché une troisième édition du *Manuel* de Chiniquy. Quant au fond, rien de plus semblable à l'édition de 1847: le *Manuel* affiche toujours fièrement les quatre approbations épiscopales et les deux approbations médicales; la dédicace est celle de la deuxième édition et le texte du livre aussi. Ce que cette troisième édition apporte de particulier, c'est une longue biographie, et surtout le portrait de Chiniquy. En effet, Chiniquy jugea bon de mettre son portrait à la disposition des lecteurs. Chiniquy est vu en face, il est en surplis; de sa main gauche, il tient, appuyé sur son épaule, un crucifix: ce doit être le célèbre crucifix d'or qui vient de Rome. A l'index de la main droite, dont la paume est tournée vers en haut, prend une médaille: le dessin n'est pas assez précis pour nous permettre de dire si c'est la médaille de tempérance ou la médaille d'or de Longueil. Ce portrait nous rappelle un autre portrait: nous avons cherché quelque temps dans notre mémoire où nous avions bien pu voir cette pose, cet homme en surplis, ce crucifix que l'on tient ainsi de la main gauche et nous avons enfin retrouvé celui à qui nous aurions dû tout d'abord songé: saint Louis-de-Gonzague! On connaît bien les images qui nous montrent ce saint, vu de face, en surplis, tenant de sa main gauche un crucifix dont la tête porte en partie sur l'épaule; dans sa main droite, un lys. Prenez ce portrait de Chiniquy; dans la main, mettez un lys; autour de la tête, tracez une auréole et vous obtenez, les traits de la figure en moins, un portrait de saint Louis-de-Gonzague. Est-ce un pur hasard de l'iconographie? nous ne le croyons pas: le journaliste Barthe avait, en 1844, comparé Chiniquy à saint Louis-de-Gonzague; or, dans la notice biographie de cette troisième édition, on cite au long la comparaison de Barthe. Chiniquy posant exactement à la manière de saint Louis-de-Gonzague, puis, quelques pages plus loin, Chiniquy comparé à ce saint: nous avons là une conjoncture volontaire. L'humble Chiniquy pratique la mascarade de la sainteté.

Enfin, mentionnons un dernier honneur que l'on confère au grand prédicateur: au mois d'août 1850, le Parlement du Canada-Uni lui décerne une gratification de 500 livres ou \$2,000.

A cette époque, Chiniquy prend peu à peu une nouvelle orientation; comme son crédit baisse de plus en plus auprès de Mgr Bourget, il cherche à se caser quelque part ailleurs. En mai 1851, il se rend prêcher dans le diocèse de Chicago, il songe à s'y établir parmi les Canadiens émigrés, il leur laisse même savoir que ce sera pour l'année suivante; et quand il revient à Montréal au cours de l'été 1851, il publie un manifeste pour encourager l'émigration canadienne-française dans l'Illinois, mais il n'a pas le temps de prêcher longuement cette nouvelle cause: de nouvelles affaires lui surviennent et Mgr Bourget est forcé de châtier le coupable: le 28 septembre 1851, l'évêque écrit à Chiniquy pour lui enlever tous ses pouvoirs, à cause de fautes graves. Chiniquy se rend au collège Sainte-Marie pour y commencer une retraite sous la direction du jésuite Schneider. De là, il écrit à Mgr Bourget: aussitôt après ma retraite, j'irai embrasser mes frères et je reprendrai le chemin de l'exil; "j'irai cacher l'opprobre de ma position dans le coin le plus obscur et le plus éloigné des Etats-Unis". Il faut retenir cet aveu de Chiniquy, car il soutiendra plus tard que Mgr Bourget a tout fait pour le garder et que l'évêque lui avait même offert une cure.

Chiniquy n'a plus qu'à partir; il avait déjà dit aux Canadiens de l'Illinois qu'il irait les rejoindre. Or, précisément en ce mois d'octobre 1851, se trouvait de passage à Montréal l'évêque de Chicago, Mgr Van De Velde, de qui relevait la région de l'Illinois; Chiniquy exprima le désir de se mettre à son service et Mgr Bourget lui facilita cette démarche: l'évêque de Montréal espérait que Chiniquy reprît le droit chemin; quant à l'évêque de Chicago, il avait un besoin pressant de prêtres, mais il savait à quoi s'en tenir; Mgr Van De Velde écrira quelques jours plus tard: "Après toutes les instances faites par M. le Curé de Longueuil et les promesses de son protégé j'avais consenti à donner une chance au dernier". Brassard était encore là pour sauver son *fils adoptif* et Chiniquy, une fois de plus, faisait des promesses.

Jusqu'ici, tout s'est passé dans le plus grand secret, la disgrâce de Chiniquy a été entourée de la plus grande discrétion: le public ignore tout de l'affaire. Vers la mi-octobre, Chiniquy est bien obligé de faire connaître son départ. Le 20, les habitants de Longueuil viennent lui dire une adresse d'adieu; vos bienfaits, lui dit-on, resteront gravés dans nos mémoires "et votre image, que toute famille canadienne se fait gloire de posséder, rappellera à nos arrière-neveux ce que le père Chiniquy a fait pour le Canada"; à cela, Chiniquy répond que Dieu l'appelle au secours des populations de l'ouest américain et qu'il doit partir: réponse toute empreinte de soumission à la volonté de Dieu, de profonde humilité et de zèle pour le salut des âmes; un article, que reproduisent les *Mélanges religieux*, fait allusion à Chiniquy, "dont le souvenir sera si précieusement conservé d'âge en âge pour la gloire de la religion et du peuple canadien."



Devenu missionnaire à Sainte-Anne-de-Kankakee, dont il se vante d'avoir lui-même choisi le site et jeté les fondements, alors que l'évêque avait déjà fixé l'emplacement de la chapelle et qu'il s'y trouvait déjà des habitants, Chiniquy va donner libre cours à sa déchéance. La façade angélique s'écroule tout à fait; une enquête régulière faite par le grand-vicaire Mailloux, révèle des choses étonnantes. La tradition nous a conservé un petit fait très significatif: un confrère de Chiniquy le soupçonnait de ne plus réciter son bréviaire; devant s'absenter quelques jours, ce confrère, en partant, laisse la clef du tabernacle dans le bréviaire de Chiniquy; au retour, grande colère de Chiniquy parce qu'il n'a pas réussi à mettre la main sur la clef . . . Le fait n'est peut-être pas authentique, mais l'enquête Mailloux révèle bien davantage.

Enfin, pour des raisons canoniques, Mgr O'Regan interdit Chiniquy en 1856. Celui-ci répond qu'il n'y a pas interdiction, mais seulement menace et continue son ministère. L'évêque l'excommunie et fait afficher la sentence à la porte de l'église; Chiniquy répond que l'excommunication est nulle, parce qu'on n'a affiché qu'une version française non signée. Et ce sera pendant deux ans une polémique extrêmement violente: tout en protestant de sa soumission la plus sincère à l'Eglise catholique, Chiniquy se lance dans des attaques massives contre l'épiscopat; il accuse sur tout l'évêque irlandais d'avoir voulu lui voler les titres de sa chapelle, alors qu'il a été prouvé que l'évêque avait déjà ces titres et qu'il les tenait de son prédécesseur. Chiniquy trouve un journal à son service, l'*Avenir*, ce même journal qui l'avait attaqué avec violence du temps que le prédicateur prenait la défense de la papauté; l'*Avenir* va vivre en somme de cette querelle: j'ai compté, pour une période de 14 mois, 90 colonnes de ce journal grand format consacrées à Chiniquy ou écrites par Chiniquy.

Pour mettre un terme à cette polémique, le successeur de Mgr O'Regan se rend, en 1858, à Sainte-Anne; la foule se réunit autour d'un *husting*; l'évêque y monte, suivi de Chiniquy. Ce dernier, qui a apporté de gros volumes, veut ouvrir une discussion: "Laissez vos livres, si vous n'êtes pas interdit, je vais vous interdire et vous excommunier suivant les règles." Et l'évêque prononce la sentence; quand il veut descendre, la foule des partisans de Chiniquy essaie de l'arrêter, mais l'arrivée d'un shérif sauve l'évêque.

Excommunié, Chiniquy refuse de déménager, parce qu'il a décidé de se fixer enfin; il a, dit-il, une vision: Jésus-Christ lui apparaît pour l'inviter à sortir de l'Eglise de Rome; Chiniquy réunit alors ses fidèles et fonde l'Eglise catholique chrétienne, ce qui fait dire à Etienne Parent que Chiniquy veut jouer au petit Luther et ce qui lui vaut d'ailleurs dans la presse protestante le titre de *Luther du Canada et de l'Illinois*.

Au Canada, on craignait surtout de voir retenir Chiniquy pour prêcher et de voir se renouveler les scènes de Gavazzi. Or les Suisses,

à qui Chiniquy avait porté de si rudes coups, l'invitèrent tout de suite et firent même les frais du voyage. Chiniquy arriva à Montréal le 31 janvier 1859, avec son crucifix d'or. L'Institut canadien refuse de le recevoir; Chiniquy fait des conférences sous la protection de la police, les esprits s'échauffent, Mgr Bourget lance un mandement; pour éviter un désastre, on invite Chiniquy à se retirer. Il descend à Québec où l'attend un autre mandement; là aussi il ameute la foule et le pro-maire anglais et protestant le prend sous sa protection, Chiniquy revient vers Montréal et tête de la campagne, mais il vient près de se faire assassiner. En mars suivant, il secoue la poussière du Bas-Canada et, en guise d'adieu, il publie contre l'Eglise canadienne une série de menaces et de prophéties: "Vous serez arrachés avec violence de vos palais, et vos cris lamentables ne seront que l'écho des cris de douleurs de vos victimes, et votre sang se mêlera au sang que vous aurez versé. Votre règne, le règne de l'homme, sera fini, et le règne du Christ, le règne de la Parole de Dieu, aura commencé."

Chiniquy s'inquiète bientôt de l'avenir de son Eglise; il conte qu'il était humilié d'entendre nommer son Eglise, Eglise de Chiniquy; en réalité, c'est l'avenir financier qui l'inquiétait: lui-même avait été saisi pour dettes, tous ses biens lui avaient été enlevés, même la médaille d'or. L'Eglise presbytérienne de Chicago accepte de le récupérer; et c'est là pour lui une excellente affaire financière; un ministre le libère de ses dettes et lui fait rendre ses biens, y compris la médaille d'or. Mais le nouveau converti est plutôt chancelant dans la foi et surtout intraitable: en 1862, les Presbytériens de Chicago l'excommunient à leur tour. Chiniquy parvient à se raccrocher aux Presbytériens du Canada et c'est chez eux qu'il va trouver son dernier repos. Il se range tout à fait en 1864, aux yeux des protestants, en épousant sa domestique qu'il avait depuis une dizaine d'années à son emploi.

Pour les Presbytériens du Canada, Chiniquy était une magnifique acquisition: jamais depuis la conquête, les protestants n'avaient pu mettre à leur service un prédicateur canadien-français aussi puissant; Chiniquy servira donc à la protestantisation des Canadiens français. De 1874 à 1878 surtout, Chiniquy entreprend une vaste campagne auprès de ses compatriotes, mais si les Presbytériens croient encore à la sainteté et à la sincérité de Chiniquy, les Canadiens ont bien des raisons pour n'y plus croire. La campagne ne donne guère de résultats sérieux. Campagne marquée d'incidents révoltants: il publie sur le confessionnal un livre que certaine critique protestante elle-même trouvera dégoûtant; et ce livre est dépassé par le sacrilège le plus révoltant. Un dimanche soir, 30 janvier 1876, au Russell Hall de Montréal, Chiniquy "a fait le sacrifice de la messe en vertu des droits que lui reconnaît encore l'Eglise de pouvoir consacrer des hosties. Il a donc consacré au moyen des cinq paroles latines réglementaires deux petites galettes, et pour mieux faire sentir au public que ces morceaux de pain



n'avaient pas plus de vertu après qu'avant la consécration, il les a brisés en miettes, en a jeté en l'air, foulé aux pieds, et les galettes n'ont rien dit." Avec cette démonstration criminelle, le prêtre apostat, âgé de 67 ans, atteignait le paroxysme de sa haine.

Chiniquy touche presque à la retraite. Il voyage pour refaire sa santé: il se rend prêcher en Californie, puis en Australie et en Nouvelle-Zélande; il passe là-bas deux ans et sa prédication est marquée de scènes dramatiques, mais il revient en 1880 avec la jolie somme de \$40,000. En 1882, à l'âge de 73 ans, il passe en Angleterre pour une tournée de conférences. De retour au Canada, il recommence à prêcher à Québec, mais la foule le poursuit, le blesse grièvement et il est obligé de se réfugier dans un "char de la malle". En 1885, à l'âge de 77 ans, il publie son autobiographie, *Cinquante ans dans l'Eglise de Rome*.

C'est un ouvrage massif: l'édition anglaise définitive atteindra plus de 800 pages. Au moment où paraissent ses mémoires, l'auteur touche à ses 76 ans; Philippe Aubert de Gaspé, le fils de la marraine de Chiniquy, avait publié ses *Anciens Canadiens* à 77 ans, mais là se borne la comparaison. La page-titre énumère les écrits que Chiniquy avait déjà publiés: "*Le prêtre, la femme et le confessional; De Chicago à l'Australie; L'idolâtrie, Rome et l'éducation; Rome est l'ennemi de la Ste-Vierge et de Jésus-Christ; Manuel de Tempérance. Le bon Dieu de Rome mangé par les Rats,*" etc. Ce qui donne déjà le ton du volume. Comble de méchanceté: ces *Cinquante ans dans l'Eglise de Rome* sont dédiés à Mgr Fabre!

Nous avons dans ces mémoires un Chiniquy à la fois très pieux, formé dans la lecture de la Bible, et doué d'un esprit critique qui est déjà un esprit protestant; dès son jeune âge, il voit toutes sortes de scandales dans le clergé, il en voit encore quand il se prépare à la prêtrise, il en voit quand il fait du ministère. Et il ne s'agit pas de quelques scandales isolés, mais de séries ininterrompues de scandales: tous les évêques, tous les prêtres (sauf quelques rares amis) et tous les Oblats qu'il a connus, ont commis des abominations. Dans ce clergé, qu'il accuse de corruption à tous ses niveaux, lui seul se conserve pur comme un ange, lui seul garde la chasteté. C'est à cause de ce spectacle de corruption qu'il quitte la cure de Kamouraska et que bientôt il décide même de se séparer de l'Eglise catholique; Jésus-Christ en personne lui apparaît pour l'encourager dans ce sens. Si l'on ne connaissait de la vie de Chiniquy rien d'autre que ce qu'il en dit lui-même, il faudrait conclure ( et ce fut la conclusion de bien des protestants) que Chiniquy est un saint, arraché à la corruption et à la persécution des catholiques. L'itinéraire que Chiniquy prétend avoir suivi de Rome à Genève, est un itinéraire spirituel. Or les faits, contrôlés par des textes authentiques et par des témoignages irrécusables, démontrent que cet itinéraire n'a absolument rien de spirituel: c'est pour des fautes contre les mœurs que Chiniquy a été rejeté d'un diocèse à un

autre, et c'est encore pour des fautes contre les mœurs, suivies d'une révolte ouverte contre une punition épiscopale, que Chiniquy est passé du catholicisme au protestantisme.

La première édition s'écoula rapidement et les suivantes aussi : ces premiers mémoires, en 1892, atteignaient déjà la vingtième édition. Ils avaient déjà été édités en français, en anglais, en italien, en espagnol, en hollandais, en danois, en suédois, en allemand et en tchèque. On ne connaît pas un seul auteur canadien-français qui ait approché, même de loin, un tel record . . .

Quand avait paru son autobiographie, Chiniquy atteignait déjà l'âge remarquable de 76 ans ; il pensait bien être au terme de son long voyage dans la vie, mais ce voyage va durer encore 14 ans. Jusqu'au moment de sa mort, en 1899, Chiniquy va se montrer très actif et indomptable. Il continue de prêcher et de voyager. En août 1886, nous le trouvons jusque dans l'île du Prince-Edouard : il y parle de l'idolâtrie de l'Eglise de Rome, mais, pendant la nuit il vient près d'être lapidé ; le dendemain, il est assailli de nouveau et presque assommé.

Et il n'a pas fini d'écrire. Lors de l'assemblée générale de l'Eglise presbytérienne, en juin 1889, après qu'on eut félicité Chiniquy de toucher ses 80 ans, on lui demanda d'écrire un autre livre qui fût la suite des *Cinquante ans dans l'Eglise de Rome* et qui s'intitulerait *Trente ans dans l'Eglise du Christ*. Il se mit à la tâche, mais comme sa vie se prolongeait toujours, l'intitulé deviendra *Quarante ans dans l'Eglise du Christ*.

Le vieux lutteur ne laisse pas perdre une seule occasion de soutenir une polémique ; dès que quelqu'un l'attaque, il se dresse et répond avec abondance. En 1892, pendant que Chiniquy prêche dans l'Iowa, un catholique écrit au *Montréal Witness* qu'aucun protestant respectable n'oserait s'associer à Chiniquy. Ce dernier alors embouche la trompette et établit en seize preuves la haute estime que les protestants ont pour lui, estime maintes fois manifestée par une pluie d'or ; il énumère donc les honneurs qu'il a reçus, les personnages illustres qui l'ont accueilli chez eux, ses succès de librairie et les milliers de dollars qu'il a retirés de ses conférences. Résumons rapidement ce chant du coq :

- 1 — dans ma tournée aux Etats-Unis en 1859, les protestants en me serrant les mains, y ont glissé \$75,000 ;
- 2 — en 1860, j'ai été invité aux grandes fêtes d'Edimbourg par l'Eglise d'Ecosse, j'y ai parlé trois fois, j'ai prêché en Grande-Bretagne, ce qui m'a rapporté \$25,000 "pour mon humble travail" ;
- 3 — à Glasgow, on m'a fêté et l'on m'a remis une bourse de \$2,000 en or ;

- 4 — le Synode de l'Eglise protestante de France m'a invité à son assemblée;
- 5 — j'ai été l'ami personnel de Lincoln; quand il me reçut dans une grande assemblée en 1864, il me plaça à sa droite;
- 6 — en 1874, je fus invité en Angleterre par le Comité qui avait pour fonction de rédiger une lettre de félicitations à l'empereur Guillaume Ier;
- 7 — j'ai parlé à Londres devant un auditoire présidé par le vice-roi des Indes, en personne: sir John Lawrence;
- 8 — j'ai prêché dans 120 villes de Grande-Bretagne et l'on m'a donné \$28,000;
- 9 — de 1874 à 1878, je fus chargé officiellement par l'Eglise presbytérienne du Canada, de prêcher le protestantisme aux Canadiens français;
- 10 — les protestants d'Australie et de Nouvelle-Zélande m'ont invité chez eux;
- 11 — ils m'ont reçu en grand triomphe;
- 12 — j'ai passé deux ans là-bas et on me donna, comme témoignage de reconnaissance, \$40,000;
- 13 — je reçus les vœux officiels de l'Eglise presbytérienne à l'occasion de mes quatre-vingts ans et on me demanda de poursuivre la rédaction de mes mémoires;
- 14 — en 1860, je fus l'invité du lord-évêque de Londres, de lord Gainsborough et de lord Roden;
- 15 — mes livres ont connu un succès fantastique;
- 16 — en 1883, invité par lord Shaftesbury, je fus nommé gouverneur de la *British and Foreign Bible Society*.

Et, après chacun de ces item, Chiniquy répète ce refrain moqueur: *l'apostat Chiniquy est si dégradé qu'aucun protestant respectable n'oserait s'associer à lui.*

Quelque temps après, un nouvel honneur vient couronner celui qui en avait tant reçu et qui les aimait tant: en 1893, le *Presbyterian College de Montréal* lui décerne un doctorat en théologie *honoris causa*, ce qui va permettre à Chiniquy d'ajouter au bout de son nom le précieux titre de *Doctor of Divinity*.

A 87 ans, Chiniquy toujours solide se remet en route pour l'Angleterre, en septembre 1896, pour une autre tournée de conférences dont les revenus, selon le *Witness*, devaient être affectés à l'établisse-

ment d'une église et d'une école dans le Bas-du-Fleuve. Il se rend en Hollande où il prêche; en Allemagne, notre *Luther du Canada et des Illinois* va visiter les tombeaux de Luther et de Mélanchton, avec grande émotion, à ce qu'il dit.

Le 18 juillet 1897, après une absence d'environ 10 mois, Chiniquy arrivait à Montréal avec sa fille et son gendre; ce retour met un point final à ses courses et à son autobiographie. Le vieillard de 88 ans n'attend plus que le *Grand Passage*. Mais, avant de le voir disparaître, essayons de le connaître de plus près.

Depuis 1893 ou 1894, Chiniquy a renoncé à sa résidence de Sainte-Anne-de-Kankakee et il est de nouveau installé à Montréal, 65, rue Hutchinson, où il demeure avec sa fille Emma. Son aînée Rébecca a épousé en 1887 Joseph-Luther Morin, natif de Saint-Roch-des-Aulnaies, ministre presbytérien et professeur à l'Université McGill depuis 1890. Une tradition orale, que nous avons à recueillie à Saint-Damase-des-Aulnaies, nous représente le vieillard Chiniquy avec un visage infiniment triste, le regard farouche, et on nous a assuré qu'en punition de ses sacrilèges, Chiniquy avait les pouces et index "complètement tors". Le vieillard était déjà un personnage légendaire.

Les témoignages, qui ont été écrits sur les dernières années de sa vie, sont moins tragiques. Un Anglais déclare en 1893: "Je n'ai jamais vu un vieillard mieux conservé. C'est presque une aussi grande merveille de résistance physique et d'activité intellectuelle que le *"Great Old Man"*, c'est-à-dire Gladstone. Si les témoignages protestants nous semblent trop enthousiastes, nous trouvons un témoignage catholique qui confirme certaines parties des témoignages protestants; par exemple, Mgr Têtu écrit en 1898, quelque temps avant la mort de l'apostat: "M. Chiniquy a atteint ses quatre-vingt-neuf ans, le 30 juillet 1898 (. . .) En attendant l'heure de rendre ses comptes au Souverain Juge, M. Chiniquy coule, en apparence du moins, des jours heureux. Il jouit d'une bonne santé, vit dans une enviable aisance, voyage quand il lui plaît, et l'an dernier encore, il s'est rendu jusqu'en Ecosse. C'est un beau vieillard bien conservé, de moyenne taille, avec une tête ornée de longs cheveux blancs tombant en boucles sur ses épaules, avec une figure encore fraîche et gardant cette expression de placidité que l'on remarque sur ses différents portraits."

Chiniquy ne pouvait durer indéfiniment. En 1894, on l'avait cru vaincu par la vieillesse: il avait survécu à une maladie grave. Dans les tout premiers jours de janvier 1899, il est frappé d'une nouvelle maladie: comme ses 90 ans sont près de sonner, il semble bien, cette fois, que ce sera la fin de cette carrière mouvementée. Va-t-il se convertir? Mgr Têtu écrivait, en 1898, du vivant de Chiniquy: "Que de fois l'on m'a demandé s'il se convertirait avant de mourir! Et que de prières ont été faites et se font encore pour sa conversion!" En jan-



vier 1899, la question se pose de nouveau et d'une façon dramatique. Ayant appris la maladie grave de Chiniquy, Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, adressa au gendre Morin le message suivant, daté du 10 janvier: "J'apprends que M. Chiniquy est très malade et qu'il peut mourir bientôt. Quoi qu'il se soit séparé de nous, il y a longtemps, je ne puis oublier ce qu'il demeure toujours aux yeux de l'Eglise, et je crois remplir un devoir de ma charge pastorale en vous écrivant que s'il voulait me voir je serais heureux de me rendre à son désir. Veuillez avoir la bonté de faire part au malade de ma démarche auprès de vous et recevez l'expression de mes sentiments dévoués."

Une réponse fut remise le même jour à Mgr Bruchési, elle était rédigée par le ministre Daniel Coussirat: "M. Morin, grippé et alité, me prie de vous écrire, puisqu'il ne le peut pas lui-même. Il a été vivement touché, ainsi que sa famille, de l'intérêt que vous prenez au bien spirituel de M. Chiniquy. Il apprécie hautement la chrétienne courtoisie de votre demande. J'ai l'honneur de vous transmettre aussi exactement que possible, la réponse de M. Chiniquy au désir que vous avez bien voulu exprimer et qui lui a été communiqué par la lecture de votre lettre: *Je suis reconnaissant à l'archevêque . . . mais je me suis définitivement retiré de l'Eglise de Rome. Je suis parfaitement heureux dans la foi en Jésus-Christ. Dieu et Jésus me suffisent. J'aspire au moment du départ . . .* Comme je lui demandais s'il ne serait pas heureux de vous voir dans le cas où il reviendrait à la santé: *Certainement*, a-t-il dit, *très heureux*. Cinq personnes, (parmi lesquelles la garde-malade et moi) ont entendu ces paroles, répétées distinctement une ou deux fois. Elles sont conformes d'ailleurs au testament religieux du malade et à toutes ses déclarations antérieures. En remplissant le devoir de votre charge pastorale, Monseigneur, vous vous êtes acquis un titre de plus à notre respect."

La réponse de Coussirat faisait allusion à un testament religieux. En effet, le jour même de l'appel de Mgr Bruchési, Chiniquy signait par-devant les notaires W. G. Stewart et G. R. Lighthall, un testament religieux qu'il destinait à la presse. Si l'appel de Mgr Bruchési et la réponse de Coussirat produisent, en ce moment dramatique, une sorte de détente due au ton courtois et sympathique de la correspondance, la production du testament de Chiniquy nous rejette durement dans l'atmosphère qui a toujours enveloppé les quarante dernières années de l'apostat. Ce testament religieux, que l'on rendra public une semaine après la mort de Chiniquy, est un long réquisitoire contre l'Eglise catholique.

Le testament spirituel signé par-devant notaires et l'appel de Mgr Bruchési une fois rejeté, il n'y avait plus guère d'espoir dans la conversion de Chiniquy. Que se passe-t-il pendant ces dernières heures? Le ministre presbytérien français, C.-E. Amaron, se rend chez Mgr Bruchési pour lui assurer que si Chiniquy désire voir l'archevêque, on

respectera la liberté de conscience. La vieille servante de Chiniquy déclarera, cependant, après sa conversion, que Chiniquy voulut voir Mgr Bruchési, mais que son gendre Morin s'y opposa. Selon l'historien protestant Duclos, qui a assisté le malade jusqu'au dernier instant, Chiniquy avait demandé qu'on fasse une surveillance active pour prévenir toute "supercherie"; et Duclos ajoute: "Le malade avait raison; un jour, on surprit deux religieuses qui sans s'être fait annoncer avaient réussi à gagner l'étage où était la chambre du malade; M. Morin, gendre de Chiniquy, les invita poliment à prendre la porte." Sur l'agonie de Chiniquy, les témoignages sont contradictoires: la vieille servante de Chiniquy a déclaré que l'apostat est mort dans une crise de désespoir; selon le Frère Eloi-Gérard, mariste, qui se fonde sur une version de Mgr Bruchési, la mort de Chiniquy aurait été quelque chose d'épouvantable. Par contre, l'historien Duclos, qui vit mourir l'apostat entre ses bras, affirme que Chiniquy est mort "sans agonie et sans souffrances". Le docteur J.-Ubalde Paquin, de New-Bedford (Massachusetts), alors étudiant en médecine à Montréal, a entendu du gendre même de Chiniquy la déclaration suivante: "Il est mort dans la paix du Seigneur". Pour compléter le dossier, voici une tradition orale qui donne une version qui diffère des précédentes: comme on traitait de fils d'apostat un descendant de Chiniquy qui étudiait au Collège Sainte-Marie, ce descendant aurait répondu que Chiniquy était mort dans la foi catholique et, selon une enquête menée à cette occasion, on aurait découvert qu'un Jésuite avait réussi à approcher le mourant pour en recevoir à la dernière minute une rétractation. Que s'est-il passé au juste dans les derniers instants? Chiniquy a-t-il persisté jusqu'à la dernière minute dans les sentiments qu'il avait exprimés par-devant notaire six jours plus tôt? ou bien ce malheureux prêtre est-il, dans son cœur, revenu à la foi de son baptême et de son sacerdoce? La vraie réponse ne peut venir de l'historien, elle ne relève pas des hommes. Officiellement, Chiniquy est décédé presbytérien; son testament religieux ainsi que les éloges funèbres prononcés sur sa tombe par les ministres presbytériens en font foi; mais nous ne pouvons rien dire de plus.

Les protestants ont voué à la mémoire de Chiniquy une grande admiration. Lorsque le ministre Duclos écrit, en 1912, son *Histoire du protestantisme français au Canada et aux Etats-Unis*, il réserve plus de cent pages à Chiniquy dans une œuvre qui en a 738: c'est dire toute l'importance qu'il attache au rôle joué par l'apostat. Après avoir raconté la vie de Chiniquy de la même façon et, très souvent, dans les mêmes termes que Chiniquy lui-même (preuve que Duclos est tout à fait dépourvu de sens critique), Duclos écrit: Les deux étapes de la vie de Chiniquy "sont aussi opposées l'une à l'autre au point de vue religieux que furent, dans la vie de saint Paul, la vie du pharisien et celle de l'apôtre. En dépit de l'opposition de ces deux grandes époques, elles ont l'une et l'autre un caractère commun, qui a fait la



personnalité de Chiniquy. Prêtre ou pasteur, Chiniquy fut également sincère, il mit tout son cœur dans le service pour lequel il avait donné sa vie à Dieu." Et, reprenant le texte de Réveillaud, Duclos ajoute: Ce que furent Luther pour les Allemands, Zwingli pour les Suisses, Knox pour les Écossais, Calvin pour les Français, il le fut, lui, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour les Canadiens français (. . .) Par la mort il est entré comme tous les témoins fidèles du Christ non seulement dans la paix, mais dans la gloire. Cette gloire sera durable comme la cause sacrée dont elle a reçu le rayonnement; elle durera sur la terre autant ou plus que le peuple canadien lui-même." Tous ces grands éloges que reçoit encore Chiniquy en 1912, ne nous surprennent pas: l'auteur, qui écrit cette *Histoire du protestantisme*, a travaillé avec Chiniquy, il l'a vu mourir entre ses bras, et l'un de ceux qui l'ont aidé dans la rédaction de son *Histoire* est précisément le gendre de Chiniquy lui-même. Cette apothéose, nous la retrouvons de nouveau dans un livre publié en 1928 et répandu officiellement par la *United Church*. Ce livre, *Up to the Light*, écrit par le ministre Paul Villard, répète en somme ce qu'a écrit Duclos et nous présente Chiniquy comme une sorte de saint de l'Eglise presbytérienne; il nous conseille la lecture des *Fifty Years* et des *Forty Years* et il propose le cas Chiniquy comme pouvant servir à des séminaires édifiants. Comme Villard suit scrupuleusement Duclos et que Duclos transcrivait la version de Chiniquy sans la discuter, on voit tout de suite comment Chiniquy a pu se tailler une excellente réputation. Le monde protestant continue de ressentir d'une manière très active l'influence de Chiniquy. Les *Fifty Years* ont été réédités en 1948. Nous avons même trouvé une petite brochure, éditée vers 1953, *The Gift*, qui est un résumé très concis de l'autobiographie de Chiniquy: en 15 pages, Chiniquy y raconte son extraordinaire conversion; cette brochure, qui a pour sous titre *A Holy Year Message*, est répandue par les protestants comme ouvrage de piété.

Et pourtant, nous savons depuis longtemps que l'autobiographie de Chiniquy est l'une des plus grandes blagues que la littérature ait connues. Et ce qui nous permet surtout de le prouver aujourd'hui, c'est ce dossier considérable que le grand-vicaire Mailloux a laissé au Séminaire de Québec. Envoyé aux Illinois pour faire échec à l'apostat, le grand-vicaire Mailloux a mené une enquête très serrée sur le comportement personnel de Chiniquy; il a réuni un nombre élevé de lettres écrites par Chiniquy ou de déclarations officielles signées de sa main. Ainsi par exemple, quand Chiniquy octogénaire déclare, avec un air de naïveté vraiment désarmante, qu'il cite textuellement dans son livre telle déclaration qu'il aurait faite à l'évêque de Chicago, nous pouvons comparer le texte cité par Chiniquy avec l'original même de sa déclaration: or nous constatons que Chiniquy tronque odieusement les textes pour tromper les protestants. Au moment où Chiniquy imprime ses mémoires, il pense que toutes les pièces compromettantes pour lui ont

disparu, comme toutes les archives ecclésiastiques, dans le grand incendie de Chicago; il ignore que tous ces précieux documents ont été sauvés de la destruction par le grand-vicaire Mailloux, de sorte qu'aujourd'hui nous possédons les pièces essentielles qui servent à démontrer que l'aventure spirituelle de Chiniquy n'a été qu'une immense supercherie.

## **L'Enseignement du français**

### **à l'Université du Maine\***

(*Lilian Avila*)

Permettez-moi tout d'abord d'exprimer à Monsieur le président et à vous-mêmes ma reconnaissance pour l'aimable et double invitation qu'à bien voulu m'adresser la Société Historique Franco-Américaine. Non seulement m'accueillez-vous fort cordialement ce soir, mais vous m'offrez l'occasion de décrire brièvement mon travail et la situation du français à l'Université du Maine. Cette invitation me parvient d'ailleurs à un moment où vous songez à la préparation d'un manuel d'histoire qui favorise chez les élèves de vos institutions d'enseignement une meilleure connaissance du fait français en Amérique et surtout aux Etats-Unis. Comme ce sujet nous intéresse tout particulièrement à l'Université du Maine, et comme moi-même je fais depuis quelque temps une étude dans ce genre, vous comprendrez avec quel plaisir et avec quel sentiment privilégié je vous apporte ce communiqué ainsi que le salut cordial du département de langues étrangères dont j'ai l'honneur de faire partie.

Il y a cinq ans, à l'occasion de la réunion du "Maine Chapter" de l'Association Américaine des Professeurs de Français, c'est la survivance française dans le Maine qui a inspiré notre programme, ainsi que notre département de langues étrangères qui s'est chargé de sa préparation. Au cours de cette réunion ont été mises en lumière les grandes lignes d'une histoire dont les Franco-Américains peuvent être fiers, celle de leur peuple et de leur langue. Les personnes assistant à ce programme ont témoigné de leur grande appréciation des conférences et ont proposé d'ailleurs, pour un numéro de la *French Review*, la rédaction de l'article qui a paru plus tard à ce sujet.

Si cette parenthèse paraît en quelque sorte forcée ici, je vous prie de m'en excuser, tout empressée que je suis de faire preuve de la conviction qui gouverne tant de nos activités départementales. Car nous sommes un département qui s'intéresse tout particulièrement au pluralisme culturel, de même que nous sommes en conséquence dévoués

---

\*Etude présentée à la réunion du 23 mai.

au rayonnement du fait français en Amérique; et tout en nous rendant bien compte des divers intérêts des étudiants de français, donc en offrant des cours dans les différents genres traditionnels, nous nous efforçons constamment de répandre des connaissances, ainsi qu'une appréciation, de la culture française dans notre continent. Nous faisons de la réclame aussi pour les langues en clef internationale et interculturelle non moins que professionnelle.

Prenez, par exemple, la question des inscriptions et des spécialisations en français à notre université. Leur nombre s'augmente de beaucoup dernièrement, tandis que des noms franco-américains se voient de plus en plus souvent dans nos listes. Si l'on veut analyser ces circonstances, ne sera-t-il pas juste d'y voir reflétés non seulement la multiplication actuelle des immatriculations universitaires, mais aussi l'intérêt croissant des aspects de l'étude du français tels que je les dépeins?

Les études de français à l'Université du Maine font partie du programme de la Faculté des Arts et des Sciences, sont dirigées par le docteur Wilmarth H. Starr, et conduisent aux diplômes A. B. et A. M. Certains de nos cours se donnent à l'aide d'appareils d'enregistrement, et nous insistons beaucoup sur l'importance de la langue parlée. Plusieurs de nos cours, tels les cours de civilisation française et de littérature canadienne d'expression française, s'occupent tout particulièrement des différents témoignages de la culture française en Amérique, y compris aux Etats-Unis. Par parenthèse, ajoutons que je suis moi-même chargée de cette partie de notre instruction départementale.

Permettez-moi de signaler, à part les activités précédentes, certains témoignages supplémentaires de notre fidélité départementale au rayonnement du fait français en Amérique. En tant que membres des comités de nos sociétés professionnelles, nous avons pris des dispositions pour des conférences par de spécialistes en franco-américanisme, voire la littérature française en Nouvelle-Angleterre, l'apport des écoles franco-américaines, et le bilinguisme. Nous avons donné d'ailleurs une forte poussée à l'enseignement du français dans les écoles publiques élémentaires. Sous la direction de notre chef, certains d'entre nous avons contribué à la rédaction de l'un ou l'autre des deux derniers rapports du Comité s'occupant du rôle joué par les langues étrangères en Amérique du Nord de la "Northeast Conference on the Teaching of Foreign Languages." Tout récemment, nous avons préparé l'un des gagnants au concours régional de français sous les auspices de la Fédération Féminine Franco-Américaine.

Je me permets maintenant d'esquisser, avec votre indulgence, le travail particulier que je fais à l'aide d'un octroi décerné depuis 1955 par le comité du "Coe Research Fund" de l'Université du Maine. Peu après mon affiliation au corps enseignant de cette université, j'ai

conçu un intérêt actif à la franco-américanie. Etant alors, comme je le suis, en rapport quotidien avec tant de Franco-Américains, étant d'ailleurs dans un lieu de continuité avec l'histoire et la tradition française, je me suis mise enfin à faire une étude du rôle et de l'apport culturel des Américains d'ascendance française. C'est un sujet passionnant, que plusieurs Franco-Américains m'encouragent depuis longtemps à poursuivre, autant par leur générosité en matière de sources que par leurs indications précieuses. Je me propose d'étudier surtout la franco-américanie dans le Maine, mais dans le cadre plutôt complet de l'histoire franco-américaine. Je compte publier de temps à autre des articles qu'inspirent mes lectures, et si les circonstances sont propices, je préparerai aussi un livre à l'usage des étudiants. C'est un projet à longue échéance auquel mes loisirs sont peu suffisants. Cependant on peut faire lentement son chemin, et la vitesse n'est pas toujours valable. Si encore les Franco-Américains veulent bien m'aider à recueillir les faits recherchés, je ferai de mon mieux pour en faire la meilleure disposition. Détails historiques, littéraires, sociaux, économiques; souvenirs du passé, traditions, folklore, art culinaire — tout, mais tout m'intéresse. Il s'agit d'une documentation vaste et complexe, mais j'aime à croire qu'elle sera fructifiante.

Votre aimable attention m'appuie déjà beaucoup dans mon travail, et je vous remercie infiniment de votre grande courtoisie.

## VII

### Etudes

**Georges-Alphonse Boucher, M.D.**

(*par Adolphe Robert*)

*"Honorons nos grands morts, nous  
n'en avons pas trop".* (Hector Fabre)

13 septembre 1865. — 9 janvier 1956.

Entre ces deux dates tient toute la vie de Georges-Alphonse Boucher, médecin, homme de lettres, né à St-Edouard de Lotbinière, au pays de Québec, et décédé à Concord (New Hampshire) après avoir exercé sa profession à Brockton (Massachusetts) pendant 60 ans.

Au moment de sa mort, il était donc âgé de 90 ans, 3 mois et 26 jours. Cette étonnante longévité, il l'avait décrite dans le quatrain suivant:

*Georges que le travail enivre,  
Qu'on vit toujours courir,  
Ne prit pas le temps de vivre,  
Mais il prit son temps pour mourir.*

Ses funérailles ont eu lieu le 11 janvier, en l'église du Sacré-Coeur, de Concord, ville dans laquelle il était peu connu, d'où maigre assistance aux obsèques. Il en eût été autrement si les funérailles avaient eu lieu à Brockton, où s'est passée la majeure partie de sa vie à soulager les misères humaines. Après la cérémonie funéraire, le corps a été transporté à Québec pour y être inhumé. C'est donc en terre québécoise que reposeront les restes mortels du vénérable vieillard, cette terre qu'il a chantée avec tant d'amour dans ses vers.

Dans ses "Chants du Nouveau-Monde", il décrit ainsi Québec:

*Un promontoire, jet d'audace,  
De pierre brute et de granit,  
Limite où la terre finit,  
Où l'azur céleste commence,  
Cime altière, superbe, immense!*

*Laisse-moi te chanter, nature magnifique,  
Par lequel avec Dieu le penseur communique  
Vaste trait d'union mis entre terre et ciel*



“L’Ode à Québec” que Soeur Mary Carmel Therriault appelle “la grande ode héroïque franco-américaine”, naquit dans les circonstances suivantes :

*“Invité au premier congrès de l’Association des médecins de langue française, à Québec, en 1902, M. Boucher y lut quelques strophes originales à la gloire de la vieille cité de Champlain. Edmond de Nevers entendit le poème et ne cacha pas son admiration. Il écrivit au poète: “On a applaudi cette pensée si originale et si superbe de l’aigle (la France) qui, planant dans les hauteurs et cherchant un site grandiose pour y déposer son aiglon, a choisi de son oeil perçant le rocher de Québec. Faites deux autres poèmes comme celui-là au cours de votre vie, et vous serez plus sûr de vivre que d’autres qui ont accouché de lourds et nombreux volumes.” Cette approbation encouragea le jeune poète. Il compléta son ode qui débute par un paysage grandiose brossé à grands coups.” (La littérature française de Nouvelle-Angleterre.) — Soeur Mary Carmel Therriault, s.m.*

Au sujet de “L’Ode à Québec”, le professeur Arsène Croteau l’avait entendue réciter par son auteur, au pied du monument Champlain, lors du Deuxième congrès de la Langue française, en 1937. *“Je reverrai toute ma vie, disait-il le spectacle de ce grand vieillard blanc récitant ses propres vers et offrant ainsi à notre histoire et à notre sol un des plus beaux hommages qu’on leur ait jamais rendu.”*

De son côté, M. Elie Goulet écrivait dans la “Revue dominicaine” en décembre 1950: *“Le poème principal est cette magnifique “Ode à Québec”. L’auteur n’aurait-il écrit que cette seule ode en hommage à ma bonne cité qu’il mériterait de passer à l’histoire. Ici, un souffle puissant enlève l’inspiration du poète qui, transcendant le temps et l’espace, brosse en traits éclatants toute l’histoire de la ville.”*

Dans son “Histoire littéraire de l’Amérique française”, Auguste Viatte qualifie “L’Ode à Québec”, de “morceau de résistance”.

Adjutor Rivard apprécie comme suit l’oeuvre du docteur Boucher:

*“Tu n’as sans doute pas besoin qu’on loue tes idées, tes sentiments, ta foi: ta récompense est d’avoir su les chanter. Mais il faut aussi dire comme il est réconfortant de lire des vers qui n’empruntent rien aux modes trop faciles de la poésie contemporaine. Chez toi, la forme verbale se rajeunit sans tomber dans la décadence des vers amorphes.”*

Le critique averti qu’est le Père M.-A. Lamarche, o.p., écrivait à l’auteur des “Chante du Nouveau-Monde”, lors de la parution de cet ouvrage:



*"Vos chants sont une consolation pour moi. Vous nous prouvez qu'il n'est pas nécessaire de rompre avec les lois du classicisme pour retrouver une poésie de nature à satisfaire les plus exigeants parmi nos contemporains."*

Le R. P. Joseph Fontaine, m.s., directeur du Collège d'Enfield, a porté le jugement suivant sur les "Chants du Nouveau-Monde":

*"Le plus bel éloge à leur sujet, c'est que j'en ai pris des extraits et les ai offerts à mes étudiants qui étaient actuellement dans Victor Hugo et je leur ai demandé de qui sont ces vers? Et la réponse a été: de Victor Hugo."*

Enfin, Mgr Camille Roy accorde une mention au docteur Boucher dans son "Manuel d'histoire de la littérature canadienne", en disant qu'il se souvient avec attendrissement de Québec et a publié "Je me souviens" (1933)

\* \* \*

Ce qui a fait vibrer la lyre du docteur Boucher ce sont, outre le pays natal, la nature, la famille, l'art, la douleur, la solitude, l'amitié. C'est en vers émus qu'il a parlé de la fiancée, l'épouse, la mère, les enfants. Son amour s'étendait jusqu'aux humbles bêtes de la domesticité et la mort de son chien lui inspira cet épitaphe:

*Sous ce tertre, gît mon fidèle Pataud  
Qui veilla sur moi jusqu'à son dernier somme.  
Attendrions-nous davantage d'un homme  
Fut-il payé cher, honnête et sans défaut?*

\* \* \*

Dans l'oeuvre du docteur Boucher, l'on trouve aussi de l'esprit, un esprit mordant, barbelé. Habitué au maniement du bistouri avec lequel on débriade un abcès, il se sert de sa plume avec non moins d'habileté et de finesse pour mettre à jour des déformations de caractère. En veut-on des exemples?

*Je crains le maquillage  
Sur un jeune visage:  
Lina Therrien,  
Qui vivait dans un bouge  
Se couvrait la face de rouge  
Ne pouvant plus rougir de rien.*

*A une femme légère:*

Si je comprend, ma chère, il te faut un bel homme,  
Un homme doux, charmant, discret et sage. En somme,  
Tu cherches un mari plutôt rare ici-bas,  
Puisque tu veux qu'il soit tout ce que tu n'es pas.

*Métempsychose:*

A ne plus croire en Dieu Baptiste s'engagea.  
Croire en Dieu? Non, il croit en la Métempsychose  
Qui change l'homme en bête, et c'est pour bonne cause:  
Il est bête déjà.

*Enfin, cet épitaphe à Jeannon:*

Ci-gît ma très gentille et soumise Jeannon  
Qui disait toujours oui, mais . . . faisait toujours non.

\* \* \*

Pour nous tous, Franco-Américains, il y a une leçon à tirer de la vie du docteur Boucher: leçon de continuité dans nos actes et surtout leçon de fidélité au passé qui nous a faits et nous gardera ce que nous sommes. Le docteur Boucher a en effet vécu comme un prolongement de ses parents, suivant une pensée de Maurice Barrès, dans *Au service de l'Allemagne*. Pour fortifier sa personnalité, il s'est placé à la suite et s'est tenu lié à ceux de qui il avait hérité. Les concepts fondamentaux de nos morts ont continué de parler en lui pour le bénéfice de sa santé morale. Comment mieux les entendre, ces morts, que si nous maintenons chez nous, comme il l'a fait, les conditions de vie où ils se développèrent eux-mêmes?

Ce qui fera dire à Louis Dantin: " . . . *Il faut admirer l'homme enchaîné à de dures besognes qui a su garder cette retraite enclose où il se souvient, où il évoque les ombres chères, qu'il peuple des gloires du passé*". (Préface de "Je me souviens").

Né chrétien, le docteur Boucher a vécu et est mort en chrétien:

*Je m'incline et m'écrie en frémissant d'émoi:  
Oui, oui, je crois, Seigneur! . . .*

Comme pour Louis Veuillot, on pourra donc inscrire sur sa tombe:

*J'ai cru. Je vois!*

\* \* \*

NOTE: — Le docteur Boucher est décédé à la résidence de son fils Pierre, ce dernier médecin comme son père. La Société Historique franco-américaine, dont le défunt était le vice-président d'honneur, et aux séances de laquelle il assistait assidûment, était représentée par son président actuel M. l'abbé Adrien Verrette. L'Association Canado-Américaine était aussi représentée par son président Adolphe Robert, l'un des six porteurs du cercueil. Deux poètes franco-américains, Rosaire Dion-Lévesque et son épouse Alice Lemieux-Lévesque, de Nashua, s'étaient joints à la parenté pour rendre un fraternel hommage à leur collègue ès lettres. La carrière littéraire du docteur Boucher lui

*avait valu des distinctions officielles, celles des Palmes académiques par le Ministère de l'Instruction publique en France, et la Médaille Grand Prix de la Société Historique. De leur côté, les sociétés médicales du Massachusetts avaient commémoré le cinquantième anniversaire de l'exercice de la profession médicale par le défunt.*

## Our French Canadian Neighbors

*William Sullivan, S.J.\**

CHAMPLAIN, LA SALLE, MARQUETTE — magic names in the pages of American history! How incomplete would the history of the founding of our country be without an account of the deeds of these French Canadian explorers and missionaries. The early settlements along the St. Lawrence, the exploration of the Great Lakes region, the missionary work, the final fall of French Canada are all an integral part of the epic of America.

Yet how many of us to whom the names of Champlain and Marquette are familiar have any idea of the prominent part the descendants of the early explorers and settlers are playing in the life of Canada today? For some reason we tend to think of Canada as an entirely English country. We forget that almost one-third of Canada's fifteen million people are of French origin. These French Canadians speak the French language, possess the traditions of French literature and art, and retain in full vigor that most precious heritage which their ancestors brought with them from France, the Catholic Faith. It would be unfortunate if as Americans and particularly as American Catholics we should remain ignorant of this facet of Canadian life. Let's take a look for a moment at these our French Canadian neighbors.

The first thing that strikes a visitor to the Province of Quebec, the heart of French Canada, is the open manifestation of the Catholic Faith. Montreal and Quebec, where parishes crowd upon one another, are literally cities of steeples; and even the smallest village is guarded by a stately church tower. And it is not only the churches and convents and hospitals that remind one that French Canada is a Catholic land.

---

\* Les éloges du Canada-français ne sont pas trop nombreux de la part de nos co-réligionnaires irlando-américains. Il a semblé que celui-ci tiré de l'organe "*The Jesuit Bulletin*" (Feb. 1956, Vol. 35, No. 1) St. Louis, Missouri revêtait un ton fort réconfortant.

(EDITOR'S NOTE: Frequently Jesuit scolastics are sent to Canada during the summer to study French and broaden their cultural background. This article is the result of a summer spent in Montreal by Mr. Sullivan.)

The individual Catholics practice their Faith in an open though unassuming manner. We in the United States have every reason to be proud of our Catholicism; but sometimes our religion seems to be too much of a private matter. The religion-is-for-Sunday attitude which is so prevalent in our culture has rubbed off to some extent on us. For this reason it is a rather startling experience for an American to walk into a department store in downtown Quebec and find himself face to face with a life-size statue of the Sacred Heart, or to climb aboard a public bus and find a Crucifix in a place of honor. For the same reason it is a moving experience to see thousands of French Catholics marching through the streets of Montreal on the feast of Corpus Christi and kneeling in public parks for Benediction.

Another testimonial to the active Faith of the French Canadians is the magnificent shrines which they have erected. On Mount Royal in Montreal stands the giant basilica of St. Joseph, its arching dome visible for miles in all directions. At Cap de la Madeleine near Three Rivers is an old and honored shrine of Our Lady. And finally, in the beautiful valley north of Quebec where the foothills of the Laurentians come to the very banks of the St. Lawrence stands the shrine of Ste. Anne de Beaupre. This is the most famous of all Canada's shrines and has justly been called the Lourdes of the New World. Hundreds of thousands have visited Beaupre to seek the intercession of the mother of the Blessed Virgin, and the *ex voto* offerings ranged along the walls of the basilica prove that they did not seek in vain. Each of these shrines has its own history and its own charm; all are superb symbols of the living faith of the French Canadian people.

To stand on the bluff above Ste. Anne de Beaupre and see the basilica gleaming in the sunlight with the blue St. Lawrence in the background is an unforgettable experience. Could one find a better proof of the Catholicism of the French Canadian people than this massive shrine? Yes, I believe that there is another testimonial even more significant than St. Ann'e, though of a different order.

In large segments of American life today a strong and vigorous family life is more of a nostalgic memory than a reality. It is something that we associate with grandma and grandad, with the horse and buggy. But among the French Canadians, where the traditions of the past are still alive and where the Catholic Faith is a dominant force, a living, unifying family spirit is very much in evidence. Large families are a tradition, and an honored one. To have many children is regarded as a privilege and not as an economic liability. The French Canadian family is truly the basic unit of the community, fulfilling more functions and exercising more authority than its American counterpart. The ever present influence of the Faith, the fun and companionship that arise so naturally in a large family, and the sincere

respect for parental authority combine to create an enviable family atmosphere.

It is partly as a result of this wonderful family life that one finds everywhere in French Canada a love of music and song. The average French Canadian will sing at the drop of a hat, or even at the sight of one. When everyone in the family is singing and the youngster can hide his first attempts among a chorus of brothers and sisters, he is much more likely to discover how much fun singing is and how easy. The French Canadians sing as they work and as they walk; they sing in the schools and in churches because they sing in the homes. From the rich vein of their native music, the young and the old can bring forth an amazing variety of ballads and hymns and ditties.

The few vignettes that have been drawn here of the life and culture of the French Canadians are obviously inadequate to give a true idea of their spirit. It is only through contact with individuals and their daily lives that a real appreciation of a culture can be gained. Many American tourists visit Quebec each summer, but such contact is too often superficial. Fortunately an opportunity for more intimate contact with this wonderful people is now available.

In the past few years, hundreds of young Americans have gained personal knowledge of French Canada and its life through the summer school conducted at Laval University in Quebec. Quebec City is the pivot of French Canadian life, and Laval, its intellectual hub. Each summer the University opens its doors to English speaking students who live with French families in Quebec while following courses at Laval. In this way, students can gain college credit for work in French grammar and literature, begin to acquire the ability to speak French, and at the same time get personal knowledge of the French Catholic culture. Excursions to the Plains of Abraham, the Ile d'Orleans, Ste. Anne de Beaupre insure that the students' knowledge of French Canada will be more than academic. The wonderful people of Quebec and the very competent faculty of the University combine to make such a summer a most profitable and a most pleasant experience.

Our French Canadian neighbors face today many serious problems. They are struggling to maintain their own language and traditions, and at the same time to play a more important part in the affairs of the Canadian nation as a whole. This their particular role in the future of Canada they must work out. We, their Catholic friends in the United States, should at least be conscious that French influence in our hemisphere did not cease with the fall of the French colonies. We should be conscious of the existence, of the vitality, of the high worth of this deeply Catholic way of life led by these our French Canadian neighbors.



## Notes de Voyage\*

*Adolphe Robert*

Lors de la dernière assemblée semi-annuelle du Bureau de direction, le 9 mai 1955, il avait été décidé que l'Association serait représentée par une délégation aux fêtes commémoratives de la déportation des Acadiens. Ces fêtes eurent lieu à Moncton et Memramcook (Nouveau-Brunswick), à Grand-Pré et Port-Royal (Nouvelle-Ecosse), du 8 au 16 août. J'eus le privilège d'être nommé membre de la délégation par le Comité exécutif, qui m'adjoignit un bien aimable compagnon dans la personne de M. l'abbé Adrien Verrette, curé à Suncook et président de la Commission des Archives de l'Association. Le voyage s'effectua en automobile, conduite par le chauffeur prudent en endurant qu'est George Houle. Prudence et endurance sont deux grandes qualités en voyage. Aussi, aucun accident ne vint contrecarrer notre randonnée de 1631 milles, accomplie en cinq jours et demi.

Le départ eut lieu de Manchester, vendredi 12 août, un peu après midi, par un ciel couvert et temps humide, coupé d'averses. De Manchester à Portsmouth, rien à signaler. Mais de Portsmouth à Portland, c'est à une allure de 60 milles à l'heure que l'on procède sur le Maine Turnpike, à double voie, à travers une chétive végétation. A partir de Portland, c'est la mer avec l'indentation de ses baies, les colonies de vacances, les villages affairés à ce temps-ci de l'année, ceux-ci séparés par des villes d'une certaine importance comme Brunswick, siège de l'Université Bowdoin, Bath et ses chantiers maritimes, Thomaston avec ses fabrications de ciment, Rockland, lieu de naissance de la poétesse Edna St. Vincent Millay, Belfast et ses constructeurs de navires. Un seul incident sur la route. A Nobleboro, entre Bath et Rockland, voici qu'une longue ligne de voitures est immobilisée en plein milieu de la voie. Un accident vient de se produire. Des ambulances passent en trombe, sirènes hurlant leurs signaux de danger. Nous allons aux renseignements. On nous annonce qu'un autobus vient justement de capoter. Le lendemain, le "Bangor Daily News" rapportait qu'un autobus contenant 41 passagers avait plongé dans un ravin de trente pieds, après une collision avec deux automobiles. Il s'agissait d'un groupe de voyageurs venant de Boston, en route pour Sydney (Nouvelle-Ecosse). Résultat: un mort et 37 blessés. Après un arrêt d'environ une demi-heure, nous réussissons à nous faufiler à travers le dédale des véhicules et nous continuons notre route jusqu'à l'heure du coucher, dans des cabines, aux approches de Searsport. Il pleut à boire debout.

---

\* Récit d'un voyage en Acadie en août 1955 où il assistait aux fêtes du bicentenaire acadien. (reproduction Le Canado) sept. 1955.



Le lendemain matin, de bonne heure nous reprenons la route en direction de Bucksport, avec une pensée pour les Pères Oblats et quelques-uns de nos boursiers qui y fréquentent une importante institution. Nous avons deux ponts à traverser en touchant Bucksport. Le premier, reliant les deux rives de la Penobscot, est un pont suspendu qui, loin de gâter le paysage, l'embellit par l'ampleur de ses dimensions et la majesté de ses lignes. C'est extraordinaire ce que les ingénieurs peuvent être artistes avec du fer et de l'acier. Puis, nous poursuivons par Machias, siège du comté de Washington où d'immenses espaces ravagés par les feux de forêt ont donné naissance à de vastes champs de bleuets. Enfin, nous arrivons à Calais, ligne de démarcation entre les frontières américaine et canadienne. C'est dire qu'il faut passer par les formalités de la douane et de l'immigration. Mais le tout se résume à un simple coup d'oeil à nos papiers d'indentification. Nous voici maintenant au Nouveau-Brunswick. Le paysage reste le même, mais la route est plus tortueuse, plus montueuse aussi. L'on se croirait parfois dans les fameuses côtes de Charlevoix ou de la Gaspésie, au pays de Québec. Nous voulons arriver à St. John's de bonne heure, afin de retenir nos places pour le lendemain matin à bord du traversier de St. John à Digby. C'est vers les cinq heures de l'après-midi que nous atteignons St. John, métropole commerciale du Nouveau-Brunswick, l'un des plus beaux ports de la côte de l'Atlantique avec ses fameuses chutes "reversing falls rapids". Une visite au quai du traversier nous apprend, à notre grand désappointement, que nous ne pouvons obtenir de place à bord du navire avant le 7 septembre. Il ne nous reste d'autre alternative que de poursuivre jusqu'à Moncton. Entre St. John et Sussex, nous découvrons un paysage qui ressemble à celui de la vallée de la rivière Chaudière, en Beauce québécoise. Cette vallée est coupée en deux par une rivière que nous identifions comme étant la rivière Kennebecasis. De chaque côté du cours d'eau, s'étalent de verts penchants où paissent des troupeaux et où les moissons mûrissent au soleil. Des fermes sont éparpillées ici et là. Enfin, voici Moncton où nous arrivons vers les huit heures du soir, à nos montres. Mais quand il est huit heures à nos montres, il est neuf heures à Moncton, à cause de l'heure des maritimes. Notre premier souci est celui du logement. Au bureau de renseignements pour touristes, la dame en fonction se porte obligeamment à notre aide en téléphonant à droite et à gauche pour nous obtenir des chambres. A cause de la chaleur, nous aurions préféré un motel ou une cabine, mais il nous fallut opter pour l'hôtel Brunswick, très confortable d'ailleurs. Or, ce soir-là avait lieu la dernière représentation du pageant du bi-centenaire. Sans même prendre le temps de souper, nous sautons dans un taxi qui nous amène au Stadium. Le pageant était déjà commencé depuis au moins une heure. Un coup d'oeil autour de nous nous fait évaluer l'assistance entre 1500 à 2000 personnes. On nous place aux premiers rangs de l'auditoire. En prenant mon siège, j'entends un de mes voisins me souhaiter le bonsoir.

Bon, pensai-je, ce n'est pas l'endroit ici pour faire un mauvais coup, car il est évident que quelqu'un m'a reconnu. C'était le docteur Albert-C. Poirier, de Cambridge, Mass. Le programme annonçait vingt tableaux, mais l'on était déjà rendu au douzième. C'est ainsi que nous avons manqué les scènes de la Solitude primitive — Les premiers conquérants — La douce colonie française — Tutelle britannique — La tragédie d'un peuple — Les Acadiens errants — Le mal du pays — Sursum corda — Grandeur obscure — Le bataillon de Dieu — La mer est mon domaine. Ces scènes représentaient la période antérieure à la race blanche, les pionniers français de l'Acadie, la vie tranquille de la colonie, l'occupation anglaise, la déportation de 1755, les Acadiens en exil, leur retour en Acadie, l'arrivée de la caravane de 1767, les patriarches missionnaires, les pêcheurs acadiens au travail. Au moment de notre arrivée, l'on en était donc à rappeler les premiers efforts vers l'éducation, la glorification des historiens qui ont écrit sur l'Acadie, les congrès acadiens, l'Eglise et l'Acadie, une scène de village, les vues de Grand-Pré, les congrégations religieuses, le culte de la langue, le tout se terminant par une apothéose finale vraiment émouvante. Au sommet d'un plateau de fond apparurent Pie X entouré des évêques qui ont illustré l'Acadie ainsi que les éducateurs, tandis que sur la plateau d'avant-scène figuraient, en costumes du temps de Louis XIV des personnages représentant l'occupation française des premiers temps, la jeunesse des écoles, etc. Et, comme point final, tous les figurants, assistance comprise, entonnèrent l'hymne nationale "Ave Maris Stella".

### *De Moncton à Halifax*

Dimanche matin, 14 août, la journée s'annonce belle, bien que chaude. L'abbé Verrette célèbre sa messe en la cathédrale et mon compagnon et moi assistons à celle de huit heures. Nous demandons à droite et à gauche quelle est la distance entre Moncton et Grand-Pré. Les uns répondent, 300 milles; d'autres 60 milles; un troisième, 17 milles. L'abbé Verrette fait remarquer que si l'on continue à aller aux informations, Grand-Pré va finalement se trouver à la porte de Moncton. Heureusement, le programme du Centenaire remet les choses au point, en nous indiquant que la distance entre les deux localités est de 240 milles. Reprenons la route en direction du sud, en passant par Memramcook, Dorchester et Sackville, où nous entrons en Nouvelle-Ecosse. Au sortir de Moncton, nous traversons de belles paroisses acadiennes, Dieppe, St-Anselme, La Hêtrière, etc. Elle est jalonnée de résidences acadiennes bien entretenues, profusément décorées du tricolore à l'étoile d'or. Nous notons en particulier, devant plusieurs maisons, une reproduction du puits d'Évangeline et de sa statue à la tête inclinée vers l'épaule droite. Ces paroisses semblent prospères et possèdent de belles églises à côté desquelles les petits temples en bois des dénominations protestantes font plutôt pauvre figure. Une des par-

ticularités de la région est l'appellation des villages. Pour désigner des conglomérations portant le même nom, on emploie, en Nouvelle-Angleterre les mots North, South, East, West ou Center. C'est ainsi que l'on dira East Weare, South Weare ou Weare Center. En Nouvelle-Ecosse, on emploie plutôt les mots Upper, Lower et Middle. Exemple: Upper Sackville, Middle Sackville, Lower Sackville. Nous notons en outre la verdure des champs et des gazons, contrairement à la Nouvelle-Angleterre où tout a été roussi par les grandes chaleurs de juillet et août. Après notre entrée en Nouvelle-Ecosse, les postes les plus importants sont Amherst, Springhill et Truro. A partir de Truro à Grand-Pré, nous aurions pu longer le Bassin des Mines par une route de terre, mais au bureau du tourisme de Truro, on nous conseilla de passer par Bedford, situé à neuf milles de Halifax. C'était un long détour à faire, mais il en valait la peine. Nous arrivâmes à Bedford vers les quatre heures de l'après-midi, mais là encore la question du logement présenta certaines complications. Nous décidons finalement de nous retirer dans une maison privée, à Bedford même, plutôt que de continuer en direction de Grand-Pré où nous avions moins de chance de trouver à loger en route. Mais que faire entre quatre heures de l'après-midi et l'heure du coucher? Allons à Halifax, vieille ville qui remonte à 1749. Sans nous attarder dans les rues commerciales ou résidentielles, nous grimpons de suite à la citadelle. Au cours des deux dernières guerres, Halifax servit de base navale et de point d'embarquement pour les troupes canadiennes et américaines. Du haut de la citadelle, la vue embrasse toute la ville et surplombe le port de majestueuses dimensions. Halifax est aussi le terminus atlantique des chemins de fer du Pacifique Canadien et du Canadien National. Cela en fait un des centres les plus importants du continent. Au retour de cette visite, nous arrêtons à tous les motels et toutes les cabines qui se trouvent sur notre chemin, dans l'espoir d'y trouver place, plutôt que d'avoir à passer la nuit dans une maison privée. Nous réussissons finalement dans nos recherches, avec le résultat que nous décommandons les chambres retenues dans la maison privée, au grand désappointement de la propriétaire, et nous nous installons dans nos cabines. Après les grandes chaleurs de la journée, le long voyage, quelle bonne détente que de passer la soirée à la fraîcheur, sous les arbres, à côté d'un jardin en fleurs.

### *A Grand-Pré*

C'est aujourd'hui le 15 août, fête de l'Assomption, fête nationale des Acadiens, et fête principale du bi-centenaire. C'est aussi le point terminus de notre voyage. Le ciel est un peu nuageux, mais entre deux nuages le soleil tape dur. En route pour Grand-Pré, dès sept heures du matin. Nous sommes dans le pays des pommes, comme à Rougemont, longeant de très grands vergers bien entretenus. A en

juger par les apparences, la récolte ne nous paraît pas abondante. Entre Bedford et Grand-Pré, la distancet est d'environ 60 milles. Nous arrivons à destination vers 9h.30. Grand Pré est à peine un village, tout au plus un hameau que dessert le chemin de fer Dominion Atlantic Railway. Il est protégé par une digue contre la marée du Bassin des Mines. Le parc national du souvenir est à quelques arpents du village, le long du chemin de fer. Il est fort bien entretenu et c'est par des allées bordées de fleurs, de bosquets et de beaux arbres que l'on s'y promène. Il renferme une réplique de l'église paroissiale de 1755, église dans laquelle les Acadiens avaient été réunis pour entendre le décret de déportation, et être ensuite faits prisonniers sur les bateaux. En face de l'église, se dresse l'émouvante statue d'Evangéline par le sculpteur Philippe Hébert. Il y a aussi le puits communément désigné "puits d'Evangéline". En arrière de l'église se trouve une rangée de saules que l'on dit être contemporains de la dispersion. Nous avons à peine mis le pied dans le parc que nous avons le plaisir de serrer la main à des membres du Conseil de la Vie française, le docteur Georges Dumont, président, Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire, le docteur Beauchemin, le R. P. Albert Plante, s.j., directeur de "Relations" et nombre d'autres amis et connaissances. Je suis particulièrement heureux de saluer des membres de notre société, notamment Mlle Lucinda Larocque, de Bedford, Mme Duguay, de Laconia, André Robichaud, de Lynn, trois dames de la Villa de la Victoire, de Sherbrooke, etc. L'heure de la messe est fixée à 10h.30. Elle est célébrée sur une vaste estrade semblable à celle en usage dans les congrès eucharistiques. Dominant l'estrade s'élève vers le ciel un A gigantesque dont la pointe est surmontée d'une étoile. Tout au fond, étagés en gradins, ce sont les chœurs. En avant des chœurs, la console de l'orgue, puis l'autel au centre. De chaque côté, deux trônes recouverts d'un dais, à droite pour le célébrant, à gauche pour le carinal. Célébrants, cardinal, archevêques, évêques, prélats romains, commandeurs et chevaliers de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand ont revêtu leurs ornements dans l'Eglise du Souvenir. A l'heure de la messe, ils se forment en défilé et se rendent à l'estrade par une allée aménagée au centre de l'assistance. Son Eminence le Cardinal a pour prêtre assistant un Franco-Américain, Mgr William Drapeau, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, de Lynn. La messe commence. Elle est célébrée par Mgr Panico, délégué apostolique au Canada. L'assistance, évaluée à 7,000 personnes, a pris place sur des bancs portatifs. Dans cette assistance, pieusement recueillie, l'on peut compter par centaines les femmes et jeunes filles en costumes d'Evangéline: coiffe blanche empesée, blouse blanche, corselet de velours noir, jupe de diverses couleurs. Nombre d'hommes sont aussi revêtus du costume du temps: chemise blanche à collet mou, cravatte noire à noeud, courte veste à parements ornements de boutons de cuivre, large ceinture de soie ou de satin et bande de même couleur que la ceinture couvrant la couture du pantalon. Après l'é-



vangile, Son Eminence le cardinal Léger prononce le sermon du bi-centenaire. Il prend pour texte le psaume 126, appelé le chant de l'exil. "Aux bords des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions, en nous souvenant de Sion. Mais la joie doit l'emporter sur la tristesse en ce jour, car s'il évoque les tribulations d'un peuple dont l'histoire est écrite dans mille cimetières, il est aussi la résurrection de ce peuple. Les fêtes de ce jour rappellent aux fils des héros de l'Acadie martyr que leur survivance est attachée à la foi, à la fidélité au Christ, aux principes de l'évangile, à leur attachement à l'Eglise et à ses avertissements". Au cours de son sermon, Son Eminence intercala une émouvante anecdote, touchant l'un des déportés, Etienne Aubin. Celui-ci fut sommé un jour de comparaître devant le général Moncton, au Fort Beauséjour. Il se préparait à partir, sur l'heure de midi, alors que sa femme Madeleine apprêtait la soupe du dîner. — Tu as le temps de manger ta soupe, lui dit-elle. Et lui de répondre: — Je la mangerai à mon retour, car je ne saurais être longtemps absent. Hélas! cette absence devait durer trois ans. Revenu à Québec, Etienne Aubin était à la recherche de son épouse. Un jour, sur la place du marché de Québec, il interroge une fermière accompagnée d'une fillette. — Est-ce qu'il y a des Acadiens par ici? demande-t-il à la fermière. — Oui, plusieurs, répond celle-ci. — Connaîtriez-vous par hasard une dame Etienne Aubin? — Je ne connais personne de ce nom. La seule femme que je connaisse, nous l'appelons l'Acadienne et voici sa fillette. Etienne Aubin interroge l'enfant: — Quel est ton nom? — Je m'appelle Marie. — Et comment s'appelle ta mère? — Elle s'appelle maman. Etienne Aubin suit l'enfant jusqu'à la demeure de sa mère. Regardant par la fenêtre avant d'entrer, il voit un âtre allumé sur le feu duquel cuit la soupe. Et penchée sur l'âtre, il reconnaît sa femme. Entrant sans frapper: — Comment, Madeleine, dit-il, voilà trois ans que je suis parti et la soupe n'est pas encore prête! Le sermon du cardinal fut suivi d'un message de Sa Sainteté Pie XII aux Acadiens, lu par Mgr Bourneuf et que l'assistance écouta en se tenant debout. Enfin, Son Excellence le Délégué Apostolique clôtura la cérémonie religieuse par une allocution dans laquelle il exprima son admiration pour le peuple acadien. Le chant de l'Ave Maris Stella, lancé en plein air par 7,000 voix, clôtura la cérémonie religieuse.

L'assistance se dispersa ensuite à travers le parc, les uns visitent l'Eglise du Souvenir convertie en musée dans lequel on voit des armes, des ustensiles de cuisine, des articles domestiques, rouets, métiers à tisser, des manuscrits, des timbres, etc. D'autres accrochent au passage une gracieuse Evangéline et se font photographier en sa compagnie. Tel fut notre cas avec Mlle Bertha Leblanc, de Cocagne, N.-B. D'autres encore visitent le puits, les saules, signent les registres des visiteurs, serrent la main à des amis et connaissances. C'est ainsi que nous saluons encore le sénateur Calixte Svoie, président de la Société l'Assomption, M. Abraham Vienneau, de Waltham, le commandeur Sor-

many, madame Violette, de Van Buren, qui vient d'écrire une thèse sur le Madawaska, Me Pierre Belliveau, de Cambridge, M. Gabriel Rémond, de Paris, représentant du Conseil de la Vie française en France, le Fr. Théode, S. C. de l'Ecole Supérieure de Sherbrooke, etc., etc.

Mgr Gosselin nous invite à prendre le dîner à l'Université Acadia, de Wolfville. Le repas est servi sous les arbres, en plein air. Cela nous fournit en même temps l'occasion de présenter nos hommages à Son Eminence le Cardinal Léger; Mgr Norbert Robichaud, archevêque de Moncton; Mgr Camille Leblanc, évêque de Bathurst; Mgr Routhier, évêque de Grouard; Mgr Jean Rupp, auxiliaire de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris; M. Adrien Pouliot, doyen de la faculté des sciences de l'Université Laval. Nous ramenons Mgr Rupp et le doyen Pouliot dans notre auto, de Wolfville à Grand-Pré. Nous y arrivons à l'heure où commencent les discours officiels. Nous nous dispensons d'en entendre la lecture, résumant que nous pourrions en prendre connaissance par la voie des journaux. Et nous quittons Grand-Pré vers trois heures de l'après-midi.

### *Le retour*

Notre objectif est Moncton. Mais pourrions-nous l'atteindre avant la nuit? Au lieu de retourner par Bedford, nous prenons la route de terre vers Truro. Une affiche porte qu'il y a des travaux en cours sur une distance de 11 milles. Le gravier de surface n'est pas goudronné, la poussière nous aveugle par bouts, la route est tortueuse, mais en guise de consolation, nous nous disons que 11 milles, on n'en meurt pas. Seulement, les 11 milles s'allongent en 20 milles, les 20 milles en 30, les 30 en 40 et c'est pendant 45 milles que nous sommes bardassés sur une surface en planche à laver. Comme quoi, beau chemin n'allonge pas et assurément que les raccourcis sont souvent les chemins les plus longs. A dix heures du soir, nous sommes toujours en Nouvelle-Ecosse mais nous avons dépassé Amherst. Il vente au point que le chauffeur a peine à garder la route. Il nous vient à l'idée que c'est peut-être Diane qui cherche à nous accompagner. Coûte que coûte, il faut arrêter quelque part. Une rangée de cabines se présente, avec la fatale indication: "No vacancy". Nous arrêtons quand même, George Houle parle avec le propriétaire et réussit à obtenir une cabine déjà réservée pour des voyageurs qui devraient arriver par bateau. Nous avons dormi à leur place, et bien dormi pardessus le marché.

C'est mardi matin que nous atteignons enfin Moncton. Nous avons avec nous une plaque de bronze, offerte par le Conseil de la Vie française au peuple acadien en souvenir de la célébration du bi-centenaire. Fallait tout de même ne pas la rapporter à Manchester. A l'archevêché, Mgr Robichaud n'est pas re retour de Grand-Pré. Après



consultation, il est décidé que Mgr François Daigle, vicaire général de l'archidiocèse, acceptera la plaque au nom du peuple acadien. Nous nous présentons à l'Hôtel-Dieu, résidence de Mgr Daigle, nous lui remettons la plaque en présence d'un journaliste de L'EVANGELINE qui prend notes et photographies. La plaque porte ces mots, surmontés des dates 1755-1955, séparés par une fleur de lys; avec la devise du Conseil: Fierté! Fidélité! Action!

*Le Conseil de la Vie Française*  
*en Amérique*  
*rend hommage au peuple acadien*  
*et à sa vitalité*  
*au nom de la famille française*  
*en Amérique*  
*à l'occasion du deuxième centenaire*  
*du grand dérangement*  
15 août 1955

Il avait été question d'installer cette plaque à Grand-Pré même, mais on nous fit observer qu'elle aurait plutôt sa place dans la cathédrale de Moncton, où nous l'avons finalement laissée. Après quelques courses dans Moncton, dont une visite à L'EVANGELINE, nous refaisons en sens inverse, jusqu'à Calais, la route du retour. A Calais, nouveau problème de logement. Nous finissons par trouver une cabine, mais tellement exiguë qu'au lever, le lendemain matin, l'abbé Verrette suggère que nous sortions de nos lits par "installéments". Je n'insiste pas sur la découverte, au petit jour, que nous dormions dans le voisinage d'un dépotoir à vidanges, en compagnie de rats qui rongeaient sous le plancher de la cabine.

Mercredi, 17 août, nous quittons Calais à huit heures du matin et nous arrivons à Manchester à sept heures du soir. Nous apportons avec nous un souvenir bien acadien, celui d'une adorable statuette d'Evangéline, portant la signature de Denis Gagnon, sculpteur. Chaque fois qu'elle tombe sous mon regard, elle me rappelle le pays acadien enveloppé de douceur et de calme, le martyr acadien, le caractère acadien, la résurrection acadienne et, pour imiter Longfellow traduit par Pamphile LeMay, Grand-Pré s'enveloppant de soleil et d'azur, une rose buée entourant les collines, les ruisseaux babillants et le Bassin des Mines légèrement ridé par l'haleine du vent, agitant dans ses plis les lueurs du levant.

## Un problème vieux comme la nation: ségrégation\*

*Me Edouard Lajoie*

Quand votre aimable directeur, le Père Bégin, m'a fait l'honneur de m'inviter à vous donner la causerie de ce matin, je lui ai demandé bien franchement de me suggérer un sujet qui serait de nature à vous intéresser. C'était au mois de septembre, dans le temps où les journaux étaient remplis de rapports et de commentaires sur les désordres qui ont eu lieu dans certains Etats du Sud, notamment dans le Tennessee, à l'ouverture des classes, désordres provoqués par l'intégration, ou si vous préférez, la co-éducation des blancs et des noirs dans les mêmes écoles et dans les mêmes classes.

Vous vous souvenez qu'à Clinton, dans le Tennessee, pour ne citer qu'un endroit, il a fallu l'intervention de la police et même de la garde nationale pour empêcher que ces manifestations mises en branle par les blancs, ne dégénèrent en un massacre des noirs par les blancs, lesquels étaient résolus, et ils le sont toujours, à ne pas permettre aux noirs de s'inscrire dans les écoles publiques jusqu'ici réservées aux blancs, et de s'asseoir avec eux sur les mêmes bancs dans les mêmes classes.

Et pendant plusieurs semaines, cette situation, répétée dans plusieurs endroits avec plus ou moins de violence, donna lieu aux pires craintes pour le maintien de l'ordre dans les Etats du Sud de l'ancienne Confédération, où la question de ségrégation, i.e. de séparation des races, a toujours été un point sensible, et en ce moment prime toutes les autres en importance.

Alors le Père Bégin qui s'intéresse beaucoup aux questions sociales, me fit la suggestion que je vous entretienne pendant quelques instants de cette grande question qu'on désigne sous le nom de déségrégation et qui revient constamment dans vos journaux de ce temps-ci, suggestion à laquelle je suis heureux d'accéder par ce que je trouve que c'est une question sur laquelle les Américains du Nord pourraient être mieux renseignés.

Ce qui est arrivé dans le Sud dernièrement Messieurs, est la résultante d'une décision récente de la Cour Suprême des Etats-Unis et des démarches qu'on a tentées dans certains endroits pour s'y conformer.

---

\* Causerie au déjeuner de la Ligue du Saint Nom de la paroisse Ste-Anne, Fall-River, 28 octobre.

En mai 1954, la Cour Suprême, saisie d'une affaire qui ne lui permettait plus de louvoyer, admis en demeure de se prononcer catégoriquement, décréta qu'en vertu de la Constitution des Etats-Unis qui garanti l'égalité de tous les citoyens devant la loi — quelle que soient leur race, leurs croyances ou la couleur de leur peau, décréta que la séparation des races, la ségrégation dans les écoles publiques, primaires et secondaires, était contraire à la Constitution et par conséquent illégale. Cette décision de la Cour Suprême, au fond décrétait la "déségrégation" des races, c'est-à-dire condamnait la séparation telle qu'elle est pratiquée dans le Sud depuis la guerre civile, non seulement dans les écoles publiques, mais aussi bien dans tous les services publics — décision naissant d'une importance capitale qui a marqué le point culminant de la lutte qui se poursuit depuis des années devant les tribunaux et au Congrès autour de cette fameuse question des "Civil Rights", décision enfin qui a eu dans le Sud l'effet d'une bombe atomique, et a rallumé les vieilles rancoeurs et l'antagonisme des Sudistes pour qui la suprématie de la race blanche est un dogme indiscutable.

Dans les Etats du Nord, ici particulièrement en Nouvelle-Angleterre, nous n'avons jamais été très conscients de la gravité de ce problème, d'abord parce que les noirs sont chez nous une infime minorité — et qu'il n'a jamais été question ici depuis la Constitution de 1787 de restreindre les noirs dans l'exercice et la jouissance de leurs droits civils comme citoyens à l'égalité des blancs.

Mais pour bien comprendre la situation telle qu'elle existe dans le Sud, il faut, Messieurs, commencer par rappeler quelques faits historiques.

Dans cinq ans, on marquera le centenaire de la guerre civile, de cette guerre fratricide entre le Nord et le Sud qui dura quatre ans, de 1861, et coûta à la jeune nation américaine, un million d'hommes et des pertes matérielles énormes. En 1860, Abraham Lincoln était élu président de la nation après une campagne dont la grande question avait été l'abolition de l'esclavage dans les Etats du Sud. Sans attendre ce qu'ils savaient devoir venir, les Etats du Sud se constituèrent en Confédération et annoncèrent au monde leur intention de se séparer du reste des Etats-Unis, de briser l'Union des Etats, plutôt que de soumettre à la volonté de la majorité. La guerre civile s'en suivit, non pas pour abolir l'esclavage, mais pour empêcher les Sudistes de briser l'Union et détruire la jeune nation américaine qui déjà en 1860 donnait la promesse de devenir une des grandes puissances du monde. En 1863, le président Lincoln proclamait l'émancipation des esclaves, et du jour au lendemain, les noirs, au nombre de plusieurs millions qui étaient nés esclaves — dont les parents étaient nés dans l'esclavage — étaient affranchis, cessaient d'être de simples choses et devenaient des êtres humains, cessaient d'être esclaves et devenaient des hommes libres,

ayant droit à l'exercice des droits civils garantis par la Constitution. Il y a de cela presque cent ans, et vous êtes en droit de me demander comment il se fait qu'après un laps de presque un siècle depuis l'émancipation, on s'agite encore tellement autour de cette question des droits civils.

Eh bien, Messieurs, c'est que l'esclavage dans les Etats du Sud était une institution profondément enracinée dans les moeurs et dans la tradition. Son existence date des premiers moments de la colonie.

Savez-vous que c'est en 1619, un an avant le débarquement des Pilgrims à Plymouth que les premiers 20 noirs étaient vendus par le capitaine d'un navire de pirates aux premiers colons de la Virginie. Par la suite, le trafic des noirs se développa rapidement et assumait bientôt les proportions d'une grande entreprise. D'abord fait par des pirates, qui allaient saisir ces pauvres noirs sur les côtes d'Afriques et venaient les vendre aux colons espagnols des Indes et de la Floride et aux habitants des colonies américaines, le trafic s'avéra tellement profitable qu'il devint un commerce comme un autre. Il fut même légalisé par les colonies et par le roi d'Angleterre, parce que l'importation des esclaves aidait au développement des colonies en fournissant une main-d'oeuvre peu dispendieuse et constituait une affaire profitable pour la Couronne qui finit par imposer un droit de douane sur l'importation de chaque esclave. On lit dans l'histoire que du temps de la reine Anne d'Angleterre, une grande compagnie fut organisée pour le trafic des esclaves. La compagnie garantissait, en considération de la charte royale qui lui était octroyée, d'importer 140,000 esclaves en 30 ans. Les deux principaux actionnaires de cette compagnie étaient la Reine d'Angleterre et le roi d'Espagne. Jusqu'en 1774, l'esclavage était légal dans les 13 colonies américaines bien que l'importation ait été déjà prohibée dans les colonies du Nord bien avant cette date. Enfin en 1787 — lorsque la Constitution des Etats-Unis fut adoptée — la question de prohiber dans toute l'étendue de la Nouvelle République cet infâme trafic en êtres humains fut âprement discutée. Pour maintenir l'unité et la survivance des 13 colonies qui venaient de gagner leur indépendance, il fut convenu que l'importation serait prohibée complètement à partir de 1808, 20 ans plus tard. Mais même après cette date, le trafic continua clandestinement dans le Sud — jusqu'en 1848, quelques années seulement avant la guerre civile. Autrement dit, il y avait dans ce temps-là des "bootleggers" dans le trafic des esclaves, tout comme il y en a eu durant les années de la prohibition alors qu'on avait le choix entre le "moonshine" de fabrication domestique et celui pas beaucoup meilleur des "bootleggers".

Il vous sera facile de comprendre alors, Messieurs, la place que tenait l'esclavage dans la vie, dans l'économie, dans la société des Etats du Sud. C'était une institution de plus de deux siècles d'existence. Les esclaves fournissaient à peu près toute la main-d'oeuvre de



la région. La richesse d'un homme se mesurait par l'étendue de ses plantations et le nombre de ses esclaves. Le gouffre entre les blancs, aristocrates et grand seigneurs, et les noirs réduits aux conditions d'un esclavage héréditaire, à l'état d'une simple chose qu'on vendait comme une bête de somme, était immense.

Ceux de vous qui sont allés en Floride, particulièrement à St. Augustine, qui est sensément la plus ancienne ville des Etats-Unis — fondée par les Espagnols — avez pu voir le bâtiment où se faisait la vente des esclaves aux enchères, "the slave market". C'est aujourd'hui un monument sur la place publique de St. Augustine à l'une des plus grandes hontes de la civilisation chrétienne du 19<sup>ième</sup> siècle.

Les Sudistes, vous le savez comme moi, n'ont jamais digéré la guerre civile. Ils ne l'ont jamais pardonné à leurs compatriotes des Etats du Nord. Pour eux, encore aujourd'hui, nous sommes des "Damn Yankees". Non seulement ils n'ont jamais oublié la guerre civile, mais ils la revivent tous les jours, de génération en génération. Ils arborent encore aujourd'hui avec une satisfaction évidente et une arrogance manifeste le vieux drapeau de la Confédération. L'esprit de rébellion subsiste. Comme on dit en anglais. "They are still fighting the Civil War" and they are still fighting the Civil War parce qu'ils ont devant les yeux constamment, par millions, ces noirs qui ont été leurs esclaves, et sont maintenant leurs égaux politiques, dont l'émancipation leur a valu la guerre civile, la destruction de leurs villes, l'écroulement de leur "way of life" d'aristocrate, (vous vous souvenez de *Gone with the Wind*), ces noirs qu'ils craignent maintenant et dont ils veulent empêcher l'ascendance politique et économique — sentiment tout à fait humain et même compréhensible — pour qui veut se donner la peine d'étudier la situation. Car il faut se mettre un peu dans la peau des Sudistes pour apprécier leur point de vue, que je vous exposerai dans un instant.

Mais au lendemain de la guerre civile, puisque les noirs étaient désormais affranchis et égaux de droit, il fallait alors à tout prix prendre les mesures nécessaires pour empêcher qu'ils deviennent égaux de fait. Il fallait circonvénir l'édit d'émancipation. De là toutes les mesures de ségrégation allant depuis l'intimidation et la violence par des organisations comme le Klu Klux Klan, par le lynching, par le refus d'emploi jusqu'au refus du droit de vote par mesures législatives, pour tenir le noir dans l'impuissance au point de vue économique et politique et dans un degré d'infériorité sociale.

Souvenez-vous, Messieurs, que nous sommes au lendemain de la guerre civile. Le pays se remet avec peine des pertes de la guerre. A ce moment, le parti démocrate, fondé par Jefferson en 1800, est encore effectivement le parti des "States Rights", opposé à la centralisation du pouvoir à Washington, et le gouvernement fédéral n'est



pas très fort. Il n'est pas encore l'octopus qu'il est aujourd'hui. Il n'est pas assez puissant pour empêcher ou annuler les mesures prises par les Etats du Sud pour effectuer la ségrégation des races, laquelle devient à peu près complète . . . écoles séparées pour les blancs et les noirs, wagons, tramways, autobus, ou autres moyens de transport séparés, théâtres, plages, endroits d'amusement, églises. Le mélange des races, le contact des blancs et des noirs est prohibé dans pratiquement toutes les activités de la vie, même au travail. Quant au droit de vote, sans lequel les noirs sont impuissants, les conditions requises pour être voteur sont tellement dures que les noirs sont pour la plupart éliminés. Et l'homme blanc est poussé à ces mesures extrêmes pour maintenir les noirs dans un état de sujétion, par sa conviction qu'elles sont nécessaires à la suprématie de la race blanche. Pour lui, fondamentalement, c'est une question de pureté de race, la pureté de la race blanche. C'est là le fond du problème. Alors il rejette toute suggestion d'égalité sociale — par précaution contre le danger de mariage entre blancs et noirs, et il considère ce danger si grand que la séparation des races doit être étendue à toutes les activités de la vie — récréation, logement, politique, logement et même au travail. Voilà ce que c'est que la ségrégation.

Avec le temps, la situation s'est un peu améliorée pour les noirs même dans les Etats du Sud les plus à cheval sur le principe de la Suprématie des blancs, comme la Georgie et la Louisiane. Les noirs se sont organisés, et à force de lutter ont obtenu des concessions. Il y a peu ou point de restrictions maintenant sur leur droit de voter. L'antagonisme des blancs s'est relâché graduellement, sans pour cela qu'ils veuillent admettre un seul instant l'égalité sociale ou un contact plus rapproché entre blancs et noirs. C'est l'égalité devant la loi, mais séparément.

Et voilà tout d'un coup une décision de la Cour Suprême qui dit que si un étudiant nègre veut s'enrôler dans un collège de l'état jusqu'ici réservé exclusivement aux blancs, on ne peut pas le renvoyer — ou si les parents d'une fillette nègre veulent qu'elle fréquente l'école primaire publique des blancs — c'est leur droit.

Alors c'est l'écroulement de tout le système de séparation des races édifié avec soin pendant plus de cinquante ans pour empêcher le mélange des races, et reposant sur des lois de ségrégation ou sur une coutume ayant presque force de loi — "unwritten law". Vous voyez d'ici la révolution que cela veut dire dans l'ordre établi, et la consternation des Sudistes. Un tel coup de massue devait naturellement enflammer les esprits et réveiller les veilles rancoeurs. D'autant plus que les Sudistes ont toujours eu pour leur dire, peut-être pas sans quelque raison, que le problème des noirs, c'est leur problème, et qu'il le connaissent infiniment mieux que les gens du Nord qui n'y connaissent

rien, et que si on leur laisse le soin de régler leurs problèmes, tout finira bien.

Dernièrement, dans la Louisiane où les partisans de la doctrine de suprématie blanche ont à leur tête le gouverneur Long, un descendant du fameux Huey Long, on vient de passer une loi contre l'intégration plus radicale que jamais; même les sports tombent sous le coup de cette loi — les rencontres entre équipes sportives de blancs avec d'autres équipes comptant des noirs ne sont plus permises.

Et je relève dans le "Boston Herald" de dimanche dernier la déclaration d'un homme d'affaires de la Nouvelle-Orléans qui ne passe pas pour un extrémiste et qui disait ceci à propos de la décision de la Cour Suprême et de la réaction qu'elle a provoquée dans le Sud:

"Nous regrettons beaucoup ce qui arrive. Nous savons que ça fait longtemps que le problème est en voie de solution et que le progrès a été lent, mais nous étions en bonne voie vers un règlement définitif et satisfaisant de cette question de la séparation des races. Et voilà que tout d'un coup, on veut nous forcer la main, on veut brusquer les choses. Cette ingérence dans nos affaires qui vient du Nord est très malheureuse. Vous voyez le résultat. Le règlement de toute la question s'en trouve retardé de 50 ans."

"Nous n'avons pas le choix. Nous sommes nous aussi, d'après la Constitution, des hommes libres. Si oui, nous avons le droit de vivre notre vie comme nous l'entendons, à condition de n'embêter personne. Nous ne voulons embêter personne; mais au contraire on veut nous embêter en nous dictant à côté de qui nous allons nous asseoir, avec qui nous allons manger, aller en classe, à l'église, avoir pour voisins, avec qui nous allons fraterniser. Et on veut nous imposer cela par la loi — de force, contre notre volonté, alors que nous avons toujours jusqu'ici eu le libre choix de nos amis et de nos fréquentations, même à l'intérieur de la population de race blanche."

"Nous n'accepterons jamais cette ingérence dans nos affaires, cette violation de nos droits naturels d'hommes libres, garantis par la Constitution. C'est la même question qu'au temps de la guerre civile. Dans ce temps, on s'est battu — et on s'est fait casser la gueule."

"Aujourd'hui, on veut nous imposer la même chose par la loi. Eh bien, usant de nos droits comme états souverains de l'Union Américaine, nous allons nous défendre par la loi. Nous allons en faire de si radicales et de si compliquées que ça prendra des années avant qu'on réussisse à les annuler devant les tribunaux."

"Après cela, on se battra s'il le faut, dans la rue, pour défendre le droit qui est celui de chacun de choisir ses amis, et ordonner sa vie comme il l'entend, à condition de respecter les droits des autres."

Voilà le point de vue de ce Monsieur de la Nouvelle-Orléans, et ce n'est pas dans le sens de la conciliation. C'est ici, comme dans tous les litiges, la même question de savoir où finissent les droits des uns et où commencent les droits des autres.

Je crois en avoir assez dit, Messieurs, pour vous démontrer que le problème de la déségrégation constitue pour la nation un mal de tête pas ordinaire.

Maintenant il faut que je termine. L'attitude de l'Eglise sur le racisme, car la ségrégation est une manifestation de racisme, n'a jamais été équivoque. D'abord l'Eglise n'a jamais admis l'esclavage. Il est contraire au droit naturel qu'un être humain ait le droit de propriété sur un autre être humain, car c'est la négation de la dignité de la personne humaine. L'Eglise, par la voix de ses Papes, Léon XIII, Pie XI et Pie XII, a condamné le racisme maintes et maintes fois. L'Eglise a condamné tout système qui porte atteinte à la dignité de l'homme comme créature de Dieu. Aux yeux de Dieu, le Créateur de tous les hommes, il n'y a qu'une seule grande famille humaine. Et devant Dieu, tous les hommes sont égaux, quelque soit la couleur de leur peau, qu'elle soit jaune, noire ou blanche. Il ne peut en être autrement au point de vue religieux. Dans le Sud, lorsque l'occasion s'est présentée, l'Eglise catholique a pris position contre la ségrégation. Vous vous rappelez qu'à la Nouvelle-Orléans, devant le refus des paroissiens d'une paroisse Catholique d'admettre à leur Eglise les noirs catholiques vivant sur le territoire de la paroisse, Mgr Rommel a fermé l'église.

Mais si l'Eglise réclame pour chaque individu le libre exercice des droits inhérents à la nature de l'homme, l'Eglise n'a jamais dit, que je sâche, que tous les hommes sont égaux socialement. Ils ne le sont évidemment pas. Il y en a qui ont plus de talent que les autres, ils sont nés comme cela. Il y en a qui ont reçu une meilleure éducation que les autres, qui sont plus intelligents, plus industriels et qui, à cause de cela, parviennent à des hauteurs dans le monde de la science, du commerce, des professions, de la politique, qui restent inaccessibles aux autres. C'est le bon Dieu qui l'a voulu comme cela, et même les Communistes n'y peuvent rien, eux qui prétendent mettre tout le monde sur le même pied, sur le même niveau. L'égalité sociale, "social equality", n'existe nulle part, et ne peut pas s'imposer, ni par la force, ni par la loi.

La difficulté dans le Sud, c'est d'établir la ligne de démarcation entre l'égalité civile ou politique, et l'égalité sociale. Pour l'homme d'affaires de la Nouvelle-Orléans, la co-éducation des races dans les mêmes classes des écoles publiques, c'est de l'égalité sociale, et il n'en veut pas. Pour le noir, c'est de l'égalité civile.

La Cour Suprême a décrété qu'il a raison parce que l'école publique est maintenue par le Trésor public, et elle est ce que son nom

indique — une école publique. Et je suppose qu'il doit en être de même pour une plage publique, un auditorium ou une salle de concert appartenant à la municipalité, un jardin ou parc public, etc . . .

Par contre rien empêche une entreprise privée, comme un hôtel, un country club, un restaurant d'imposer certaines restrictions sur sa clientèle, et de n'accepter que la clientèle qui lui plaît. Ceci, c'est du domaine de l'égalité que ni la Cour, ni la Loi ne peut imposer.

Voilà, Messieurs, quelques réflexions sur cette question brûlante qui est pour les Etats du Sud un peu comme une plaie d'Egypte, peut-être comme expiation pour les deux siècles d'esclavage durant lesquels les blancs ont eu la partie belle.

Il est à espérer qu'un règlement finira par se faire, sans violence et sans qu'on revienne aux méthodes de l'ancien Ku Klux Klan. Mais cela prendra du temps, précisément parce qu'il faut laisser le temps faire son oeuvre, et ce que le temps peut produire de plus utile au règlement du problème, c'est la modération de part et d'autre. Il y a chez les hommes des préjugés qu'il est impossible d'effacer, de faire disparaître, de raisonner, et les préjugés de race sont de ceux qui sont le plus profondément enracinés. Il faudra que chacune des deux parties adverses apprennent non seulement à respecter les droits de l'autre mais aussi les préjugés ou répugnances de l'autre. C'est à cette condition que la paix se fera entre les groupes ethnologiques dits "deep South."

### **La merveilleuse aventure**

**de Jean-Charles Frémont\***

*(Jacques Habert)*

Comment, voici 100 ans, le fils (illégitime)  
d'un Français vagabond  
faillit devenir Président des Etats-Unis

Voici 100 ans, comme aujourd'hui, les Etats-Unis tout entiers étaient plongés dans une campagne électorale fort gaillardement disputée. Les deux partis qui, de nos jours encore, briguent les suffrages, se trouvaient face à face pour une "première" sensationnelle: les "Républicains", organisés depuis peu en parti national, s'opposaient en effet pour la première fois aux vétérans "Démocrates", détenteurs de la Maison Blanche pendant de nombreux mandats. La lutte ne manquait

---

\* Reproduit de France-Amérique (New-York) 9 septembre 1956.



ni de couleur, ni de chaleur; même notre illustre et vénérable prédécesseur, *Le Courrier des Etats-Unis*, s'était laissé gagner par la frénésie générale; le 11 septembre 1856, en première page, l'un de ses collaborateurs décrivait d'une plume enthousiaste une manifestation politique dans les rues de New-York: "Un peuple entier défilant entre un autre peuple . . . des centaines de bannières flottant au vent . . . l'exposition des hurrahs se mêlant aux détonations d'artillerie . . . un caractère de grandeur et une saisissante leçon que rien ne saurait traduire . . ."

Quelle mouche avait donc piqué le calme et respectable organe des Français des Etats-Unis, d'ordinaire si soucieux de ne pas abuser de l'hospitalité offerte par la République américaine, en se mêlant ouvertement à ses querelles politiques? Certes, la question qui constituait la toile de fond du débat — même si les deux partis évitaient de l'afficher d'une façon trop évidente — avait un caractère suffisamment universel pour qu'aucun homme pensant ne puisse s'empêcher d'en être touché: le problème de l'esclavage était à l'ordre du jour, et nul ne pouvait davantage émouvoir les coeurs et les esprits. Mais l'intérêt passionné que les milieux franco-américains prenaient, pour la première fois, à une élection présidentielle, avait une autre cause: c'est que — fait sans précédent — l'un des deux grands partis avait choisi pour candidat un fils de Français — et quel fils! — l'un de ces caractères exceptionnels qu'on déteste ou qu'on adore, un homme que ses adversaires traitaient de "bâtard" et d'"ivrogne romantique", un chef que ses partisans acclamaient comme le grand pionnier du Far West et l'un des plus purs héros de l'épopée américaine: Jean-Charles Frémont.

La merveilleuse aventure de Jean-Charles Frémont commence dans le fracas des guerres de Napoléon contre l'Europe entière. Son père, Charles, né près de Lyons quelque dix années avant que la France ne guillotine son roi, servait comme simple marin sur une frégate impériale lorsqu'il fut pris par les Anglais. Après de longs mois de chaînes sur un ponton des Antilles britanniques, il parvint à s'enfuir et, après maints périls, à gagner la Virginie.

On n'aimait guère Albion, dans les jeunes Etats-Unis de 1811. Le Français évadé y fut bien accueilli, s'installa à Norfolk. Pour gagner sa vie, il se mit à peindre, et à enseigner le français.

C'est là que Charles Frémont rencontra Anne Beverly. Elle avait 20 ans, elle était belle. Elle était aussi petite cousine du père de la patrie, George Washington; de plus, elle se trouvait mariée à un distingué barbon, de quarante ans son aîné. Mais celui-ci pesa peu dans la balance. Entre Charles et Anne, ce fut l'amour, le grand amour. Et ils s'enfuirent ensemble. Le 12 juillet 1812, un avis inséré par le mari dans le *Virginia Patriot* annonçait: "My wife Anne has abandoned my bed and board for the protection of her seducer". Le 21



janvier 1813, dans une grange georgienne, près de Savannah, naissait Jean-Charles Frémont.

Pendant six ans, le couple erra joyeusement des Carolines au Mississippi. Deux autres enfants étaient nés. En Europe, Napoléon avait perdu son trône, la paix était rétablie. Charles Frémont décida de ramener sa famille en France. A la veille de s'embarquer dans l'été de 1819, une fièvre maligne l'emporta.

Anne se réfugia à Charleston, où les milieux français étaient fort influents. Ses deux fils y grandirent dans les familles huguenotes. Après de bonnes études au collège local, Jean-Charles obtint une commission de sous-lieutenant dans l'armée américaine et fut affecté à Saint-Louis.

Dans l'Ouest, le lieutenant Frémont ne tarda pas à se distinguer. Sa parfaite connaissance du français lui permit vite de rendre des services incomparables: du Mississippi aux Rocheuses, coureurs des bois, "voyageurs", bateliers ne parlaient que la langue de leurs pères et désignaient de noms français les sites des grandes prairies. Les Indiens eux-mêmes ne correspondaient avec les Blancs qu'en français. Avec Frémont, le drapeau étoilé put avancer plus vite.

En 1838, le Lt Frémont fut désigné pour accompagner la mission de Jean Nicolet — professeur de l'Académie des Sciences chargé d'aller reconnaître et cartographier les sources du Mississippi. Deux Français d'Amérique participèrent à cette recherche et devinrent ses amis: un conseiller à l'Ambassade de France, M. de Montmort, et le fils d'un marchand de New-York: Eugène Flandrin.

C'est au retour de cette expérience qu'à Washington, Jean-Charles rencontra la très jolie fille du Sénateur Benton, Jessie. Eduquée à Saint-Louis, elle parlait français et pleurait en récitant les vers tout neufs de Lamartine. Deux jours plus tard, le brillant lieutenant demandait sa main. Il fut éconduit . . . Et il ne lui resta plus, dans la tradition paternelle, qu'à enlever Jessie. Les deux jeunes gens furent unis dans une petite église de Baltimore par un prêtre catholique, pour un bonheur que les années ne devaient jamais altérer.

A partir de 1841, le capitaine Frémont poursuit à travers les Montagnes Rocheuses de dangereuses chevauchées qui rendent son nom célèbre dans l'Ouest lointain. Tandis que sa Jessie, l'attend à Saint-Louis, il reconnaît les pistes, jalonne les sentiers; dans la tradition des La Salle et des La Vérendrye, il avance toujours, en se faisant des amis; il protège les pionniers, établit des forts, plante des villages. Il pousse enfin jusqu'au Pacifique: en 1847, par un coup d'audace, il place la Californie sous le drapeau américain.

Voici Frémont Colonel, chef de territoire. Jessie vient le rejoindre à San Francisco avec ses enfants. Il prend congé de l'armée, s'engage dans de fructueuses opérations privées. Les immigrants arrivent nom-

breux par la Golden Gate — et les Français sont légion. Frémont les accueille chaleureusement, leur confie d'importantes responsabilités. Il aide à la création du journal français local — aujourd'hui le plus ancien des Etats-Unis. A peine la Californie est-elle constituée en état qu'il en est élu premier Sénateur. Il n'a pas encore 40 ans!

Jean-Charles et Jessie Frémont reviennent à Washington, riches et comblés d'honneurs. Mais ils s'y ennuiant. C'est le moment, pour eux, de réaliser le rêve de leur vie; ils prennent le bateau, partent pour la France.

Jessie a loué un appartement aux Champs-Élysées. Elle dira dans ses *Mémoires* que ce fut la période la plus heureuse de sa vie. Elle adore "ma belle ville de Paris, le Paris de Béranger et de Balzac, de Madame de Girardin et de Victor Hugo"; et elle parle avec admiration de son "peuple formidable".

Le Sénateur Frémont est reçu aux Tuileries, vient aux thés dansants, assiste, en janvier 1853, au mariage de L'Empereur avec Eugénie de Montijo. Mais il n'aime pas Napoléon III et fréquente les frères Arago, qui lui parlent de République. Il apprécie la cuisine, les manières, les vins français, et ramène à Washington un sommelier, un valet de chambre, un cordon bleu réputé.

A l'été de 1854, Frémont achète une maison à New-York, au 56 est 9ème rue, et vient s'y établir avec toute sa maisonnée. Avec sa barbe noire et ses longs cheveux romantiques, il ne passe inaperçu ni à l'Opéra, ni dans les sentiers d'East River, où il galope à cheval avec sa fille aînée. Son nom est connu, en fait, dans les Etats-Unis entiers: le "Pathfinder" de l'Ouest, déjà l'objet de toute une légende.

1856: année d'élection présidentielles. Les sentiments du Colonel Frémont en matière d'esclavage sont connus: "Slavery is a disgrace", a-t-il proclamé publiquement. Il s'est opposé fermement — et avec succès — à l'introduction de cette pratique sudiste dans l'Ouest. A la Convention de Philadelphie, le jeune parti Républicain, constitué quelques mois auparavant, adopte une plateforme destinée à empêcher toute expansion de l'esclavage dans les nouveaux états de l'Union américaine. Et son porte-drapeau, enfin, est choisi: Jean-Charles Frémont, 43 ans, sénateur de la Californie.

Jamais candidature ne fut défendue avec plus d'enthousiasme et combattue avec plus d'âpreté. Les adversaires du héros franco-américain ne tardèrent pas à découvrir les conditions inhabituelles de sa naissance et à les publier longuement; il fut dénoncé comme un étranger, "un comédien français à peine revenu de Paris"; on le traita d'ivrogne, de jouisseur et d'épicurien; on assura que ses exploits dans l'Ouest étaient en grande partie pure invention; on affirma qu'il avait été impliqué dans de louches tractations en Californie, que l'armée

l'avait exclu après cour martiale; plus grave encore, on put lui reprocher d'être catholique — étiquette à la quelle nul candidat à la magistrature suprême des Etats-Unis n'a survécu jusqu'à nos jours.

Mais parmi les partisans de Frémont, quelle ardeur! Des clubs furent constitués de l'Atlantique au Pacifique, et la jeunesse s'enrôla en masse sous la bannière "du colonel Frémont et de son adorable Jessie". Le "ticket" républicain, ce n'était pas Frémont et Dayton, mais Frémont et Jessie. A New-York, à Boston, à Chicago, à San Francisco, on chantait dans les rues: "We go for our country and Union,

Le 13 septembre 1856, voici exactement un siècle cette semaine, and brave little Jessie forever".

*Le Courrier des Etats-Unis* examina une fois de plus les mérites des deux candidats: Frémont pour les Républicains, James Buchanan pour les Démocrates. L'éditorialiste cita (sans le nommer) l'article du correspondant new-yorkais du *Messenger* de Saint-Louis, journal soutenant ardemment la candidature du colonel Frémont, qui apporte, assurait cet organe de langue française, "une solution rationnelle, et par conséquent définitive, des grandes questions qui ont fait le malheur de ce pays depuis 40 ans . . . les populations franco-américaines se rangeront certainement du côté où se trouvent la justice et l'humanité . . . Chez les Républicains, ils discernent sans peine un principe rationnel et un but humain . . ."

Mais telle n'était pas la conclusion du *Courrier*, qui craignait — non sans raison — que la victoire de Frémont, ne déclenche la guerre civile, et s'efforça de détourner les populations franco-américaines d'un candidat pourtant sorti de leurs rangs: "Les citoyens qui n'ont le droit d'intervenir dans les affaires de l'Union qu'en vertu de la naturalisation doivent user de ce droit avec une extrême réserve. Si leur vote, imprudemment jeté dans la balance, la faisait pencher dans un sens qui mît en péril l'avenir de la confédération, ils s'exposeraient à l'accusation d'avoir mesuré de l'hospitalité . . . Telles sont les raisons . . . décisives qui devraient détourner de M. Frémont le vote des naturalisés".

Beaucoup d'Américains pensèrent, comme *Le Courrier*, que l'élection du colonel Frémont entraînerait la sécession des états esclavagistes du Sud, et donc la guerre civile. Ils votèrent pour Buchanan, qui fut élu en novembre 1856 quinzième président des Etats-Unis.

Du point de vue français, et avec le recul de l'histoire, ne peut-on pas regretter que Frémont ait échoué, voici cent ans? Oui, sans doute. D'abord parce qu'il représentait de nobles idées, basées sur des principes humains d'une valeur éternelle, qui ont fini par triompher. Ensuite, parce que jamais un fils de Français n'a été aussi près que lui de la Maison Blanche. S'il avait été élu en 1856, ce qui s'est passé avec

son successeur républicain en 1860, Abraham Lincoln, se serait produit quatre années plus tôt: le Sud aurait fait sécession, la guerre aurait été menée et gagnée par l'Union dans des conditions analogues. Et à côté d'un Washington ou d'un Lafayette, à la place d'un Lincoln, les Américains auraient aujourd'hui un autre héros à vénérer: un fils de Français peut-être trop ardent, mais à l'esprit prompt et au cœur pur: Jean-Charles Frémont.

### Henry De Courcy (1820-1861)

*Premier historien du catholicisme aux Etats-Unis*

(Abbé Adrien Verrette)

L'année 1956 marquait le centenaire de la publication de *"The Catholic Church in the United States! A sketch of its ecclesiastical history"*, New York, 1856, in-12, 591p par Henry de Courcy. C'est le R. F. Robert Sylvain qui résuma la vie de cet auteur français en présentant à la Sorbonne sa thèse de doctorat le 24 juin 1954: *"La Vie et l'Oeuvre de Henry de Courcy"*.

Cet ouvrage de Henry de Courcy avait paru sous forme de chroniques dans la revue *"L'Ami de la Religion"* et aussi dans le journal de Louis Veuillot *"L'Univers"* sous le titre de *"Essais sur l'histoire de l'Eglise catholique aux Etats-Unis"*. Ecrits pour des français ces articles soulignaient tout naturellement, la part généreuse que les prêtres français contribuaient au catholicisme dans la jeune république, un apport qui n'est pas toujours apprécié à sa juste valeur en certains milieux, surtout chez le polémiste Oreste Bronson.

L'ouvrage fut ensuite traduit par John Gilmary Shea et publié par tranches dans la revue *"The Leader"* pour paraître en volume en 1856. Il fournira sans doute la matière à Shea pour la publication de son grand ouvrage en 4 volumes, *"The Catholic Church in the United States"* (1886-1892).

Dans la seconde édition anglaise du volume de De Courcy, Shea écrira en 1857: *"although bearing more especially on the French element, and, in some instances, advancing opinions that may be questioned, yet, as coming from a man of integrity, piety, and ability, the sketches were, I thought, worth presenting to my fellow catholics in the United States, and I still adhere to my original appreciation of the work"*.

Le travail du F. Sylvain mérite donc les plus grands éloges. Préparée sérieusement de main de maître, dans un style charmant, ap-



puyée par une documentation considérable, cette biographie a sorti de l'oubli un personnage dont toute l'Amérique catholique doit être très fière. C'est aussi le premier témoignage authentique de la présence catholique et française aux Etats-Unis, raconté avec le plus grand souci de la vérité. Le P. Lacroix, o. p., écrivait avec raison : *"toute bibliothèque, où l'on est préoccupé d'histoire franco-américaine dans le sens le plus total de ce mot, devra se procurer ce livre qui dira à son lecteur la vie assez tumultueuse d'un Français authentique, courageux et tenace comme peut l'être un Breton de la race spirituelle de Veuillot"*.

L'auteur Henry Armand Louis Pothier de Courcy ne posa jamais en grand historien. Un stage prolongé, à New York, dans les affaires et son sens d'observation doublé de l'intimité dont il jouissait de la part de l'élite catholique et même de l'archevêque de New York, son accès à des archives précieuses, tout cela lui permit de développer un intérêt sympathique sur les succès du catholicisme aux Etats-Unis.

Né à Brest, en Bretagne le 11 septembre 1820, fils d'Armand Charles Pothier de Courcy, capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, et de Félicité-Marie Le Gualès.

Après des études exceptionnellement brillantes au collège Léon, il entre en 1837, aux bureaux de la Manufacture des Glaces de Saint-Gobain à Paris, tout en poursuivant des cours profitables au Conservatoire des Arts et Métiers. Il fréquente ensuite un groupe d'intellectuels parmi lesquels sont ses deux frères Alfred et Pol. Il se révélera grand industriel. En 1845 il épouse Marie de Gourcuff et quelques semaines plus tard il est nommé Directeur du Dépôt des Glaces de Saint-Gobain à New York.

Une nouvelle vie s'ouvre devant lui avec des perspectives qu'il n'avait sans doute jamais soupçonnées. Tout en continuant avec succès son travail prosaïque de marchand de glaces, son esprit très élevé le porta à étudier les conditions de vie en Amérique et surtout la situation religieuse. Il se fait correspondant pour L'Univers et commence à réunir ses impressions. Il prend connaissance des problèmes religieux et des complications économiques. Tout cela aiguise son sens d'observation.

Les circonstances l'amènent encore à connaître le Canada Français qu'il n'aura jamais la joie de visiter. Il devient l'intime de Jacques Viger, de Montréal et publie des articles dans La Minerve.

Un incident contribua à le rendre très sympathique et utile à ses frères du Québec. Un certain abbé de France, Etienne Brasseur de Bourbourg avait publié en 1852 une histoire du Canada en deux volumes (avec d'imposantes approbations) dans laquelle il jugeait



très maladroitement les évêques et ecclésiastiques. Il s'agissait de redresser ces erreurs.

L'abbé J. B. Ferland entreprit de le faire en 1854 dans une brochure qui eut du retentissement, mais les contacts de l'abbé Brasseur en Europe avaient favorisé la diffusion de l'ouvrage. Henry de Courcy se prêta à cette entreprise de redressement et établit comment l'abbé Brasseur avait plagié copieusement Bancroft et Charlevoix. Enfin ses écrits et ses articles aidèrent à faire la lumière sur un événement, oublié aujourd'hui, mais qui suscita une vive polémique.

De Courcy était devenu un personnage très important. On le consultait de chaque côté de l'océan. Les autorités de l'Eglise lui faisaient confiance. Ses études approfondissaient son savoir sur l'administration des choses de l'Eglise en Amérique. Il se rendit en France et à Rome même afin d'obtenir plus de lumière sur ses jugements. Il était probe et uniquement préoccupé de servir sa religion et la vérité.

Tout défenseur de la vérité devient une cyble. De Courcy rencontrera de cuisantes contradictions surtout de la part de l'intraitable Orestes Brownson, mais sa tenacité et sa douceur le soutiennent dans la poursuite de son oeuvre.

Usé par ce double travail et n'ayant jamais pu s'adapter aux rigueurs du climat, il donne sa démission comme directeur. Les compagnies de Saint-Gobain et de Saint-Quirin qu'il a noblement servies lui disent leur reconnaissance profonde. Il revient en France au début de 1845 pour refaire sa santé. Il voyage et s'installe à Cannes pour continuer ses travaux de la plume. La maladie reprend le dessus. Enfin il décède le 14 mai 1861 âgé de quarante ans à peine. Louis Veuillot écrit *"il a donc déposé sa plume vaillante et joint ses mains pour la dernière prière."*

Pour résumer cette vie fructueuse, le F. Sylvain écrit: *"dix ans constituaient certes un temps plus que suffisant pour que Courcy se fit une idée exacte des questions dont il voulait cerner fermement les contours. Si, dans la suite, sous la pression des événements, son admiration devint moins fervente, il n'empêche qu'il s'efforce avec une louable impartialité de ne rien affirmer que sur des documents dûment critiqués; c'est ainsi qu'il pourvut son Histoire de l'Eglise aux Etats-Unis de fermes assises qui assurent à son oeuvre un rang très honorable dans l'ensemble des ouvrages écrits par des Français sur l'Amérique."*

Voilà un ouvrage passionnant qui ne quitte pas celui qui a entrepris de le lire jusqu'à la dernière ligne.

## VIII

### Documents

#### "Notre Presse et Nous"\*

(*Antoine Clément*)

Le IIIème congrès des Franco-Américains à Manchester aurait pu difficilement avoir lieu sans la présence de notre presse et sans une réunion annuelle de l'Alliance des journaux franco-américains de la Nouvelle-Angleterre. Bien plus, sans l'excellente publicité accordée un peu partout à ce congrès par notre presse, assez modeste, par ailleurs, croyez-vous, membres de notre presse et vous ses amis, qu'il aurait tout l'éclat que les Francos apportent ces jour-ci à Manchester, constellation déjà si reluisante d'elle-même au ciel de la Franco-Américanie?

C'est vous dire le rôle de notre presse dans nos grandes manifestations publiques : rôle d'appui, d'encouragement, de propagande, qui s'exerce chez nous depuis plus d'un siècle avec celui de la défense de nos droits menacés et de la lutte pour la survivance du rayonnement de notre vie catholique et française chez nous. Telle fut l'oeuvre constante de notre presse en Franco-Américanie: oeuvre bien ingrate le plus souvent, qui a recueilli bien peu de reconnaissance, mais qui a été semeuse des idées salvatrices qui ont conduit notre peuple à son apogée d'aujourd'hui, mais non pas encore au plein épanouissement de notre culture franco-américaine bilingue en Nouvelle-Angleterre.

Pour vous le dire, c'est peut-être malheureux que le sort soit tombé sur l'un des nôtres, dont les attitudes ne sont pas tout à fait prisées, mais qui n'en croit pas moins à l'orthodoxie de sa doctrine franco-américaine et qui vous exposera la situation et vous demandera ce que vous feriez à sa place. Après tout, le service de la grande tradition de la presse franco-américaine importe plus, que de ménager nombre de situations à corriger pour le perfectionnement de nos journaux afin que notre peuple puisse comprendre enfin l'importance de les nourrir d'autre chose que des miettes de sa table, s'il veut avoir une presse franco-américaine demain.

Plus de 400 journaux d'expression française ont fait leur apparition aux Etats-Unis depuis la fin du XVIIème siècle. Aujourd'hui il n'y en a pas trente. Et une vingtaine sont en Nouvelle-Angleterre en comprenant nos bulletins mensuels et nos revues religieuses et collégiales.

---

\* Discours prononcé à la réunion annuelle de l'Alliance des Journaux Franco-Américains, à Manchester, N. H., à l'occasion du 3e Congrès du Comité d'Orientation F.-A., le 12 novembre 1954.

La presse de notre Franco-Américanie fut canadienne-française d'abord avec le "*Patriote*" de Ludger Duvernay, à Burlington, Vermont, en 1838 qui préconisait l'indépendance du Canada pour en faire une république. Elle devint franchement franco-américaine, en 1868, avec la fondation à St-Albans par l'abbé Zéphirin Druon et Antoine Moussette du "*Protecteur Canadien*", qui insista sur la nécessité de confier la direction des paroisses franco-américaines d'alors à des prêtres de notre sang, de notre race et de notre langue.

La grande immigration suivit la guerre de Sécession et nos journaux se multiplièrent comme des champignons. C'est alors que Ferdinand Gagnon devint le père de la presse franco-américaine par la fondation de son quatrième journal, "*Le Travailleur*", en octobre 1874, à Worcester. Il y prêcha le rapatriement, puis la naturalisation, et son journal a reflété les véritables aspirations du Canadien émigré. Ce fut l'organe qui incarna le mieux, le plus parfaitement l'esprit des Canadiens des Etats-Unis. Ce grand journaliste ne croyait pas que, pour être fidèle à sa foi, il fût nécessaire d'abdiquer ses origines. Avec Garneau, il était convaincu qu'"il y a quelque chose de touchant et noble à la fois à défendre la nationalité de ses pères, cet héritage sacré qu'aucun peuple, quelque dégradé qu'il fût, n'a jamais osé répudier publiquement".

Cette période du dernier quart du XIX<sup>ème</sup> siècle fut celle de nos conventions nationales, du groupement de nos sociétés, de la fondation de nos journaux qui deviendront cinquantenaires en nos temps et de la préparation des esprits à la fondation de nos sociétés fédératives nationales de secours mutuels d'aujourd'hui. Nos grands journaux franco-américains, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sont nés à cette époque, après "*Le Travailleur*" de Gagnon, qui battit si intrépidement la marche. Et nous mentionnons le "*Messenger*" de Lewiston, "*L'Indépendant*" de Fall River, "*L'Etoile*" de Lowell, "*L'Avenir National*" de Manchester, "*La Tribune*" de Woonsocket, et "*L'Opinion Publique*" de Worcester.

Cette presse naissante fut l'objet d'une longue étude à la convention de 1901 à Springfield de la part de M. de Godfroy de Tonnancour, rédacteur de "*L'Indépendant*", qui disait alors du rôle de cette presse ce que nous pouvons répéter exactement aujourd'hui: "La presse franco-américaine mérite le respect et la considération de nos populations, si peu prétentieuse qu'elle soit, car on lui doit beaucoup plus qu'on ne le pense généralement. C'est elle qui a rapproché nos groupes en établissant entre eux des liens d'affection et de sympathie. Elle a fait naître chez les nôtres une noble émulation, source de tout progrès durable. Comme institutrice, elle a souvent produit des fruits abondants qu'on ne saurait méconnaître même à l'heure qu'il est. N'eût-elle fait qu'entretenir chez nous l'idée française, le respect des aïeux, l'amour de notre langue et de notre foi, elle aurait déjà de nombreux titres

à notre reconnaissance. Mais elle a fait plus, en nous permettant de connaître nos forces et nos ressources, et nous devons lui en savoir gré.

“Voulons-nous voir disparaître notre presse, dont la grande importance n'échappe pas à ceux qui pensent et qui observent? Comment pourrions-nous nous en passer après les innombrables preuves d'utilité qu'elle a données? N'a-t-elle pas toujours été sur la brèche pour défendre nos institutions paroissiales et notre langue maternelle? N'était-elle pas devenue un point de ralliement où nous nous retrouvons tous? N'est-elle pas encore l'expression vivante de la pensée qui chez nous, domine toutes les autres? Que ferions-nous sans elle? . . . Avant quinze ans, on ne parlerait plus du clergé de notre race aux Etats-Unis. Ce serait le commencement de la fin. De fait, comment réussirions-nous à faire entendre nos griefs, sans nos journaux qui circulent dans tous les groupes où l'on parle français? Comment parviendrions-nous à former une opinion concrète, à créer des sentiments unanimes parmi les nôtres? Et sans cohésion, que pourrions-nous accomplir? . . . Sans les feuilles de langue française publiées dans nos intérêts immédiats, nous nous trouverions muets et paralysés, c'est-à-dire voués à une impuissance à peu près complète.

“Non, notre presse se maintiendra; il le faut de toute nécessité. Pour cela, il suffira que les Franco-Américains aisés qui ont du flair, de l'énergie, du bon vouloir et de l'esprit d'initiative viennent à sa rescousse, ou que nos populations se décident une bonne fois à s'y intéresser. Alors et alors seulement, elle pourra atteindre sa plus haute efficacité”.

Et M. de Tonnancour de s'en prendre ensuite aux censeurs, de dire que le fond de la question est celui-ci: Avons-nous foi dans la mission de notre presse? d'insister sur l'importance du journal à caractère local; de faire ressortir l'importance des bonnes relations entre le clergé et le journaliste franco-américain, car le prêtre et le journaliste travaillant de concert peuvent opérer des merveilles. Il dit un mot aux jeunes, puis recommande la fondation d'une “Association de la Presse” pour permettre à nos journalistes d'adopter une attitude commune dans les questions religieuses d'ordre supérieur. L'unanimité de notre presse sur ces sujets, comme pour notre avancement social ne manquerait pas de produire des résultats éminemment satisfaisants. Il serait possible de nous entendre alors sur les questions étrangères à la politique et notre influence en serait décuplée.

Voilà ce que l'on disait de notre presse il y a un demi-siècle. Elle a fait du chemin depuis 1901. Etant plus nombreuse et plus répandue dans nos centres, elle a travaillé davantage à l'épuration de notre langue qu'elle défendit contre les insinuations au sujet du “patois” canadien; elle soutint constamment nos écoles en insistant sur la part qu'on devait y faire à l'enseignement du français; elle encouragea



toujours nos sociétés, inspirant parfois leur fondation quand ce n'était pas un journal qui naissait d'une société tellement les deux allaient bien de pair. Elle a fait la revendication de nos droits dans l'affaire du colonel Wright, de Foster; de Fall River, de Danielson, de North Brookfield; du Maine et du Rhode Island.

C'est en 1922 qu'on écrivait: "Les services que la presse franco-américaine a rendus à notre élément sont innombrables. Défenseur intrépide de notre foi, de notre langue et de nos traditions, elle a maintes fois soutenu d'âpres luttes pour la défense de nos droits menacés; gardienne fidèle de notre nationalité, elle n'a cessé de nous protéger contre les empiètements d'assimilateurs masqués. Souvent elle a facilité l'établissement des paroisses nationales et, grâce à son intime coopération avec notre clergé, les écoles paroissiales bilingues ont surgi en maints endroits."

Pour se renseigner davantage sur son compte, on n'a qu'à lire l'Histoire de notre presse dans l'Ame Franco-Américaine de Josaphat Benoit, dans Une Nouvelle France en Nouvelle-Angleterre par Alexandre Goulet et La Littérature Française de Nouvelle-Angleterre par Soeur Mary-Carmel ou la thèse de Mlle Meximilienne Tétrault sur Le Rôle de la Presse dans l'évolution du peuple franco-américain de la Nouvelle-Angleterre.

Mlle Tétrault publia son ouvrage il y a vingt ans, soit en 1935. Elle y fait mention de 28 journaux existants. Voici les noms de ceux qui sont disparus en nos temps et que nous avons tous bien connus: par ordre de fondation. *L'Avenir National*, Manchester, cinquante-naire; *LaTribune*, Woonsocket, quarante-naire, et *L'Indépendant* de Woonsocket, qui lui succéda pendant cinq ans; *La Justice*, Biddeford, cinquante-naire; *Le Courrie de Salem*, Salem, cinquante-naire; *Le Clairon*, Lowell, quarante-naire; *Le Citoyen*, Haverhill, trente-naire; *Le Lynnois*, Lynn, trente-naire; *La Justice*, Sanford, vingt ans d'existence; *Le Franco-Américain*, Waterville, vingt ans d'existence; *Le Messenger*, New-York, vingt ans d'existence; *Le Bulletin*, Biddeford, cinq ans d'existence; *L'Amérique*, New-York, peu d'année; *Le Journal de Lawrence*, Lawrence,, peu de temps, et *Le Canadien*, Waterbury, peu de durée. Et *L'Opinion Publique*, Worcester, presque quarante-naire, était déjà au nombre des journaux disparus en 1931. Puis le *Service France-Presse* abandonné cette année après trois années et quelques mois de durée.

Vous voyez que ça se lit un peu comme la nécrologie des journaux disparus dans l'Ouest central que l'on a appelé " le cimetière des journaux franco-américains". Et ceci s'est passé en nos temps. C'est dire le cas que nos populations font de notre presse pourtant si importante pour notre survivance, mais non essentielle apparemment, puisqu'on lui refuse les moyens de survie et que l'on ne s'en fait pas



trop de la reconnaissance qu'on pourrait lui devoir. Et l'on ne s'inquiète guère non plus de la situation qu'est celle des nôtres dans les centres franco-américains où notre presse est disparue.

Ah! oui, notre presse, on l'aime en haut lieu, quand en plus d'accomplir sa tâche locale, sa mission de chaque jour ou de chaque semaine, elle trouve l'heure de donner une belle publicité et de faire une excellente presse au congrès de Québec de 1937, au Comité de la Survivance française en Amérique, au Comité d'Orientation Franco-Américaine, aux fêtes du Centenaire Franco-Américain de Worcester, au congrès de Lewiston avec fondation de la Fédération Féminine Franco-Américaine, aux cinquantenaires des Canados, de la Société l'Assomption, puis de l'Union avec centenaire de St-Joseph de Burlington, au III<sup>ème</sup> congrès de Québec de 1952 et au Conseil avec centenaire de St-Joseph de Burlington, au III<sup>ème</sup> congrès de Québec de 1952 et au Conseil de la Vie française en Amérique, puis ces jours-ci au III<sup>ème</sup> congrès des Franco-Américains à Manchester. Oh, alors on la trouve d'une tenue convenable et de mise pour nos populations.

Mais a-t-elle le malheur d'accomplir son devoir traditionnel de mettre nos populations en garde contre les assimilateurs, qui sont dans les rangs aujourd'hui et qui ont bien mangé à la table du franco-américanisme ou qui y mangent encore à l'heure même, comme le traître Judas à la table de la dernière Cène, oh alors on s'en méfie en haut lieu. On lui reproche ses attitudes. On voudrait la voir disparaître pour la remplacer par une presse moins sévère, moins luteuse, plus contrôlée, commanditée à la mentalité des chefs qui, en raison de leurs éminentes qualités, croient posséder le monopole de la transcendance de l'orthodoxie franco-américaine.

S'il s'engage une polémique entre nos journaux au sujet d'un personnage de chez nous, ou d'un mouvement quelconque, ou d'une association ou communauté ou de nos élites en faute, on cherche à atteindre les auteurs de la controverse pour supprimer la polémique.

Si un rédacteur croit bon de faire un changement à un communiqué qu'il trouve inexact au point de vue historique, on trouve que ça cause des ennuis et que ce n'est pas dans l'intérêt général de la Franco-Américaine. Mais si ce document émane d'une haute association de chez nous, qui aspirera à nous donner notre presse demain, quand celle d'aujourd'hui aura vu ses plus beaux jours, que pourra-t-on espérer de cette presse-là dont les inspireurs cherchent aujourd'hui, pour des raisons apparemment plausibles, à nous faire avaler des faits historiques à l'envers.

Notre presse faible et chancelante d'aujourd'hui, qui n'en a pas moins contribué une riche part à l'éclat du congrès de Manchester et qui a nom *L'Action*, *Le Courrier de Lawrence*, *L'Etoile*, *L'Impartial*, *L'Indépendant*, *La Justice*, *Le Journal de Berlin*, *La Liberté*, *Le Mes-*

sager et *Le Travailleur*, ainsi que les bulletins de *L'Union*, le *Canado-Américain*, *L'Assomption*, *L'Artisans*, *Celle Qui Pleure*, *Le Bulletin F.F.F.A.*, *Le Missionnaire Oblat*, *La Voix Française de Rivier*, et le rapport annuel *La Vie Franco-Américaine*, reste le dernier vestige de nos journaux libres, indépendants, locaux, lutteurs chez nous. Se maintiendront-ils seulement en autant que leur vitalité locale le permettra, et dans ce cas l'on peut dire que pour la plupart le nombre des années n'est pas pour eux? Ou en plus de l'imprimerie, qui les soutient, y aura-t-il un jour un mouvement de reconnaissance envers notre presse pour lui faire don de moyens de lutte qui lui permettront de prolonger ses jours?

Aussi longtemps que vivront les chefs des familles qui ont maintenu notre presse, aussi longtemps qu'il y aura des rédacteurs à continuer leur tâche héroïque, aussi longtemps que les patrons trouveront que le journal apporte de l'eau au moulin de l'imprimerie, aussi longtemps que les fils auront le courage de continuer l'oeuvre de leur père, aussi longtemps que le personnel de nos imprimeries comprendra la nécessité de l'esprit de coopération à l'oeuvre du journal, aussi longtemps que le bilan déficitaire restera à l'écart de la petite entreprise commerciale de nos journaux, aussi longtemps que la réclame, plus généreuse de l'étranger que de chez nous le plus souvent, et que les ouvrages de ville garniront la caisse, et aussi longtemps que les nôtres voudront lire leur journal, il y a chance que nos journaux actuels vivent encore. Mais le moindre désarroi dans l'un de ces domaines désaxe la plupart des autres, et de là à la disparition il n'y a que quelques pas qui sont vite franchis parfois, comme on l'a vu et depuis vingt ans.

Un tien vaut mieux que deux tu l'auras, dit le proverbe. De tous les disparus, combien sont ressuscités? Et à quel prix? Et même si la formule idéale que l'on semble croire aujourd'hui, avons-nous la garantie que la presse franco-américaine vraiment libre, soit autre chose qu'une presse dilettante, centralisée, impersonnelle, non de lutte, contrôlée, commanditée et rien de plus? Ce sera peut-être suffisant pour faire rayonner la vie française chez une élite et chez les intéressés. Mais avec elle la presse à caractère local aura disparu avec son influence salubre près du peuple pour faire place à une grande presse tant rêvée au cours des ans, mais jamais réalisée, qui sera aussi incapable à empêcher le grignotement et l'assimilation de nos centres que nos grandes sociétés nationales, si riches d'oeuvres, par ailleurs, ne peuvent empêcher l'assimilation de leurs filiales ni le grignotement des paroisses nationales où se trouvent leurs sièges sociaux.

Notre presse vivra demain, en partie sans nous, comme ce fut le cas pendant le plus grand nombre d'années de son existence. Dès qu'elle sera orientée pour vivre en grande partie de nous, la presse libre franco-américaine, locomotive entraînant toutes nos oeuvres après elle, aura vécu.

### **Déclaration de principes**

#### **au sujet de la vie française en Amérique**

Le Conseil de la Vie Française en Amérique a suivi attentivement l'évolution des esprits dans le domaine national depuis quelques années. Au cours de la session qu'il tient actuellement à Québec, il a entendu des rapports sur la vie française au Canada et aux États-Unis. Après étude, il croit opportun de réitérer l'affirmation de certains principes qui lui paraissent fondamentaux au point de vue national pour l'avenir des groupes français en Amérique du Nord.

Le Conseil de la Vie française en Amérique a été établi pour "Soutenir et défendre les intérêts nationaux des populations de langue française et maintenir les traditions de l'esprit français en Amérique du Nord".

Les membres de ce Conseil estiment que les raisons d'être, les possibilités de survivance et de développement des peuples ne se mesurent pas uniquement ni même principalement au nombre de leurs membres mais qu'il faut les chercher d'abord dans le plan clairement manifesté de la Providence divine, ensuite dans la fidélité généreuse de ces peuples à leur mission.

Ils demeurent persuadés que la race française en Amérique du Nord répond à un dessein de Dieu et doit jouer un rôle dans la vie des nations que sa survivance et son expansion dépendent, en grande partie, dans l'ordre naturel, de la volonté des fils de cette race, qu'en conséquence ceux-ci ont le devoir de rester fermement attachés à leurs origines catholiques et françaises, que leur meilleure façon d'enrichir et de servir les patries où ils vivent consiste à se développer selon le sens de ces origines, en adaptant aux formes de la vie moderne les richesses religieuses, culturelles, sociales qu'ils possèdent en propre.

A cause de l'état de dispersion de cette race et des conditions difficiles qui lui sont faites au point de vue religieux, culturel, économique et politique, l'action de sociétés chargées spécialement de veiller aux intérêts de la race française en Amérique leur apparaît éminemment salulaire. A leur avis cette action doit porter principalement sur ce qui constitue essentiellement la race française en Amérique, son catholicisme intégral, sa langue et sa culture, ses origines historiques, ses mœurs, ses coutumes, ses traditions, dans la province de Québec ses lois. Sur le terrain dit social ainsi que dans l'ordre économique, les sociétés en question doivent remplir un rôle d'orientation nationale, d'encouragement, parfois de suppléance, mais il revient normalement à des organismes spécialisés de voir aux solutions détaillées et concrètes des problèmes qui se posent dans ces divers domaines.

Le premier objectif de ces sociétés doit être d'assurer l'union des différents groupes français sur le continent nord-américain par une meilleure connaissance réciproque, par une fidélité commune à la vocation de la race française en Amérique du Nord, par la coordination des énergies et des efforts. Ces sociétés doivent aussi s'efforcer de faire bénéficier tous les groupes de l'apport précieux que représentent les autres pays de langue et de culture françaises, notamment la France, la Belgique, la Suisse, Haïti.

Ces sociétés doivent inspirer à nos compatriotes un amour raisonné du passé qui cherche à y puiser des orientations en même temps que des motifs de fierté et des exemples de dévouement à la cause française.

Elles doivent s'efforcer d'adapter ce passé au présent, de développer chez les membres de la race française des personnalités vigoureuses capables de faire oeuvre originale au sein de leurs patries respectives, de fortifier chez eux le sentiment de leur appartenance à un groupement humain bien caractérisé et détenteur de valeurs de vie dont ils doivent être fiers, qu'ils doivent avoir le souci de conserver, d'enrichir afin d'en profiter eux-mêmes tout d'abord, d'en faire profiter ensuite l'Eglise catholique, la patrie et l'humanité.

*Conseil de la Vie Française en Amérique*  
septembre 1953

### "Situation franco-américaine"

*T. R. P. Thomas Marie Landry, o.p.*

*Conseil de la vie française*  
octobre 1956

Il y a encore une vie franco-américaine très belle et très abondante dans ces quatre Etats principalement de la Nouvelle Angleterre.

Malheureusement cette vie est en train de péricliter.

Il lui semble qu'on doit admettre comme indéniable la baisse de la vie française au foyer — généralement —, à l'école, à l'église, dans les réunions de caractère religieux, social, politique et fraternel, dans la lecture des journaux, livres, revues, à la radio, enfin d'une génération à l'autre.

Les causes sont: extérieures au groupe: influence du milieu jusque dans les foyers par la radio et la télévision; intérieures au groupe: démission d'une partie du clergé et des parents, aussi des éducateurs, dont

certaines caressent l'idée d'une culture française sans la langue française. Avec le résultat que nous verrons baisser de plus en plus la vie française en Nouvelle-Angleterre.

Nos organismes de survie française semblent incapables à l'heure actuelle, soit isolément, soit ensemble, de nous faire remonter la pente de l'américanisation totale.

Les Sociétés fraternelles, Canados, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, Artisans, Assomption, arrêtent un peu le courant sans l'endiguer. Les mouvements fédératifs, Comité d'Orientation, Fédération féminine, Jeunesse franco-américaine, ne donnent pas les résultats escomptés. Ajoutons à cela le manque d'union dans l'effort général du groupe.

Seules une reviviscence de ces organismes franco-américains et une aide puissante et efficace du Canada français et de la France pourraient légitimer un rayon d'espoir en l'avenir de notre vie franco-américaine en Nouvelle-Angleterre.

Nos organismes de survie devraient, dans certains cas, renouveler l'esprit qui les anime, collaborer sans vouloir dominer, s'attacher surtout à sauvegarder les intérêts franco-américains, avant tout le reste, enfin maintenir un minimum de points de contact, dont la langue, entre Franco-Américains.

Le Canada français pourrait, principalement par le Conseil de la Vie française, fournir un éclaircissement doctrinal sur l'avenir des groupes français hors du Québec, un appui moral, même un appui financier dans certains cas, par exemple à l'Alliance des journaux franco-américains, enfin se faire connaître par des voyages, des échanges d'étudiants et de conférenciers. Il semble que le consulat français à Boston pourrait faire davantage.



## IX

### Divers

#### Faites rayonner votre culture\*

*Abbé Michel de Lattre, Paris*

“C’est merveilleux d’être parmi vous, d’entendre parler le français, de se faire comprendre en français, c’est comme en France.

Je n’ai pas été surpris du fait français en Amérique, je le savais mais seulement par les livres.

Vous êtes des Américains et même plus Américains que beaucoup d’autres puisque, pour beaucoup d’entre vous, vos parents étaient en Amérique bien avant que l’Amérique n’existât.

Mais vous êtes aussi des Franco-Américains, c’est-à-dire des Américains dont les traditions, la culture, la langue, l’esprit et jusqu’au sentiment religieux étaient d’origine française. Et ce caractère ethnique particulier a donné à votre communauté un caractère bien spécial: Vous parlez le français, — on m’a dit que vous vous taquiniez quelquefois, mais surtout vous avez conservé la même religion catholique, apostolique et romaine. Cette religion que vos prêtres vous enseignent avec tant de dévouement. Vous avez dans la Nouvelle-Angleterre 264 écoles et plus de 3,300 professeurs, 178 paroisses françaises 107 paroisses mixtes dont le pasteur est un curé franco-américain. Enfin pour reprendre l’expression dont s’est servi Mgr Cushing dans son sermon à Notre-Dame de Paris en 1948. “Plus d’un million de fidèles élèvent vers Dieu leurs prières en français”. C’est un fait: le fait français en Amérique, comme disait le regretté Cardinal Villeneuve.

Vous avez su créer au pays une formule de vie unique en son genre et qui dans l’avenir doit apporter à l’Amérique de nouveaux éléments de culture et de civilisation. A mon avis, dans l’avenir votre groupe franco-américain est appelé à jouer un grand rôle dans la vie culturelle de l’Amérique.

L’Amérique est un pays jeune, plein de ressources matérielles et morales, comme un jeune homme qui tout à coup prend conscience de lui-même et connaît l’effort dont il est capable. Mais l’Amérique cherche encore l’orientation de sa culture et la tradition américaine, qui est déjà formée en beaucoup de points n’est pas encore complète-

---

\* Reproduit du journal Le Travailleur

ment fixée. Mais elle est riche et surtout de richesses morales et humaines: elle possède sur son sol des groupements ethniques nombreux et divers semblables au vôtre, qui ont apporté avec eux également leur culture, leur tradition, leur esprit et leur langue; je songe aux Italiens, aux Grecs, aux slaves et à tous les autres . . . Et c'est du choc de ces cultures de leur alliance et de leur confrontation que doit naître une véritable civilisation américaine. On commence à reconnaître aujourd'hui en Amérique, la nécessité d'un pluralisme culturel, c'est-à-dire la nécessité de l'apport de cultures différentes à la vie américaine pour que de leur union et de leur jaillissement naisse une manière de sentir et de juger les choses qui soit à la mesure de l'homme américain.

A mon avis la théorie du "melting-pot" a été néfaste. Son auteur, le journaliste juif Israel Zangwill, ne tenait pas assez compte des règles biologiques et sociologiques qui commandent l'évolution des peuples. C'est une erreur grave que de vouloir "américaniser" dans l'espace de peu d'années des gens nouvellement arrivés et qui étaient solidaires d'une culture déjà ancienne. Un homme ne dépouille pas, vous le savez mieux que les autres, les traditions de ses aïeux, comme on fait d'un costume usagé. Certains ont cherché au nom de cette théorie à "rognier" les caractères distinctifs des diverses communautés ethniques au lieu de chercher à les harmoniser dans la mesure du possible pour en faire la synthèse. Il fallait au contraire encourager cette diversité des cultures pour permettre à ceux qui les avaient apportées des quatre points cardinaux du monde de s'enraciner sur le sol américain, de s'y retrouver et ensuite d'y adapter leur esprit et leurs traditions.

vous avez su conserver votre langue, votre esprit et votre religion, tout vous avez su conserver votre langue, votre esprit et votre religion, tout en plongeant profondément vos racines dans le sol de votre patrie. Il faut vous en féliciter et reconnaître qu'une grande part des félicitations revient à votre clergé.

Aujourd'hui la théorie du "melting-pot" a fait son temps. Et il est probable qu'au nom de ce pluralisme culturel dont je vous parlais tout à l'heure, ceux qui veulent sincèrement le bien de l'Amérique vous soutiendront et vous aideront. Mieux que beaucoup d'autres vous êtes prêts à mon avis à contribuer pour votre part au développement et à la grandeur de la culture américaine. Les ressources qui sont en vous, vous permettent d'offrir à votre pays des services qui seront appréciés pour la fixation de la culture américaine".

**"Soyons des Chevaliers de la Fierté Native"**\*

*Philippe Armand Lajoie*

Les parents franco-américains liront avec intérêt cette pensée d'un confrère canadien :

Beaucoup de noms canadiens-français sont des surnoms d'honneur mérités par nos ancêtres. Tels Laforce, Bellehumeur, Lavertu, Gentil, Lesage, Vaillant, Labonté, Jolicoeur, Lajoie, Vadeboncoeur, Chevalier, Monarque, Lavoie, Taillefer, etc. Ces noms ne se traduisent pas; le faire, ce serait se déshonorer. Malheureusement, on voit beaucoup de ces noms précédés de prénoms anglais. Coiffure bien inutile, puisque les beaux prénoms français ne manquent pas.

C'est évidemment une affaire de fierté de race; un produit qui, malheureusement, devient de plus en plus rare dans les conglomérations cosmopolites comme celle où la nécessité de l'émigration avait conduit nos pères et nos grands-pères.

Sur ce chapitre, nous nous plaisons à reproduire ici ce qu'écrivait récemment M. Victor Barrette, du "Droit" d'Ottawa, journaliste de talent qui consacre une forte partie de ses labeurs à la survivance catholique et française de la jeunesse ontarienne, une jeunesse en butte aux mêmes écueils et attirances que notre jeunesse franco-américaine.

"La fierté, écrit-il, ça préserve et ça relève!"

Sont dénués de toute fierté, quoiqu'ils puissent en croire, ceux et celles qui désertent nos paroisses sans autre raison que le snobisme, la paresse ou la stupidité. Ne savent rien de la fierté, ceux qui, indifférents envers nos sociétés catholiques franco-américaines, vont ajouter le zéro de leur personnalité falotte aux chiffres qui grossissent l'influence et les finances d'autrui.

C'est sous les yeux de ceux-là — s'il y avait quelque moyen de les rejoindre — que nous voudrions faire passer les lignes qui suivent :

J'ai entendu parfois cette question: A quoi sert la Fierté?

Et j'ai répondu: A se tenir debout.

A ne pas se courber comme les lâches.

A ne pas dormir comme les paresseux.

A ne pas tromper comme les traîtres.

A ne pas traîner comme les malpropres.

A ne pas salir comme les corrupteurs.

---

\* L'Indépendant (Fall-River) 10 mars 1956.

A ne pas faire les girouettes comme les imbéciles.

La Fierté, ça préserve et ça relève. Ça sert à quelque chose, la Fierté.

Ceci s'adresse à ceux qui ont barbe au menton comme aux mioches.

Car, de Fierté, il faut en parler un peu tous les jours, et avec tous les jours, et avec tous les âges. La Fierté ne court pas toujours les rues.

Cependant, chez quelques-uns, elle est dans la peau, tant elle est naturelle. D'instinct, on se plie à toutes ses lois.

Pour d'autres, ce peut être acquis à force d'esprit d'observation, d'intérêt bien compris ou de penchant vers un peu d'idéalisme. Naturel ou acquis, c'est une richesse.

Il y a des choses qu'un esprit fier ne peut accepter. Comme il est des fautes qu'évite un cœur fier.

La Fierté est alors un préservatif. Une défense naturelle contre de petites et grandes lâchetés. Plutôt la mort qu'une tache, disaient nos pères.

Par contre, un manque de Fierté est une porte ouverte sur l'abîme. Rien n'est plus désirable pour la bêtise, parce que souvent, faute de Fierté, on commet autant de sottises que d'erreurs. C'est déjà un rabaissement qu'un manque de Fierté.

L'espace me le permettant, je vous dirais qu'il existe bien des sortes de Fiertés. Fierté religieuse, Fierté patriotique, Fierté familiale, Fierté individuelle. Et tout cela est sain, à condition que ce soit la pensée du devoir (et non un sentiment de vanité) qui tienne un homme debout.

Réfléchissez donc sérieusement, chers amis franco-américains, avant de gober les bobards de sycophantes qui vous engageraient dans une voie contraire à toutes les traditions de vos anciens, traditions religieuses et culturelles qui sont votre brevet d'appartenance à la race qui, la première, apporta en Amérique du nord la semence de la foi et de la civilisation catholiques.

Un paroissien franco-américain qui consulta son curé concernant son intention de se joindre à une société étrangère au profit de laquelle il se fait une cabale considérable, en reçut, il n'y a pas longtemps, cette réponse :

“Vous avez le droit de le faire, si vous le désirez, et personne ne peut vous en empêcher. Mais franchement, je ne puis ni approuver, ni vous en féliciter”.

Après avoir expliqué que la société en question, excellente en soi, a été établie pour le bénéfice et le prestige d'un élément en particulier, "quand ce n'est pas au détriment de tous les autres", le curé continue:

"De ceci la preuve est faite depuis longtemps pour ceux qui sont un tant soit peu au courant de ce qui se passe derrière la scène. Les Canadiens-Français ou Franco-Américains qui se font les propagandistes de cette société parmi nous ne sont, neuf fois sur dix, que des ignorants ou des tranfuges. Méfiez-vous donc.

"Veuillez croire qu'en vous écrivant de la sorte, je n'entretiens pas d'animosité à l'égard de qui que ce soit.

"Mais à chacun son bien et son affaire".

C'est digne. C'est juste. Et cela tient compte des droits de tout le monde.

#### **Remontrances d'un curé à ses paroissiens\***

*R. P. Thomas Marie Landry, o.p.*

Aujourd'hui, le 7 janvier, 1956, lendemain de la belle fête de l'Epiphanie! Au Canada-Français, les Fêtes viennent à peine d'achever, car vous savez que la fête de l'Epiphanie ou fête des Rois est une fête d'obligation là-bas, tout comme la fête de Noël et la fête de la Circoncision de Notre-Seigneur. Le cycle des célébrations ne se termine pas avec le premier Jour de l'An! L'on peut même s'y souhaiter la Bonne Année sans accroc aux convenances jusqu'au 15 janvier, le lendemain de l'octave de la fête de l'Epiphanie . . .

Ici, chers amis, tout se fait plus brièvement, plus rendement. Il y a tout d'abord l'avalanche des préparatifs de la fête de Noël, puis la fête elle-même bientôt passée, et ensuite c'est presque fini. Quelques jours plus tard les décorations joyeuses commencent à disparaître, l'arbre de Noël, dénudé, rendu au trottoir, attend le camion de la ville pour être transporté au dépotoir. Un sursaut de célébration en la nuit du premier jour de l'An et dès le lendemain, sauf en nos églises et parfois en nos parcs publiques, c'est "business as usual". La vie a tôt fait de reprendre son orientation ordinaire et sa course folle! Quelle tristesse! Nous ne prenons même plus le temps de savourer les belles fêtes que Dieu Lui-même nous a données!

---

\* Causerie du R. P. Thomas Landry, o.p., curé de la paroisse Ste-Anne (Fall-River) à l'Heure Franco-Américaine, poste WALE (Fall-River), 7 janvier 1956.



Mais trêve de toutes ces considérations. Je suis venu à l'Heure Franco-Américaine et pour vous souhaiter une bonne Nouvelle Année pendant qu'il en est encore temps et je m'exécute sans tarder davantage: A tous et à chacun d'entre vous qui m'écoutez, à tous les membres de vos familles respectives, à tous vos parents, à tous vos amis, à toute la grande famille franco-américaine de Fall River et de la banlieue, je dis, en y mettant toute la sincérité et toute la ferveur dont je suis capable: Bonne, heureuse et sainte année 1956, et pour tous les franco-américains sans exception, le paradis du Bon Dieu à la fin de leurs jours! Je demande au Coeur Sacré de l'Enfant-Jésus, par l'intercession du Coeur Immaculé de sa divine Mère et de la Bonne Sainte Anne, son aïeule, de réaliser tous les bons souhaits que je viens d'exprimer.

Chers auditeurs, je devrais peut-être m'en tenir à ceci. Mais, loquace et bavard que je suis, je considère que j'ai rarement l'occasion de m'adresser à tout le groupe franco-américain de chez-nous et je voudrais profiter de celle qui se présente aujourd'hui parce qu'il me semble que j'ai quelque chose d'assez important à vous dire. Comme dirait sans doute une de mes bonnes paroissiennes, j'ai quelques "remontrances" à vous faire . . .

Ah! je vous aime bien, vous savez, je vous aime beaucoup, beaucoup, franco-américains de chez-nous! Je vous aime, je vous respecte, je vous admire, je suis fier de vous et gare à l'étranger qui oserait s'en prendre à vous devant moi. Vous êtes un peuple élu, un peuple choisi de Dieu, un peuple gâté par Dieu dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, un peuple comblé de toutes manières, malgré toutes vos misères, tout le long de votre histoire aux Etats-Unis, au Canada et même pendant tous ces siècles où vous étiez encore dans le sein de la vieille France.

Oui, chers Francos, je vous aime bien, mais que vous me fâchez parfois ! A certains moments je vous donnerais tous les noms adressés à leur peuple autrefois par les vieux prophètes d'Israël. Devant ceux de l'Evangile, j'hésiterais un peu: "races de vipères", "séplucres blanchis", non, chers amis mais, vous n'êtes tout de même point cela! Mais peuple à la tête dure, peuple à la nuque, au cou raide, ah oui, ah oui!, vous l'êtes bien parfois.

Voyez plutôt. Je vais vous redire ce soir des choses que vous entendez depuis 50 ans, depuis 60 ans, depuis presque 85 ans, et vous ne les avez pas encore comprises. Ou, si vous les avez comprises, ces vérités vous entrent par une oreille et vous sortent par l'autre. Vous agissez, vous vivez comme si vous n'aviez pas compris, peuple si aimable, peuple tellement aimé, mais peuple à la tête tellement dure!

Pour l'instant, j'ai trois reproches à vous faire. Devant le passé vous êtes infidèles ou en train de le devenir; dans le présent, dans le

cours de votre vie actuelle, vous ne travaillez pas ensemble, vous n'êtes pas solidaires les uns des autres; enfin, devant l'avenir, devant les exigences de la vie de demain, vous manquez de foi, vous manquez de confiance en vous-mêmes et en ce que vous êtes.

Infidèles à votre passé ou en train de le devenir. Mais oui, chers amis! Votre passé vous a légué une abondante vie catholique, une belle vie américaine et une riche vie française. Que faites-vous de tout cela?

Votre vie catholique, j'admets que dans l'ensemble vous l'avez conservée. Mais est-elle pour vous aujourd'hui l'inspiration première, l'inspiration profonde qu'elle était autrefois pour vos aïeux et même, il y a quelques années, pour vous-mêmes? Catholicisme bourgeois, catholicisme emmitouflé, catholicisme de confort, de convenances, catholicisme d'assurances sur l'au-delà, n'est-ce point celui que nous cultivons de plus en plus aujourd'hui? Le catholicisme de l'amour total, du don total de soi, le catholicisme de la pénitence, du renoncement, de la fidélité absolue, de la Rédemption en Jésus, et en Jésus crucifié, connaissons-nous bien ce catholicisme-la, et surtout est-ce que nous en vivons?

Notre vie américaine, ah! nous l'apprécions beaucoup et nous en sommes très fiers. Mais notre vie américaine, cela ne veut-il pas dire en somme une vie facile, vie aisée, vie de luxe, vie de plaisirs matériels et de jouissances physiques, vie où l'on peut tout avoir sans rien payer? Où sont chez-nous les mâles vertus qui ont rendu possible la naissance et le développement de cette grande République dont nous sommes les citoyens; le sens du devoir, le goût du travail, l'esprit d'initiative, le souci de son prochain, le besoin de liberté, l'acceptation de ses responsabilités? Même les mollusques que nous mangeons facilement ici ont parfois plus de muscle et de consistance que nous.

Mais le comble de votre infidélité se réalise bel et bien lorsqu'il s'agit de votre vie française. Vous attendez peut-être, chers amis, à ce que je fasse ici une charge à fond de train contre tous ceux qui trahissent notre vie française. Détrompez-vous; pour une fois, je ne profiterai pas de l'occasion . . . Je me contenterai tout simplement de le signaler et de le déplorer. Seulement, je serais bien tenté de vous demander d'observer avec moi, une minute de silence pour tous les morts que le groupe franco-américain peut receler. Des morts, tous ceux qui acceptent de ne plus avoir l'esprit français, le cœur français, la langue française, alors qu'ils pourraient et devraient vouloir le contraire. Qu'ils reposent en paix, ces vaincus de la vie, mais de grâce qu'ils ne nuisent pas à ceux qui veulent continuer de vivre et de vivre pleinement, parmi nous leur vie française!

En somme, voilà pour le passé, chers franco-américains! Vous n'êtes pas fidèles, ah! vous êtes très gentils, vous êtes très fins, mais

j'ai encore un gros reproche à vous faire: vous n'avez pas l'esprit de solidarité que vous devriez avoir.

Vous ne vous sentez pas solidaires les uns des autres en votre foi, en votre sang, en votre langue et votre culture particulières. Chacun s'occupe de sa petite affaire, chacun va son petit bonhomme de chemin. La cohésion vivante et vécue du groupe mais c'est quelque chose qui n'existe plus ou si peu que point!

Vous ne travaillez pas au maintien de vos institutions, ou vous y travaillez très peu ou encore vous n'y travaillez jamais ensemble. Tout ce que vous avez édifié dans le passé tient encore en vertu d'un certain élan vital que vous n'essayez même point de renouveler. Dites-moi, et soyez sincères en répondant: Que faites-vous pour maintenir vos paroisses et surtout pour les maintenir comme l'Eglise vous les a données, c'est-à-dire franco-américaines? Que faites-vous pour vos écoles? pour vos sociétés nationales? pour vos jeunes? pour votre journal l'Indépendant? Surtout que faites-vous ensemble pour assurer la vitalité et la permanence de ces institutions? Combien parmi vous ne sentent même pas le devoir de solidarité qui leur incombe de travailler avec leurs congénères à la cause commune?

Le résultat? La déchéance pure et simple. Chers amis, souffrez que je vous le dise: parce que vous ne vous tenez pas, parce que vous ne travaillez pas ensemble, parce que vous n'êtes pas solidaires les uns des autres au sein de votre groupe ethnique, vous ne valez pas cher et vous n'en menez pas large désormais en notre ville. Vous avez le nombre, mais c'est à peu près tout ce que vous avez en notre milieu. Où est votre influence aux points de vue religieux, politique, économique, culturel et social? Vous n'en avez pas ou si peu que rien. A qui la faute? Pas aux autres, mais bien à vous, parce que vous refusez de vous engager à fond dans les liens d'une juste et bienfaisante solidarité.

Devant l'avenir maintenant, où en êtes-vous? Ah! chers amis, devant ce que vous devriez être, vous êtes trop souvent des timides et des pusillanimes. Vous avez peur. Vous avez peur des exigences de votre vie catholique, vous avez peur des exigences de votre vie américaine elle-même, vous avez peur enfin et surtout des exigences de votre vie française. Et quand ce n'est déjà fait, fini, vous succombez facilement à la tentation de lâcher, de céder, sur un point ou sur un autre, si cette tentation elle-même se présente à vous en des atours pas trop honteux.

Pourtant, c'est la Providence du Bon Dieu qui vous donne la vie, qui nous fait ce que nous sommes et qui nous ménage les lendemains salutaires. La vie que le Bon Dieu nous donne est belle et vaut la peine d'être vécue comme et où Il la veut pour nous. C'est ce même Dieu qui assure chaque jour aux hommes de bonne volonté les lu-

nières, la force et les grâces qu'exige leur destinée. Demain comme aujourd'hui, il y aura moyen d'assumer toutes les responsabilités que votre vie peut commander. Il s'agit d'y consentir et de le vouloir.

Dès lors, chers amis qui m'avez suivi en ce sévère examen de conscience, il s'agit pour chacun de nous de nous de retourner les mauvais vents que je viens de signaler et qui sont à la veille non plus seulement de vous empoisonner, mais même de vous asphyxier; laissons-nous emporter désormais dans les voiles de la fidélité à notre passé catholique, américain et français; travaillons ensemble à bord, à l'heure actuelle, dans la plus intelligente et la plus étroite des solidarités; voguons vers l'avenir avec une audacieuse mais sereine confiance en Dieu et en nous-mêmes. Voilà ce que la vie et notre conscience exigent de chacun de nous! Il y a moyen de le faire; eh bien! faisons-le! Je vous y convie de tout coeur, mais que Dieu lui-même plus que jamais vous guide! Je Lui demande, en terminant, de vous bénir et, personnellement, croyez-moi.

### **"Pater Noster"**\*

"Notre Père qui êtes aux cieux", soyez avec nous alors que nous nous réunissons pour travailler ensemble dans l'intérêt de notre Etat;

"Que votre nom soit sanctifié", par nous et tous nos électeurs. Puissiez-vous être connu et adoré comme le Dieu, le Souverain Maître d'une perfection infinie et la Source Suprême de toute vie;

"Que votre règne arrive", en nous et autour de nous par l'entremise de votre grâce et par l'entremise de nos humbles efforts posés en toute sincérité;

"Que votre volonté soit faite" dans l'enceinte de ce vénérable Sénat ainsi que dans chacune de nos villes et chacun de vos villages tout comme dans la céleste patrie;

"Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien", le pain de la sagesse, de la droiture et de la force;

"Pardonnez-nous nos offenses", nos erreurs, nos faiblesses et nos incompétences. Nous voulons de tout coeur pardonner à tous ceux qui nous ont offensés, à tous sans exceptions là où ils se trouvent;

"Ne nous conduisez pas à la tentation", à toutes ces tentations qui hérissent notre route, fatigue physique, dépression mentale ou morale, opportunisme, fierté, égoïsme;

---

\* Version française de la prière prononcée par le R. P. Thomas Landry, o.p., le 17 juillet à l'ouverture de la séance du sénat du Massachusetts à Boston.



“Mais délivrez-nous du mal”, du péché, de la maladie afin que, sains de corps, d’esprit et de cœur, nous continuions, chacun dans nos sphères respectives, ainsi qu’au sein de cette vénérable assemblée, à travailler incessamment pour le plus grand bien de notre peuple et la glorification de votre Saint Nom, Ainsi-soit-il.”

\* \* \*

*Les 80 Ans de Pie XII.* L’univers chrétien n’est pas demeuré insensible aux anniversaires du vénéré pontife qui atteignait ses 80 ans et la dix-septième année de son pontificat. Le cardinal Léger résumait l’hommage universel en disant: “*Le Pape apparaît ainsi au dessus de notre monde comme l’arc-en-ciel qui se lève sur la tempête. Son enseignement fixe notre intelligence vers le vrai. Son sacerdoce nous donne la force de pratiquer le bien. Sa présence sur la terre est la preuve irréfutable de la réalité d’un monde invisible. Sa blanche silhouette est une pointe de lumière qui prend sa source au Ciel.*”

Plus de 40,00 personnes représentant 50 pays se réunissaient dans la basilique Saint-Pierre de Rome, le 11 mars pour recevoir la bénédiction du Saint-Père. A l’extérieur la neige couvrait le sol. La messe fut célébrée par le cardinal Tisserant. A ces hommages s’ajoutaient sûrement par dessus les mers, ceux de tous les Franco-Américains dont le culte envers la personne du Pape a toujours été entier et indéfectible.

*Primat du Canada.* Ce fut une immense joie pour le Canada, le 26 juin, lorsque la nouvelle parvint que le siège de Québec était élevé par Rome au titre primatial et que S. E. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec devenait le premier primat de l’Eglise au Canada. Le siège de Québec remonte à 300 ans, soit en 1657, alors qu’il était créé vicariat apostolique et diocèse en 1674.

Le siège primatial de Québec s’ajoute à ceux de Lyon (France), Tolède (Espagne), Salzburg (Allemagne), Varsovie (Pologne), Prague (Bohème), Maligne (Belgique), et Gran (Hongrie). La cérémonie de l’installation solennelle eut lieu dans la basilique et fut présidée par S. E. Mgr Giovanni Panico, délégué apostolique au Canada, le 7 juin.

*La Famille Gendron* dont Frédéric Gendron a préparé trois volumes, se réunissait le 5 août à Ste-Anne-de-Beaupré par un déploiement intéressant. Des centaines de membres des familles Gendron en Amérique assistaient. Le programme comportait aussi la visite de l’Ile d’Orléans, un grand ralliement au palais Montcalm avec pageant historique en quatre tableaux.

Ce 3ième centenaire de l’arrivée de Nicolas Gendron fut marqué par l’érection d’un monument érigé dans le petit cimetière de la paroisse Ste-Famille à l’Ile d’Orléans.



*Université de Sudbury.* Enfin à partir de décembre, le Collège Sacré-Coeur (Sudbury), fondé en 1913 par les pères jésuites, possédait sa charte d'université. Le Droit écrivait: — *"l'histoire du Collège symbolise la résistance et l'épanouissement des Franco-Ontariens du Nord-Ouest de la province. Elle est une manifestation de leur foi robuste dans l'avenir. Elle rappelle à tous ceux qui sont prêts à démissionner, que si l'on veut bien s'aider, le Ciel nous aidera."*

### Archives du Massachusetts

L'un des plus précieux dépôts d'archives aux Etats-Unis est bien celui du Massachusetts. Bien que Boston a souvent été appelé l'Athènes d'Amérique, il arrive que les archives de cette métropole sont dans une situation de logement déplorable. Nous savons par ailleurs que plusieurs de ces documents ont une valeur unique et irremplaçable remontant au tout début des colonies de la Nouvelle Angleterre.

Actuellement l'état de ces archives est tellement précaire que leur préservation est exposée à une détérioration certaine et irréparable à moins que la situation ne soit corrigée très prochainement.

C'est ce que comprit la Massachusetts Civic League il y a quelques années lorsqu'elle entreprit d'alerter l'opinion publique sur un sujet aussi important. Dans l'édition du Christian Science Monitor (Boston), 31 octobre 1955, Emilie Tavel dressait un réquisitoire sévère dans lequel elle déclarait: *"History poorly housed"* et disait devant les lenteurs inexplicables *"somehow the matter has got hung up in a currently vague plan for a new state office building . . . meanwhile, papers which document precious waymarks along mankind's path to self-government languish in neglect."*

Ce fut surtout M. Kenneth B. Bond, chairman du Comité des Archives de la ligue qui mena le plus intense travail de représentation auprès des législateurs. Appuyées par plusieurs citoyens sérieux, la ligue fit appel à tous les groupes intéressés pour déclencher une véritable campagne. Dans un appel il déclarait: *"The Commonwealth of Massachusetts is the owner of more important historical documents than any other state. To mention just a few, we have the original Colonial Charter, treaties with the Indians, correspondence between patriots in the years just preceding the American Revolution, letters of George Washington, and of course our State Constitution. These priceless documents are in the custody of the Secretary of State, but he has not been given funds necessary for their proper preservation and display. They are being stored in a leaky attic room of the State House, which is something of a disgrace to those of us who know what some other states are doing for the care of their archives."*

Me Belliveau, membre de la ligue se faisait un devoir d'intéresser la société historique à ce projet, soulignant que de nombreuses pièces dans les archives du Massachusetts intéressaient les Acadiens et la Nouvelle France et que ces imprimés étaient exposés au même sort.

Sur la demande du bureau, le président adressait donc un communiqué au Committee on State Administration dans lequel il déclarait:

*"La Société Historique Franco-Américaine wishes to offer its earnest support in favor of the laudable efforts being made to obtain proper housing, preservation and accessibility for the archives of the State of Massachusetts.*

*"Our society feels that any investment for that purpose would indeed be very small compared to the loss of such irreplaceable documents through gradual deterioration.*

*"It is unbelievable that such a unique and priceless collection of records should not be given the utmost care for the benefit of the whole nation.*

*"La Société Historique firmly hopes that some favorable action will be taken on the measure now before your Honorable Committee, so that we may soon learn that the Archives of Massachusetts are being well preserved and treasured by our people.*

Le président assurait ensuite la Ligue de l'entière collaboration de la Société. Il disait donc:

*"Our society is most anxious to cooperate with the Massachusetts Civic League in its efforts to obtain urgent amelioration in the preservation of the State's Archives. We all appreciate fully the value of these records.*

*Bridges, highways and buildings can be replaced but never the original documents that have woven our common heritage."*

Entre temps un projet de loi H1476 était déposé en chambre par M. Bond avec un plan d'immeuble convenable s'élevant à environ un million. On soulignait le fait que l'Etat du Tennessee venait d'approprier deux millions et demi pour un projet semblable.

La lutte fut bien menée, plusieurs séances de comité eurent lieu et le 22 août M. Vernon Hitkins, président de la Ligue pouvait déclarer: *"The League has performed another great public service and we salute our Archives Committee and its able chairman, Kenneth Bond. Until the League became active for this much needed improvement little progress had been made and now by determined well directed effort, we are at last on the brink of success.*

Il ajoutait: "*Provisions for the construction of an archives building has been included in the capital outlay program of the Commonwealth by the Legislature. We have lifted this item from the engrossed bill and reproduce it herewith:*

8157-08 *For the preparation of plans for, and for the construction of, an archives building on the state house grounds, including the cost of furnishings and equipment . . . \$1,005,000.00*

Le gouverneur Herter promettait de signer le projet pour mettre fin à une inquiétante situation au sujet des trésors et richesses documentaires du Massachusetts. La société était heureuse d'avoir contribué sa part.

## X

### Journal Intime

(Henri d'Arles)

Dans un beau cahier, couverture en maroquin avec estampe de son blason et sa devise "Altare tua Domine", Henri d'Arles commençait son journal intime le 1er octobre 1923. Il devait le tenir avec des sautes jusqu'au 20 mai 1930, quelques jours avant sa mort survenue à Rome le 9 juillet. Rédigé dans une écriture fine et souvent difficile à comprendre il remplit plusieurs pages sur papier japon, environ 200 pages.

Mgr L. J. A. Doucet parent, bienfaiteur et exécuteur d'Henri d'Arles me confia ce journal en 1930, me demandant de le détruire si je le jugeais à propos. Après l'avoir lu, j'ai préféré le conserver en lui enlevant certains passages. On pourrait blâmer un tel procédé. J'ai hésité longtemps et je crois avoir bien fait et je suis certain que la mémoire d'Henri d'Arles n'en souffrira pas et qu'il me remercie d'avoir agi ainsi.

Des études ont paru sur le compte de ce brillant écrivain, mais jusqu'à ce jour personne n'a pu pénétrer son âme. De fait très peu de gens l'ont connu dans l'intimité. Henri d'Arles était un personnage assez mystifiant. On ne savait jamais ce qu'il pensait véritablement. Plusieurs l'ont jugé différemment.

La lecture de ce journal aidera certainement à proliférer sur sa vie de nouvelles perspectives. L'Institut Canado-Américaine a acheté ses manuscrits écrits de sa main et tous bien reliés. Le journal fait partie de ses oeuvres. Le bulletin publiera celui-ci par tranches et des critiques y puiseront de nouveaux renseignements. Ainsi, Henri d'Arles sera peut-être moins "incompris" comme il prétendait l'être de son vivant.

Dans la page liminaire de son journal, Henri d'Arles écrit donc : "Ce journal, que depuis longtemps je voulais tenir, a été commencé au soir du premier octobre 1923. Il sera mon confident, mon secours et mon refuge. S'il va jusqu'à la postérité, il sera un témoignage de ce que j'ai aimé, de ce que j'ai souffert. Sans recherche, avec simplicité et loyauté, mon âme va se projeter sur ces pages.

"J'y dirai ma parole intérieure et véritable et inconnue de tous. J'y étalerai mon coeur". Henri d'Arles avait alors 53 ans. Il était vicaire à St Antoine, de Manchester, N. H., auprès de son parent M. l'abbé Doucet. Il rêvait de terminer sa carrière dans une grande entre-

prise littéraire. Il voulait s'immortaliser dans une "Vie de Jésus". Ce fut la raison de son installation dans la ville éternelle. Il ne laissa aucune trace de cette entreprise.

Comme plusieurs écrivains, Henri d'Arles jouissait de se voir imprimé. Il publia donc plusieurs pages de son journal dans *Miscellanées*, en 1927 aux éditions du *Mercur*e à Montréal. On en relève des passages refaits dans "Art et Nature", *Fragments* et "Carnet d'un solitaire."

\* \* \*

lundi, 14 octobre 1923

. . . Je sors de l'hôpital où m'ont retenu des jours de cruelles souffrances. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas commencé plus tôt à jeter sur ce cahier mes notations intimes. Par une coïncidence où j'ai cru qu'il y avait de l'ironie, (quand l'on est à la douleur, l'on est porté à tout interpréter dans un sens défavorable,) je l'ai reçu le jour même où le chirurgien, ayant déclaré grave mon cas, m'ordonnait de me soumettre à l'opération urgente. L'issue était inquiétante. Ne serait-elle pas fatale? Nul ne pouvait le dire. Et je me demandais en contemplant cette belle couverture en maroquin rouge, ce papier fin, si je n'avais pas fait préparer tout cela en vain, si le temps me serait laissé de venir ici chaque jour parler avec moi-même et exprimer mon âme. Cette pensée me remplissait d'une mélancolie où il y avait du dépit contre le sort. Mais, l'art a triomphé d'un mal dont les ravages étaient si rapides. Les prières faites pour moi m'ont soutenu et ont parachevé l'oeuvre des hommes. J'ai enduré des tortures, il est vrai, qu'importe, puisque la vie a triomphé. Et me revoilà, au milieu de toutes mes choses familières, dans mon cabinet de travail qui s'emplit peu à peu de livres . . .

J'ai été admirablement soigné dans cet hôpital privé (hôpital privé du docteur Foster) dont l'atmosphère est celle d'une maison de famille et où l'on vous fait oublier la maladie. Pourquoi entourer les infirmités humaines de tout un appareil de tristesse, comme cela est dans les grands hôpitaux? N'est-il pas déjà assez pénible d'être souffrant, réduit à l'impuissance sans que tout vous rappelle votre état? Le milieu joue un tel rôle à cet égard. S'il est serein, riant, embaumé de joie douce, non seulement l'âme en profite, mais le corps. Il y a réaction heureuse de l'un sur l'autre, et les ressources latentes jaillissent.

Depuis le chirurgien jusqu'à la dernière des gardes-malades, tout ce monde est protestant. Mon infirmière de nuit est même israélite. Cependant, chez qui aurais-je trouvé plus de soins délicats, plus d'attention, une sympathie plus vraie et plus constante? Fi des barrières religieuses, des strictes catégories où l'on parque les âmes! Je ne veux plus entendre nommer d'exclusives contre les âmes, parce qu'elles appartiennent à un autre culte extérieur que le mien. Où s'arrêtent les frontières du véritable catholicisme? Le Christ n'a-t-il pas



donné comme le signe de sa religion, de la religion de l'avenir, toute enclose en son message, le culte en esprit, en vérité? Mais les hommes ont divisé, ont séparé. Et voici le monde morcelé en une infinité de sectes qui voisinent sans se connaître, sans se pénétrer, sans s'aimer, quand au fond, il y a de multitudes d'âmes, dans les unes et dans les autres, qui sont imprégnées de l'essence du christianisme, et qui par conséquent sont les disciples de Jésus et doivent être considérées comme appartenant à l'âme de l'Eglise. Car c'est la notion que l'on perd de vue, nous catholiques, dans notre appréciation des sectes dissidentes et même des religions étrangères à savoir que l'Eglise a une âme, laquelle ne connaît pas les bornes fixées, supprime toutes les classifications artificielles et va réclamer et cueillir jusqu'aux confins de l'univers, les cœurs bien faits, les esprits droits. Ils sont siens par la grâce de Dieu. O douce et compatissante infirmière, j'ai été édifié de votre tenue, consolé par votre charité empressée, discrète, généreuse! Vous avez contribué beaucoup à aggrandir mon horizon intérieur. Grâce à vous, aux exemples supérieurs, que vous m'avez donnés, pendant ces jours et ces nuits où ma pauvre tête meurtrie s'abandonnait à vos mains expertes à panser toutes les blessures, il me semble que je vois mieux le domaine infini où s'étend la religion du vrai Dieu . . .

2 octobre

Vers onze heures, je suis allé à l'hôpital pour un pansement. Le temps était superbe, chaud soleil. Pas de vent. Seulement des souffles tièdes comme des caresses. En attendant que l'on fut prêt à me recevoir, je suis resté sur la veranda, à me laisser baigner de rayons. Il y avait là une jeune mère, avec son enfant. Celui-ci me regardait avec de grands yeux et me souriait et semblait comprendre. Que se passe-t-il dans l'âme d'un enfant même tout petit! Qui peut dire à quelle heure il séveille à l'intelligence? J'ai passé l'après-midi dans les bois, près de cette source abondante et pure où j'aime à aller. L'air que l'on respire là sent le baume et l'encens. Les grands pins, sous l'action de la chaleur, exhalent leur essence si profondément saine. Et il n'y a personne à cet endroit. Mes rêveries ne se heurtent à rien d'humain. Je puis les laisser se dérouler librement. J'ai songé à ma condition présente, et il me venait comme des sanglots. Les travaux du ministère sont lourds et nombreux; ils prennent un temps que j'aimerais tant donner à l'art. Le milieu où je l'exerce, loin d'offrir à ma pensée le moindre étincelant, l'opprime plutôt et l'étouffe . . .

3 octobre

Le calme m'est à peu près revenu. Je suis si impressionnable que je ne me fais pas d'illusion sur sa durée. Un souffle m'agite. Je suis comme le roseau, comme la feuille ou le brin d'herbe. Ce n'est qu'à force de raison que je parviens à dominer cette sensibilité vraiment excessive. J'admets que j'ai ces jours-ci quelque excuse à mes

variations d'humeur, à mes dispositions soudaines. Car, si la douleur ne me tient plus, je subis la réaction des opérations répétées qui ont trop tendu mes nerfs. Rien d'étonnant qu'ils fléchissent maintenant.

J'ai passé une bonne matinée de prière et de travail. Dieu me reprend. En ses bras je retrouverai la sécurité. Il me reprend en ce sens que je lui ai un peu échappé pendant ma maladie. Ah! qu'il est prudent de profiter de la santé pour prier. Quand l'on est souffrant, l'on y pense pas, l'on ne peut pas. A quelle impuissance totale, et dans tous les ordres, l'on est vite réduit! Mais cette annihilation même de toutes les facultés peut se transformer, si l'on l'accepte bien, en la plus belle des prières.

Et mes travaux, j'y suis aussi, revenu. Aujourd'hui, j'ai fait pour le journal anglais, (Manchester Leader), un petit article sur Robert Frost, ce grand poète américain qu'une étude parue dans la Revue des Deux Mondes du 1er septembre sous la signature de Albert Feuillerat m'a révélé. Frost habite assez près de moi, au pied des Montagnes Blanches, dans une nature embaumée. Sa carrière fut curieuse. Lui aussi, pour percer, pour se faire accepter de ses compatriotes apathiques à ses efforts, il lui a fallu passer les mers. C'est en Angleterre que son talent a été reconnu par de hauts critiques. Sa renommée, une fois consacrée là-bas, s'est insérée d'elle-même dans l'admiration des siens. Il vit proche des choses, en contact avec les bois, les champs, les ruisseaux, et les fermiers qui ont aussi une âme. Il observe, il écoute la musique éparse dans la nature et dans la vie. Cette harmonie diffusée se recompose en lui, s'accorde dans sa pensée. Il donne une voix au monde qui l'entoure, *Vox clamantis* . . . n'est-ce pas la fonction du poète? J'ai porté mon petit travail aux bureaux de rédaction. On l'a aimé. C'est trop gentil. Je sais qu'il n'est pas digne d'être publié. Je ne sais pas l'anglais suffisamment pour écrire dans cette langue. Ma pensée est gênée dans son expression . . .

4 octobre

Le ministère tel qu'il se pratique ici n'offre aucun attrait pour moi, absolument aucun. Nous avons affaire à une population humble, ignorante, à des âmes en lesquelles la grande culture spirituelle est impossible. Ce sont des terres en friche. De tous les travaux que j'ai à accomplir pas un seul n'a le moindre charme humain. Et cela est terrible à envisager. Je sais bien qu'au point de vue surnaturel, il y a là de grandes occasions de mérite. Mais ne serait-il pas légitime de trouver un peu de goût à ce dur labeur? Ma récompense est lointaine, dans l'au delà. De satisfaction immédiate, je ne puis espérer en ressentir. Tous me contrarie, tout me heurte, tout me blesse, et souvent la besogne est si accablante qu'elle épuise. Le grand effort d'abnégation, de renoncement qu'elle m'inspire fait tort à ma santé, je ne m'en apperçois que trop. Comme je demande un changement! Mes prières sont tendues vers cet objet. Passer des heures au con-

fessionnal, donner de mon temps aux visites de malades, voir le meilleur de mes journées pris par tous les soucis paroissiaux, n'est-ce pas désolant? Je voudrais écrire, réaliser tout ce que j'ai dans la tête, donner un corps, une forme à tous mes rêves. Car les années s'écoulent rapides, je suis sur le versant occidental de la vie, je le descends vite. L'on est pas prêtre pour soi, mais pour les autres. Le martyre n'est pas dans le seul fait de donner son sang d'un seul coup. Consumer son existence à petit feu au service d'étrangers, en consacrer l'essentiel à des âmes inférieures, desquelles l'on ne peut rien attendre, n'est-ce pas un sacrifice très grand! Vers quatre heures après midi, le ciel est devenu très sombre — une fine pluie est tombée . . .

5 octobre

Ce matin, j'ai porté la communion à de pauvres malades. Quand j'étais si souffrant moi-même, je me suis promis d'exercer généreusement, largement, mon ministère de charité. Je ne crois pas avoir manqué aujourd'hui à ma résolution. Quel secours est la visite de Dieu à une âme et à un corps en détresse! Le prêtre ne doit pas se considérer comme l'instrument purement matériel de l'opération miséricordieuse du Christ envers les malheureux. Il faut qu'il prépare ceux-ci à sa venue, et qu'il collabore, à force de sympathie et de tendresse, à rendre plus efficace l'action de son maître.

Dans l'après midi, je me suis longuement reposé. Mes nerfs ébranlés ont besoin de calme. Dès après le déjeuner, pendant qu'en bas se réglait une affaire fort ennuyeuse et à laquelle je n'avais pas à me mêler, je me suis enfermé dans mon cabinet de travail où j'ai lu. Puis j'ai dormi paisiblement. Il semble que mes préoccupations disparaissent. Cela est si absurde, si peu chrétien surtout, se tracasser, se fatiguer la tête dans de vaines angoisses. Providence céleste, ne suis-je pas votre chose?

J'ai fait une longue marche, à pas lents, jusqu'au cœur de la ville. La marche est saine quand elle n'est pas précipitée, et que le cerveau ne travaille pas. Je sentais comme une libération. Tout mon être se dilatait. Serait-ce enfin la sérénité tant désirée? Passé une heure avec mon ami, French (peintre) dans son atelier. Il est très grand artiste. C'est un pur autodidacte. Il s'est formé lui-même. Je recueille des documents pour un article sur son oeuvre que je veux envoyer à une revue de Paris. J'aurai plaisir à dire tout mon sentiment sur cet honnête et probe idéaliste, voilà des années que je le fréquente. Et je lui trouve toujours plus de qualités morales. Sa dévotion à l'art se fait plus intense à mesure qu'il vieillit. Il a soixantedix ans. Tout lui est prétexte à exprimer un nouvel aspect de son être intérieur. Il vient de terminer des fleurs, une toile assez grande où les dahlias sont si beaux.

6 octobre

La vie en société peut avoir ses avantages. Mais que d'inconvénients elle entraîne, pour l'artiste surtout! Que de pertes de temps elle occasionne! "Ma vie est morcelée" me disait M. René Bazin, en février 1922. Et il semblait en jouir. La mienne l'est aussi. Hélas! que de minutes il faut sacrifier. Je ne parle pas de celles que ma vocation m'oblige à consacrer aux oeuvres du ministère. Celles-ci perdues humainement, ne le sont pas au regard divin. Je les retrouverai là-haut, brillantes comme des diamants. Je fais allusion à tant de rencontres vaines que m'impose ma situation, à tant de conversations qui portent sur des sujets banals, et d'où je ne sors pas plus riche d'une seule idée.

Aujourd'hui, j'ai rêvé d'une petite maison gaie et chaude, où je serais seul avec mes livres, une maison dans un beau paysage agréablement accidenté, près d'un bois, d'un cour d'eau chantant. Je n'aimerais pas le voisinage d'un étang ou d'un lac. L'étang a quelque chose de morne. Un lac, cela est mystérieux, énigmatique. Mais un ruisseau coulant parmi les pierres, voilà qui est vivant, sonore et varié. Quelle serait ma liberté alors! Je pourrais obéir aux mouvements, à tous les caprices de l'inspiration, ce vent de l'esprit, qui souffle où il veut, et nul ne sait d'où il vient ni où il va. Il ne me plairait pas non plus de voir à l'horizon de trop hautes montagnes. Les hautes montagnes écrasent de leur masse. Des côteaux modérés, une ligne de vallées et de collines, et des bois profonds. Et dans ce cadre mon petit chez moi sobre et moelleux . . .

Les oeuvres de French me prennent de plus en plus. Il comprend la nature, la peint avec tant de sincérité. Cet après midi, je suis allé encore à l'atelier. J'étais sous une impression de dégoût et d'ennui. J'avais l'impérieux besoin de m'évader dans l'art. Je me suis arrêté longuement devant une gerbe de glaieuls de toute nuance s'échappant négligemment d'une poterie d'un vert éteint. A gauche, un petit encrier en porcelaine de Chine. Comme lecture de fond ces jours-ci, j'ai le "*Stupide 19<sup>e</sup> siècle*". Cela me semble bien supérieur à son "*Hécatombe*", mieux composé, plus pensé. La thèse n'est-elle pas cependant tendancieuse? Elle a le ton d'un réquisitoire. Daudet ne connaît guère les nuances. C'est un forcené démolisseur. Il y va à tour de bras. Certaines idoles méritaient ses coups. Son style est de verve. Il a des comparaisons infiniment amusantes, mais l'esprit critique est nécessaire à qui pratique Léon Dandert.

7 octobre

Le dimanche surtout, je ne m'appartiens pas, la première partie de la journée. Si du moins le ministère était moins purement matériel. Et si la population à laquelle l'on s'adresse était plus intéressante! Mais que ces esprits sont obtus! Je leur parle, et je me demande s'ils



me comprennent, j'emploie pourtant un langage bien simple. Qu'il vienne donc le jour où j'aurais ma chapelle et où je serai seul avec Dieu et où je n'aurai plus à me dépenser pour de demi-sauvages comme sont nos gens d'ici!

Le Manchester Union a publié mon article sur Robert Frost. Le rédacteur n'a changé qu'un mot ou deux. Le reste a passé absolument tel que je l'avais écrit. Mon anglais est-il vraiment assez correct? Sais-je assez cette langue pour la manier littérairement? ou bien n'a-t-on pas été pour moi d'une indulgence extrême? C'est plutôt ce dernier cas. Un portrait du poète était donné. Frost a une belle tête pensive. Je crois que je sympathiserais avec cet homme!

Le soleil couché, j'ai regardé le ciel, là-bas, vers l'ouest. Tout au bas de l'horizon s'étendait une ligne rose, un ourlet joliment nuancé. Le couchant était vert tendre et transparent. Cela me rappelait certaines nuances observées en Orient . . .

8 octobre

Matinée entière passée à mon bureau. J'y ai prié, lu, rêvé. Ces heures calmes sont toujours les meilleures. Je me retrouve moi-même dans le silence. Il est rare que la compagnie des hommes, me plaise: souvent elle me heurte, me trouble, me désoriente. Si je vivais avec de vrais amis, mon cœur se dilaterait. Au lieu qu'ici il se ferme, se replie. Je suis obligé de me surveiller. Un mot, un seul mot, peut-être mal interprété et me causer beaucoup d'ennuis. Dans l'air que je respire, je sens comme une hostilité. Dans mon cabinet de travail, du moins, je suis chez moi. C'est là que mon âme reprend son équilibre.

Dans l'après-midi longue visite à l'atelier de French. L'artiste me laissa seul avec ses oeuvres; tableaux, dessins, gravures sur bois. J'ai pu laisser toutes ces choses, dont quelques unes admirables, me faire leurs impressions. Rien ne me pressait. Je regardais, et ensuite, je fermais les yeux et contempiais intérieurement ces réalisations. Je crois avoir suffisamment de documents et de sensations personnelles pour bâtir un article sur l'oeuvre de ce grand peintre, peu apprécié en ce milieu. Ce soir, je suis descendu à pied à la gare pour un départ.

9 octobre

Un bien ennuyeux contretemps m'attendait aujourd'hui. Je pensais pourtant en avoir fini avec ces anthrax. Or depuis samedi, quelque chose se formait dans le haut du cou, pas loin de l'oreille. Je sentais grossir cela d'heure en heure. C'était comme une brûlure. Ce matin, j'ai dû aller à l'hôpital pour un dernier traitement à la plaie ancienne. Le chirurgien examina ce qui venait d'apparaître. Il n'y avait pas de doute — reprise du mal. Encore une opération. Mon Dieu que vous m'éprouvez! Mais soyez béni. La souffrance est si



purifiante. Vous voulez que je m'abandonne à votre sainte volonté. C'est fait. Donnez moi seulement la force de tout accepter sans me plaindre, avec allégresse même. Ce seront des heures tristes, que j'aurai à passer. Votre grâce me les allègera, et même les rendra fécondes. L'inaction nécessaire où me voilà réduit pour quelques jours sera plus utile aux âmes que tous mes soins et toutes mes démarches. Je reconnais m'être trop appuyé sur les consolations humaines, durant l'épreuve des semaines précédentes. Elle m'ont finalement manqué. J'ai fait l'expérience de tout ce qu'elles ont de vain et de court. C'est vous et vous seul, que j'aurais dû chercher et en qui j'aurais dû me réfugier dans mon angoisse. Mon Dieu, je vois plus clair maintenant, je vous invoque, je vous réclame, je me remets entre vos mains. "Et que faire en un gîte, à moins que l'on y songe!" —

Forcé de rester chez moi au lieu de me perdre en d'inutiles songeries, j'ai terminé les 200 pages qui me restaient à lire du Stupide XIX<sup>e</sup> siècle de Léon Daudet. C'est un livre très fort et d'une parfaite santé. C'est un tonique puissant. Je crois sa thèse très juste et très vraie d'un bout à l'autre. Seulement, présentées dans un raccourci énergique, ses considérations font l'effet d'être outranciées. Au fond elles sont pondérées. C'est la forme sous laquelle elles se produisent, éloquentes, serrées, avec des pages d'un grand sentiment poétique, qui donne l'impression d'exagération. J'y ai cueilli une phrase qui m'a paru convenir à mon état présent: "la souffrance dans la chair porte, tant qu'elle n'est pas accablante, de la lumière dans l'esprit" (p. 226). Oui, que ma douleur physique soit source de clarté surnaturelle. Au milieu de tous mes ennuis, j'ai encore bien du bonheur, puisque je peux lire, et que tous ces malaises ne font qu'activer, semble-t-il les opérations de l'esprit. Merci, mon Dieu.

10 octobre

Je me laisse vivre. Je me soumets aux ordres supérieurs. Tout cela — cette souffrance contrariante, et la réclusion qu'elle amène, et l'espèce d'ostracisme social auquel elle me condamne — est voulu de Dieu pour me permettre d'expier, de méditer, pour m'exercer à la patience, pour mon bien spirituel par conséquent. J'adore cette disposition de la Providence. Je comprendrai plus tard la raison dernière de cette épreuve. Peut-être sera-t-elle suivie d'une grande joie? En tout cas, elle m'est utile, nécessaire même, je le sais, je le crois et je veux l'embrasser telle qu'elle m'est faite.

J'ai terminé la vie de Renan. J'avais vingt ans quand je la lus pour la première fois. Inutile de dire que je n'ai pas réussi à retrouver, à ressentir l'impression qu'elle m'avait faite alors, quand j'en étais à mes premières études théologiques. Cependant, même alors, et si faiblement armé que mon esprit pouvait être contre une telle oeuvre, son caractère de faiblesse, d'inconsistance m'avait frappé. Qu'est-ce donc aujourd'hui? Ce gros ouvrage me semble fait de paille ou de vent.

A-t-il opéré dans les âmes tous les ravages qu'on lui prête? Il fallait alors que ces âmes fussent aux trois quarts conquises à l'erreur avant tout contact avec ce livre. Le succès qu'il a eu me paraît, à distance, invraisemblable et inexplicable. Comment l'opinion Européenne s'est-elle laissé éblouir à ce point par cette molle et fluide histoire! L'on parle de substance littéraire. Et précisément, la vie de Jésus est loin d'être, comme oeuvre d'art, comme style, la meilleure chose que Renan ait écrite, tant s'en faut. Je la donnerais toute pour telle page de ses "*Dialogues*" ou de ses "*Souvenirs*". M. Léon Bérard parlant, le mois dernier, à la Sorbonne, pour la commémoration du Centenaire de Renan, a émis cette idée subtile que Renan avait amené beaucoup d'esprits à l'idée religieuse que ses oeuvres étaient à l'origine de ce mouvement de retour vers le catholicisme qui se manifeste parmi l'élite contemporaine. Cela est fort possible. Les orthodoxes le jugent très sévèrement, et c'est leur rôle, et l'homme le mérite. Qui sait pourtant si, pour beaucoup, ses ouvrages n'ont pas eu l'effet inattendu de déterminer leur conversion? Il a constamment attiré l'attention sur la question religieuse, il lui a consacré sa vie. Par un de ces coups dont la Providence est coutumière, il a pu se faire que cet auteur ait éveillé dans les âmes une curiosité qui devait, peu à peu, les conduire jusqu'au terme, jusqu'à la vraie lumière. Et ainsi son travail de négation aurait abouti à ce paradoxe — la reviviscence de la Foi, dans une génération éprise de la libre pensée . . .

11 octobre

Peu de chose à noter aujourd'hui. Dans la matinée, il m'a fallu aller encore à l'hôpital pour un traitement. L'on m'a fait souffrir. Mais je n'ai exhalé aucune plainte. J'ai pensé à toutes mes offenses, à toutes les faiblesses de ma vie, et j'ai offert en expiation ces instants si durs à passer. Est-il vrai que cela puisse être accepté par celui qui nous juge? Et pourquoi pas? Si nous n'avons pas été créés pour le péché, nous ne l'avons pas été non plus pour la douleur? L'acceptation généreuse de celle-ci doit faire contrepoids et aider à s'établir l'équilibre compromis et rompu par l'autre. Aussi, la vie met à notre portée les moyens de restaurer notre beauté intime. Cette restauration s'opère par la souffrance . . .

Des fenêtres de l'hôpital, je voyais les arbres du parc Derryfield estompés dans une vapeur lumineuse. Leurs feuillages dorés, jaunes, rouges, constituaient un décor magnifique. L'automne ici revêt les bois d'une incomparable parure. Avant de se dépouiller les arbres donnent à nos yeux une fête divine; ils s'incendent, s'ensanglantent: leur sève mystérieuse s'épanouit en des carnations humaines. Comme cela est beau . . .! C'est un moment idéal.

Non rien ne s'est passé aujourd'hui pour moi. Parfois, je voudrais qu'il en fut toujours ainsi, que ma vie s'écoulât comme l'eau d'une calme rivière. Je crains les émotions. Ne sont-elles pas néces-

saires toutefois à l'inspiration artistique? Toute création de pensée germe dans le mouvement . . .

12 octobre

. . . je passe le jour sur les collines. Hier l'artiste French m'y avait donné rendez-vous. J'y arrive peu après onze heures et je le trouve installé depuis le matin au bord d'un tournant de la route, en train de pousser un tableau. Ce sera une belle chose: au premier plan, le chemin qui zigzague, encadré de feuillages automnaux — ruban d'or — où, par endroits dansent des ombes légères. Comme fond, le profil des montagnes. A cette heure, elles sont recouvertes d'une gaze subtile où je distingue du bleu très pâle, du violet délavé, du gris perle, du mauve. Les masses énormes paraissent assoupies sous cette voilette d'une nuance indécise, difficile à saisir pour l'oeil et pour le pinceau. Je laisse le peintre à son travail et viens m'asseoir sur un monceau de pierres. Mon regard descend sur les bois remplissant l'ample vallée au creux de laquelle est le village. L'automne a paré les arbres de couleurs somptueuses: jaune clair, orange, grenat, pourpre, marron, rouge vif. De place en place le vert sombre, éternellement le même, des pins. Au delà, fermant l'horizon, la ligne des montagnes. Pas d'arêtes, ni de pics, ni d'échancrures. Des contours moelleux, encore étoffés par cette écharpe qui épouse leurs formes, accentue la grâce de leurs longs balancements, situe leur masse dans une plus lointaine perspective, leur donne l'attrait de l'indistinct presque de l'irréel. Une chose essentielle à l'harmonie d'un paysage manque ici. Pas de pièce d'eau. Pas de miroir où la vue puisse se retremper et jouer avec les reflets idéals de toute cette nature. Il y a bien une petite rivière sinueuse au plus profond de la vallée. Son cours ne m'apparaît pas: je n'entends même pas monter la note fluide . . .

Quatre heures de l'après midi, la draperie tendue sur les monts, et qui, ce matin, avait quelque chose d'aérien, s'épaissit; elle retombe plus lourdement. L'on dirait presque un brouillard. Sous cette brume toujours nuancée, les masses prennent un plus grand recul. D'énormes distances semblent nous en séparer. Le silence des choses devient solennel à l'approche du soir. Que ne puis-je m'établir dans la paix de ces campagnes! Leur sérénité se communiquerait à mon âme, qu'un souffle agite, que meurtrit le contact des hommes. La nature est infiniment secourable aux tempéraments d'artistes, par tout ce qu'elle verse de divine quiétude. Je me sens si peu armé pour les luttes quotidiennes. Ma vie ici, est comme haletante. Mon Dieu quand me tirerez-vous de pareils entours? Je perds des heures et des heures simplement à tâcher de remettre en moi le calme, de réprimer les révoltes intérieures. Dans une lettre à Julina Carraud, Balzac dit que l'on ne comprendra jamais bien quel phénomène c'est qu'un écrivain. A une semblable organisation, il faut un milieu particulier, des intelligences respectueuses de son extrême sensibilité . . .

Voici le soleil enveloppé tout le jour de vapeurs, se dégage nettement, sans rayonner, sans projeter le moindre éclat, — boule ronde, orbe d'or mat plaqué sur un fond neutre. Plus tard, la belle boule d'or pur tourne à l'orange, puis au rose, au vieux rose éteint, fané, ainsi que mes illusions, et enfin elle s'efface. L'ombre envahit les champs, les côteaux, s'élève en bouffées danses de la vallée. Dans ce soir au dessus de ces ténèbres émergent longtemps, avec persistance, les tons rouges, jaunes, vert léger, pourpre, des feuillages d'automne. Une splendeur continue à monter du sol.

13 octobre

Ce matin, tout était noyé dans la brume. Et les bruits s'éteignaient dans cette fine ouate flottante. Un roulement de char, un sifflet d'usine, un son de cloche, tout cela semblait venir de très très loin. La voix humaine, entendue à travers cette buée, prenait une allure mystérieuse. Pareil effet se reproduit fréquemment, les matins d'automne. Cela est charmant. Cela met du rêve dans l'atmosphère . . .

14 octobre

Encore un dimanche. Il y avait une brume épaisse ce matin aussi. C'était si étrange de voir des formes se mouvoir dans cette vapeur. A mes fenêtres perlaient des gouttelettes. Le sol était humecté comme d'une pluie. J'ai passé la journée presque entière dans mon cabinet de travail. Là j'ai la liberté, les vraies joies de ma vie, c'est que là que je les goûte. Je réussis ordinairement à m'y abstraire. Souvent aussi, les ennuis m'y suivent. Je voudrais avoir la puissance d'en interdire l'entrée à tout ce qui n'est pas idée, rêve d'art, spéculation de l'esprit . . .

(*a suivre*)

## XI

### Vieux Papiers

#### Les Canadiens français

#### à la guerre de Sécession\*

*Robert Provost*

*Liste la plus complète des soldats canadiens-français qui prirent part à la guerre de Sécession. — Primeur à "L'Illustration Nouvelle" qui est heureuse de présenter ce travail aux lecteurs. Participation de 40,000 Canadiens français.*

Ils sont très nombreux les chercheurs qui ont demandé aux archivistes et aux sociétés historiques de tout le continent si l'on possédait le noms des Canadiens-français qui prirent une part active à la guerre de Sécession.

Quoique cette révolte intestine ne regarde que les Etats-Unis, en matière de politique, elle occupe dans nos annales une place importante à cause des nombreux fils du Québec qu'elle nous a enlevés pour les sacrifier ensuite au succès d'une cause qui nous regardait en aucune manière.

Jugez plutôt du nombre de soldats que nous avons fournis à nos voisins du sud en cette occasion.

Au cours d'un sermon prononcé par l'abbé Beaudry, curé de Saint-Constant, à l'occasion d'un Libera chanté pour le repos des associés de l'Union de Prières morts dans les Etats-Unis, et reproduit dans l'Echo du cabinet de lecture paroissial du 15 février 1865, on lit que 40,000 Canadiens-français combattaient alors sous le drapeau de la république et que "14,000 étaient tombés sur le champ de bataille pour une cause qui nous était étrangère".

Si ces chiffres sont officiels, la guerre de Sécession aurait fait plus de victimes chez-nous que la grande guerre de 1914-1918.

Cependant, le sympathique colonel Wilfred Bovey, de l'Université McGill, est d'avis que les chiffres 40,000 et 14,000 représentent tous les soldats nés au Canada ou venus du Canada, sans distinction de race, ce qui diminuerait beaucoup le nombre des nôtres qui furent mêlés à cette guerre.

---

\* Le nombre des canadiens français qui ont pris part à la guerre de Sécession n'a jamais été établi. Les articles de M. Provost décideront peut-être quelque chercheur à vider ce problème pourtant assez important. Cet article parut dans L'Avenir National, de Manchester, en 1939.



Il est évidemment impossible et il le sera probablement toujours, de dresser la liste complète de ces Canadiens tombés au champ d'honneur, et encore plus de tous ceux qui prirent part à cette guerre meurtrière. Nous ne voulons que réunir ici les noms de tous ceux qui ont pu être découverts par nos généalogistes et archivistes, au nombre desquels figure en premier lieu, le distingué conservateur des archives judiciaires de Montréal, M. E.-Z. Massicotte. C'est lui qui, le premier eut l'initiative d'entreprendre de dresser cette liste, et c'est grâce à ses recherches et à la volumineuse correspondance qu'il tint avec les autorités en la matière, qu'il nous est permis de publier cet article.

Cette nomenclature est faite pour le bénéfice de ceux qui cherchent à établir leur lignée familiale, de même que pour la satisfaction de tous les chercheurs et membres des sociétés historiques de tous les coins des États-Unis et du Canada qui s'y ont intéressés.

Une difficulté surgit immédiatement: c'est que bien des gens de chez-nous, lorsqu'ils s'enrôlèrent dans les armées sudistes ou nordistes, anglicisèrent leurs noms, soit en les traduisant ou en leur donnant une orthographe anglaise, ou les changèrent complètement, afin de ne pas effrayer leurs parents. C'est ainsi que les Papillons deviendront des Butterfly et que les Courtemanches se métamorphosèrent en Short-sleeve, etc.

Il existe bien un ouvrage en 48 volumes publié à Washington, intitulé: *The War of the Rebellion: A Compilation of the Official Records of the Union and confederate armies*, mais on n'y trouve pas mention de tous les militaires. En plus, on ne dit rien sur leur origine, ce qui importe, puisqu'il y avait dans les armées des Français, des Suisses, des Belges, des Louisianais et des Canadien-français.

### *La Guerre de Sécession*

Jetons d'abord un court aperçu sur la guerre de Sécession, sur ses origines et sur sa gouverne.

Au milieu du siècle dernier, la question de l'esclavage divisa les États-Unis en deux factions ennemies: États du Sud, partisans de cette mesure et États du Nord, partisans de l'abolition. Abraham Lincoln, abolitionniste fut élu président en 1861, ce qui détermina définitivement la scission jusqu'alors éventuelle.

Une confédération fut alors créée, entre la Floride, l'Alabama, la Georgie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, le Missouri, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas, le Tennessee et une partie de la Virginie.

Les confédérés se créèrent leur capitale: Richmond, leur président Jefferson Davis et leur propre armée.

La guerre fut déclarée aussitôt après l'élection de Jefferson Davis à la présidence de la Confédération sudiste qui ouvrit les hostilités en bombardant le fort Sumter sous le commandement du général Beauregard, le 12 avril 1861.

Les fédéraux, moins bien organisés et moins bien commandés que les sudistes, ne furent pas tout d'abord heureux, et éprouvèrent de graves défaites. Après celle de Bull's Run, le 21 juillet, il s'en suivit une débandade générale parmi les soldats nordistes. McDowell qui avait été mis à la tête de ces derniers fut alors remplacé par McClellan qui commença une énergique campagne de répression dès le début de 1862.

Mais, les confédérés battirent encore les troupes gouvernementales à Fair Oaks (en juin), et le général dut réunir toutes ces dernières pour pouvoir empêcher l'envahissement de la capitale, Washington. Une seconde bataille à Bull's Run, livrée le 30 août, eut le même résultat. Confirmé à ses derniers retranchements, McClellan décida de livrer bataille aux forces sudistes; malgré tout son acharnement, les résultats demeurèrent indécis; c'était la bataille d'Antietam, le 17 septembre.

L'ouest des Etats-Unis n'était pas plus heureux; mais après une période au cours de laquelle les succès et les échecs se balançaient les fédéraux reprirent l'avantage. Ils se rendirent maître du Tennessee, par la victoire de Mufriesborough et du cours du Mississippi par la chute de Wicksburg (4 juillet 1862) et de Port Hudson.

La répression ne s'accomplissait pas sans peine, car les confédérés se défendaient avec grand courage et remportaient de temps à autre d'éclatantes victoires.

A la fin d'août 1862, toutes les armées fédérales se trouvant concentrées au nord du Potomac, le grand sudiste Lee voulut leur livrer un coup décisif. La rencontre eut lieu à Gettysburg, du 1er au 3 juillet, et elle fut conduite avec un acharnement indescriptible. Elle lui fut fatale.

A partir de ce moment, l'Union des Etats était sauvée; mais les batailles n'étaient pas encore terminées. Malgré les succès des confédérés, les fédéraux dirigés par Grant, qui sacrifie sans compter des milliers de soldats, puis par le début d'avril 1865, les dernières forces sudistes étaient défaites, et Lee capitulait le 9.

Cette guerre avait coûté aux Etats du Nord, paraît-il, pas moins de 280,00 hommes. S'il faut en croire Robert Mackenzie, les fédéraux eurent jusqu'à 2,700,000 hommes sous les armes, dont 90,000 furent tués ou moururent de leurs blessures, 148,000 décimés par la maladie dans les hôpitaux, et un très grand nombre retournèrent dans

leur famille pour y mourir. On ignore les pertes faites par les sudistes; mais le même auteur les estime à plus de 150,000 hommes.

### *Le recrutement des canadiens*

Durant la guerre de Sécession, les Nordistes, ayant grand besoin de soldats, décidèrent d'en venir chercher au sein des paisibles paroisses québécoises. Il paraît que des recruteurs parcoururent les campagnes en tous sens, engageant des jeunes gens sous prétexte de les faire travailler sur des fermes en Nouvelle-Angleterre. Rendus là, les recrues s'apercevaient vite, mais trop tard du subterfuge, et elles étaient enrégimentées et menées à la boucherie.

Ce fut le cas d'Augustin Viau dit Janveau, un oncle de M. Lionel-A. Lapointe, donc nous parlons plus loin.

### *M. Emile Falardeau*

M. Emile Falardeau, généalogiste expérimenté et membre de la Société Historique de Montréal, a mis à jour six noms de personnes qui prirent part à la guerre dont nous venons de parler. Ce sont six frères. Nous citerons presque textuellement.

Louis Falardeau, fils aîné de Hypolite Falardeau et de Françoise-Marguerite Coutu, né en 1800, à St-Cuthbert, à Lucie Généreux, fille d'Ambroise Généreux et de Marie Joly, demeura d'abord à Berthier puis à Maskinongé. En 1853, il part avec sa femme et ses enfants pour les Etats-Unis. Il s'établit d'abord à Arnolton, dans l'état de New-York, puis s'en va à Anfield, en 1855, et vient s'établir définitivement à Cohoes, toujours dans le même état. Lorsque la guerre fut déclarée, six de ses fils s'enrolèrent dans les armées du nord:

ONÉSIME FALARDEAU, né à Berthier le 17 mai 1828; baptisé le lendemain. Il se maria en 1855, à Springfield, Mass., à Mary A. Wright, fille de George et Anne Wright. Il s'enrôla dans le 15ième régiment d'infanterie de New-York. En septembre 1862, en voulant sauter dans le train qui devait le conduire à son camp d'entraînement, il passa sous les roues du convoi et mourut une semaine plus tard à Johnsonville, le 14 septembre. Il ne fut enterré qu'en juin 1863, à Cohoes, N.-Y. Il fut le premier soldat de cette dernière ville qui mourut pour sa patrie dans la guerre de Sécession. On dépose des fleurs sur sa tombe tous les ans, paraît-il.

DOSITHÉE FALARDEAU, né à Berthier, le 15 février 1832, il fut baptisé deux jours après. Marié en 1853 à South Orange New-Jersey, à Henriette Ball, fille d'Henry Ball et d'Elizabeth Hall. Il s'enrôla dans le 7ième régiment d'artillerie lourde. Il est décédé à Philadelphie, Penn., le 13 octobre 1908.

ANATHASE FALARDEAU, né à Berthier le 24 août 1837. Entra dans le 1er régiment de l'Orégon. Il est décédé célibataire à Cohoes, N.-Y., le 14 février 1902.

DIEUDONNÉ FALARDEAU, né à Maskinongé en février 1842. Il s'enrôla dans le 7ième régiment d'infanterie du Vermont. Marié en novembre 1866, à Kinwood, Albany, N.-Y., à Mary Glendon, fille de Patrick et Norah Glendon. Il est décédé le 31 mars 1912, au Soldier's Home de Hampton, Vermont. Un de ses fils, Georges, prit part à la guerre hispano-américaine, en 1898 et à la grande guerre, 1914-1918.

JOSEPH-SIGEFROID FALARDEAU (Sifroy), né à Berthier le 29 mars 1835 et baptisé le lendemain. S'enrôla dans le 19ième régiment d'infanterie de New-York. Marié le 19 février 1855 à Maskinong, à Dorothée Landry, fille de Jacques Landry et de Marguerite Frigon. Il est décédé à Baltimore, Md., en juin 1894.

LOUIS-DENIS FALARDEAU, né à Maskinongé, le 12 juin 1846, s'enrôla dans le même régiment que son frère Dieudonné. Il devint plus tard un des fondateurs de la Société St-Jean-Baptiste de Cohoes, à Mélina Chaput, fille de Pierre Chaput et d'Eméline—. (On n'a jamais pu compléter son nom).

### *M. Maxime-O. Frenière*

C'est M. Maxime-O. Frenière, de Springfield, Mass., qui a réussi à trouver le plus de noms de soldats; il nous a fourni trois longues listes; en voici une:

De Poultney, Vt. — Casavant, H. B., enrôlé le 11 août 1862, licencié en 1863; Gazette (?), Henri E.; Giroux (Girou), Joseph, enrôlé le 29 août 1861; Ladébauche (Ladderbrush), François enrôlé pour un an; Ouellette (Willet), Antone.

De Bolton, Vt. — Goyette, Françoie, 5ième régiment; Raymond, Joseph, 9ième régiment.

De Burlington, Vt. — Boulé (Bully), Joseph, employé de la Cie C.-Henri Amblo (Imbeau). Mort à Ruthland; Champagne, Joseph Courtémance (Shortsleeve), Denis, 5ième régiment; Ducat, François; Goyette, Joseph, employé à Cie C.-Henri Amblo; Labonté, Wm., aussi employé à la même Cie; Rondo (Rondeau), Pierre, 3ième régiment. Mort: Shiette, Henry (7a).

Voici cinq autres noms de la compagnie "I":

Dupont, Wm.-J., Ouellette (Willet), Théodore; Poreau (Poro), Maxime; Thibault, (Tebou), Wm.

Les soldats suivants faisaient partie des régiments 3, 4, 5, 6, 7, 10, 12 et 13:

Allijou (?), Dominique; Boucher, Alfred; Durand, Pierre; Frenière, Auguste; Gaboury (Gabouree), Ls, mort à Springfield, Mass.; Germain, François; Lemoine, John; Lévesque (ou Levaque), Joseph-S.; Michel (Mitchell), Z., Pelchat (Pasha) Antoine; Shiette (?), Pierre.

Dans divers ouvrages, M. Frenière a trouvé les noms suivants. Ces soldats étaient originaires de ou domiciliés à Rutland, Vermont, (Liste reproduite par M. E.-Z. Massicotte:

Ance, Henri; Austin, John; Bourassa, Napoléon; Collette, Joseph; Dalpé, William; Derouin, William; Fredette, John; Giroux, Zeb.; Gauthier, Richard; Giguère, Frédéric; Gingras, Joseph; Gillem, Wm.; Gosselin, Martin; Guertin, Joseph; Guernette, Adolphe La Rocque, Wm.; Lessard, Ignace; Lessard, Louis; Lorette, Pierre; Martin, H. C.; Martin, Olivier; Mailhot, Jos.-P. (fils); Mireau, André; Mireau, Charles; Papillon (Butterfly), Jacques; Pelletier, Antoine; Philie, Lucien; Poreau, Alexandre; Stebbins, Charles.

Encore une longue liste de M. Maxime-O. Frenière; parmi ces soldats canadiens-français, plusieurs venaient de Woodstock, Conn., et appartenait à des familles de Southbrige, Mass.:

Benoit, Augustin et Pierre. Deux frères. Les deux dans la Cie "D", 8ième Régiment d'infanterie; Benoit, Frank, Cie "G", 60ième régiment d'infanterie; Bourassa, Jos., Charles et Edouard, trois frères.

Soldats appartenant à la Cie "G", du 4ième rgt d'infanterie:

Bouvier, Joseph; Bouthillette, Charles; Bolduc, Louis; Dionne, Antoine; Giard, Cyrille; Giard, Louis, Hétu, Gabriel; Hétu, François et Jean (frères du précédent); Larivière, Louis-B.

Autres noms: Larivière, Paul, Cie "G", 26ième régt, d'infanterie; Langevin, André, Cie "G", 36ième régt, d'infanterie; Lambert, Jules, 6ième de batterie; Lescarbeau, Fabien; Ledoux, Victor (enrôlé dans le Vermont); Léveillé, Victor (enrôlé dans le Vermont); Lapierre, Adolphe; Lapierre, Joseph; Lapierre, Olivier; Giroux, Pierre, (enrôlé dans le Connecticut); Lucier, Joseph-M. Cie "D", 4ième régt.; Lucier, Philippe; Aucoin, Pierre; Aucoin, Thomas; Palardy, P.; Potvin, Paul, Isaac et Pierre (trois frères); Provost, Charles; Paul, Salomon; Sabourin, Paul, Cie "A", 24ième régt. d'infanterie; Sabourin, Antoine; St-Martin, Robert.

Une autre liste de soldats du Vermont;

Bloutin, C. W., de Chester, Vt., capitaine.



Dufur, Siméon, de Fairfield, Vt. Il a publié un livre sur ses expériences de l'armée.

Frenière, Augustus, né à Beloeil Qué., vers 1838, fils d'Edouard Frenière et d'Angéline Brunelle. Enrôlé à Burlington, Vt., en 1861. Mort en 1864 et enterré à Charmette, près de la Nouvelle-Orléans. Il était soldat nordiste et détenait un grade de lieutenant.

Gamache, S.O., de Bennington, Vt., lieutenant.

Jeannotte dit Tétreau, Cléophas. Mort sur le champ de bataille. Il était né à Franklin, Vt. Son nom est sur le monument du village de Franklin.

Lapointe, Alfred, du Vermont, premier assistant-ingénieur du vaisseau "Conemaugh", de 1862 à 65.

Dragon, N.; Mossey, A.

Nous possédons encore deux autres listes de M. Frenière. La première mentionne des descendants des Français arrivés directement aux Etats-Unis. Elle n'entre donc pas dans les cadres de cette nomenclature.

La seconde ne peut être reproduite non plus, car elle doit être vérifiée; elle ne semble pas renfermer que les Canadiens.

Nous en reparlerons.

#### *M. E. Fauteux*

M. E. Fauteux, d'Ottawa, a aussi apporté sa part dans cette oeuvre de reconstruction, en fournissant deux notices;

FAUTEUX, Louis G.-A., né à Concord, N.-H., le 10 avril 1848, fils de Louis-G. Fauteux (né à St-Cuthbert, le 5 nov., 1822). S'enrôla le 26 février 1864, sous le nom de George H. Sanford, dans la compagnie "D" du Second Massachusetts Cavalry. Au licenciement de sa compagnie, le 20 juin 1865, il rentra chez lui. Décédé le 1er juin 1899 à Pierce Farm, Boston, Mass.; inhumé au cimetière de Forest Hill.

PIGEON, Isaïe, né en 1841 à Côteou Landing. En même temps qu'un ami du nom de Durocher, il s'enrôla en 1861, à Berthier, Md., dans les Langways (régiment sudiste). Le 21 juillet 1861, prit part à la bataille de Bull's Run, sous les ordres du général Beauregard. Promu lieutenant. Fait prisonnier à Richmond (1863?). Après sa libération, séjourna quelque temps aux Etats-Unis et revint se fixer au Canada. En 1904, demeurait à Montréal. (Cf. La Presse, 3 mars 1904).

*M. l'abbé Art. Bergeron*

M. l'abbé Arthur Bergeron, d'Arthabaska, connaît deux noms de soldats qui prirent part à la guerre de Sécession; ce sont: Jude MOUSSET — et Louis-Philippe MAILHOT, nés à Gentilly. Ce dernier, dit-il était allé étudier l'anglais à Troy, N.-Y. Lors de son engagement, il prit le nom de Louis Meunier. Il a recueilli ces noms auprès de l'abbé Chs.-Ed. Mailhiot frère de Louis-Philippe.

*M. Francis-J. Audet*

M. Francis-J. Audet, l'archiviste bien connu d'Ottawa, a aussi envoyé cette nomenclature:

AUCLAIR, Elie "Julien", avocat.

BELANGER, Charles de Plantagenet. Fut charpentier puis épiciier à Ottawa.

CHAPLEAU, Samuel "Saint-Onge", major d'Ottawa.

GRAVELLE, E.-Charles, cousin de Sir J.-A. Chapleau. Demeure à Ottawa.

LEGENDRE, J.-B. Zéphirin, employé civil, demeure à Ottawa.

RIENDEAU, Cyrille, natif du comté de Laprairie.

*Le Rév. Frère Adjuteur*

Nous possédons aussi les noms suivants, grâce au Rév. Frère Adjuteur, de la communauté des Frères de la Charité:

FAVREAU, Henri, né à Boucherville.

FAVREAU, Louis, né à Boucherville en 1845, demeure maintenant à Montréal.

*M. le Notaire Richard Lessard*

Quatre autres noms de soldats ont été trouvés par le notaire Richard Lessard, de Sainte-Ursule, auteur de nombreuses notices biographiques sur les citoyens de marque de sa région:

BELANGER, Thomas, né à la Rivière-du-Loup, en haut (?), le 9 avril 1843; décédé à Sainte-Ursule, le 27 mai 1909, âgé de 65 ans.

SAVOIE, Charles-Azarie, né à Sainte-Ursule, le 25 mars 1837; mort à Sainte-Anne, Ill., le 28 juillet 1898.

SAVOIE, Charles-Onésime, capitaine, né à Sainte-Ursule le 19 février 1834; mort à Kankakee, Ill., en 1923.

SAVOIE, Edouard, né à Sainte-Ursule, le 22 juillet 1839; décédé à Papineau, Ill., le 25 avril 1906.

*M. E.-Z. Massicotte*

M. E.-Z. Massicotte, à qui nous devons l'initiative de cette nomenclature a fait cette cueillette:

BARBEAU, Stanislas, né en 1842. Soldat courageux, il avait partie des troupes sudistes.

BARBEAU, Stanislas, né en 1842. Soldat courageux, il avait gagné le grade de lieutenant, lorsqu'il s'oublia un jour, et, pour ce, dut subir la peine capitale, en 1865 (Rémi Tremblay, "Pierre qui roule . . .", pp. 86-87).

CADIEUX, Docteur J.-N., "Fut chirurgien militaire de 1862 à la fin de la guerre" (Bélisle, Hist. de la presse franco-américaine, p. 415).

DUROCHER, Isidore, né à St-Lin en 1847, décédé à Montréal en 1913. Ce vétéran de la G.A.R., acquit du renom comme propriétaire de l'ancien Hôtel Richelieu, rue St-Vincent.

MALLET, Edmond, né à Montréal en 1842. Enrôlé en 1862. Il assista à 22 batailles. Obtint plusieurs grades. Grièvement blessé en 1864, il fut promu major. Mort le 12 avril à Washington. (Bélisle, *ibid.*, p. 410).

MARION (Dr Alfred-N. Fut chirurgien militaire (Bélisle, *ibid.*).

MENON, Louis, né vers 1844 (Tremblay, *ibid.*)

ROUILLARD, J.-B., né en 1842. Enrôlé en 1862. Fut blessé en 1864 et promu brigadier. Mort à Fall River, le 27 octobre 1908. (Bélisle, *ibid.*).

SANSOUCI, Eusèbe, époux de Louise Caouette, il émigra aux Etats-Unis en 1855. S'enrôla dans les troupes et succomba en 1863. (Hist. des C.-F. du Rhode-Island, p. 69).

TREMBLAY, Rémi, né à St-Barnabé en 1847. Enrôlé en 1864. Journaliste et poète. Mort en 1926.

TRUDEAU, Georges. "Fut secrétaire du général Whittaker." (Bélisle, *ibid.*).

SAINT-PIERRE, Henri-Césaire (15), avocat, puis juge. S'enrôla dans le 76ième régiment de New-York. (Voir P. G. Roy, Les Juges de la Prov. de Québec, p. 491).

Voici un autre nom que M. Massicotte a trouvé parmi ses notes:

LAPIERRE, François. En 1902, vivait encore à Montréal, Joseph Lapierre, âgé de 77 ans, qui avait fait partie de la guerre avec le Mexique, en 1847-48. Ce vétéran avait un frère, François Lapierre, de la Cie "K", du 16ième régiment des volontaires de N.-Y., qui avait pris part à la guerre de Sécession. Pendant quatre années de service, il reçut six blessures.

M. E.-Z. Massicotte a aussi découvert par l'honorable juge P. Demers, que le notaire Brault aurait un frère qui serait né ou aurait demeuré dans le comté de Vaudreuil, et qui se serait enrôlé dans les armées de la Guerre de Sécession. Il serait même mort au cours d'une bataille.

#### *M. Lionel-A. Lapointe*

M. Lionel-A. Lapointe a fourni deux autres noms de soldats qui ont pris part à la guerre de Sécession. Le second est l'un de ses oncles.

BEAUMONT SAINTE-MARIE, Henry, il s'est dit Canadien lors de son enrôlement.

VIAU DIT JANVEAU, Augustin; né vers 1834 à Ste-Rose ou St-Elzéar, île Jésus, il épousa Philomène Maindreville. Il s'enrôla le 20 décembre 1864 à Troy, N.-Y., sous le nom de Joseph Labry ou Laboy, et fut versé le 30 décembre à la Cie "C" de la 6th New York Cavalry. Il fut démobilisé le 9 août 1865. Il décéda à l'Hospice St-Antoine, rue Saint-Paul, Montréal, le 7 août 1909.

#### *L'Auteur de "O Canada"*

Un autre nom nous est aussi connu; c'est celui de Calixa Lavallée, l'auteur de notre hymne national: "O Canada", qui est allé se battre avec les nordistes.

LAVALLEÉ, Calixte ou Calixa, né à Verchères en 1842. Compositeur et pianiste. S'enrôla dans le Fourth Rhode-Island. Fit son entraînement au camp de Greene. A probablement été blessé à la bataille d'Antiatam.

#### *M. l'abbé Victor Tremblay*

M. l'abbé Victor Tremblay a rédigé quatre notices de soldats canadiens-français qui ont pris part à la guerre de Sécession:

BLUTEAU, Guillaume, on l'appelait "Guiaumette", Originaire de Charlevoix, il était fils de Bénoni Bluteau et Madeleine Laforge. Il était en voyage aux Etats-Unis lorsqu'il s'engagea comme volontaire

dans les armées du nord. Il raconta à son retour à Chicoutimi, qu'il avait été fait prisonnier et suspendu pendant 24 heures par les deux pouces, de manière que la pointe des pieds seulement lui touchait à terre; qu'il s'était évadé avec presque tous ses compagnons de détention, la nuit même qui précédait le jour de son exécution, grâce à une planche qui se détacha de la palissade d'enceinte. Marié à Chicoutimi le 5 nov., 1867, il était alors cultivateur à Ste-Anne du Saguenay, où il fit baptiser son premier enfant. Il passa le reste de sa vie de cultivateur à Chicoutimi, où on relève les baptêmes de ses sept autres enfants, et où il décéda le 18 mars 1882, à 48 ans. Petit et vif, de belle tenue, il revint de la guerre affecté de santé. Un de ses fils, Guillaume-Patrice, se mariait à St-Louis de France, Montréal, le 12 juin 1912.

LANDRY, Denis. Soldat dans l'armée du nord; revenu à Laterrière en 1865, selon une note du Rapport annuel du curé de N.-D. de Laterrière à l'évêque de Chicoutimi, le 25 sept. 1865. Arrivé là avec un nommé Desjardins, qui était marié à une soeur de sa femme. Il portait le surnom de "Le Français". Marié à une fille de Joseph (dit "José") Girard: Elizabeth, selon M. Benjamin Gaudreault, Léocadie, selon M. Thomas Gauthier. Mort vraisemblablement à Hull. On lui connaît 3 enfants: Rodolphe, Odile, Olivier. Ce dernier demeurait à Hull et serait encore vivant. Les registres de l'état civil à Laterrière n'ont aucune mention de cette famille. Du moins, on n'a rien encore trouvé.

SIMARD, Charles, fils de Frédéric Simard, de la Baie St-Paul, il travaillait depuis six ans aux Etats-Unis lorsqu'il s'engagea comme volontaire avec trois compagnons, un de la Baie St-Paul et deux de la Malbaie. Ses trois compagnons dont l'un s'appelait Georges, furent tués. Lui, reçut une légère blessure à la tête, une balle lui ayant fendu le crâne environ trois pouces de long. Il trouva le service très dur, particulièrement les longues marches. Revenu en congé dans sa famille, à la Baie St-Paul, il n'eut jamais connaissance qu'on l'ait rappelé sous le drapeau. Enrôlé à 26 ans, il fut 18 mois en service, dont 13 au front. Deux ans après son retour, il s'en vint au lac St-Jean, se maria l'année suivante à Hébertville, et passa sa vie, cultivateur, à St-Jérôme (Lac St-Jean), où il mourut le 27 juin 1929, à l'âge vénérable de 94 ans. Il éleva une nombreuse et belle famille.

TREMBLAY, Ephrem, fils de Jean (dit "P'tit Jean") Tremblay, de la Baie St-Paul. Il a fait la guerre de Sécession et est demeuré pendant vingt-six ans dans l'armée américaine. Pensionnaire de l'Etat (E.-U.), il a passé la dernière partie de sa vie à la Rivière Rouge, Manitoba, venant de temps en temps visiter les siens à la Baie St-Paul et à Chicoutimi. Marié à une fille de Baie St-Paul, il n'a pas eu d'enfants. Il est mort, et sa femme aussi, au Manitoba. Un de ses frères, Frédéric est encore vivant; il demeure en Ontario. (D'après M. Ernest Tremblay, son neveu.)



*M. Jacques Lefebvre*

M. Jacques Lefebvre, membre de la Société Historique de Montréal, a trouvé ceux-ci :

LEFEBVRE, Odilon, né à St-Rémi de Napierville, vers 1840. Il était fils de Basile Lefebvre, premier maire de St-Rémi, en 1845, et de Théotiste Bouthillier. Décédé à Nashville, Tennessee, le 13 janvier 1865.

PARADIS, Henri-Pierre, époux de Louise Léveillé; a pris part à la guerre de Sécession. Il eut un fils posthume, né le 27 décembre 1862.

*M. Albani Quesnel*

Voici un autre nom trouvé par MH. Albani Quesnel, de Rigaud, Co. de Vaudreuil :

BAZIN, Godefroy, fils d'Antoine Bazin et de Catherine Crevier de St-Thomas de Pierreville. Mort à la Guerre de Sécession.

*M. l'abbé Arthur Bergeron*

M. l'abbé Arthur Bergeron nous fait aussi remarquer qu'on peut lire, dans "Les Frères du Sacré-Coeur au Canada" (1936), la notice biographique suivante :

HAMEL, Théodore. "Le Frère Hughes se rendit à la Baie St-Louis. Ce Frère, dans le monde, Théodore Hamel, était né en 1836, dans l'île d'Anticosti. Se trouvant dans la Nouvelle-Angleterre lorsque la guerre de Sécession éclata il fut enrôlé malgré lui par les Nordistes. A la conclusion de la paix, en 1865, il entra dans notre Institut à Mobile". Ce religieux serait mort en 1908.

*M. Raoul Raymond*

M. Raoul Raymond, membre de la Société Historique de Montréal, a bien voulu me fournir cette liste par M. Emile Falardeau :

BEAUVAIS, Modeste, originaire de Lavaltrie. Décédé à Montréal il y a environ deux ans.

BELANGER, Georges-N., décédé il y a plusieurs années. Un de ses fils demeure actuellement sur la rue Alma, à Montréal.

LACASSE, Charles-Borromée, originaire de Ste-Adèle. Enrôlé en 1865, à l'âge de 18 ans. Mort à Montréal en 1913. Son fils (même

nom) a été employé plusieurs années à la Cour du recorder. Il est maintenant à sa retraite.

RAYMOND, François-Xavier.

RAYMOND, Pierre, (oncle du père de M. Raoul Raymond), frère du précédent, né à St-Athanase, le 9 novembre 1832. Fils de François Raymond et d'Adélaïde Ouimet.

RAYMOND, Pierre, (petit cousin du père de M. Raymond) né à Chambly le 22 octobre 1843. Fils de Pierre Raymond et de Christine Demers. Décédé célibataire à Plattsburg, où il demeurait dans une maison de vétérans de la guerre.

### *Un Correspondant*

D'un correspondant de Terrebonne qui a entendu notre appel lancé par 'L'Illustration Nouvelle', je reçois les trois noms suivants:

CADIEUX, L.-Y., SANCHE, Adélard, SANCHE, Docteur Léopold

### *Une Correspondante*

Une autre correspondante, Mlle Yvonne Corbeil, généalogiste, a entendu notre appel et nous a fourni quelques notes sur un soldat nordiste:

DUSSAULT, le lieutenant-colonel Isaïe. Prit part à la guerre de Sécession; s'enrôla en 1864 dans les armées nordistes, et servit sous les ordres du général Sherman. Il fut nommé lieutenant du Régiment de Portneuf, dont il était le commandant. Décédé aux Ecureuils le 6 août 1929 à l'âge de 86 ans.

Le lieutenant-colonel Dussault est le père de Madame Emile Morgentaler, de Bordeaux.

Cette nomenclature, quoique semblant assez longue, est plutôt restreinte, si l'on considère le grand nombre de Canadiens qui prirent part à la guerre de Sécession. Aussi, nous comptons sur tous nos lecteurs pour nous faire parvenir tous les noms dont ils peuvent se souvenir. Nous en publierons une seconde liste plus tard. Il reste beaucoup à faire, mais votre bonne volonté nous facilitera beaucoup la tâche. Inutile d'ajouter que tous les renseignements qui nous seront fournis en seront publiés qu'en en donnant le crédit à l'envoyeur.

**V L A N ! \***

Il serait à désirer que tous les Américains — non pas seulement ceux de New York — fassent lire et méditer l'article qui suit et qui vient de paraître dans les colonnes du Times. C'est une leçon d'histoire et de gratitude qui, en tant que nation, pourrait nous servir.

Nous donnons d'abord le texte original anglais que nous ferons suivre d'une traduction :

To the Editor of The New York Times:

In view of the coming celebration at Yorktown and the fact that we are to welcome distinguished representatives of that great country which, 150 years ago, sent us much-needed aid, it may be timely for us to understand just what we are thankful for. Does one American out of 100 realize the following facts?

While Washington was still in Philadelphia, de Grasse had landed Saint Simon's 3,200 troops and they had joined Lafayette at once in Williamsburg. Lafayette had more than 4,000 men. De Grasse wanted to add 1,800 marines and attack Cornwallis at once. The French with Lafayette's Americans, had already more than 9,000 against the hemmed-in 7,000 of Cornwallis. But Lafayette, realizing the risk of defeat and knowing that Washington was on the way, opposed the arguments of the French. Cornwallis was also tempted to attack, but after careful reconnoitring decided that his chance of cutting through was small, so he fell back on Yorktown and began to fortify. He also was restrained by deference to a superior, for he believed that Clinton would soon come south with reinforcements and take command. When Washington arrived he brought with him only 2,000 Americans and 4,000 French, under a French Lieutenant General.

There is confusing discrepancy in the various official estimates of numbers at Yorktown, but it is roughly correct to say that the army under Washington was made up of 5,500 Continentals, 3,500 militia or 9,000 Americans and 7,000 French regulars.

Nobody denies, however, that the French Navy played an essential part in this victory. It drove off a great British fleet before Washington arrived; it helped to surround Cornwallis; it prevented Clinton from bringing reinforcements; and, it transported the invaluable heavy siege artillery. De Grasse had with him twenty-eight ships of the line and six frigates; de Barras had eight ships of the line. De Grasse had

---

\* Sous cette exclamation un peu folklorique, P. A. Lajoie publiait l'article suivant en 1931 en rédaction dans l'Indépendant (Fall-River).

on board his fleet 19,000 seamen and de Barras about 5,000, besides some French troops under General de Choisy.

In other words, the French forces at Yorktown were not, as usually stated, 7,000 to the American 9,000, but 31,000 to 9,000. The French were 3 to 1, and it was their overwhelming numerical strength that broke Cornwallis's resistance so soon. Nor should it be overlooked that the Americans wore French clothing and French shoes, used French weapons and French ammunition. French loans had fed them. Washington had to borrow French flour to save his men from hunger and French money to save them from mutiny.

Observe the names in the line of battle. Most of them are so foreign that the American, unable to pronounce them and unwilling to try, blandly refuses to remember they were there. In effect, he denies their existence. Yet at the time they were of vital importance. Directories are usually dull reading, but even to the fairly well-read American, not to mention the solely schoolbook-bred, there should be drama or at least music in the list of conquerors of Cornwallis.

The Americans formed the right wing; the Continentals in three divisions under three Major Generals; Lincoln, an American; Lafayette and Steuben, a German by birth but in the pay of the French and officially a Frenchman. In Lafayette's division were noticeable his former aide Gimat, Lieut. Cols. Hamilton of the West Indies and Laurens of South Carolina, and Colonel Hazen with a regiment of Canadians, mostly French-Canadians. Steuben's and Lincoln's divisions were largely American, but with a large admixture of foreign-born, including Wayne's Scotch, Irish and German Pennsylvanians. Knox was American, but Colonel Moyland was Irish, and "Colonel Armand, really the Marquis de Rouerie, was French. The chief of engineers was the French Chevalier du Portail. In the militia was the German-born General Weedon.

The left wing was commanded by Lieut. Gen. Rochambeau. His aides were the Swedish Count de Fersen, Marquis de Vaulban, Marquis de Damas, Chevalier de Lameth Baron de Clozen, M. Dumas and de Lauberdier. There were four Major Generals, the Baron and the Vicomte de Viomenil, the Chevalier de Chastellux and the Marquis de Saint-Simon and Brig. Gen. de Choisy. Among the officers were the Marquis de Custine, the Vicomtes de Noailles and de Pondeux, Marquis d'Audechamp and Marquis de Rostaing. The artillery was commanded by d'Abeville, and the Duc de Lauzun had his own legion. Among others were the Comte de Charlus; Berthier, who was later a marshal under Napoleon; de Fleury, whose bravery has been spoken of; the Vicomte de Rochambeau, Commissary Blanchard, the Baron d'Ezbeck de Bressolles, d'Anselme, d'Espeyron. The regiments wore such ringing names as Bourbonnois, Soissonois, Saintonge, Royal Deux-Ponts, Gatinois, Touraine.

Hardly one American in a hundred thousand has ever heard of these, yet all of them crossed the sea and risked their lives for this country. Just to mention their names is a little reparation of neglect.

The amazing willingness of the French aristocrats to accept inferior posts speaks worlds not only for their tact but for their pure devotion to the cause.

New York, Oct. 8, 1931

Austin Strong

### Les Franco-Américains\*

Henri Bourassa

#### I

Les pessimistes et les sceptiques ont souvent prédit l'absorption graduelle et rapide des Franco-Américains dans le grand-tout yankee. A Worcester, l'autre jour, en présence du plus magnifique auditoire français qu'il m'ait encore été donné de rencontrer aux Etats-Unis, le plus vibrant, le plus sympathique, le plus intelligent, le plus *représentatif*, je rappelais un souvenir déjà vieux de près de trente ans, ma première impression des hommes et des choses de la grande république.

On m'avait envoyé au collège de Holy Cross, poursuivre mes études d'anglais. Ferdinand Gagnon venait de mourir, jeune encore, usé à la tâche ardue de relever le niveau moral, intellectuel, économique et social des Canadiens-français émigrés aux Etats-Unis. Il avait lancé successivement quatre journaux français: la *Voix du Peuple*, l'*Etendard national*, le *Foyer Canadien* et le *Travailleur*. Il stimulait partout l'établissement de sociétés nationales. Il ne manquait aucune occasion d'induire ses compatriotes à se faire naturaliser citoyens américains, afin de travailler avec plus d'efficacité à la préservation de leur patrimoine religieux et ethnique. Tous rendaient hommage à son patriotisme désintéressé, à son merveilleux talent d'organisation, à son inlassable énergie. "Mais, ajoutaient invariablement la plupart de ses admirateurs et de ses amis, son oeuvre va périr avec lui. La conservation de la langue et de la mentalité françaises aux Etats-Unis est une utopie. De cet immense creuset où bouillonnent et se fondent tous les éléments hétéroclites venus d'Europe, il ne peut sortir qu'un composé ethnique dont la base principale et la forme extérieure seront tout

---

\* De retour du 8e congrès de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, tenu à Worcester le 15 septembre en 1915, où il avait été invité, Henri Bourassa écrivait dans "Le Devoir" les 3 articles suivants. Que dirait l'intraitable tribun aujourd'hui?



anglaises. Voyez avec quelle rapidité les Celtes, les Germains, les Slaves et les Latins eux-mêmes, y compris les Français *de France*, s'assimilent et deviennent en peu d'années plus américains que les descendants des *Pilgrim Fathers* et des *quakers* de William Penn. Tous ces éléments divers apportent des modifications profondes aux moeurs, au tempérament, aux facultés du peuple américain, et même à son apparence physique. Mais la langue et la formation intellectuelle restent anglaises, comme les lois et la constitution. Comment les seuls Canadiens-français, noyés dans cette mer de métal en fusion, pourraient-ils rester réfractaires!"

"Et puis, ajoutaient les gens *pratiques*, il n'est pas désirable que les Canadiens-français s'isolent dans la grande nation américaine. S'ils veulent participer à tous les avantages matériels du pays, il leur faut se mettre au diapason de tout le monde, parler la langue, de tout le monde, vivre la vie de tout le monde."

Jusqu'à la fin, Ferdinand Gagnon avait lutté contre les sceptiques et contre les *pratiques*. Trois ans avant sa mort, dans le meilleur peut-être des discours que ses amis ont pieusement conservés, il adjurait ses compatriotes de résister à l'assimilation.

"Devenez citoyens américains, leur disait-il, c'est votre devoir. Protégez vos intérêts en devenant électeurs; soyez loyaux aux constitutions; jouissez en paix des libertés qu'elles accordent. Mais n'allez pas vous courber devant les préjugés; n'allez pas vous confondre dans un mélange hybride de croyance, d'erreurs et de liaisons hétérogènes. Restez Français par la langue, Canadiens-français par la foi, et que vos enfants suivent votre exemple (1).

Canadiens-français par la foi", c'est-à-dire catholiques. Ce patriote éclairé, ce vrai croyant, avait compris — toute son oeuvre le prouve — que non seulement la langue, commune à tous les fils de France, mais les traditions particulières des Canadiens-français sont le plus sûr garant humain de la conservation de leur foi religieuse. Il avait aussi compris que deux siècles et demi d'enracinement dans le sol d'Amérique avaient donné aux Canadiens-français une force de résistance à l'absorption, qui fait entièrement défaut aux nouveaux-venus d'Europe, aux Français comme aux autres. Cette connaissance profonde des faits et des lois qui dominent les races et le monde a donné raison à Ferdinand Gagnon contre tous les désespérés de la survivance française, contre tous les protagonistes de l'assimilation, du désarmement, de la fausse conciliation.

---

(1) "*Ferdinand Gagnon, sa vie, ses oeuvres*"; — Worcester, 1886; — page 172.

J'étais revenu au Canada, partagé entre mon admiration pour la pensée et l'oeuvre de Gagnon et les doutes suggérés par les pronostics de ses contradicteurs.

A quelques années de là, je visitais deux ou trois villes de la Nouvelle-Angleterre. J'avais déjà goûté à la coupe amère de la politique canadienne. Je connaissais la pensée et les calculs de nos apostats, de nos *conciliateurs*, de nos hommes *pratiques*. "A quoi bon lutter?" disaient-ils, pour excuser leurs reculades. La langue française n'a aucune chance de survie en Amérique. Elle expire aux Etats-Unis; elle va bientôt disparaître du Canada anglais. Quand la province de Québec ne sera plus qu'un faible îlot, battu de toutes parts par le flot anglo-saxon, elle ne tardera pas à être submergée." Ces paroles navrantes, je les avais entendues tomber des lèvres d'hommes haut placés, de ceux même à qui le peuple canadien-français avait aveuglement confié la défense de ses droits et la garde de ses destinées.

A mon grand étonnement, je retrouvais les groupes franco-américains plus nombreux, plus forts et plus vivants que jamais. Mais dans les classes dirigeantes, les sceptiques dominaient encore. "Ce qui nous tient, disaient-ils, c'est le flot constant de l'émigration de la province de Québec. Ce sont les nouveaux arrivés qui parlent français et conservent les traditions de la race. La deuxième génération est vite absorbée. Que l'immigration cesse, et l'assimilation aura la condamnation à mort. Ils y mettaient d'autant plus de rondeur satisfaite qu'ils avaient joliment amassé d'écus, depuis dix ans. Ils attribuaient leurs succès matériels à leur apostasie et ne doutaient nullement que leur exemple dût porter ses fruits: les Esau devraient être nombreux parmi les centaines de mille pauvres diables venus du Canada aux Etats-Unis sans autre objet immédiat que celui d'accroître leur bien-être matériel.

A peu de temps de là, le mouvement migrateur du Canada-français aux Etats-Unis se ralentit, puis cessa complètement. C'était l'éventualité redoutée par les trembleurs, espérée par les renégats.

\* \* \*

Quinze ans se sont passés et j'ai retrouvé, l'an dernier et cette année, les mêmes centres et d'autres encore, plus français, plus catholiques que jamais; et, ce qui ne gâte rien, leurs conditions sociales et économiques se sont prodigieusement améliorées. Ils ont donné le démenti aux sceptiques en conservant leur langue et leur mentalité françaises; ils ont prouvé que les gens *pratiques* avaient doublement tort et qu'il est possible d'améliorer son sort matériel tout en restant fidèle à sa foi, à sa race, à sa tradition morale et intellectuelle.

Naturellement, c'est cette progression matérielle qui frappa l'esprit au premier abord. Il y a trente ans, il y a quinze ans encore, on désignait sous le nom de *petit Canada* le quartier des villes industrielles

où s'entassaient, dans de vastes baraques de bois, les multiples familles de Canadiens-français. La plupart des hommes et trop de leurs enfants, garçons et filles, alimentaient les filatures de coton et les autres usines où ils remplissaient les fonctions les plus infimes et les plus pénibles. Par ci, par là, la *plaque* traditionnelle du médecin au nom français marquait la seule supériorité sociale, en dehors du clergé encore trop peu nombreux; et la clientèle de ces médecins, souvent improvisés à la faveur de lois très élastiques, ne s'étendait guère hors des frontières de la colonie canadienne.

Aujourd'hui, les *petits Canadas* sont choses du passé. Les Franco-Américains ont abandonné leur sales *tenements* et leurs vilains quartiers aux nouveaux-venus: Portugais, Slaves ou Hongrois. Ils sont montés à l'assaut paisible mais constant des quartiers bourgeois et aristocratiques. Les noms de *chez nous* s'étalent partout sur les enseignes de commerce, depuis la boutique du barbier jusqu'aux portes à glaces biseautées des grands magasins à rayons. Le nom et les titres de l'avocat franco-américain s'inscrivent fièrement au beau milieu de la longue énumération des occupants des bureaux les plus fashionables et les mieux aménagés. La plaque de cuivre du médecin franco-américain brille au pignon des cottages les plus coquets, des maisons bourgeoises les plus solides des rues aristocratiques. Elle marque non seulement la profession de l'habitant mais son titre de propriété. Et cette aisance solide, le médecin franco-américain l'a souvent acquise, en grande partie, de sa clientèle anglophone et protestante, à laquelle il n'a sacrifié ni sa croyance religieuse, ni sa langue, ni ses traditions françaises. Il doit même généralement sa popularité à ses qualités natives de politesse, de cordialité et de psychologie plus affinée.

Ce seul fait prouve la valeur *économique* des traditions françaises; et aussi que les Américains sont plus civilisés et plus larges que nos Anglo-Canadiens. Nous reviendrons sur cet aspect de la situation des nôtres aux Etats-Unis.

\* \* \*

Cette aisance matérielle éclate davantage dès qu'on rencontre les Franco-Américains en groupes nombreux: à l'église, dans les réunions publiques, les fêtes champêtres, etc. Mais ce qui frappe en même temps l'observateur qui cherche l'âme sous les apparences matérielles, c'est que les Franco-Américains sont infiniment plus français d'esprit, tout en étant plus américains, qu'il y a un quart de siècle. L'assurance du ton, le sans-gêne de la tenue, l'étalage des toilettes et des automobiles, sont déjà corrigés par un goût plus affiné, par une cordialité de bon aloi et une dignité d'allure qui promettent de faire du Franco-Américain un type à part, composé de quelques-uns des meilleurs éléments de la civilisation des deux continents. Pour qui a connu le vrai *Canayen* des *States*, tel qu'il s'épanouissait dans toute sa suffisance, il y a vingt-cinq ou trente ans, alors qu'il avait imbibé les pires

travers du Yankee de fraîche date tout en gardant les naïfs défauts du Canadien *colonial*, le contraste est tout simplement merveilleux. Et cette transformation éclate davantage dès que l'on éveille l'âme collective, que l'on fait vibrer la meilleure fibre franco-américaine, faite de l'amour inviolable du passé, des nobles fiertés du présent, des légitimes ambitions de l'avenir.

Que l'on me pardonne cette note de l'orateur déjà vieilli dans le métier: j'ai rarement rencontré, au Canada, et même en France, des auditoires plus *répondants*, plus aptes à saisir les nuances de la pensée, à laisser paraître avec plus de discernement et de spontanéité leur appréciation des idées et des sentiments les plus divers, que ces foules de Woonsocket, de Lewiston et de Worcester.

A Worcester, il est vrai, se trouvaient réunis les représentants de plus de deux cents villes et villages franco-américains, venus d'une trentaine d'Etats différents, du nord, de l'est et de l'ouest. Mais ailleurs, je n'ai rencontré que des auditoires absolument locaux et largement composés d'ouvriers en simple tenue de travail. De décade en décade, cette transformation tout avantageuse m'a frappé profondément.

## II

La conservation des Franco-Américains, la graduelle évolution qui fixe leur type à côté du nôtre dans l'ordre des groupes ethniques de langue et de mentalité françaises, tiennent à quelques causes principales.

C'est, en premier lieu, celle que j'ai signalée samedi et qui est commune aux deux peuples: l'acclimatation des Canadiens-français à l'ambiance américaine et leur facilité d'adaptation au milieu qu'ils habitent. C'est ensuite le régime paroissial, qui a sauvé le Canada français et qui a fait davantage pour les Franco-Américains, puisque c'est la paroisse qui est la pierre angulaire de toutes leurs institutions nationales et religieuses: églises, écoles, orphelinats, cercles d'études et de récréation.

Partout, aux Etats-Unis, l'on peut mesurer le degré de conservation et d'avancement des Franco-Américains à l'aune du zèle et de l'intelligence des prêtres qui ont fondé et dirigé les paroisses, des communautés religieuses qui ont formé l'enfance. Dans la mesure où les curés ont été apostoliques et français, où les instituteurs ont gardé ou inculqué à leurs élèves le culte de la langue et des traditions, les Franco-Américains sont restés catholiques et français, tout en devenant américains. Les déchéances ont été plus nombreuses, l'assimilation a exercé plus de ravages, là où les curés ont trop exclusivement borné leur ardeur à l'établissement d'œuvres de charité ou, pis encore, à



thésauriser pour eux-mêmes ou pour leurs paroisses; là aussi où les instituteurs ont trop cédé aux exigences des parents désireux de faire donner une formation trop anglaise à leurs enfants.

Ce préjugé est encore assez généralement répandu chez les Franco-Américains. Saurait-on s'en étonner quand l'on sait quelle emprise il a sur tant d'esprits dans notre province toute française? Les curés et les communautés enseignantes qui réagissent contre ce système arriéré ont d'autant plus de mérite que, d'une façon générale, aux Etats-Unis comme au Canada anglais, les autorités pédagogiques de l'Etat sont encore tout imbuës de l'idée simpliste et utilitaire qu'il faut prédominer partout dans l'enseignement. Les méthodes bilingues modernes, en usage au pays de Galles, en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Allemagne — les pays les plus avancés dans l'étude des langues — ne sont pas encore adoptées aux Etats-Unis. Elles y font leur chemin, pourtant. Et l'on peut prédire à coup sûr que l'enseignement du français sera en honneur dans toute la Nouvelle-Angleterre, longtemps avant que la stupide obstination de nos anglicisateurs désarme devant le vrai progrès. L'an dernier, un prêtre polonais a fait, en pleine séance de la Commission parlementaire d'éducation de la Législature du Massachusetts, un plaidoyer en règle pour l'école confessionnelle et l'enseignement des langues maternelles. Il a eu, paraît-il, un prodigieux succès.

\* \* \*

Le besoin le plus pressant et le plus général des Franco-Américains, c'est l'établissement d'écoles secondaires pour les garçons. Grâce au dévouement inlassable de nos communautés de femmes, les jeunes filles sont mieux pourvues. Les Révérends Pères Assomptionnistes ont établi, à Worcester, un collège classique où il semble bien que l'on conservera la langue et les traditions françaises, adaptées aux conditions d'Amérique; c'est dire que l'on n'y méprise pas, comme ont fait trop souvent, les communautés françaises en pays de langue anglaise, les expériences canadiennes.

Aux Etats-Unis, comme dans l'Ouest canadien, la plupart des religieux, des prêtres et des évêques français, ont commis l'erreur profonde de penser que la meilleure manière de servir les intérêts de la religion et de la race, c'était d'accepter comme une faveur des bribes de privilèges que nous, les pionniers de l'Amérique du Nord, avions appris à réclamer comme un patrimoine de naissance; et aussi d'accepter comme inévitable l'anglicisation de tous les peuples du continent. Il n'est que juste d'ajouter que le plus grand nombre est revenu graduellement à une notion plus exacte de la situation.

Les fondateurs du collège de l'Assomption ne sont pas tombés dans cette erreur. Souhaitons que cet esprit se conserve et engendre de nouvelles fondations, d'inspirations catholique et française, surtout



pour l'enseignement commercial et technique que la plupart des jeunes Franco-Américains sont forcés d'aller recevoir dans les écoles de l'Etat, sans âme, sans moralité ferme, et tout anglaises de ton et d'allures.

\* \* \*

La deuxième cause principale de l'étonnante conservation des Franco-Américains, c'est le développement de leurs organismes économiques. Longtemps, ils ont cru, comme nous et comme trop de Français, que le patriotisme et les "affaires" n'ont rien de commun. Le spectacle de l'action collective des races rivales, et particulièrement des Irlandais, leur a ouvert les yeux sur la nécessité de grouper leurs forces économiques et de faire bénéficier leurs propres institutions de l'appoint de leurs épargnes et de leur richesse grandissante.

L'Union Saint-Jean-Baptiste est la plus connue et la plus puissante de ces fondations. Son président général, M. Henri Ledoux, est l'un des types les plus complets de la nouvelle génération franco-américaine. Né aux Etats-Unis, d'un père et d'une mère également nés en terre américaine, il est l'exemple vivant de la force de résistance à l'assimilation. Profondément catholique, nettement français de coeur, d'esprit et de langue, il est en même temps citoyen américain dans toute la force du mot. Il a le culte des traditions, un sens très net des réalités vivantes et une calme et robuste confiance dans les espérances de l'avenir. Appelé à une heure critique à rétablir la paix et l'unité dans la société dont il est le chef, son influence et sa force se sont rapidement affirmées. Il est puissamment secondé dans son travail par le génial secrétaire-général de l'association, M. Vézina, de Woonsocket.

Les chefs de cette intéressante société ne bornent pas leur action aux oeuvres d'assurance et de secours mutuels: ils supportent et activent tous les mouvements propres à alimenter la vie nationale des Franco-Américains.

D'autres oeuvres également intéressantes sont les sociétés du genre du *Club Ferdinand Gagnon*, de Nashua, et du *Conseil de Ville modèle*, de Holyoke. Ces associations ont pour objet principal de hâter la naturalisation des Canadiens-français et de les préparer à jouer le rôle de citoyens américains. Ces groupements ont l'énorme avantage de n'être pas à base de parti. Ils contribuent ainsi à réprimer le fatal esprit de parti, dont les Franco-Américains étaient presque aussi infestés que nous.

### III

Sans doute, à ce beau tableau, il y a des ombres. Les Franco-Américains sont encore atteints, comme nous, de l'esprit de chicane et de jalousie. Ils gâtent parfois leur cause par des divisions intestines

ou des intempérances de langage. Il y a encore parmi eux trop de partisans de la fausse conciliation, trop de victimes du respect humain et de l'ambiance anglicisatrice. On parle encore l'anglais au foyer, dans les relations sociales et professionnelles. Mais ces défauts sont en baisse. Les apostasies nationales se font de plus en plus rares. Les traductions de noms, de Roy en King, de Boileau en Drinkwater, ont disparu. On cesse partout d'avoir honte de son sang et de sa langue. On comprend de plus en plus que la préservation de la langue, loin d'être un inconvénient et une charge, est un précieux avantage. Cette évolution est accélérée par la considération grandissante dont les Franco-Américains jouissent aux Etats-Unis. Ils s'aperçoivent que la conservation de leur langue et de tout ce qui fait leur caractère propre, loin de les isoler dans la nation américaine et de leur attirer le mépris de leurs concitoyens, les relève dans leur estime, et particulièrement dans celle des Américains de vieille souche.

C'est par là surtout que la situation des Franco-Américains s'améliore davantage *objectivement*. On peut affirmer que, dès aujourd'hui, les Franco-Américains sont infiniment mieux traités, dans toute la Nouvelle-Angleterre, que les Canadiens-français et les Acadiens dans n'importe laquelle des provinces anglaises du Canada. Et cette situation, ils la tiennent indépendamment de leur puissance numérique et de leur influence électorale, laquelle est encore loin de correspondre à leur nombre.

\* \* \*

Qu'on me cite une seule province anglaise du Canada où un Canadien-français serait porté au faite des honneurs politiques et réélu quatre fois par une majorité aux trois-quarts anglo-protestante. C'est le cas de M. Pothier, quatre fois nommé gouverneur du Rhode-Island, élu de plus à la présidence de l'une des institutions financières les plus puissantes de la Nouvelle-Angleterre, l'*Union Post*, de Providence.

Un cas peut-être encore plus typique, c'est bien celui de M. Pierre Bonvouloir, trésorier général de l'Union Saint-Jean-Baptiste. Catholique et français, *pour vrai*, de plus démocrate, M. Bonvouloir est contrôleur général des finances de la ville de Holyoke, aux trois-quarts protestante, de langue anglaise et républicaine. M. Bonvouloir a été élu à cette charge, par le suffrage populaire, *chaque année*, depuis plus de vingt ans, et presque toujours sans opposition. Quelqu'un demandait un jour à un Américain, protestant et républicain, pourquoi il ne songerait pas à faire opposition à M. Bonvouloir. "*Opposition to Bonvouloir! Just as well start a rebellion in Holyoke!*"

Notez que cet homme d'un rare mérite est à la tête de tous les mouvements français, de toutes les oeuvres paroissiales, de toutes les entreprises sociales ou économiques propres à aider ses compatriotes et qu'il a une mentalité française infiniment plus intacte que celle de la plupart de nos hommes publics.

Dans tous les centres de la Nouvelle-Angleterre où les Franco-Américains comptent un quart ou un tiers de la population — ce qui ne représente généralement qu'un huitième ou un sixième des votes populaires — ils détiennent quelques-uns des emplois publics les plus importants, les uns dépendant du pouvoir administratif, les autres du suffrage universel.

Y a-t-il une seule cité, une seule ville, une seule bourgade du Canada anglais où les Canadiens-français jouissent de privilèges analogues?

\* \* \*

Sans doute, il y a des points douloureux, entre Irlandais et Franco-Américains surtout. Toutefois, je ne crois pas qu'il existe, en un diocèse quelconque de la république américaine, une situation comparable à celle qui est faite au clergé et aux fidèles de langue française du diocèse de London. Et je doute fort qu'il fût permis à un seul prêtre irlandais des Etats-Unis d'insulter impunément, dans un journal protestant, à la mémoire d'un archevêque et à l'autorité d'un cardinal, comme M. l'abbé Whelan a pu le faire, sans subir la moindre réprimande.

A l'ouverture du Congrès de l'Union Saint-Jean-Baptiste, le gouverneur du Massachusetts, M. Walsh, Irlandais catholique, a rendu aux Franco-Américains, à leurs traditions, à leur système scolaire, un hommage vibrant et sans réserves. Il les a loués particulièrement du zèle qu'ils mettent à conserver leur langue. Notez bien que la majorité anglaise et protestante du Massachusetts est proportionnellement beaucoup plus forte que celle du Maine, du Rhode-Island ou du New-Hampshire.

Le gouverneur-général du Canada, le lieutenant-gouverneur ou le premier-ministre d'une seule des provinces anglaises du Canada, oseraient-ils prononcer une semblable parole, en ce pays de liberté où, paraît-il, la constitution canadienne et le drapeau britannique garantissent aux deux races "une parfaite égalité de droits"?

La semaine dernière, à une réunion de Franco-Américains républicains, M. Cabot Lodge, sénateur, a prononcé un discours en excellent français. Aucun journal américain, de l'un ou l'autre parti, n'a songé à s'en étonner. Presque le même jour, M. Rowell, leader du parti libéral dans l'Ontario, a osé balbutier quelques mots de *Parisian French, made in Toronto*, devant un auditoire de Canadiens-français. L'un des principaux organes du parti conservateur a dénoncé *ce crime*. Ces deux incidents donnent l'exacte mesure de l'esprit qui domine des deux côtés de la frontière.

\* \* \*

Selon toute vraisemblance, la supériorité de la situation morale des Franco-Américains sur celle des Canadiens-français va s'accroître

de jour en jour, d'année en année. Ajoutez à cela la comparaison des situations matérielles, la croissance de la misère, des impôts et des charges accumulés sur nos têtes par la participation irraisonnée du Canada à la guerre européenne; et vous comprendrez sans peine que les Franco-Américains songent de moins en moins à regretter leur changement de patrie et d'allégeance.

Tandis qu'ils croissent chaque jour en puissance morale et matérielle, qu'ils se débarrassent peu-à-peu de la mentalité coloniale, qu'ils acquièrent le sens et la pratique de la dignité nationale, qu'ils affermissent et coordonnent leurs forces d'action religieuse, et de solidarité française, nous nous enfonçons plus avant dans le servilisme colonial, nous laissons sacrifier partout les minorités françaises et catholiques, nous négligeons nos devoirs nationaux pour assumer des obligations contraires à nos traditions, à la pratique d'un siècle, à la dignité même d'un peuple libre. Cette double évolution marque de plus en plus profondément les traits qui différencient le peuple franco-américain des Canadiens-français.

Il fut un temps où nous allions porter aux exilés le réconfort du patriotisme canadien-français. Il serait plus utile pour nous, aujourd'hui, d'aller demander aux Franco-Américains des leçons de dignité et d'énergie nationales.

P. S. — Mes nombreux amis des Etats-Unis voudront bien ne pas croire qu'en citant les noms de MM. Pothier, Ledoux et Bonvouloir, j'ai méconnu le mérite d'un grand nombre de Franco-Américains marquants, qui travaillent avec un égal dévouement à l'oeuvre nationale. J'ai choisi ces trois hommes, parmi ceux que j'ai le mieux connus, parce que, très différents de caractère, d'aptitudes et de situation, leur travail et leurs succès illustrent à merveille la marche ascendante de la race. Je n'ai pas nommé de prêtres, parce que l'oeuvre admirable du clergé franco-américain est beaucoup mieux connue chez nous que celle des laïques; et du reste, le travail accompli aujourd'hui par les chefs laïques est, dans une large mesure, la résultante du travail préparatoire accompli par le clergé depuis un demi-siècle.

H. B.

**Archives de la Société St-Jean-Baptiste  
de New York**

Le 25 octobre 1954, après 104 années d'existence, la Société St-Jean-Baptiste de New York cessait ses opérations et suivant les dispositifs de sa constitution, les quelques membres qui la constituaient décrétaient sa dissolution. Cette décision prise à regret avait été nécessitée par l'impossibilité de continuer l'oeuvre de bienfaisance que la société poursuivait d'après sa formule initiale. Pour sauver cette vénérable institution on aurait pu peut-être rajeunir ses buts, mais on jugea la gageure trop difficile. Aux fêtes du centenaire en 1951 on avait espéré la revigorer mais sans résultat.

La société de New York avait été la deuxième société de bienfaisance établie par les nôtres au pays. Elle avait été précédée en 1848 par celle de Malone, New York, disparue depuis plusieurs années.

On se rappelle que cette formule de société fraternelle avait été le moyen imaginé par les premiers émigrés du Québec pour protéger leurs intérêts religieux et sociaux. On avait emprunté la formule du Québec. Il est écrit dans le préambule de la constitution: "*Les Canadiens de New York, vivement pénétrés des avantages de l'association, et voulant créer à leurs compatriotes éloignés du pays natal une seconde patrie, fondent une société de bienfaisance et de secours mutuels, destinée à les réunir sous les lois fraternelles.*"

A cette date on ignorait encore ce que deviendrait ce bloc d'émigrés du Québec et l'on comprend tout naturellement que dans leur comportement, il y avait une étroite intimité dans leurs relations avec le pays natal. On ne séparait pas encore les deux allégeances, politique et économique.

La société portait donc à ses débuts le titre de "*La Société St-Jean-Baptiste de Bienfaisance des Canadiens de New York.*" Elle avait été fondée le 21 mai 1850 sur l'instigation de Gabriel Franchère et le 12 avril 1870 recevait sa charte de l'Etat de New York sous le nom de "*Société St-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New York.*"

L'histoire de la société touche à bien des événements de l'histoire des Franco-Américains depuis un siècle. Ses officiers furent mêlés à tous les mouvements de survivance et nombre de ses fêtes et anniversaires réunissaient des compatriotes de bien des endroits. Elle célébrait la première fête patronale en 1850 quelques semaines après sa fondation. En 1860, elle réunissait en congrès les quelques sociétés de bienfaisance de la région et sous l'instigation de Georges Bachelor qui était président alors, elle provoquaient les assises de la première convention nationale tenue à New York le 6 septembre 1865.



Les archives de cette société sont donc d'une valeur particulière. Elles ont été confiées à l'Institut Canado-Américain de Manchester en 1956 et elles constituent un trésor. On y trouve les premiers cahiers des procès verbaux de 1850 jusqu'à 1954, nombre d'imprimés, de programmes, et une correspondance volumineuse qui remonte à sa fondation.

La conservation de ces archives permet donc de préserver de l'oubli de nombreux documents qui peuvent servir à notre histoire. Nous possédons si peu d'imprimés de nos premières oeuvres. C'est une invitation à nous tous de conserver les vieux papiers qui attestent notre présence ici au pays et qui rappellent les efforts de nos devanciers. La Société Historique Franco-Américaine qui présentait un tableau de bronze à la société centenaire en 1951 a posé un geste qui va au moins gardé le souvenir de cette ancienne gardienne de notre vie française et elle se réjouit d'avoir induit ses derniers sociétaires à confier à l'Institut Canado-Américaine la garde de ses archives.

A. V.

## XII

### Conseil de la Vie Française

1956

Le travail du Conseil intéresse suffisamment les Franco-Américains pour lui réserver une rubrique spéciale dans le bulletin. Ce grand sénat de la vie française en Amérique dépasse les frontières et son action s'inféode tout naturellement aux agissements de la franco-américanie. D'ailleurs depuis la fondation plusieurs compatriotes en font partie et ont été mêlés d'une façon assez immédiate à son rayonnement.

Le Conseil tenait donc les assises de sa 20ème réunion annuelle pour la première fois dans les salons de son immeuble, 75, rue d'Auteuil, à Québec. Après 20 ans de travaux, enfin le plus grand de ses espoirs prenait une forme concrète, posséder son propre foyer dans la vieille cité de Québec pour attester ainsi la preuve de sa permanence.

Depuis sa fondation en 1937, le Conseil avait été logé gracieusement par les autorités de l'université Laval, 3, rue de l'Université. Les membres n'oublieront pas de sitôt le climat accueillant de l'université, le charme de ses vieux couloirs, l'atmosphère qui entourait ses réunions et ses grandioses manifestations. Quel don généreux au Conseil pendant toutes ces années.

Le Conseil avait chargé son bureau depuis quelques années d'acquérir une propriété qui répondrait à ses besoins. Les développements constants de "*Liaison Française*", filiale du Conseil, rendait urgent l'établissement d'un centre plus spacieux et accessible et entièrement à la disposition des administrateurs. C'est ce qui fut accompli grâce aux démarches de Mgr Paul Emile Gosselin.

Dès le 8 février le bureau tenait sa première réunion dans son nouvel immeuble. Situé en face des bâtisses du parlement, voisin du cercle universitaire, à proximité des hôtels, de l'université et de la basilique, l'édifice avait été la propriété du Club de la Réforme. Il se prêtait aux adaptations que lui demanderait le conseil avec ses salles spacieuses. C'est ainsi que le Conseil continuant sa marche et son travail fixait définitivement sa présence.

Samedi soir, le 6 octobre, au cours d'une cérémonie intime, les membres assistaient à la bénédiction de l'immeuble et des drapeaux. Le président invitait l'abbé Verrette à prononcer ces bénédictions. La veille le conseil rendait hommage à S. E. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec à l'occasion de son élévation récente à la primauté de l'Eglise du Canada.

Dimanche la messe du conseil était célébrée à neuf heures dans l'église historique Notre Dame des Victoires où le curé, l'abbé Joseph Boutin célébrait et souhaitait la bienvenue. Mgr Alphonse Marie Parent, recteur de Laval, prononçait le sermon dans l'esprit du conseil.

*Assises Plénières (4-7 octobre)*

Les travaux de la session plénière furent nombreux. Les rapports du secrétariat, du trésorier, de la Liaison Française résumaient tout un bilan de besogne au cours de l'année. Des commissions de résolutions, de finances, de publicité, de règlements et de nominations occupèrent les membres durant plusieurs séances. C'est d'ailleurs au sein de ces comités que se trace le travail et se formulent les recommandations nécessaires aux décisions générales.

La session était surtout consacrée à l'étude des problèmes de l'Ouest. MM. Laflèche (Manitoba), Denis (Saskatchewan), Beauchemin (Alberta) et Beaudoin (Colombie) déposèrent des mémoires pleins de substance.

La principale préoccupation de nos frères de l'Ouest c'est surtout la radio toujours menacée à cause de la modicité des ressources et les distances immenses et aussi l'indifférence des uns. Il y a aussi l'émigration des réfugiés en masse vers les plaines et la désertion de la vie rurale pour les villes chez un trop grand nombre des nôtres. Le problème de la fusion des postes de Gravelbourg et de Saskatoon est encore proposée par certains comme la solution pour la Saskatchewan. Mais ajoute-t-on 40,000 sur 51,000 des nôtres en cette province demeurent fidèles. Ces changements de populations pourraient amener la perte de certains diocèses franco-canadiens avec le temps.

En Alberta, l'ACFA tient toujours à l'affiche les intérêts des 56,000 franco-albertains. Les organismes sont vivants mais le manque de ressources les empêche d'étendre leur rayonnement comme le journal "*La Survivance*" et le poste CHFA. L'enseignement du français se maintient mais les populations demeurent éparpillées et manquent de cohésion dans leur action. Les concours de français vont de l'avant. Dans les régions de St-Paul et de Rivière à la paix, les conditions sont meilleures à cause de la haute inspiration des évêques canadiens français.

Mais le Dr Beauchemin résume toujours le même besoin "*si leurs revenus financiers étaient plus vastes, ils pourraient agrandir, augmenter leur sphère d'influence. Si leurs directeurs connaissent et vivent des heures angoissantes, ils espèrent quand même*".

Au Manitoba c'est toujours la situation scolaire qui est pénible. Aucun subside de l'Etat et double taxe pour ceux qui maintiennent leurs écoles privées. Et les manitobains ont tant d'appels à leur géné-

rosité pour soutenir d'autres oeuvres; le journal se maintient grâce au dévouement de ses directeurs; le poste CKSB doit déménager son pylône, le collège a besoin d'agrandissement, etc., etc. Et il faut vivre et maintenir. Le Manitoba français demande de l'aide et c'est compréhensible. La population est de 66,000 canadiens français dont la majorité dans le diocèse de St-Boniface. Un bon nombre sont des cultivateurs bien installés mais la concurrence exige une mécanisation coûteuse.

En Colombie, 41,919 canadiens français sont dispersés sur cet immense territoire dont quelques agglomérations de quelques milliers comme à Vancouver, la vallée Fraser, Port Alberni, New Westminster et Victoria. Quatre paroisses existent avec deux autres en perspective à New Westminster et à Victoria, mais quelles démarches pour les obtenir! Des écoles à Vancouver et à Maillardville et tous savent ce qu'il en coûte.

La Fédération Canadienne Française agit et a déjà fait beaucoup mais encore là avec quels prodiges de dévouement et de générosité. Elle a présenté un mémoire devant la commission royale de la radio pour obtenir du français. Encore là c'est la demande d'argent pour aider à rendre toutes ces entreprises viables. La Fédération voudrait établir solidement son secrétariat.

Et c'est ainsi que le Conseil prenait connaissance de ces situations toujours douloureuses avec le désir de voler vers ses frères et leur apporter les soutiens. Même si tout ne peut pas être réglé en un tour de main, du moins le Conseil aide et c'est déjà quelque chose, et c'est certainement le plus valide encouragement que nos frères de là-bas ont reçu depuis quelques années.

Le Conseil avise donc de trouver les moyens d'apporter un plus substantiel appui grâce à l'aide de la souscription annuelle de la Fraternité Française.

*Conseil Acadien.* Lors du bicentenaire Acadien en 1955, le Conseil avait promis une mise de fonds de \$25,000.00 afin de permettre aux Acadiens l'organisation de leur Conseil de Vie Acadienne. Les représentants des principaux organismes des trois provinces maritimes sont à l'oeuvre afin de trouver la formule désirable. Jusqu'ici la Société Nationale l'Assomption a servi d'intermédiaire dans ces ralliements.

*Supplique Franco-Américaine.* Le R. P. Landry expose les besoins des Franco-Américains en commentant la supplique présentée par le Comité d'Orientation Franco-Américaine. Le conseil voudra bien appuyer cette demande auprès de la Fraternité Française, un octroi de \$25,000.00 pour permettre l'établissement permanent d'un secré-

tariat de COFA et aussi pour encourager d'autres oeuvres comme la JFA et la radio française en Nouvelle-Angleterre.

*Fédération Féminine F.-A.* A son tour la FFF-A après avoir fait comprendre ses besoins sollicite un octroi d'un millier de dollars annuellement pour le fonctionnement de son secrétariat et de ses oeuvres.

Le Conseil veut bien seconder ces demandes qui lui sont adressées de tous les coins de l'Amérique française. Il s'engage dans la mesure du bien fondé de chaque demande d'en appuyer la valeur auprès du comité de distribution de la Fraternité Française dont il fait partie.

*Vie Française.* La revue bimestrielle du Conseil "*Vie Française*" termine sa dixième année. Comme toute revue sérieuse sa circulation n'est pas trop populaire sur les kiosques de nouvelles. Tout de même cet organe est indispensable pour porter officiellement le message du conseil, "*scripta manent*". Son format agrandi et la valeur des articles qu'elle renferme fait de la Vie Française un documentaire indispensable pour tous les ouvriers de notre vie propre.

*Congrès de Refrancisation.* Avec le concours du gouvernement de la province, le Conseil accepte de tenir à Québec, en juin 1957, un congrès de refrancisation. Le programme est accepté et Me Paul Gouin est chargé de le mener à bonne fin. Le congrès comprendrait des expositions, des séances d'études, un symposium, des manifestations de folklore, des galas et la célébration de la fête patronale avec un défilé exceptionnel. Dans cette initiative il n'y a rien de renversant, seuls les naïfs s'en scandaliseront, car il ne faut pas oublier que même le Québec français porte aussi une facture bilingue et que c'est une des faiblesses de notre tempérament français de sacrifier trop souvent devant les attirances étrangères. Un bain d'intensité française ne peut qu'aider notre vie culturelle et il faut se réjouir de cette initiative.

*Souscription Patriotique.* Le Conseil compare les résultats des deux premières souscriptions et étudie les moyens de rendre cet appel plus productif. Partout les demandes sont nombreuses. La souscription est absolument nécessaire. Elle aurait dû exister depuis 20 ans au moins. On lui donnera une formule définitive en 1957.

*Association de la Jeunesse Canadienne (AJC).* La ressaisie de la jeunesse est un grand problème partout même au sein de l'élite. Sans supprimer le dynamisme des jeunes aurait-on négligé de les bien inspirer ou de les diriger. Sont-ils tellement pris par les médiocrités du siècle! Dans toute l'Amérique française il n'y a pas encore un organisme de jeunes qui soit solide et trop prometteur. Il doit tout de même exister une solution et le Conseil a la mission de trouver la



formule. Jusqu'ici il s'est montré sympathique et il a versé de sa générosité aux entreprises de l'AJC.

Le Conseil Général de l'AJC présente un rapport détaillé avec le récit de tous les ennuis que rencontre ce mouvement.

*Calendrier.* Indiscutablement, depuis 1941, le calendrier de Vie Française a rempli une mission de publicité extraordinaire. La formule de 1957 a été modifiée pour le rendre encore plus attrayant. Le calendrier est un avertisseur fidèle de la marche du temps et un animateur de persévérance française. Il semble avoir atteint son maximum de circulation avec une distribution annuelle de 15,000 copies. C'est tout de même un jalon qui demeure dans les traditions du Conseil.

*Documentaire.* Rajeunissant constamment ses cadres d'action, le Conseil se voit obligé aussi d'adopter une formule publicitaire qui se renouvelle. Il publiera pour l'information des groupes un nouveau documentaire historique qui résumera son travail depuis sa fondation en 1937.

*Education Patriotique.* Le Conseil comprend qu'un manuel d'information patriotique serait très utile et il accepte la recommandation suivante:

*"En vue de créer le climat nécessaire, chez les professeurs comme chez les élèves, et préparer la voie à un manuel scolaire possible pour plus tard, la Commission recommande de confier au bureau le soin de préparer immédiatement un livre d'éducation patriotique d'aspect attrayant qui sera publié par le Conseil.*

Le Conseil recommande toutefois la diffusion du manifeste sur *l'Education Patriotique* que vient de publier l'ACELF qui répondait ainsi à un vœu du 3ème congrès. En présentant ce travail, le R. P. Clément Cormier, c.s.c., président de l'Acelf déclarait: "*Les pages que vous allez lire contiennent donc le fruit de laborieuses recherches et de sérieuses études. Puissent-elles contribuer à faire ressortir l'importance d'un aspect vital de l'éducation de la jeunesse canadienne-française, et fournir aux intéressés des suggestions qui se révéleront heureuses.*"

*Manuel d'Histoire.* Le conseil ne veut pas entrer en concurrence avec le programme de l'enseignement de l'histoire du Canada ni déprécier la valeur des manuels en usage dans les maisons d'enseignement. Cependant, il songe, puisqu'on lui en a fait la demande, à préparer un manuel syntonisateur de vie française à base historique qui pourrait servir d'inspiration à tous les jeunes parlants français en

Amérique. Ce volume serait très utile car il permettrait à un écolier qu'il soit du Québec, de la Louisiane, de la Nouvelle-Angleterre, de l'Ontario, de l'Ouest ou des Maritimes de retrouver les liens historiques et mystiques qui unissent la grande famille française du continent et ainsi favoriser la solidarité pour la relève. En conséquence, le Conseil accepte le projet qui lui est soumis à savoir :

“Que le Conseil de la Vie française voit à la publication du manuel d'histoire de la race française en Amérique du Nord, et que ce volume par sa teneur et sa présentation, puisse répondre aux besoins de toutes les minorités où qu'elles se trouvent”.

*Journée d'Etude.* Afin de faire mieux connaître le conseil et intéresser plus de personnes à son travail le Conseil accepte de recommander la tenue d'une journée d'étude dans les diverses régions, au cours de l'année.

*Ordre de la Fidélité.* Les membres du conseil nommaient les personnes suivantes titulaires de la promotion de l'Ordre de la Fidélité Française: Mgr F. X. Barrette, curé de la paroisse St-Charles (Ottawa), l'abbé Pierre Gauthier, curé de la paroisse Notre-Dame du Perpétuel Secours (Holyoke, Mass.), M. Esdras Minville, directeur de l'Ecole des Hautes Etudes (Montréal).

*Membre d'Honneur.* Par suite de sa résignation comme membre du Conseil, le Conseil nomme M. Antonio de Margerie, l'un des chefs et apôtres de la vie française en Saskatchewan, membre d'honneur.

*Bureau 1956-57.* Hon Cyrille Delage, président et chancelier de l'Ordre de la Fidélité Française: R. P. Arthur Joyal, vice-président d'honneur, Me Paul Gouin, président: Docteur Georges Dumont et Abbé Adrien Verrette, vice-présidents; Mgr Paul Emile Gosselin, p. d., secrétaire; Dr Jean Thomas Michaud, trésorier; M. le notaire Henri Boisvert, aviseur technique; MM. Adrien Pouliot, Ernest Desormeaux, Me Anatole Vanier, Jean Jacques Tremblay, R. P. Albert Plante et Mme Reine Malouin, directeurs.

*Voeux de la Plénière.* Le Conseil adoptait 15 voeux à l'issue des assises dont des remerciements à l'université Laval pour l'avoir logé gratuitement depuis la fondation et plusieurs autres hommages dans l'intérêt du rayonnement de la vie française en Amérique.

*Liaison Française Inc.* Filiale du Conseil qui l'établissait en 1954, *Liaison Française*, pour des fins pratiques et légales possède sa charte et seuls des membres du Conseil en sont les directeurs et administrateurs.

Depuis 1949, le Conseil organisait un voyage annuel de propagande auprès des divers groupes français. Ces voyages conservent leur aspect à la fois touristique et publicitaire. Leur bon renom se répandit et la demande de plus nombreux voyages se manifesta bientôt pour répondre à la clientèle touristique qui appréciait cette formule. C'est alors qu'avec le concours de MM. Paul-Emile Gingras et Arthur St. Hilaire, le Conseil put organiser cette agence qui depuis a multiplié d'excellents voyages.

Au cours de l'année *Liaison Française* a organisé cinq voyages dans l'Ouest canadien les 21 et 29 juin, 6, 13 et 26 juillet transportant près de 500 voyageurs. En janvier c'était une croisière aux Antilles sur le SS. Patricia et le SS. Empress of Scotland. Le voyage en Europe comprenait 84 personnes sous la direction de M. Ernest Desormeaux. Deux voyages au Mexique.

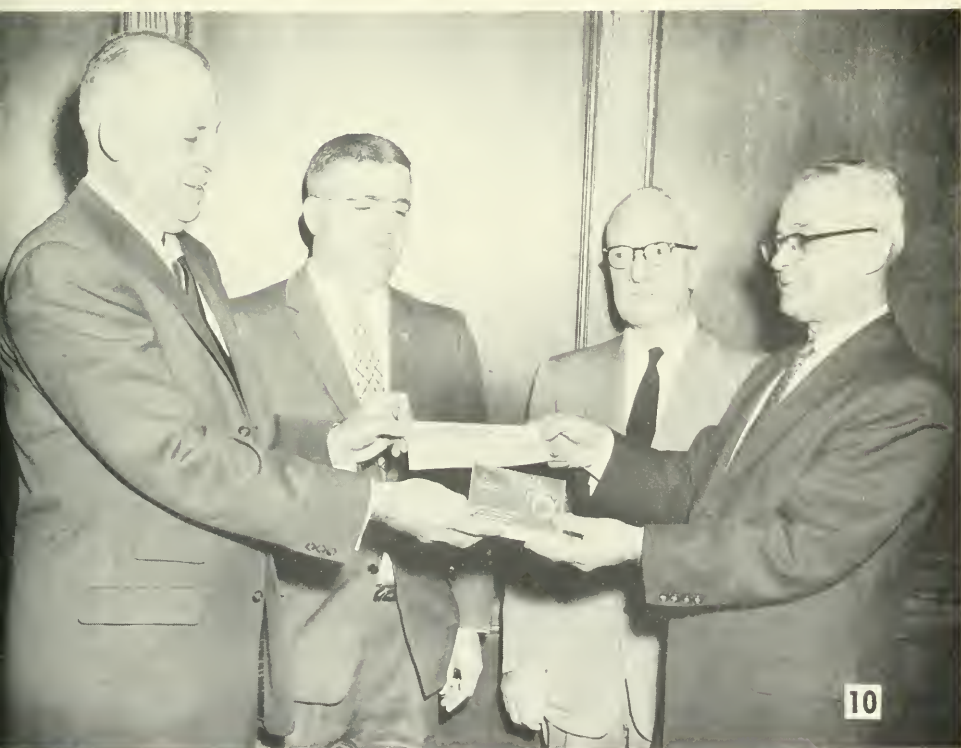
Des reportages intéressants ont été publiés par des journalistes qui ont pris part à ces voyages. "*Une Croisière aux Antilles*" par Janine Paquet; "*Vers les Antilles*" par Germaine Bundock; "*Au Mexique avec la Liaison Française*" par Maurice Allaire; "*Voyage de Liaison Française dans les Caraïbes*" par Françoise Laporte.

A son compte on pouvait déclarer: "La Liaison Française est maintenant reconnue par les lignes de navigation, les chemins de fer, plusieurs hôtels. Elle a commencé des démarches pour se faire accréditer par les compagnies d'aviation. Sa situation financière est de plus en plus satisfaisante. Elle peut jouer pleinement le rôle pour lequel elle a été instituée par le Conseil de la Vie Française."

*Mémoire sur la Radio et la Télévision.* Le 11 avril, le Conseil présentait à la Commission royale d'enquête sur la radio et la télévision un important mémoire. Ce document révélateur a été diffusé par la suite aux Editions Ferland du Conseil. Dans sa conclusion on lit:

*"Nous tenons à rendre hommage aux artisans de la radio et de la télévision en notre pays, particulièrement à la Société Radio-Canada. Le Canada occupe un rang honorable parmi les nations pour la qualité des émissions. A cause de la situation difficile dans laquelle il est placé, le secteur français de Radio-Canada accomplit un travail considérable pour assurer à la population de langue française un bon service.*

*"Toute oeuvre humaine demeure perfectible. Aussi croyons-nous devoir réitérer les principales recommandations que nous avons faites dans ce rapport. La première a trait à l'établissement de postes radiophoniques ou de relais français dans divers centres qui en sont dépourvus bien qu'ils comptent une population française considérable. La deuxième*







11





*me porte sur l'extension du réseau français de télévision de façon à couvrir, le plus tôt possible, le bloc français du Québec et des régions limitrophes dans les Maritimes et dans l'Ontario, en attendant d'atteindre tous les groupes français de l'Atlantique au Pacifique.*

*"Nous suggérons des contacts étroits entre Radio-Canada et la population. Nous recommandons, dans ce but, la décentralisation de la production et la formation de comités consultatifs régionaux. Nous croyons aussi utile un élargissement des cadres du bureau des Gouverneurs, soit par la formation de commissions consultatives nationales, notamment une commission d'orientation des émissions culturelles.*

*"Nous nous permettons d'insister sur une juste orientation des émissions d'idées, sur un sain équilibre des divers genres d'émissions. Dans cet ordre de choses, nous estimons qu'il y aurait lieu de restreindre le temps accordé aux romans radiophoniques et aux sports. Nous souhaitons aussi un relèvement du niveau des programmes récréatifs, particulièrement des programmes de chansonnettes, surtout dans les postes privés.*

*"Enfin, nous soulignons l'importance de la diction à la radio, de la diction et du maintien à la télévision. Nous demandons une discipline sévère pour ce qui est de la langue parlée, vocabulaire précis, syntaxe respectueuse de l'architecture de la langue, enfin prononciation correcte, naturelle, sans affectation.*

*"Nous vous faisons ces diverses recommandations avec le seul désir de coopérer à l'oeuvre importante de la radio et de la télévision en notre pays.... Nous avons apporté à notre enquête un soin particulier et nous avons essayé d'interpréter exactement les opinions des personnes et des sociétés que nous avons consultées dans tout le Canada sur cet important sujet."*

Il reste à ajouter que certaines de ces considérations pourraient être utilisées chez les Franco-Américains en tenant compte de tout.

*Me L. Athanase Fréchette (1897-1956). L'une des figures les plus ardentes du Québec français décédait le 2 janvier, ancien président de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal et membre du Conseil de la Vie Française. Né à Montréal le 2 mai 1897, fils d'Hormidas Fréchette et de Edouardine Caron. Etudes à l'école Olier, au séminaire et à l'université de Montréal. Journaliste à "La Presse" et au "Canada", il fonda "La Boussole". Admis à la pratique du notariat en 1924. Directeur de la Société Nationale de Fiducie, président de la*

Caisse nationale d'Assurance-Vie, directeur de la Ligue de l'Achat chez nous et de la Ligue d'Action Nationale, il était de ceux qui croient dans la formule de l'intensité française pour un Québec fort et vivant.

Bien qu'un peu frondeur, il était doué d'une âme très sensible et noble. Il avait été formé dans les premières équipes de l'ACJC et pour lui il n'existait pas d'autre formule que d'être canadien-français tout court sans fanfreluches. De là parfois ses excès de paroles qui troublaient les bon-ententistes, ceux-là toujours trafiqueurs. De là aussi parfois son refus d'accepter certaines solutions qu'il trouvait trop diluées pour servir définitivement les intérêts de sa race. Il n'était pas exclusiviste, loin de là, mais il ne voulait pas non plus toujours céder sous prétexte de tout obtenir. Quand on se met à glisser disait-il dans l'intimité, il est difficile d'arrêter.

Entré tard au Conseil de la Vie française, il s'y trouva bien chez lui. Sans entrer dans les cadres trop rapides du dirigisme, il s'employa cependant à faire accepter le souci de l'éducation patriotique à tous les degrés de l'enseignement. Il provoqua et fut en grande partie responsable de l'établissement de la chaire de la civilisation canadienne française à l'université de Montréal.

Il était si tenace et infatigable dans la poursuite de l'idéal canadien-français qu'il pouvait devenir fatigant et même fastidieux auprès de ses collègues et compatriotes, mais il parlait toujours avec la même conviction.

Certaines de ses reparties ne manquaient pas de pittoresque et parfois de piquant. Il avait son franc parler mais il acceptait volontier la réplique et s'en offensait nullement. Il jouait franc jeu. Comme bien des mortels il eut des erreurs de jugement parfois et s'aventura peut-être aussi vers des écueils cuisants. Mais il savait endurer la cuirasse. Des hommes de son espèce sont assez rares même au Canada français. L. Athanase Fréchette eut une fin édifiante qui fut la mesure de la sincérité de sa vie. Il laisse le souvenir d'un ardent apôtre et d'un résistant.

Petit de taille, quelques poils en moustache de brosse, l'oeil perçant, la voix enjoleuse et le sourire souvent narquois, il parlait et parlait sans se préoccuper où tombaient ses propos. Il poursuivait son idée, son projet, son idéal!

On a écrit de lui: *"à certains égards, ce qui dominait en lui, c'était peut-être l'homme d'action. Dans les sociétés dont il faisait partie, il apportait l'animation, le feu. Il avait quelque chose du mousquetaire; il s'accordait parfois une pointe de panache.... Il sera de ceux qui ne renient pas leur jeunesse (Chan. Groulx).*

*Souscription 1956.* Tel que demandé, le Conseil se charge de mettre en branle la souscription de 1956. Le montant est fixé à \$75,000.00 L'appel fut lancé officiellement, le 11 avril, sous la présidence d'honneur de S. E. Mgr Norbert Robichaud, archevêque de Moncton, qui déclarait:

*"Les minorités françaises, dispersées sur tout le continent nord-américain, constituent, selon un plan providentiel, comme une ceinture d'avant-poste stratégiques, jetés tout autour de votre belle province pour servir de garde d'honneur devant le foyer de la vie française en Amérique, pour aider à diffuser la flamme de la culture latine et pour faire rayonner les richesses de l'esprit français dans tous les milieux et dans tous les coeurs de bonne volonté..."*

*Semaine de la Vie Française (20-27 mai).* La tenue d'une semaine française est profitable. Elle suscite toujours chez les maîtresses et les élèves de nouvelles formules d'intérêt autour de notre vie française. Elle provoque encore une intensité plus prononcée dans le parler. Cette année encore la revue *"L'Enseignement Primaire"* consacrait sa livraison d'avril au thème de la semaine, *"notre vie économique"*. On y disait: *"puisse-t-elle nous faire réfléchir et susciter au sein de la jeunesse la volonté de se renseigner, de se former, de se préparer à bien servir l'Eglise et la Patrie dans le secteur de l'économie comme sur les plans supérieurs de la langue et de la foi."* Nos jeunes doivent donc songer et désirer occuper les premières places dans tous les domaines, commerce, industrie, négoce, etc.

*Sou de la Survivance.* Apprendre à nos écoliers à faire un petit sacrifice à l'endroit du maintien de notre langue et de nos traditions françaises c'est déjà avoir ouvert leur coeur et leur intelligence à la valeur de ce patrimoine qu'ils portent dans leur vie. Depuis son inauguration cette souscription a accompli des merveilles en plus de fournir des sommes qui ont permis le développement de bien des oeuvres auprès des divers groupes français en Amérique. Le sou en 1955 a rapporté \$32,217.83 et cela presque exclusivement dans les écoles du Québec.

*Réunion Suncook-Manchester.* Les 29 et 30 mai, le bureau tenait une importante réunion en Nouvelle-Angleterre pour étudier sur place les problèmes franco-américains. L'Alliance des Journaux acceptait sur invitation de diriger la souscription. Le bureau rencontrait surtout les membres du Comité d'Orientation dans les salles de l'Institut Canado-Américain à Manchester. On étudia le projet de l'établissement d'un secrétariat permanent du Comité d'Orientation et les moyens de le maintenir. Les visiteurs et membres étaient ensuite les

invités de la Fédération Franco-Américaine du New-Hampshire à un dîner servi au motel Ville Reine. Les membres du bureau avaient d'abord siégé à Suncook chez leur collègue.

*Causeries à Radio-Canada.* La causerie mensuelle à Radio-Canada offre au Conseil une importante tribune, depuis plusieurs années, pour transmettre ses messages. Au cours de l'année les conférenciers: janvier: "*La femme une économiste*" Reine Malouin; février: "*Connaître nos obligations*", Me Gaston Vincent; mars: "*La Liaison Française aux Antilles*", docteur Jean-Thomas Michaud; avril: "*La souscription patriotique*", Me Paul Gouin; mai: "*En marge de la souscription*", J. Emile Boucher; juin: "*La valeur de notre visage français*", docteur Jean-Thomas Michaud; août: "*Soixantenaire de l'Association Canado-Américaine*", Adolphe Robert; septembre: "*Manifestations artistiques de la saison*", Pierre Gosselin; octobre: "*La Liaison Française en Europe*", abbé Gérard Benoit; novembre: "*Voyage en Europe*", Adrien Pouliot; décembre: "*Voeux du Conseil*", le président Paul Gouin.

*Octrois de la Fraternité Française.* Le Comité de distribution de la Fraternité Française composé de MM. J. Emile Boucher, Paul de la Durantey, Me Paul Gouin, et Mgr Paul Emile Gosselin se réunissait en décembre pour accorder les octrois suivants: *Nouvelle-Angleterre*: Comité d'Orientation \$5,000.00; Fédération Féminine Franco-Américaine \$1,000.00; *Colombie*: Pensionnat de Maillardville \$5,000; Fédération Canadienne Française de la Colombie \$1000; *Alberta*: Collège St-Jean (Edmonton), \$1,000; Centre d'Accueil Quirion (St-Pau) \$1,000; Association Catholique Franco-Albertaine \$1,000; *Saskatchewan*: Collège Notre-Dame (Prince Albert) \$2,000; Association Catholique franco-canadienne \$1,000; *Manitoba*: Collège St-Boniface \$1,000; Association Canadienne-française d'Education du Manitoba \$1,000; *Ontario*: Association canadienne française d'éducation \$2,000; Union catholique des cultivateurs franco-ontariens \$1,000; Ecole de Port Colborne \$1,000; *Acadie*: Société St-Thomas d'Aquin (Ile de Prince Edouard) \$500; Ecole de Sackville, N.-B. \$500; Société St-Pierre (Cap Breton), Collège Sainte-Anne de la Pointe de l'Eglise \$1,500; *Réserve*: \$5,000; *Fonds Intangible*: \$5,000; *Cas urgents*: \$1,000.

### Ordre de la Fidélité Française

Le 6 octobre 1947, le Conseil de la Vie Française en Amérique célébrait ses dix ans en tenant sa réunion plénière à Ottawa. Ce fut en cette circonstance que les membres établissaient un institut de mérite national intitulé, l'Ordre de la Fidélité Française, afin de proclamer d'une façon officielle le mérite de personnes qui ont rendu des services signalés à la cause française en Amérique. Par ce fait l'ordre devenait la plus haute décoration accordée sous le signe de la vie française.

Par l'entremise de son chancelier l'Ordre remet ses insignes aux titulaires choisis par le Conseil à l'unanimité. La cérémonie donne toujours lieu à d'éclatants déploiements, généralement à Québec. A cause de certaines circonstances quelques manifestations se déroulèrent ailleurs mais toujours avec la solennité que comportait l'événement.

La 9ème promotion de l'Ordre eut lieu dans les salons du cercle universitaire de Québec, le 6 octobre 1956 en présence d'un groupe distingué. L'hon. Cyrille Delage, président d'honneur du Conseil et chancelier de l'ordre présidait. Deux nouveaux officiers étaient décorés, Mgr William Drapeau, p. d., curé de la paroisse St-Jean-Baptiste, de Lynn, Massachusetts, et M. Esdras Terrien, trésorier de l'Association Canadienne-française d'Education d'Ontario. Un vin d'honneur suivait et Mgr Drapeau répondait au nom des titulaires.

S. E. Mgr Alfred Langlois, évêque de Valleyfield, était aussi de cette promotion, mais son grand âge l'empêcha de se rendre à Québec. La remise eut lieu plus tard dans les salons de son évêché.

En plus du diplôme, la décoration comporte la cravate aux couleurs bleu et blanc avec émail portant la fleur de lis. La rosette se porte sur l'habit.

Dans son allocution le chancelier déclarait:

*Le Conseil de la Vie française mène une existence discrète, quelque peu mystérieuse pour le grand public. On peut se demander s'il ne s'inspire pas de la maxime du fabuliste: "Pour vivre heureux, vivons cachés". La solitude comporte cependant des inconvénients. Elle prive notamment des jouissances délicates de l'amitié.*

*Aussi le Conseil se réjouit-il de cette remise annuelle de décorations de la Fidélité française puisqu'elle lui fournit l'occasion d'accueillir des hôtes à la fois sympathiques et distingués. En ma qualité de président d'honneur du Conseil de la Vie française et de chancelier de l'Ordre de la Fidélité, je vous souhaite une cordiale bienvenue. Votre présence est pour nous une joie en même temps qu'un réconfort.*



*Nous avons ce soir à pleurer un disparu. Le trois mai 1956, Monseigneur Elias Roy, prélat de Sa Sainteté et ancien supérieur du Collège de Lévis rendait sa belle âme à Dieu. Il avait été un ardent ami des minorités françaises. C'est à ce titre particulièrement que nous lui avons décerné la médaille de la Fidélité le quatorze septembre 1953. Nous tenons à déposer sur sa tombe le témoignage de notre admiration. Nous prions son Alma Mater d'agréer nos sympathies.*

*Nous regrettons aussi une absence, Son Excellence Monseigneur Joseph-Alfred Langlois, évêque de Valleyfield et comte romain, avait daigné accepter les insignes de la Fidélité. L'âge l'empêche d'être avec nous ce soir. Nous espérons qu'une manifestation plus intime, en sa ville épiscopale, nous fournira l'occasion de lui exprimer notre gratitude pour sa précieuse contribution à la culture française.*

*Nous avons du moins la joie d'accueillir ses deux collègues de promotion. L'un d'eux nous vient de l'Ontario française: c'est monsieur Esdras Terrien, d'Ottawa. Mais ne vous y laissez pas prendre. Il est aussi un authentique québécois puisqu'il est né à Sainte-Monique de Nicolet et qu'il a fait ses études classiques au vieux Séminaire fondé par Monseigneur Joseph-Octave Plessis.*

*Le fonctionnarisme fédéral l'attira au sortir du collège. Il entra au Ministère des Douanes, en 1903. Il devait le quitter en 1927 pour passer à la traduction, poste qu'il occupa jusqu'en 1942. Il a donc fourni une carrière de quarante années au service de son pays.*

*Jeune encore, soit de 1908-1914, il se distingue comme président de l'Association canadienne de la jeunesse catholique à Ottawa, et c'est sans doute ce qui lui valut la confiance des chefs au premier congrès de l'Association canadienne française d'éducation d'Ontario, en 1910. Le congrès n'avait pas manqué de visée ni de discernement car après 46 années de vie mouvementée l'Association est heureuse de le retrouver dans les mêmes fonctions avec un enthousiasme toujours nouveau comme directeur et un oeil de plus en plus vigilant comme trésorier. Et puis, comme le journal Le Droit et l'Association d'Éducation sont deux institutions de défense qui se complètent, il se dépensera également sans compter à l'oeuvre de la fondation de ce journal. Il assumera même les lourdes responsabilités de l'administration puisqu'il en fut le président et le directeur de 1914-1947. Il est le fondateur de l'oeuvre des retraites fermées du diocèse et il a favorisé le travail important de l'Action Catholique dont il est le vice-président.*

*Vétéran de nos luttes scolaires il est l'un des rares survivants de ceux qui ont servi avec constance, conviction et fidélité, les chefs qui ont illustré l'histoire de la survivance franco-ontarienne. Jamais cette histoire n'a connu d'apôtres plus fervents, plus assidus, plus désintéressés et plus tenaces. Aussi toutes nos causes religieuses et nationales font appel à son dévouement, à la droiture de ses actes et à sa réputation*

*inattaquable de fervent et parfait chrétien. En reconnaissance de ses mérites il était admis dans l'Ordre du Mérite Scolaire franco-ontarien à titre Très Méritant, en 1948, et le Saint-Siège l'honorait de la médaille "Pro Ecclesia et Pontifice", en 1949.*

*Le Conseil de la Vie française a voulu ajouter son témoignage d'admiration à de si hautes dignités. Il est fier de lui remettre ce soir les insignes de la Fidélité française, en présence de plusieurs membres distingués de sa famille, et de l'inviter à inscrire son nom au registre de l'Ordre.*

*Monseigneur William Drapeau a une supériorité sur Monsieur Terriens celle d'être un très authentique franco-américain. En effet, Monseigneur Drapeau a vu le jour à Lowell, Massachusetts, le vingt-six juillet 1893. Il appartenait à une famille bien canadienne-française par son père, William Drapeau, et par sa mère, Marie-Jeanne Lambert.*

*Il fit ses études primaires dans les écoles paroissiales de sa ville natale. Il puisa ensuite au Séminaire Saint-Charles Borromée, devenu récemment l'Université de Sherbrooke, sa formation classique. Après de solides études philosophiques et théologiques au Séminaire Saint-Jean de Brighton, il reçut l'onction sacerdotale des mains de Son Eminence le cardinal O'Connell, archevêque de Boston, le huit juin 1917. Il fut vicaire à Sainte-Agnès de Reading et à Sainte-Anne de Salem. En 1933, il devenait curé de Saint-Alphonse de Beverly, en septembre 1941, de Saint-Joseph d'Everett. Il est curé de la belle paroisse franco-américaine de Saint-Jean-Baptiste de Lynn depuis 1944.*

*Monseigneur Drapeau est un prêtre à l'âme profondément sacerdotale. Il s'est donné tout entier au service des siens. Aussi Sa Sainteté le Pape Pie XII a-t-il daigné l'appeler à prendre place parmi les prélats de Sa Maison. Pasteur d'une paroisse officiellement et effectivement franco-américaine, Monseigneur Drapeau s'applique avec un zèle indéfectible à conserver la foi dans les coeurs et la culture française dans les esprits. Il y a quelques semaines à peine la chorale de sa paroisse remportait la palme dans un concours ouvert à toutes les chorales françaises de la Nouvelle-Angleterre. Nous avons la joie d'applaudir à son succès et au succès de ses jeunes chanteurs dans le magnifique auditorium de Manchester. Et nous nous disions ce soir-là que le prêtre qui le veut peut garder les siens à l'Eglise et à la culture des aïeux. Aussi est-ce avec une particulière fierté que nous remettons à Monseigneur Drapeau les insignes de la Fidélité et que nous l'invitons à inscrire son nom au Livre d'Or de l'Ordre.*

*Mesdames, Messieurs, cette brève cérémonie tire à sa fin. Nous remercions Monseigneur Drapeau d'avoir voulu ajouter au charme de*

*sa présence celui de son éloquence. Nous aurions aimé entendre également Monsieur Terrien. Il a voulu maintenir son appartenance à l'Eglise enseignée. C'est une modestie qui l'honore singulièrement. Il ne reste à vous offrir la coupe de l'amitié et à formuler le souhait que nous nous retrouvions l'an prochain sous ce même signe de la Fidélité française.*

### Officiers de l'Ordre

L'hon. Cyrille Delage (Québec)  
*Chancelier*

Mgr Paul Emile Gosselin, p. d.  
*Recteur*

1948—Mgr Arthur Beliveau †  
*archevêque de Saint-Boniface*

Mgr Georges Courchesne †  
*archevêque de Rimouski*

Mgr J. Alfred Myran, p. d. †  
*curé de la paroisse Ste-Anne, d'Ottawa*

M. Emile Lauvrière (Paris) †  
*historien de l'Acadie*

M. Omer Héroux (Montréal)  
*journaliste*

1949—S. E. Mgr Maurice Baudoux  
*archevêque de Saint-Boniface (Manitoba)*

Mgr Eugène Baupin, p. d. (Paris) †  
*Président fondateur du Comité des Amitiés catholiques françaises à l'étranger*

Abbé Paul Desaulniers (Nashua) †  
*curé de la paroisse St-Louis-de-Gonzague*

T. H. Thibodeau Rinfret (Ottawa)  
*juge en chef de la cour suprême du Canada*

Mlle Eveline Leblanc (Ottawa)

- 1950—Mme Eva Rodier Thibodeau (Montréal)  
*présidente de la Fédération St-Jean-Baptiste*
- M. Edmond Cloutier (Ottawa)  
*imprimeur de la Reine*
- M. Aldéric Marion (Saint-Boniface) †  
*ancien président de la Société d'Education du Manitoba*
- Me Henri Ledoux (Nashua)  
*ancien président de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique*
- Dr J. Ubalde Paquin (New Bedford)  
*ancien président de la Société Historique Franco-Américaine*
- 1951—Hon. Aubin Arsenault (Ile du Prince-Edouard)  
*ancien premier ministre et juge en chef de la cour suprême de l'Ile du Prince-Edouard*
- Me Edouard Montpetit (Montréal) †  
*écrivain*
- 1952—Mgr Stéphane Côté, p. a. (Sturgeon Falls, Ont.) †  
*vicaire général du diocèse Sault Ste-Marie*
- Mgr Emile Chartier, p. d. (Sherbrooke)  
*ancien vice recteur de l'université de Montréal*
- Mgr Stephen Grenier, p. d. (Woonsocket)  
*curé de la paroisse Ste-Famille*
- Mgr Auguste Boulet, p. d. (Ste-Anne de la Pocatière)  
*ancien supérieur du séminaire et président de la société de colonisation du Québec*
- Me Aurélie Bélanger (Ottawa) †  
*ancien député à Toronto*
- R. P. Adélard Dugré, s. j. (Québec)  
*ancien provincial des jésuites au Canada*
- M. le chanoine Lionel Groulx (Montréal)  
*historien*
- R. P. Joseph Papin Archambault, s. j. (Montréal)  
*fondateur de l'Ecole Sociale Populaire*
- Dr Albert Sormany (Edmunston, N.-B.)  
*ancien président de la société l'Assomption*
- M. Philippe Armand Lajoie (Fall River, Mass.)  
*journaliste*

Dr Jean-Baptiste Prince (Montréal)  
*président des amis du journal Le Devoir*

M. Victor Barrette (Ottawa)  
*journaliste. L' Oncle Jean (Le Droit)*

M. Rodolphe Laplante (Québec)  
*journaliste et conférencier*

1953—Mgr Wilfrid LeBond (Ste-Anne de la Pocatière) †  
*ancien supérieur*

Mgr Elias Roy, p. a. (Lévis) †  
*ancien supérieur du collège de Lévis*

M. Emile Boucher (Montréal)  
*président de la Fédération des Sociétés St-Jean-Baptiste*

1954—S. E. Mgr Maurice Roy (Québec)  
*archevêque de Québec*

Me Antonio Perrault (Montréal) †  
*avocat et professeur*

1955—S. E. Mgr Norbert Robichaud  
*archevêque de Moncton*

Abbé Nazaire Poirier (Edgmont Bay, IPE)

M. Henri P. Leblanc (Moncton)  
*officier de la société l'Assomption*

Me Willie Comeau (Metigan N.-E.)

Dr Emile Leblanc (Pubnico, N.-E.)

1956—S. E. Mgr Alfred Langlois  
*évêque de Valleyfield*

Mgr William Drapeau, p.d. (Lynn, Mass.)  
*curé de la paroisse St-Jean-Baptiste*

M. Esdras Terrien (Ottawa)  
*officier de l'Association Canadienne-française d'Education  
 d'Ontario depuis sa fondation*



## XIII

### Echos

#### Sociétés

*Société Historique de Montréal.* A sa réunion annuelle, le 25 janvier, Mgr Olivier Maurault était réélu président et Mme Marcelle Reeves-Morache au secrétariat. Les conférences: 29 juin, Léon Trépanier, "*Journalistes d'autrefois*"; 28 mars, Guy Courteau, s.j., "*La monographie paroissiale et les souvenirs qu'elle inspire*"; 25 avril, Philippe Lafferrière, "*Fre'laterie, erreurs et mensonges historiques*"; 20 mai, "*Célébration de la fondation de Montréal*", messe à Notre Dame, Mgr Maurault, "*Souvenirs de Voyage*"; 20 novembre, M. A. Perron, "*Combat héroïque dans l'Est de Montréal*"; 15 décembre, Abbé René Desrosiers, "*Les minorités de l'Île Jésus autrefois*."

*Société Historique de Québec.* Assemblée générale le 8 février sous la présidence de M. Gérard Morisset avec rapports de l'année écoulée. Le 19 novembre avait lieu une visite-conférence à l'exposition des peintures de Ozias Leduc: Conférence de Réal Bertrand, le 16 mars: "*Les cent ans de l'école normale Laval*"; Conférence de Marine Leland, le 21 novembre: "*Joseph-François Perrault, pionnier de l'éducation au Canada*". Cahiers d'histoire No 8 — "*Aux origines de notre dévotion à l'Immaculée-Conception*" par Adrien Pouliot, s. j. — in-8 32 p., 1956. R. P. Adrien Pouliot, président; Abbé Honorius Provost, secrétaire.

*Société Historique du Saguenay* (Chicoutimi). Bulletin trimestriel, 1956 — No 23 — janvier, "*Le centenaire de Pointe-Bleue*"; No 24 — avril — "*Le Drapeau saguenéen*" — No 25 — juillet — "*La journée du Saguenay*" — No 26 — octobre — "*La statue de Notre-Dame du Saguenay*" — "*Nos disparus*" — M. le chanoine Victor Tremblay, président directeur.

*Société Historique du Nord Ontario* (Sudbury, Ont.) 1956. Documents Historiques: No 30 — "*Mgr Stéphane Côté, p.d.*" par Jean Archambault, s.j., — No 31 — "*Noëlleville — un cinquantenaire 1905-1955*", in-656p., illustrations; — No 32 — Alphonse Gauthier, s. j. — "*Héros dans l'ombre mais héros quand même, Joseph Jennessau, s.j., Jean Veroneau, s. j., Georges Labrie, s. j.*"

*Société Généalogique Canadienne-Française* (Montréal). *Mémoires*, Vol. 7, gr. in-8, 256 p., 1956, Périodique semestriel. Roland

Auger, rédacteur. *Rubrique: Etudes Généalogique et Petite Histoire, Entre-nous, etc.* Cette revue est au service de tous les généalogistes de l'Amérique française. *Le Mois Généalogique*", organe officieux de la société — Vol. 9, 1956.

*Institut Canadien (Québec).* A sa réunion annuelle, le 6 février, l'Institut réélisait M. Jean Bruchési pour un onzième terme. En plus de huit conférences de haute portée, l'Institut a mis en circulation plus de 42,000 volumes durant l'année. L'institut préconise plusieurs services. Le président déclarait: "*Il reste beaucoup à faire. Une oeuvre comme celle de l'Institut Canadien lorsqu'on en a compris le véritable sens, n'est somme toute jamais terminée*".

*Association Canadienne française pour l'avancement des Sciences ACFAS (Montréal).* Plusieurs se demandent pourquoi un nom si long, mais, cela n'enlève rien à la valeur de cet organisme qui tenait son 24ème congrès à l'université de Montréal. De sérieuses communications furent présentées mais le symposium fut surtout consacré à la motion d'évolution dans le "phénomène humain", de Tailhard H. Chardin. Plusieurs philosophes se firent entendre, le R. P. Régis, o.p., P. D. Salmans, o. p., J. Langlois, s. j., et H. I. Marrou de la Sorbonne.

*Société des Ecrivains Canadiens.* Fondée en 1936, la société publie annuellement depuis 1937 son Bulletin Bibliographique constituant ainsi pour ses membres et les chercheurs un catalogue très utile de publications.

En 1944, elle publiait le 1er bulletin bio-bibliographique de ses membres et le deuxième commencé en 1954 a été distribué cette année. M. Jean Bruchési, ancien président écrivait en préface: "*Le jour où il a pris la décision de publier cet ouvrage, le Conseil ne songeait pas à flatter l'amour-propre des membres de la Société des Ecrivains. Avant tout, il avait la certitude d'offrir un utile instrument de recherche sociologique, une sorte de dictionnaire dont l'intérêt social ne peut être mis en doute, abstraction faite de la qualité variable de ceux qui y figurent et de leur oeuvre.*"

M. le président Roger Duhamel ajoutait: "*un relevé périodique de cette nature nous paraît indispensable. Il témoigne de la vitalité d'une littérature jeune et en pleine expansion.*" Le répertoire comprend 250 pages avec un index général, une table de matières et une série de photos des membres.

La société publie aussi périodiquement un bulletin sous la direction du secrétaire général, M. Jean Filiatrault. Le secrétariat général est fixé à 535, avenue Viger, Montréal. Pour obtenir publications et autres renseignements il suffit de s'adresser au secrétariat.

*Société du Bon Parler Français* (Montréal). Comme elle en a l'habitude cette société réservait l'une de ses brillantes manifestations aux franco-américains au cours de l'année. Le 21 octobre, le président Paul Massé remettait la médaille "*Honneur et Mérite*" à titre d'Officier de l'Ordre Académique à Mgr Joseph Henri Boutin, p. d., curé du Saint-Rosaire (Gardner) et l'un des membres très méritants du clergé franco-américain.

Un auditoire nombreux saluait le récipiendaire. M. Linus Allain présidait, et M. le président Paul Massé faisait l'éloge du prélat avant de lui remettre les insignes. Mgr William Leclaire (Springfield) apportait les hommages du clergé.

La société tenait son 21ème gala, le 7 juin au Forum à Montréal pour enregistrer un autre brillant succès. L'album annuel de la société fut distribué aux milliers de visiteurs. Au cours de l'année, la société exécute en plusieurs endroits sa 34ème croisade à travers la province. Le travail de la société est incontestablement précieux et fort utile. Il a contribué depuis plus de ses 30 ans à faire aimer notre langue surtout à la bien parler.

*Association canadienne des Bibliothécaires de Langue Française,*  
12ième congrès annuel: 6-7 octobre 1956, Québec, Université Laval

Depuis sa fondation le progrès de cette association a été merveilleux. On peut difficilement s'occuper d'histoire et de volumes sans avoir une idée convenable du fonctionnement d'une bibliothèque qui conserve les imprimés de la pensée humaine. Aussi l'ABCF est l'organisme qui a répandu la science de la bibliotéconomie auprès de nos chercheurs depuis 1943. Elle est née on pourrait dire de l'école de bibliotéconomie fondée à l'université de Montréal en 1937 en invitant à son service les premiers diplômés de cette institution.

Avec le concours de Fides, le R. P. Paul Albert Trudeau, c.s.v., fut surtout le promoteur de l'oeuvre. Le 11 novembre 1943, les intéressés se réunissaient aux Editions Fides, 3245, rue St-Denis à Montréal pour choisir un premier exécutif, le R. P. Paul Aimé Martin, c.s.c., président, le P. Trudeau, secrétaire. On se donnait le nom de Association Canadienne des Bibliothèques d'Institutions.

Dès 1945 elle publiait "*La Revue des Bibliothèques*" avec Mlle Juliette Chabot, rédacteur en chef. Le R. P. Roméo Boileau, c.s.c., devenant président, on établissait les cadres de l'oeuvre avec un nouveau nom, Association Canadienne des Bibliothèques Catholiques avec 159 bibliothèques affiliées, groupant plus de 2,130,000 volumes et imprimés. Le cardinal Villeneuve apportait son appui au mouvement en déclarant "il est à souhaiter .... que les bibliothèques et les bibliothécaires catholiques comprennent leur obligation morale d'en faire partie, afin de la rendre puissante...."

Ce fut le 13 novembre 1948 que les administrateurs donnèrent le nom ACBF Association canadienne des bibliothécaires de langue française et en conséquence on statuait le but comme suit: "s'occuper des intérêts des bibliothécaires et des bibliothèques au triple point de vue professionnel, culturel et catholique." En 1949, sous la présidence de M. Raymond Tanghe, l'association comptait déjà 235 membres représentant 170 bibliothèques.

On a appelé les bibliothèques, "les universités du peuple". L'association est elle-même devenue une université ambulante en tenant ces congrès annuels dans les divers centres. Elle a traité des thèmes d'une vaste importance: "La bibliothèque, témoin et agent de culture" (Québec), 1950; "Culture et conscience professionnelle" (Montréal), 1951; "Bibliothèque et éducation" (Sherbrooke), 1953; "Choisir les livres" (Montréal), 1954; "La bibliothèque, instrument de progrès (Trois-Rivières), 1954; "La bibliothèque, source d'information" (Montréal), 1955; et cette année, "La bibliothèque, témoin de la civilisation contemporaine" (Québec), 1956.

Avec ses rapports, textes des communications et son bulletin, l'association depuis 12 ans a constitué une véritable encyclopédie de bibliothéconomie d'une utilité inestimable. En mars 1947, elle incorporait son bulletin dans la section "Bibliotheca" de la revue Lectures et en mars 1955 paraissait le premier numéro de son bulletin trimestriel. Elle vient d'établir son secrétariat permanent, 535, avenue Viger.

Le douzième congrès avait lieu à l'université Laval (Québec) en octobre sous la présidence de Joseph Leduc qui fut réélu. On y tint un symposium, des séances d'études et une exposition. Au banquet de clôture, Mgr Adrien Falardeau déclarait: "*vous êtes les gardiens du trésor de l'humanité: la connaissance et la pensée humaine — cette quintessence de la pensée qui, d'âge en âge, s'est frayée un difficile chemin. Vous êtes également les gardiens du vrai, du beau, de l'immuable, et les dispensateurs de la soif de connaître, en un mot les serviteurs de la communauté publique.*"

*Semaine Sociale* (St-Jérôme, Québec). La 33ème session se déroulait à Saint-Jérôme du 27 au 30 septembre sous la présidence du Cardinal Léger. On y étudiait la "*Doctrina Sociale de l'Eglise dans l'éducation*". Son Eminence déclarait: "*que les chrétiens ne fassent donc pas preuve de timidité dans la recherche du nouvel ordre de chose à édifier. Eclairés par leur doctrine, guidés par l'Eglise gardienne des principes, qu'ils prennent hardiment le risque de la nouveauté et qu'ils ne s'attendent pas au replâtrage du régime expirant. On ne repeint pas une maison qui croule.*"

Les congressistes étaient les invités de S. E. Mgr Frenette et le R. P. Archambault, s. j., présidait la séance.

Pour ceux qui sont intéressés au travail des semaines sociales, il est intéressant de reproduire la liste complète des semaines depuis 1920. Ces volumes constituent une véritable encyclopédie de la doctrine sociale de l'Eglise.

Les cours et conférences des sessions de la Semaine sociale sont reproduits dans les volumes publiés chaque année. Cette collection unique contient de nombreuses études, dans lesquelles les auteurs exposent, sous la forme précise et vivante que permet le cours, les divers aspects et les solutions des problèmes sociaux actuels. Aucun groupe n'a fourni jusqu'à ce jour une contribution de cette importance, accessible à la fois aux hommes de science et au public non initié. Aussi tous les catholiques cultivés, prêtres et laïques, devraient-ils avoir dans leur bibliothèque chacun des volumes parus.

- I. Montréal, 1920 (Encyclique *Rerum novarum*)
- II. Québec, 1921 (Le Syndicalisme)
- III. Ottawa, 1922 (Capital et Travail)
- IV. Montréal, 1923 (La Famille)
- V. Sherbrooke, 1924 (La Propriété)
- VI. Les Trois-Rivières, 1925 (La Justice)
- VII. Québec, 1927 (L'Autorité)
- VIII. Saint-Hyacinthe, 1928 (Le Problème économique)
- IX. Chicoutimi, 1929 (La Cité)
- X. Ottawa, 1931 (L'Etat)
- XI. Montréal, 1932 (L'Ordre social chrétien)
- XII. Rimouski, 1933 (Le Problème de la Terre)
- XIII. Joliette, 1935 (L'éducation sociale)
- XIV. Les Trois-Rivières, 1936 (L'Organisation profes.)
- XV. Saint-Hyacinthe, 1937 (La Coopération)
- XVI. Sherbrooke, 1938 (Pour une société chrétienne)
- XVII. Nicolet, 1940 (Le Chrétien dans la famille)
- XVIII. Québec, 1941 (Action catholique et Action sociale)
- XIX. Saint-Jean, 1942 (La Démocratie)
- XX. Valleyfield, 1943 (La Tempérance, règle de vie)
- XXI. Ottawa, 1944 (La Restauration sociale)
- XXII. Montréal, 1945 (Liberté et libertés)
- XXIII. Saint-Hyacinthe, 1946 (La Jeunesse)
- XXIV. Rimouski, 1947 (La Vie rurale)
- XXV. Les Trois-Rivières, 1948 (La Paix)
- XXVI. Joliette, 1949 (Travail et Loisirs)
- XXVII. Nicolet, 1950 (Le Foyer, base de la société)
- XXVIII. Sherbrooke, 1951 (Le Rôle social de la Charité)
- XXIX. Saint-Jean, 1952 (La Sécurité sociale)
- XXX. Edmunston, 1953 (La Paroisse, cellule sociale)
- XXXI. Mont-Laurier, 1954 (Etablissement rural et immigration)



- XXXII. Cornwall, 1955 (Le Civisme)  
 XXXIII. Saint-Jérôme, 1956 (La doctrine sociale de l'Eglise dans l'éducation)

*Association Canadienne-française d'éducation d'Ontario.* (Ottawa). Dans son rapport général, sous la présidence de Me Gaston Vincent, l'ACFEO fait le relevé de ses activités nombreuses dans l'Ontario français. L'intensité scolaire augmente, de nouvelles écoles sont fondées et les compatriotes se montrent plus intéressée à l'oeuvre de l'éducation. Le grand concours provincial de français a obtenu encore un grand succès. Les lauréats ont été proclamés à l'occasion de la semaine française qui se clôture par le banquet au Chateau Laurier, le 4 avril. M. Rodolphe Laplante était le conférencier: "*Regards sur le front ontarien*". La souscription annuelle a rapporté \$27,612.10 et la caisse des bourses s'élève à \$105,00.00.

*Société St Jean-Baptiste* (Montréal). A son congrès annuel tenu à l'hôtel Windsor au début de mars, Me René Chaloult déclare "l'indépendance politique, une utopie sans l'indépendance économique." Alfred Ayotte (La Presse) reçoit le prix du journalisme de la société.

Au congrès de Québec, tenu le 5 octobre, les membres du Conseil de la Vie française sont invités à la messe et au banquet, sous la présidence de Georges Daigneault. Mgr Alphonse Marie Parent prononçait le sermon et Me Paul Gouin la causerie sur le "*Congrès de refrancisation*".

A Ottawa, Me Waldo Guertin, président de la Fédération des Sociétés St Jean-Baptiste de l'Ontario, déclare combien nous devons tous conserver notre héritage chrétien.

AJFO. Le 4e congrès général de l'Association de la jeunesse Franco-Ontarienne avait lieu les 6 et 7 octobre à Ottawa. Victor Paré y était réélu président. S. E. Mgr Lemieux déclarait — "*L'Eglise veut que ses enfants gardent fidèlement leur langue maternelle et développent leur culture nationale, lorsqu'en raison des circonstances, elles favorisent le maintien des convictions religieuses de continuer.*"

Parmi les douze voeux adoptés, l'AJFO demandait: "qu'une unité d'action de plus en plus étroite s'opère entre les différents organismes de jeunesse canadiennes-française d'Ontario."

*Fédération de la Colombie.* Plus de 175 écoliers de la région Vancouver-Maillardville exécutaient leur premier festival de la Bonne Chanson, les 10-12 février pour réunir plus de 1000 spectateurs. Un splendide programme fut exécuté avec succès. M. le docteur Léon Beaudoin, président de la Fédération salua l'assistance. M. le vi-











19



20



comte Louis de Laigue, consul général de France était l'invité d'honneur. Roger Montpetit, annonceur au programme français "Ecoutez-nous" à CKNW de New Westminster était directeur du concert.

*ACFEM.* L'Association d'Education du Manitoba célébrait ses 40 ans en mars. Elle reçut de nombreux hommages. Elle tiendra son grand congrès en septembre. S. E. M. Francis Lacoste, ambassadeur de France sera l'invité d'honneur.

Au mois de février la vie franco-manitobaine était endeuillée par la mort de l'un de ses grands apôtres, l'abbé Joseph Adonias Sabourin, décédé le 11 janvier à l'âge de 75 ans. Né à St Placide le 6 mars 1880. Il étudie à St Boniface, puis à Rome et en Silicie. Ordonné en 1905. Missionnaire chez les ukrainiens, directeur du petit séminaire, visiteur des écoles et en 1926 nommé curé de St Pierre. On a écrit de lui — "il possédait un ensemble de grandes qualités qui en ont fait un homme bien au dessus de la moyenne, une figure attachante et un des prêtres marquants de son époque."

*Congrès de l'ACFA.* La vie franco-albertaine était assombrie en janvier par la mort de Me Paul E. Poirier, l'un des chefs de la région au service de la radio, CHFA, la presse, "La Survivance", etc.

Le 27 février à St Paul avait lieu un grand ralliement qui se déroule sous la présidence de Me André Dechêne et sur l'invitation de S. E. Mgr Philippe Lussier.

En juillet, Léo Remillard, l'un des bons et fermes artisans de CHFA quittait l'Alberta pour Radio-Canada à Winnipeg.

Un congrès de la relève ou de la jeunesse réunissait plus de 600 jeunes au collège St Jean par d'éclatantes manifestations, le 5 octobre. Enfin à la fin d'octobre, à Falhaire un autre grand ralliement dans l'intérêt de l'ACFA et Me Lionel Tellier dirige le symposium. S. E. Mgr Henri Routhier, o.m.i., accueillait les 1500 délégués. Au mois de novembre le Comité Exécutif fixait le prochain congrès aux 20-21 juin à Edmonton.

*Association Canadienne des Educateurs de Langue française.* (ACELF). L'un des plus importants organismes de l'Amérique française, l'ACELF, était fondée par le Conseil de la Vie Française en Amérique à sa réunion du 8 octobre 1947, à Ottawa. Sous la présidence de M. Ernest Desormeaux, le 18 février suivant les éducateurs fixaient les bases de leur association. Le premier congrès fut tenu le 27 août à Ottawa avec le thème: "*La maison de l'éducateur canadien français catholique*". Les congrès se succédèrent dans l'ordre suivant: 1949, Québec "*L'inventaire de nos forces en matière d'éducation catholique canadienne-française*"; 1950, Montréal "*Culture française*,"

*richesse canadienne*"; 1951, Memramcook, N. B. "*Education et Unité canadienne*"; 1952, Québec, "*Troisième Congrès de la Langue française*"; 1953, St Boniface, Manitoba; "*Le français dans la vie canadienne*"; 1954, Trois Rivières, "*Education, travail d'équipes*"; 1955, Edmunston, N. B., "*L'histoire, école de culture et de formation*"; 1956, Sherbrooke: "*La profession de l'Éducateur*."

A la présidence se succédèrent: Ernest Desormeaux 1947, Louis Charbonneau 1948-1949, Mgr Alphonse Marie Parent 1949-1953, Trefflé Boulanger 1953-1955 et le R. P. Clément Cormier 1955-1956.

Le 8e congrès se déroulait à Sherbrooke, du 10 au 13 août sur l'invitation de l'université de Sherbrooke. Plus de mille éducateurs assistaient. S. E. Mgr Georges Cabana, archevêque et chancelier accueillait les congressistes, et Mgr Irénée Pinard, recteur les invitait à de brillantes assises. Mgr Maurice O'Bready, en conférence donnait "*Une esquisse de l'Estrie*". Sous la présidence du R. P. Cormier les assises furent fructueuses et des résolutions en attestaient la portée. On y étudia tous les aspects de la profession de l'éducateur. Réélu à la présidence le R. P. Cormier présidait le banquet de clôture servi dans le gymnase de l'université. On avait salué ses assises comme "*Les Etats Généraux de l'éducation*".

*Société des Ecrivains Canadiens* (Montréal). Vintième bulletin bibliographique de la société compilé par Gérard Martin, in-12, 134 p, Montréal, 1956, contient 400 titres, index des auteurs, index des titres, liste des membres et tirage de 1200. Conseil: Roger Duhamel, président ; Pierre Daviault et Adrien Plouffe, M.D., vice-présidents; Jean Filiatrault, secrétaire, Roger Viau, trésorier; Germaine Bernier, Charles Marie Boissonnault, Jean Bruchési, Jean Jacques Lefebvre, Leon Lorrain, Gérard Martin et Jean-Guy Pilon, directeurs.

*American Catholic Historical Society of Philadelphia*. Records. Fondée le 22 juillet 1884 elle se déclare l'aînée des sociétés historiques catholiques en Amérique. Elle publiait cette année son 69e volume en deux fascicules en mars et décembre. La société maintient ses archives et son musée au Séminaire Saint-Charles à Overhook, Pennsylvanie.

*Société Historique du Canada*. Sous la présidence de G. F. S. Stanley, cet organisme bilingue tenait sa réunion annuelle le 6-8 juin à Montréal, dans les salles de l'Université de Montréal. La société compte maintenant 726 membres. L'exécutif comprend: D. G. Creighton, président; M. Raye Lamb, vice-président; Antonio Roy, secrétaire français et D. M. L. Farr, secrétaire anglais.

An nombre des études soumises: *Claude Galarneau*, "Histoire de l'Europe et histoire du Canada"; *Mgr Olivier Maurault* "Saint-Sul-

pice et Montréal"; *Maurice Séguin*, "La notion d'indépendance dans l'histoire du Canada."

*Institut d'Histoire de l'Amérique Française* (Montréal) L'année 1956-57 terminait le dixième volume de la revue avec la table analytique générale. A la réunion annuelle du 14 avril, à l'hôtel Windsor, le fondateur déclarait: "nous sommes nés, comme vous le savez, dans un berceau austère, sans le sou; nous avons fondé notre oeuvre principale, la Revue, sans le sou, sans autre espoir ou sans autre capital que l'encouragement, au début verbal de généreux amis. Si la naissance fut austère, le présent, l'avenir le demeurent. Nous avons vécu; mais il nous reste toujours à vivre."

Les travaux présentés étaient: *Robert Rumilly*, "L'Affaire des Ecole juives 1929-1931,"; *Thomas Charland, o.p.*, "Mission de Mgr Merry de Val au Canada: *Gaston Dulong*, "Problèmes historiques de la langue franco-canadienne." Il y fut aussi question du projet de la Fondation Lionel Groulx. L'Institut organisait encore un "Voyage au pays des Ancêtres" du 6 août au 6 octobre sur l'Homeric. En cour de route le chanoine Groulx dut être hospitalisé. Revenu au Canada il se remettait rapidement pour reprendre ses travaux.

*Société Canadienne d'histoire de l'Eglise Catholique*. Le 23e congrès annuel a lieu à Chicoutimi, les 15 et 16 août sous la présidence du R. P. René Beaudry, c.s.c., de Moncton. Les rapports furent présentés par le secrétaire Conrad Charlebois et l'encaisse était fixé à \$4909.10 par le trésorier E. Thivierge, o.m.i.

Plusieurs études furent présentées: *Mgr René Bélanger*, "Les prêtres séculiers du diocèse de Québec, missionnaires au Domaine du Roi et dans la Seigneurie de Mingau, de 1769-1845. 2) *Abbé Honorius Provost*, "Les origines éloignées du Séminaire de Québec. 3) *Marcel Trudel*, "Les Communautés de femmes sous le régime militaire" 4) *Docteur Sylvio Leblond*, "Le docteur Jos Painchaud et sa famille. 5) *Chanoine Victor Tremblay*, "Notre-Dame-du-Saguenay au Cap Trinité. 6) *Mgr Olivier Maurault*, "Saint-Sulpice et le Canada." 7) *Fernand Ouellet*, "Mgr Plessis et la naissance d'une bourgeoisie canadienne." 8) *D. A. Gobeil, o.m.i.*, "Quelques curés de la première paroisse ontarienne". 9) *René Beaudry, c.s.c.*, "Les pénitences publiques en Acadie". 10) Notre-Dame-de-Protection.

Le bureau comprend: René Beaudry, c.s.c. président; abbé Honorius Provost, vice-président; Conrad Charlebois, secrétaire; Edgar Thivierge, o.m.i., trésorier; Directeurs: Abbé Adrien Verrette, abbé Antoine D'Eschambault, Gérard Morisset, Lionel Bertrand, Séraphin Marion, Mgr René Bélanger et Marcel Trudel.

*United States Catholic Historical Society* (New York). Historical Records and Studies, Volume 44, in 8, 130 p. James A. Reynolds, editor, 1956.

*Union Culturelle Française* (Paris). 2e année 1956. Revue publiée en 3 livraisons ou trimestres. 1. *Jean Bruchési* "Un acte de Foi"; "Congrès des journalistes de langue française à Montréal"; *Daniel-Rops*. "Un ralliement des parlant français." 2. S. De Reynold "Troisième Congrès de l'Union Culturelle française" (Fribourg). 3. "Congrès de Fribourg". Revue internationale des communautés de langue française. Congrès de l'Union: 1954, Monaco; 1955, Versailles: 1956, Fribourg.

*Académie Canadienne-française* (Montréal). Cahier No 1 — "Poésie", in-4, 156 p. "Hommages à la poésie, sans exclusivisme décole ou d'appartenance," Victor Barbeau, président.

## Revue

*Semaine Religieuse de Montréal*. La plus ancienne semaine religieuse en Amérique. In-8, 992 p. 1-52, Vol. 115, 1956. Publié par l'archevêché de Montréal, chanoine Raoul Drouin, directeur. L'Institut Canado-Américain possède la collection complète.

*Semaine Religieuse de Québec*. En août 1956, cette revue terminait sa 68e année, in 8, 936 p., 1-52. Chanoine Paul-Émile Crépeault, directeur. Très précieuse publication. L'Institut Canado-Américain possède probablement la seule collection complète aux États-Unis.

*Cloches de St-Boniface*. Revue ecclésiastique et historique de l'archidiocèse de Saint-Boniface. Le bulletin mensuel comprend trois parties, officielle, documentaire et historique. In 8, 232 p., index général. Vol. 55, janvier-décembre 1956. Collection complète à l'Institut Canado-Américain.

*Le Centre Saint-Germain* (Rimouski). Revue mensuelle d'Action catholique et sorte de semaine religieuse de l'archidiocèse de Rimouski. Abbé Philippe Saint Onge, 17e année, in-8, 384 p. janvier à décembre 1956.

*Le Naturaliste Canadien*, (Québec). Fondé en 1868 par l'abbé L. Provencher. Publication de l'Université Laval. Bulletin de recherches et d'observations. Vol. 83, (27e de la 3e série). No 1-12, 1956, in-8, 289 p. — Abbé J. W. Laverdière, directeur.

*Relations* (Montréal). 16e année, janvier à décembre nos. 181-192, 1956 — in-4, 368 p. Rubriques, Editoriaux, Articles, Commentaires, Au fil du mois, les Livres, Correspondence. *John LaFarge, s.j.* "Le problème racial aux Etats-Unis" p. 326.

*Culture* (Québec). Revue trimestrielle bilingue publiée par l'Association des recherches sur les sciences religieuses et profanes au Canada. Vol. 17, No 1-4, in-8, 448 p. avec Répertoire Bibliographique 102 p. Nombreux articles d'un intérêt général. Cette revue est sous la direction des RR. PP. Franciscains.

*Revue de l'Université Laval* (Québec). Vol X, septembre à juin 1955-56. Abbé Emile Bégin, directeur, in-8, 972 p. table générale. Articles *Gustave Langtôt*: "Le premier tricolore au Canada en 1855," p. 283; *Henri Congardel*, "La capricieuse au Canada" pp. 379-395; *Marius Barbeau*, "La chanson populaire en Amérique du Nord" pp. 831-850; chroniques de l'université, notules et bibliographies.

*Revue de l'Université d'Ottawa*. Publiée tous les trois mois. Vol. 26, in-4, 528 p., 1956, Marcel Bélanger, o.m.i., directeur. Chaque livraison comprend aussi une section spéciale de bibliographie. Article: *Léon Loranger, o.m.i.*, "L'Eglise et la médecine" pp. 269-297.

*Revue Dominicaine*. Vol. 62, janvier à décembre 1956, in-4, Antonio Lamarche, o.p., directeur, Maison Montmorency, Courville, Québec.

*Le Séminaire* (Montréal). Vol. 21. Bulletin trimestriel de l'Association des Anciens élèves du Grand Séminaire de Montréal. Roland Dorrès, s.s., directeur, in-8, 132 p. Vol. 21, 1956, mars, juin, septembre, décembre. Précieux pour renseignements biographiques du clergé.

*Cahier des Dix* (Montréal). 21e cahier, gr in-8, 256 p. portraits, préface par Mgr Olivier Maurault, s.s., index général par Gérard Malchelosse. Liste des articles parus dans les 20 premiers cahiers des Dix. (1935-1955). Les Dix depuis 1935, d'après les fauteuils — 1. Gérard Malchelosse (1935); 2. Victor Morin (1935); 3. Aegidius Fauteux 1935, Léo-Paul Desrosiers (1941); 4. E. Z.-Massicotte 1935, Raymond Douville (1948); 5. Francis J. Audet 1935, Jean Bruchési (1943); 6. Mgr Olivier Maurault, P.A., SS. (1935); 7. Pierre Georges Roy 1935, Antoine Roy (1953); 8. Mgr Albert Tessier, P.D. (1935); 9. Aristide Beaugrand-Champagne 1935, Jacques Rousseau (1951); 10. Montarville Boucher de la Bruyère 1935, Marechal Nantel 1940, Léon Trépanier (1954).



*The Canadian Historical Review* (University of Toronto) (1876). Vol. 37, No 1-4, 1956. Revue trimestrielle — mai-juin, septembre, décembre. *Articles*: H. Blain Neatby, "Chapleau and the conservation party in Quebec" p. 1; Gerald S. Graham "The Defenses of Canada, 1710" p. 167; W. J. Eccles, "Frontenac's Military Policies, 1687-1698" p. 201; A. M. Willms, "Conscription, 1917: A Brief for Defence, p. 338.

*L'Actualité Economique* (Montréal), revue trimestrielle. (Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal). 32e volume. Directeur, Esdras Minville, secrétaire Jacques Pariseau. Revue d'une haute portée technique pour l'avancement économique des canadiens-français.

*Marie* (Nicolet). En mai, Marie, "la plus belle revue mariale au monde" d'après le journal "Osservatore Romano", entrain dans sa dixième année sous la direction de son fondateur Roger Brien. Publication du Centre Marial Canadien cette revue est surtout remarquable par son hagiographie mariale. Elle épuiera sans doute un jour le trésor de toutes les oeuvres d'art sur Marie. Les six livraisons, comportent 578 pages grand format. Daniel-Rops a bien écrit — "une réussite stupéfiante." Dans la revue de l'Institut Pie XI en novembre, J. B.-Desrosiers, s.j., a résumé l'oeuvre extraordinaire du poète et artiste Roger Brien.

*Le Documentaire* (Québec). Revue encyclopédique mensuelle: littérature, histoire, arts, science, linguistique. Vol. 19, août à juillet 1956-57, 1-12 in-8, 384 p. Aristide Dupuis, directeur.

*Concorde* (Québec). Revue municipale mensuelle. Vol. 7 — janvier à décembre, 1956, fasc. 36 p. — in-4. H. P. Hémond "Sherbrooke, le faubourg d'il y a cent ans — la cité universitaire d'aujourd'hui" p. 5 (11); Damase Potvin. "Alphonse Désilets"; Mgr P. E. Gosselin "Le monument Jacques Cartier au ruisseau Lairet" p. 5 (8); Alphonse Désilets "Notre Fête Patronale" p. 12 (7).

*Lectures*. Tiré à part de la Section littéraire du journal "Notre temps" consacrée à la bibliographie critique. Nouvelle Série, Tome 2, sept. 1955 — août 1956. Précieux service de bibliographie courante.

*Mes Fiches* (Fides). Montréal. Revue documentaire mensuelle paraît depuis mars 1937. 19e année, mars à février 1955-56. — Fides, 24 est, rue Saint-Jacques.

*Vie Française* (Québec). Revue Bimestrielle. Organe du Conseil de la vie Française en Amérique. Vol. 10, sept 1955 à août 1956 — in-8, 384 p., index général. Rédaction, 75, rue d'Auteuil, Québec.

Tour d'horizon sur l'amérique française, vie du Conseil, problèmes nationaux, etc. *La Liaison Française au Mexique*, par Maurice Allain, in-8, 48 p., éditions Ferland, 1956.

*Bulletin des Recherches Historiques* (Québec). Vol. 62, No 1-4, 1956, gr in-8, 220 p. Antoine Roy, directeur.

*L'Action Nationale* (Montréal). Vol. 45, nos 1-10, septembre 1955 à juin 1956 — in-12, 950 p. Pierre Laporte, directeur. Revue de la Ligue d'Action Nationale, un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique. Elle paraît tous les mois sauf juillet et août — abonnement \$3.00 par année — casier 221, Station E, Montréal.

*Sélection du Reader's Digest* (Montréal). Vol 10, No 103 — 114. Janvier à décembre 1956 — des articles et des livres d'un intérêt universel, in-12.

*La Revue Desjardins* (Québec). Vol. 22, mensuel — janvier à décembre 1956 — in-4, illustrée, 199 p., index général. Organe officiel de la Fédération de Québec des Unions régionales des Caisses populaires. Desjardins — très utile aux intéressés des Caisses.

*Le Vieil Escolier de Laval* (Québec). Vol. 8, No 1-4, 1956, in-4, 120 p. Luc Gilbert-Lessard, rédacteur. Bulletin de liaison des anciens de Laval.

*Le Messager Canadien du S. C.* (Montréal). Vol. 65, 1956 Gérard Tremblay, o.j., directeur — in-12, 640 p. index général.

*L'Oeuvre des Tracts* (Montréal). Institut Social Populaire, R. P. Archambault, s.j., directeur — bimestriel — No 407-412 — in-12, 16 p. — (dernière année).

*Institut Social Populaire* (Montréal). Publication bimestrielle. Richard Arès, s.j., directeur, 1956, No 482-487, in-12, 32 p. — (dernière année). Les deux publications seront fondues dans Les Cahiers de l'Institut Populaire dont le premier numéro paraîtra en juin 1957.

*Actes Pontificaux* (Institut Social Populaire). Les Editions Belarmin, Onzième Série — No 72-78.

*Messages* (Québec). Publication de l'Union Missionnaire du Clergé. Abbé Adrien Bouffard, directeur. Cette revue remplace

Prêtre et Missions avec ce nouveau nom. In-8, trimestrielle, 31<sup>e</sup> année, Vol. 13.

*Messenger du Très Saint-Sacrement* Vol. 59, publié par les Pères du Saint-Sacrement — Jacques Gauthier, s.s.s., directeur, in-8, 352 pages — illustrations.

*Annales de la Bonne Sainte-Anne* (Beaupré, Qué.) Vol. 84 — (1956) — revue mensuelle illustrée, organe du sanctuaire de Sainte-Anne sous la direction du R. P. Maurice De Montigny, c.ss.r.

*Annales Notre-Dame du Cap* (Cap de la Madeleine, Qué.). Directeur Lionel Montour, o.m.i., — Rédacteur: Armand Tremblay, o.m.i. Vol. 65 — 1-12, 1956. Organe illustré du Pèlerinage National. Revue très intéressante.

*Revue Eucharistique du Clergé* (Montréal). Organe de l'Association des Prêtres Adorateurs. Léo Boismenu, s.s.s., directeur. Revue de haute portée doctrinale. Vol. 59, janvier à décembre 1956, 1-12, in-8, 704 p.

*L'Oratoire* (Montréal). Les annales de Saint-Joseph de Mont-Royal. Vol. 45, mensuel sauf août. Emile Legault, c.s.c. directeur — in-4. Depuis quelques années, ces revues dites annales ont été transformées pour devenir des publications dont l'information et le dépouillement artistique sont précieux. Le lecteur y trouve des articles de la plus haute facture.

*L'Appel du Sacré-Coeur* (Québec). Organe du Montmartre Canadien. Vol. 7, bimestriel, 1-6 septembre 1955 à mai 1956.

*L'Oeuvre de la Propagation de la Foi*. Comme les Relations des Jésuites, les Annales de la Propagation demeurent l'une des sources précieuses sur l'histoire religieuse du Canada-Français. Depuis le début du siècle l'oeuvre de la Propagation a été complètement rénouvée. Les Annales ont revêtu un nouveau caractère. Elles sont publiées 6 fois par année du centre national à Québec. — Vol. 33, in-8, 133 p. un tour d'horizon illustré dans les pays de missions avec statistiques.

*L'Enseignement Primaire* (Québec). Revue du département de l'Instruction Publique. III<sup>e</sup> série, Volume XV, Numéro 1-10, septembre 1955 à juin 1956 — in-8, 836 p. Cécile Rouleau, directrice, Omer-Jules Desaulniers, surintendant. Revue d'une grande valeur pour les maîtres et maîtresses de l'enseignement primaire. Le numéro d'avril est toujours consacré à la semaine de la survivance française — thème 1956: "La situation économique des canadiens-français."

*L'Enseignement Secondaire* (Québec). Faculté des Arts, Université Laval. Tome 35, No 1-8 octobre à mai 1956, huit livraisons; in-8, 356 p., nouvelle série. Article: Georges-Emile Giguère, s.j. Le programme d'histoire au collège p. 11; "Pour améliorer votre enseignement de l'histoire p. 84; André Siegfried, "La technique et la culture dans une civilisation moderne" p. 133.

*L'Ecole Canadienne* (Montréal). Revue pédagogique de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, 31e année, septembre 1955 à juin 1956. No 1-10, in-8, 696 p., bilingue. Rex Desmarchais, rédacteur: Aurèle Daoust, secrétaire.

*L'Ecole* (La Prairie, Qué.) Revue pédagogique canadienne-française publiée par les Frères de l'Instruction Chrétienne. Année 1955-56 de septembre à juin. Cours primaire, in-8, 760 p.; Cours secondaire, in-8, 1448 p.

*La Garde Malade* (Montréal). Revue nouvelle consacrée à la profession du nursing, publiée avec collaboration de Mlle Charlotte Tassi, directrice. Vol. 29, 1956, in-8, 48 p. — sommaire en décembre.

*L'Emérillon* (Ottawa) Vol. 25, No 1-12. Revue mensuelle d'entraide.

*Le Richelieu* (Ottawa). Bulletin bimestriel. Organe officiel de la Société Richelieu. Vol. 6, 1956.

*Alerte* (Saint-Hyacinthe). Fondée en 1944 par J.-Alfred Mongrain, directeur, comme l'organe de la Société St Jean-Baptiste des Trois Rivières. En 1951 avec une nouvelle série, *Alerte* devenait l'organe de la Fédération des Sociétés Saint-Jean-Baptiste de Québec. En janvier 1953, *Alerte* signait Vol. No 86. Cette revue a continué depuis. En 1956, c'est le vol. 13 avec numéro 115-124. Elle passait à l'administration exclusive de la Fédération avec un dynamisme nouveau. Le congrès de la Fédération tenu à Rimouski en mai donnait un nouvel élan à la revue.

*Le Bayou* (University of Houston), Texas. 20e année, 1956. No 65-68, in-8. M. Jules A. Vern en est le directeur-fondateur en 1936. Il décédait le 26 février 1956. On lui rendait hommage sous la plume d'André Bourgeois. Il publiait — "l'histoire d'une revue française au Texas." No 65 — pp. 1-22.

*Le Missionnaire Oblat* (Lowell, Mass.). Revue mensuelle publiée par les Pères Oblats de la province St Jean-Baptiste dans l'intérêt des amis de leurs oeuvres. R. P. Roland St-Pierre, rédacteur. Vol. 22, in-8, 1956.

*Assomption* (Worcester). Organe officiel de tous les services éducationnels de l'Assomption. Vol. 17, in-8, 232 p.

*Celle qui pleure* (Attleboro, Mass). Vol. 17. No 1-10 1956. in-4, organe de propagande des Missionnaires de Notre-Dame de La Salette sous la direction du R. P. Raymond Bouley, M.S.

*La Rose Effeillée* (Manchester, N. H.) Organe des Rosiers Missionnaires de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus en faveur du clergé indigène dans les pays des missions. Publié tous les deux mois. In-8, vol. 31, 1-12., septembre 1955 à août 1956, 144 p. Mlle Irène Farley, directrice.

*L'Union* (Woonsocket, R. I.) . Organe officiel de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, Théophile Martin, rédacteur. Format tabloïd. Vol. 56 — janvier à décembre 1956, 8 numéros — "Le bulletin mensuel des Franco-Américains."

*Le Canado-Américain* (Manchester). Organe officiel de l'Association Canado-Américaine. Adolphe Robert, rédacteur — Format tabloïde — 1956, No 184-194.

### Livres

*La Jour de l'Indien* (T. E. Giroux). Un ouvrage qui nous fait connaître la vie, les moeurs, les réactions et la conduite de ces grands enfants des bois au moment où nos ancêtres se présentaient dans le nouveau monde pour faire oeuvre de christianisation. Une étude qui tout naturellement provoque la sympathie et le respect pour ces premiers tenants du sol en Amérique.

On ne peut pas bien connaître l'Amérique sans apprécier à sa juste valeur la présence de ses premiers artisans — les indiens. Un volume à lire en toute justice.

### Echos

"*Mon Pays*" Manuel d'histoire du Canada — par les abbés Hermann Plante et Louis Martel, éditions La Flèche, Trois-Rivières.

### Sainte Marie de Guadalupe

par Arsène Croteau

Tel est le titre d'un ouvrage que vient de publier aux Editions Fides, à Montréal, M. Arsène Croteau, professeur de français et d'espagnol à l'Université de Fairfield (Connecticut) et ancien directeur général de l'Association Canado-Américaine.



Disons tout d'abord que le dessin de la couverture prend l'oeil, avec sa reproduction en trois couleurs, or-brun-bleu, d'une scène de fiesta mexicaine en l'honneur de la Vierge, sur la parvis d'une église dont l'architecture s'inspire du style espagnol colonial. Et tout de suite après, à l'intérieur, l'on tombe devant une reproduction, en couleurs également, de Sainte Marie de Guadalupe, à Mexico.

Cette image a une histoire.

Et c'est cette histoire que narre le professeur Croteau. L'ouvrage est divisé en 31 chapitres, représentant la matière de 31 lectures de 10 à 12 minutes chacune. Pourquoi cela? Voici l'explication que l'on trouve en préface. "Il (l'ouvrage) peut servir de *Mois de Marie*, mai ou octobre, ou pour toute autre période de l'année où on lit à haute voix dans les réfectoires des communautés religieuses, des pensionnats, des oeuvres de bienfaisance, ou dans les familles."

L'ouvrage s'apparente conséquemment aux Livres d'Heures, mais il ne s'en tient pas là, car c'est une tranche substantielle de l'histoire du catholicisme au Mexique que l'on y trouve. Cela commence en 1531, soit l'année des cinq apparitions de la Vierge à un paysan indien. Celui-ci ayant fait à l'évêque d'alors le récit de ce qu'il avait vu et entendu, le prélat resta incrédule et exigea un signe sensible de l'apparition. C'est alors que la Vierge ordonna à l'Indien de cueillir des roses à l'endroit où elle était apparue et de les porter à l'évêque. Or, c'était en plein hiver et le lieu de l'apparition était un sommet rocheux de 7,438 pieds, dénudé de toute végétation. L'Indien — son nom était Jean Diego — suivant les instructions de la Vierge, trouva les roses, les cueillit, les mit dans son manteau et les porta au prélat. Mais à ce signe sensible s'en ajouta un autre. Sur le manteau de l'Indien la Vierge avait laissé l'empreinte de son image, telle qu'elle était apparue à Jean Diego. Voici la description que fait l'auteur de cette image:

*"Dessin parfait, harmonie souveraine, coloris riche et délicat, symétrie impeccable, rapport exact des parties avec l'entier, rien n'y manque. La figure seule de la Vierge elle-même surpasse déjà tout chef-d'oeuvre humain, figure divine, partant, inimitable, indestructible dans sa modestie et sa douceur, les traits fins et réguliers, le nez droit, la bouche petite, et les paupières minces à demi closes, toute à l'extase de ses adorations et au souvenir de ses promesses du Tepeyac. La figure incline vers la droite, et la couture médiane passe à gauche sans la balafrer, contrairement à ce qui est arrivé pour l'ange qui se trouve au bas de l'Image. Les mains de la Vierge sont jointes dans l'attitude de la prière et résument tout le discours qu'elle prononça sur sa petite montagne mexicaine, autre Thabor où furent proclamées d'autres béatitudes. Elle est debout, mais dans une posture de marche, le genou replié et le pied droit appuyé sur le croissant de lune, les ailes ouvertes du chérubin accentuant encore cette impression de mouvement en avant; marche divine du ciel à la terre, puis de la terre au ciel avec*

*invitation d'emboîter le pas. Les cheveux sont noirs et en bandeaux, et la peau brun clair, comme il sied à une petite Indienne de quinze ans. La tunique rose prend des teintes de carmin aux endroits ombragés, et son manteau aqua, joli petit coin du ciel, porte 46 étoiles. La Vierge cache le soleil lui-même, mais des rayons d'or en révèlent la présence, le tout ressortant sur un fond couleur crème et violacé pâle."*

"Et dire qu'aucune des ces couleurs n'est encore fanée, ajoute l'auteur, contrairement aux couleurs de n'importe quelle peinture du XVI<sup>e</sup> siècle contemporaine de l'Image de Notre-Dame de Guadalupe." Pourtant ce ne sont pas les raisons de détérioration qui ont manqué. Pendant plus d'un siècle l'image est restée découverte, portée en plein air dans les processions, baisée par des millions de lèvres reçu l'atouchement d'objets de piété, subi l'éclatement d'une bombe. Cependant, rien n'a jamais pu en ternir l'éclat, ni en altérer la beauté.

De 1531 à nos jours, l'auteur passe donc en revue les principaux événements qui se sont déroulés autour de Notre-Dame de Guadalupe, constructions de sanctuaires, dévotion des masses, approbation des Papes, persécutions des pouvoirs publics et il nous amène jusqu'à la glorification de la Vierge du Mexique par l'épiscopat canadien-français en la personne du cardinal Bégin, du cardinal Villeneuve, de Mgr Vachon, de Mgr Robichaud. Il est tout naturel de trouver un évêque acadien aux pieds de Notre-Dame de Guadalupe, si l'on songe que Notre-Dame de l'Assomption est invoquée comme la patronne et la protectrice du peuple de l'Acadie. La dévotion mexicaine et la dévotion acadienne à l'endroit de la Mère du Christ marchent de pair. A-t-on jamais songé également que les apparitions de Marie ont toujours lieu dans les pays latins, France, Portugal, Mexique, et jamais dans les pays anglo-saxons, slaves et asiatiques. A preuve, Lourdes, La Salette, Pellevoisin, Paris, Beauraing, Banneux. Trois choses aussi sont communes aux apparitions: les roses, les sources d'eaux vives, les enfants.

Bref, l'on sent que l'auteur a écrit son livre "con amore", sous l'inspiration d'un profond sentiment religieux, soucieux de faire oeuvre d'historien sérieux, ce qui n'exclut pas le professeur de français et d'espagnol au style toujours surveillé et élaborant parfois sur l'étymologie d'un mot espagnol pour expliquer le sens de son synonyme français.

En somme, la production littéraire franco-américaine, déjà si maigre, pourra au moins compter un livre — et par surcroît un bon et beau livre — en 1957, grâce à l'écrivain studieux et lettré qu'est le professeur Arsène Croteau.

*Adolphe ROBERT*

## XIV

### Ordre du mérite Franco-Américain

C'est le 23 mai 1951 que fut établi l'Ordre du Mérite Franco-Américain par le Comité d'Orientation F.-A. On voulait en faire la plus haute distinction honorifique en Franco-Américanie.

On avait imaginé cet organisme comme suit: "dans le but de rendre un juste hommage au dévouement déployé dans l'oeuvre de notre survivance culturelle par des personnes ou des institutions . . ." L'ordre décerne à ses titulaires le titre d'Officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain avec insigne et diplôme. Le récipiendaire signe le livre d'or de l'ordre. L'Ordre est régi par ses propres règlements approuvés par le Comité d'Orientation franco-américaine. Il est administré par un chancelier, le président d'honneur du Comité et un recteur, le secrétaire du comité qui signent les diplômes. Seul le comité siégeant en séance plénière fait le choix des titulaires de l'Ordre. Ceux-ci doivent recevoir l'assentiment unanime du comité au moyen d'un bulletin secret. Les membres actifs du Comité ne sont pas éligibles, mais un officier de l'Ordre peut être élu membre du comité.

A la séance du 19 novembre 1952, le Comité adoptait les règlements et le rituel de l'ordre. La première remise eut lieu le 2 juin 1954, à l'hôtel Somerset, de Boston alors que le chancelier conférait les honneurs de l'Ordre au docteur Joseph-Euclide Mercier et Thomas-Napoléon Lavoie, tous deux de Fall River. La cérémonie avait été très imposante.

Au banquet du IIIe Congrès du Comité d'Orientation, dans la salle d'Armes à Manchester, le 14 novembre 1954, le chancelier décorait M. Wilfrid Hamelin, de Turners Fall, décédé depuis et faisait l'éloge des récipiendaires le docteur Joseph-Henri Richard, de Dover, N. H., décédé depuis et l'abbé (Mgr) Omer-François Bousquet, de Berlin, N. H. que la maladie empêchait d'assister.

A l'occasion de sa réunion plénière, tenue à Woonsocket, le 24 octobre 1956, le chancelier, décorait le docteur J.-Ubalde Paquin, médecin de New-Bedford. C'était à la fin du diner servi par l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique aux délégués et invités du Comité.

Dans son éloge, le chancelier Robert déclarait:

*"Monsieur,*

*"Les annales franco-américaines nous rappellent qu'en 1937, le consul de France à Boston vous décernait, au nom du ministère de l'Education nationale de la République française, la décoration d'offi-*

cier d'académie, avec les palmes d'argent et le ruban violet qui en sont le symbole, ce qui devait être suivi plus tard de la Médaille de la Reconnaissance Française.

Dix ans après, soit en 1947, la Société Historique Franco-Américaine, que vous aviez si bien servie, vous remettait sa Médaille "Grand Prix".

En 1950, c'était au tour du Canada français de vous admettre, par le truchement du Conseil de la Vie française dans l'Ordre de la Fidélité Française.

La même année, l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique vous faisait Membre d'Honneur.

Enfin, en 1951, vos propres concitoyens de New Bedford célébraient vos noces d'or de profession médicale au milieu d'eux.

Aux honneurs et distinctions qui vous ont été conférés jusqu'ici, il manquait cependant encore quelque chose. C'est ce dont le Comité d'Orientation s'est vite rendu compte. Aussi réclame-t-il en ce jour le privilège de vous décerner la décoration de l'Ordre du Mérite franco-américain, vous priant en même temps de l'accepter. Au nom de mes collègues du Comité et à titre de Chancelier de l'Ordre, j'aurai le très grand plaisir de vous le remettre dans un instant.

L'acte du Comité est justifié par le motif suivant. "Vous avez veillé pendant plus de cinquante ans à la santé des corps, mais aussi à celle des esprits, à celle plus particulièrement de la culture française à New Bedford".

Tel est en effet le jugement porté sur votre compte, dans la citation qui accompagnait la remise de votre diplôme dans l'Ordre de la Fidélité française.

Si je consulte vos notes biographiques, je conclus que ce jugement est juste et exact, car toute votre vie comporte un bel exemple de continuité et de fidélité à vos origines ethniques.

Cela commence au jour même de votre naissance, le 3 octobre 1878, dans ce foyer de patriotisme ardent qu'est le village de St-Eustache, sis sur les bords de la rivière des Mille-Isles, ce village où le souvenir du docteur Chénier est toujours vivant et où les murs de la vieille église de pierre portent encore la trace des boulets de canon de Colborne, en 1837.

Votre père s'appelait Joseph-Albert Paquin, votre mère était Emma Savard. Lorsque vous fûtes en âge de fréquenter l'école primaire, ils vous placèrent à l'Académie de St-Eustache, puis ils vous envoyèrent ensuite au Collège Bourget, de Rigaud, où vos humanités se terminèrent par l'obtention du diplôme de bachelier ès arts. Ce diplôme vous ouvrit la porte de l'Université Laval, de Montréal, d'où

*vous êtes sorti en 1901, muni d'un autre diplôme, celui de docteur en médecine.*

*Je ne connais pas les raisons qui vous ont amené à émigrer aux Etats-Unis, ni pourquoi vous avez choisi New Bedford pour domicile. Je suppose toutefois que vous n'y avez pas été attiré par le souci de faire fortune dans le commerce de l'huile de baleine. Lors de votre arrivée, New Bedford ne comptait que deux paroisses franco-américaines: Sacré-Coeur et St-Antoine. "Le North End," dit un annaliste de l'époque, n'était pas alors le quartier populaire, commercial, bruyant d'activité, qu'on admire aujourd'hui. C'était une succession de rues sans habitations, à peine tracées, séparées les unes des autres par des terrains vacants, où les broussailles poussaient en pleine liberté. Seulement on voyait déjà s'allonger chaque année, même chaque mois, les murs des manufactures autour desquelles viendraient bientôt se grouper deux mille familles canadiennes-françaises", dont la vôtre. Car, le 23 septembre 1902, vous épousiez Nelda Marceau, de Manteno, Illinois, et vous l'ameniez à New Bedford où vous avez élevé tous deux une famille de six enfants. Dès cette même année 1902, vous deveniez membre d'une société locale qui s'appelle La Ligue des Patriotes.*

*On n'imagine pas un fils de St-Eustache ailleurs que dans une Ligue de Patriotes.*

*Au printemps de 1903, commencent les travaux de construction de la belle et riche église St-Antoine, travaux qui devaient d'abord être contrecarrés par un écroulement de murs, entraînant la mort de deux ouvriers et des blessures à cinq autres. D'où, procès long et coûteux, mais qui devait se terminer à l'avantage du curé et des paroissiens. Lorsque l'on entre à l'église St-Antoine par la porte du centre et que l'on fait le signe de la croix en s'aspergeant d'eau bénite puisée à un bénitier de marbre, il convient de se rappeler que ce bénitier est un don du docteur Paquin.*

*C'est donc à New Bedford, à l'ombre du clocher de St-Antoine, que s'est écoulée votre vie familiale et professionnelle. Ayant moi-même habité New Bedford pendant un couple d'années, j'y ai remarqué un trait particulier à la Colonie franco-américaine de cette ville, celui de se suffire à elle-même.*

*Rares sont les occasions où elle sent le besoin d'avoir recours à une collaboration extérieure dans ses manifestations patriotiques, politiques, sociales ou autres. Peut-être est-ce dû au fait que si elle se suffit à elle-même, c'est parce qu'un docteur Paquin lui suffit? Quoi qu'il en soit, vous êtes l'orateur attiré des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste, des anniversaires, des banquets, des réunions civiques, mutuelles et autres. Il faudrait une machine à additionner pour faire le total des discours que vous avez prononcés dans votre vie. Mais là ne se sont pas bornées vos activités, car nous vous trouvons prési-*



*'dent du Bureau de Santé, membre de la New Bedford Medical Association, de la Massachusetts Medical Society, de l'American Medical Society, syndic de l'Hôpital d'Etat de Palmer, affilié en outre à nos sociétés fédératives nationales et aux clubs locaux.*

*Mais ce n'est pas tout.*

*A compter d'octobre 1943, et pendant quatorze années consécutives, vous avez assumé avec éclat la redoutable présidence de la Société Historique Franco-Américaine. J'emploie à dessein le mot redoutable, parce qu'il n'est pas donné à n'importe qui de savoir présenter au public, dans les termes appropriés et, avec les nuances nécessaires, des cardinaux, des premiers ministres, des ambassadeurs, des académiciens, bref, des princes de l'éloquence, des sciences et des lettres. Dans l'accomplissement de cette tâche, vous vous êtes révélé un maître, vous exprimant toujours avec tact, dans un français élégant, clair, souple, précis.*

*C'est l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique qui a toutefois émergé le plus largement au programme de vos activités extérieures. Vous en êtes aujourd'hui le médecin reviseur, après avoir été successivement conseiller général en 1921, membre du Bureau médical en 1933, de nouveau conseiller général en 1939, puis encore membre du Bureau médical en 1941.*

*La citation accompagnant votre diplôme de l'Ordre de la Fidélité française est donc pleinement justifiée et je crois l'avoir suffisamment démontré.*

*C'est pourquoi, à titre de Chancelier de l'Ordre et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés par le Comité d'Orientation, je proclame Monsieur Ubalde Paquin titulaire de l'Ordre du Mérite franco-américain, je lui en remets la cravate ainsi que le diplôme d'honneur et je l'invite à signer le livre d'or de l'Ordre".*

## XV

### Vie Franco-Américaine

1956

*Comité d'Orientation Franco-Américaine.* Le bureau tiendra plusieurs réunions au cours de l'année. En avril, le bureau fixe une contribution annuelle à ses membres et invite nos grandes sociétés à souscrire également à l'oeuvre du comité. On songe également à établir le "Sou de la vie Franco-Américaine" auprès de nos écoliers. Une école celle de St Jean-Baptiste (Suncook, N. H.) répondra à l'appel pour l'année. Par l'entremise de l'Alliance des Journaux F.-A., le Comité se prête à la souscription annuelle du Conseil de la vie française en Amérique. M. Wilfrid Mathieu en prend la direction avec dévouement. Il déclare: "Aidons le Conseil de la Vie Française à appuyer nos oeuvres. C'est un geste de solidarité qui s'adresse à tous les coeurs bien placés et qui veut parer aux déficiences et aux difficultés que rencontrent nos oeuvres."

Le principal événement de l'année fut la visite et la rencontre du bureau du Conseil de la Vie Française et le Comité le 30 mai à Manchester dans les salles de l'Institut Canado-Américain, sous la présidence de Me Paul Gouin. Un échange profitable se déroula. Un vin d'honneur avait été offert aux visiteurs par les officiers de l'Association Canado-Américaine. Le maire Benoit venait saluer les convives au diner à l'hôtel Carpenter et le soir au Motel Ville-Reine les visiteurs étaient les invités de la Fédération F.-A. du N. H., alors que M. le juge Emile Lemelin, Me Paul Gouin, l'honorable Cyrille Delage, et Mgr Paul-Emile Gosselin, portent la parole.

Au cours des délibérations le Comité résume la situation et présente au Conseil une double requête, un subside de \$25,000 en vue de l'établissement d'un secrétariat permanent de COFA et la préparation d'un manuel d'histoire pour les écoliers de l'Amérique française. Le conseil reçoit cette démarche avec sympathie.

Au nombre de ceux qui assistent, Me Paul Gouin, Mgr Paul-Emile Gosselin, P.D., Hon. Cyrille Delage, Adrien Pouliot, Dr Jean Michaud, Dr Georges Dumont, abbé Gérard Benoit, R. P. Albert Plante et l'abbé Adrien Verrette pour le conseil en plus des membres, le R. P. Thomas Landry, Me Fernand Despins et Adolphe Robert. Le Comité d'Orientation y était représenté en plus par MM. Ulric Gauthier, Henri Goguen, Antoine Dumouchel, M.D., Armand Verrette, William Lebrun, R. P. Joseph Fontaine, M.S., Léo Dion, Juge Emile Lemelin, Benjamin-G. Lambert, Wilfrid Mathieu, Gérald Robert, Hervé St-Pierre, Euclide Gilbert, Marcel St-Denis, Louis Martel,

Edouard Fecteau, l'abbé Pierre Gauthier, Me Ernest D'Amours et autres.

Cette réunion eût pour résultat immédiat de renseigner le Conseil sur place et aussi assurer les Franco-Américains d'un plus grand appui. Dans sa "Bienvenue chez nous", Antoine Clément saluera cette visite comme bienfaisante. Il reste à établir la mesure de sérieux qui anime les participants de ces rencontres. Pourtant les Franco-Américains ont besoin d'un réveil salutaire!

A sa réunion du 22 août, tenue à Boston, le bureau étudie le projet du IV<sup>e</sup> congrès. Il semble difficile de trouver un endroit. Fall-River se récusé toujours. M. Goguen invite le Comité à tenir sa réunion plénière à Woonsocket en octobre. Le projet de la paroisse franco-américaine de New Britain, Conn., rencontre bien des obstacles malgré la bonne volonté des compatriotes de cet endroit. Le comité est désolé mais que peut-il faire en l'occurrence? Il y a ceci d'évident c'est que les autorités ecclésiastiques ne favorisent pas l'établissement des paroisses nationales. C'est bien triste!

Le Comité tient sa réunion plénière, le 24 octobre, dans les bureaux de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique. M. Goguen et ses collègues font un chaleureux accueil. Trente et un membres répondent à l'appel et le président Ulric Gauthier dirige les délibérations. Le problème de la paroisse de New Britain est encore étudié. Plusieurs sont d'accord que malgré toutes les démarches futiles jusqu'ici, l'on doit obtenir le secours de la protectrice de nos oeuvres, Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus. Les membres du comité de l'entreprise ne perdront donc pas courage.

L'oeuvre des clubs Richelieu se poursuit à la suite de Manchester et de Fall-River. Le club de Holyoke est maintenant en opération. La JFA continue à préciser ses vues mais le travail est laborieux.

Le Comité songe à célébrer ses dix ans d'existence en 1957 avec la tenue du IV<sup>e</sup> Congrès. Le bureau est chargé de donner suite à cette décision. Les membres demandent la réorganisation de l'Alliance Radiophonique Française. M. Wilfrid Mathieu est chargé de réunir les directeurs des postes franco-américains dans ce but.

Plusieurs nouveaux membres sont admis: MM. Gérald Robert, Donat Coté, Isaïe Méthé, Roméo Gosselin, Roger Beaulieu, Henri Leblond, Noël Beaudry, Léo Monette, o.m.i., Dr Ubalde Paquin, Adrien Lussier et Linus Allain.

Le bureau de l'année 1956-57 comprendra, Ulric Gauthier, président; R. P. Elmer Dubois, M.S., et Jean Charles Boucher, vice-présidents; Me Fernand Despins, secrétaire; Léo Dion, trésorier; Wilfrid Mathieu, Henri Goguen, Lauré B. Lussier, William Lebrun, R. P. Thomas Marie Landry, o.p., et abbé Adrien Verrette, directeurs.

Les officiers de l'Union profitaient de cette réunion pour inviter à leur table plusieurs compatriotes distingués en plus des membres du Comité. On y voyait les Seigneurs Albert Bérubé, Donat Coté, William Drapeau, Arthur Mercier, Joseph Boutin, Stephen Grenier et Sylvio Desautels, MM. le consuls Charles de Pampelonne et Jean Fournier étaient présents ainsi que le juge Arthur Eno et Antoine Clément, rédacteur à l'Etoile de Lowell.

M. Goguen saluait toutes les présences et remettait à MM. Adolphe Robert et Wilfrid Mathieu et au docteur Ubalde Paqui un porte plume en onyx. Le chancelier Adolphe Robert procédait ensuite à la remise des insignes du Mérite Franco-Américain au docteur Ubalde Paquin, de New Bedford.

Le 14 novembre, le Conseil de la Vie Française remettait au Comité un premier octroi de \$5.000.00 provenant de la souscription nationale. Après en avoir accusé réception au nom du Comité, M. Adolphe Robert le rendait au trésorier. Une réunion du bureau, tenue à Boston le 12 décembre acceptait avec reconnaissance l'octroi du Conseil et décidait pour le moment de le placer en fiducie.

*Alliance des Journaux F.-A.* A sa réunion du 22 janvier, tenue à l'hôtel Vendome (Boston) le président Wilfrid Mathieu avait la joie d'annoncer que le Conseil de la Vie Française avait versé un octroi de mille dollars dans le trésor de l'Alliance.

Au cours des délibérations, l'Alliance donna son adhésion à la Fédération Internationale de la Presse de Langue Française. Le bureau fut élu comme suit. Wilfrid J. Mathieu, président, Armand Biron, vice-président; R. P. Joseph Fontaine, M.S., secrétaire et Lorenzo Rémy, trésorier.

A Montréal le Syndicat des Journalistes célébrait par une messe en la chapelle Notre-Dame de Lourdes, la fête partonale St François de Sales, le 29 janvier. S. E. le Cardinal Léger déclarait: "Conscient de son rôle primordial et de ses responsabilités aux innombrables répercussions, le journaliste ne doit jamais outrepasser les limites de son information et de son domaine.—"

L'Union, comme c'est son habitude avait en février un message d'encouragement pour notre presse: "*le journal de langue française, fondé en vue de garder les nôtres fidèles à leurs origines françaises, a noblement rempli sa tâche au cours des années. Sans négliger ce but il est devenu le propagateur de la culture française. En conséquence, non seulement il a conservé toute son utilité pour les Franco-Américains tant ceux d'autrefois que ceux d'aujourd'hui, il s'impose aussi à un grand public américain.*"

L'Impartial (Nashua) entrait dans sa 59<sup>e</sup> année avec cette déclaration: "Sauvons la presse catholique et la presse catholique nous sauvera" et ajoutait "à cette époque critique de la survivance de notre presse, la Sainte-Vierge se mit de la partie, notre journal lui était entièrement confié et Dieu merci, un réveil général s'est produit chez les nôtres à Nashua."

A cause de son âge, le directeur fondateur de l'hebdo "Le Journal de Haverhill". Joseph-Arthur Smith se voit forcé bien à contre coeur d'abandonner la besogne. Il dirige son journal depuis 1928. Il a fait sa part naturellement depuis bientôt 30 ans dans un centre où le français n'a pas été trop encouragé. Il offre son oeuvre à quelque bon serviteur, mais qui voudra tenter l'entreprise dans une paroisse où l'on a décrété et graduellement opéré la disparition du français.

M. Smith est né dans le Québec en 1878. Depuis 1889, il est dans le journalisme ayant été au service de nos journaux à New Bedford, à Salem, à Fall-River et à Manchester. Il est de l'école à peu près disparue des ouvriers tenaces de notre presse. Depuis des années, il publie son journal et le distribue gratuitement, pour s'assurer une circulation. Malgré tout il y a du français publié et distribué à Haverhill — n'est-ce pas un peu l'aphorisme de la chanson — "tu ne veux pas me lire, pourtant je te ferais du bien au coeur! Laisse moi quand même reposer sur ta table — si je ne parle pas, je suis là cependant pour te rappeler tout ce qu'il y a de grand dans le sang qui coule dans tes veines". Quand Joseph-Arthur Smith ne sera plus, il n'y aura peut-être plus d'imprimés français qui s'attarderont dans nos foyers de Haverhill — pour faire aimer la parlure des ancêtres. —

Dans une entrevue, au poste WALE (Fall River), le 12 mai, M. Philippe Armand Lajoie, notre véritable journaliste franco-américain, répondant à une invitation de Mme Gertude St-Denis déclarait avec autorité: *"Ce que déplore le journaliste de langue française en Amérique plus que la modicité comparative de son état, c'est l'attitude négative, pour ne pas dire hostile de tant de gens qui, s'ils y voyaient clair, auraient pour la presse de leur élément le même attachement et le même zèle que lui."*

*"Ceux qui exercent un ministère — et ne peut-on pas dire que la promotion de la survivance d'une religion et d'une culture en sont un? — souffrent de l'incompréhension chez ceux pour lesquels ils ne rêvent que de l'avancement. La conscience ethnique du journaliste de race française en Amérique lui ordonne de ne jamais désespérer de l'avenir, quoi qu'il puisse arriver dans le présent."*

*Le journaliste de cette trempe ne ferait jamais aux idéals qui ont façonné sa vie, l'outrage de les délaisser. Aussi continue-t-il à croire, à travailler et à espérer. Tout en tenant un compte honnête des contingences qui sont un élément constant de la vie humaine, il s'en*



*tient à une doctrine éprouvée que nul soi-disant progrès n'a jamais fait mentir. Sa logique lui dit que grâce à une intelligence plus nette des valeurs humaines et intellectuelles, intelligence qui grandit avec les années, il sortira sûrement de la jeune génération des continuateurs pour la belle chose que nous appelons la vie française en Amérique.*

*“La presse franco-américaine n'a jamais douté de nos générations successives, et cette confiance n'était pas si vaine, puisque, en somme, nous survivons encore au défi des prédictions qui depuis longtemps nous consignent à la disparition.”*

Il faut ajouter que M. Lajoie connaît bien son affaire. Doyen de nos journalistes, depuis plus de quarante ans il étudie nos problèmes et prêche une saine doctrine. M. Lajoie n'a jamais biaisé. Il ajoutait donc: *“Quelqu'un a dit avec beaucoup de sagacité que lorsque les objectifs de la lutte disparaissent, ou sont habilement camouflés, les résistants ont tendance à s'aplatir. Ceux qui ont été amenés à croire qu'ils n'ont plus rien à protéger, se persuadent facilement eux-mêmes que l'effacement en douceur est préférable aux réactions généreuses que réclament la survie, le perfectionnement.”*

*La Floride Française* (Miami). Dans sa deuxième année, ce journal consacrait son numéro d'avril à *“La Semaine des Langues”* tenue à l'université de Miami, du 18 au 24 mars. Un grand nombre de journaux et revues de langue française publiés en Amérique, figuraient dans la salle de l'exposition. Sous la direction de M. Edouard Goulet, ce journal veut être le “lien culturel entre les différents éléments d'origine française qui vivent en Floride —”

A Berlin, *“Le Journal”* perdait son propriétaire rédacteur Joseph Lefebvre, décédé subitement le 17 avril. Il y avait environ dix qu'il dirigeait cet hebdomadaire. M. Lefebvre eut le mérite de se dévouer au maintien de cette publication. Eloigné des grands centres et rêvant peut-être à des grands projets, il brouhait souvent du noir. C'est ce qui explique la verdeur et l'insulte qu'il laissait couler de sa plume contre tous ceux qui ne pensaient pas comme lui. Heureusement que ces confrères ne le prenaient pas au sérieux . . . entre temps, il se faisait à lui-même beaucoup de mal et il n'aidait probablement pas la cause de la presse franco-américaine.

La réunion annuelle prenait la forme d'un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de La Salette à Enfield sous la présidence de M. Wilfrid Mathieu le 27 mai. Huit autobus transportaient les invités de tous les coins de la Nouvelle-Angleterre.

Le 31 mai, à Biddeford paraissait *“Le Réveil”* nouvel hebdomadaire pour la région et voulant remplacer *“La Justice”* d'autrefois. Publié à Lewiston, le rédacteur en sera Louis-Philippe Gagné et l'éditeur propriétaire, Rodolphe Hermann.

En saluant ce nouvel hebdo, l'Etoile déclarait: "*Le Réveil aura une heureuse influence sur le cœur de nos bons compatriotes, il réveillera leur bonne volonté pour faire revivre parmi les autres un regain d'amour, d'intérêt et d'enthousiasme quand il s'agira du français, ce trésor précieux que nous ont légué nos ancêtres, trésor que nombre de nos confrères de langue anglaise nous envient et rêvent de posséder.*"

L'existence de notre presse est devenue précaire. Faut-il s'en alarmer? Oui, mais pas outre mesure. Il est certain que les journaux qui disparaissent ne sont pas comme autrefois remplacés dès le lendemain. La vie est dure pour la presse. Quand on songe qu'en moins de 25 ans deux grands quotidiens sont disparus de Boston, le "Boston Transcript" et le "Boston Post", deux des mieux rédigés en Nouvelle-Angleterre, il ne faut pas être surpris si nos modestes publications ont la vie difficile.

"Le Réveil" pourrait avoir une existence éphémère. L'affaire d'un individu, l'entreprise peut se heurter à un échec. Il valait cependant la peine de l'entreprendre. Tous lui souhaitent longue vie en souhaitant que d'autres feuilles françaises surgissent là où elles devraient exister.

Le 22 juin, à Boston, au Tavern Club, M. Charles Sumner Bird invitait les membres de l'Alliance à un dîner dans le but de discuter le projet de la Fédération Internationale de la Presse de langue française. M. le consul Charles de Pampelonne et M. Jacques Habert, rédacteur-éditeur du journal "France-Amérique" (New-York), le journal français des Etats-Unis assistaient.

Ce dernier expliquait l'importance d'une fédération au service des intérêts culturels français. Il déclarait "on sous-estime généralement la force et les possibilités des populations françaises aux Etats-Unis. En fait, on ignore même souvent l'importance numérique des éléments francisants dans les 48 états du pays.—"

Après délibérations sérieuses, on établissait une section américaine de la Fédération Internationale des Journaux de Langues française, comme suit: Charles Sumner Bird, président; Wilfrid Mathieu, (Alliance des Journaux F.-A.) et Jean Sallabery (Conseil français de San Francisco) vice-présidents; et Jacques Habert, secrétaire-directeur. La Fédération a son siège à Paris, 65, avenue des Champs-Élysées.

En terminant ses 70 ans, le 18 septembre, L'Etoile déclarait par la voix de son rédacteur. — "*Et pourtant le journal de chez nous si mal connus et si mal appréciés des nôtres trop souvent pour ne pas dire dénigré, a fait oeuvre éminemment franco-américaine à Lowell et dans la région. C'est lui qui a enseigné la vie franco-américaine à nos devanciers, qui a encouragé, on ne peut plus leurs oeuvres paroissiales et qui est resté en même temps que le témoin de nos luttes, et de nos*

*triumphes, le miroir véritable de notre culture française et de la langue maternelle que nous portions sur nos lèvres —”*

Au mois de septembre, “La Justice” (Holyoke) se donnait une nouvelle gérance. Après 15 ans à la direction du journal Roméo Raymond confiait l’administration à son fils Gérard C. Raymond. De cette retraite P. A. Lajoie dira — “les disparitions dans la presse franco-américaine sont toujours une calamité —”

Pour célébrer ses 25 ans, Le Travailleur se contente de faire appel à ses amis.

*Fédération Féminine* (3me Congrès). La tenue de son troisième congrès, les 9, 10 et 11 novembre à Springfield avec un très beau succès était une preuve que la Fédération Féminine avait dépassé le stage d’organisation. Entièrement par elles mêmes, sans autre appuie que leur propre dévouement, les femmes ont démontré leur désir de continuer leur beau travail. Tous les efforts de l’année furent donnés à la préparation et à l’exécution de cette assemblée générale.

La préparation avait été confiée au Cercle des Dames Françaises avec le concours des dames de la région. Le comité comprenait Mmes Irène Lévesque, présidente, Rodolphe Paul, secrétaire et Marie Louise Chevalier, trésorière.

Dès le 11 février, à sa réunion, à l’hôtel Manger, le bureau s’occupait du congrès. Dans la rédaction du bulletin, Mme Mainente commençait à préparer les esprits pour les grandes assises. Le 7 avril, à l’hôtel Sheraton-Kimball (Springfield), le conseil rencontrait le Comité du Congrès afin d’en fixer les cadres. On adoptait le thème: “L’éducation franco-américaine.” Les divers comités étaient également constitués.

Le travail effectif commençait le 6 juillet sous la présidence de Mme Lévesque. Le 28 juillet le bureau réuni à Boston précisait le thème du congrès dont trois points seraient étudiés — formation, instruction et avenir. Enfin, le 22 septembre le programme des assises était complété et le congrès aurait lieu dans les salons de l’hôtel Sheraton-Kimball.

La presse fit une belle publicité autour du congrès. Dans un message, Mme Alice Levesque, présidente déclarait — “*La Fédération Féminine a choisi, comme thème de son symposium d’études — “Education franco-américaine.” Voilà qui donnera occasion à ouvrir portes et fenêtres sur hier, aujourd’hui et demain. Si plusieurs de nos jeunes n’ont plus cette ferveur qu’ont connue nos devanciers, n’est-ce pas justement parce qu’il y a eu lacune dans leur formation et leur instruction?”*

L'inscription des délégués commençait durant la soirée de vendredi le 9 novembre dans le foyer de l'hôtel et une heure sociale occupait la veillée.

Le congrès débutait samedi matin sous la présidence de Mme Alice Levesque. Ce fut après l'accueil, la ronde des hommages qu'apportèrent les invités d'honneur soit M. le consul Charles de Pampelonne (France). M. le consul Jean Fournier (Canada), le maire Daniel Brunton, MM. Ulric Gauthier (Orientation) J. Henri Goguen (Union St-Jean-Baptiste) Wilfrid Mathieu (Alliance des Journaux), Gérald Robert (A.C.A), et Adrien Lussier (Jacques-Cartier). Mme Reine Malouin remettait au nom du Conseil de la vie française un don de mille dollars.

Les délibérations suivaient avec la routine des rapports et des activités et projets de la fédération, les résolutions et l'élection des officiers. Le symposium fut dirigé par Mlle Elise Rocheleau. Trois travaux sur l'éducation furent présentés — Mme Lucien Jean (Manchester) parlant de *"La formation de l'enfant"* dira: *"Mères de familles, nous sommes l'espoir de la Fédération, membres de la Fédération Féminine, nous sommes l'espoir de toutes les organisations qui s'intéressent à la conservation de la langue de nos ancêtres. Les yeux sont fixés sur nous. Soyons loyales, soyons dignes de la confiance placée en nous. Acceptons ce défi. Conservons la langue française dans nos foyers."*

L'étude sur *"L'instruction"* fut présentée par soeur Judith-Marie, p.m. Dans son travail — *"L'Avenir"*, Mlle Claire Quintal (Central Falls) affirmait: *"Pourquoi tiendrais-je à pouvoir m'exprimer correctement en français? Parce qu'il me semble qu'il manquerait quelque chose à ma personnalité, si j'avais négligé mes études de la langue, de la littérature et de la civilisation françaises. Je serais un être tronqué dans ma culture française. Pour être vraiment et pleinement moi-même, pour vivre d'une façon féconde et utile, il m'était nécessaire à moi, Claire Quintal, citoyenne américaine de cette deuxième moitié du XXe siècle, de conserver avec amour mon héritage culturel. Il s'agissait en dernier lieu d'être fidèle à moi-même, mais non pas exclusivement, il s'agissait aussi d'être fidèle à un passé glorieux, à des ancêtres tenaces et fiers, à une langue à la fois rigoureuse et mélodieuse."*

Le concert des *"Petits Chanteurs du Bon Dieu"* fut un régal. Il fut exécuté en l'auditorium municipal sous la direction du R. F. Jean-Marie Lamonde, c.s.v., et comportait plusieurs pièces de folklore. La messe solennelle du congrès était célébrée en l'église St-Joseph avec sermon par l'abbé Archibald Lajoie.

Le banquet réunissait une nombreuse assistance. Il fut présidé par Mme Irène Levesque. M. l'abbé Pierre Gauthier bénissait les tables.



Il y eut messages et allocutions de la part du maire Brunton, de l'abbé Roméo Rhéaume et de Mme Alice Levesque qui présenta le prix "Yvonne LeMaître" à Mlle Marguerite Lyons (Lowell) et l'Hommage de Reconnaissance à Mlle Clémentine Poirier (Springfield), Mme Marcelle Mainente apporta son message de présidente avec un appel au dévouement de la part de ses compagnes.

Les différentes présidentes des comités: (Banquet) Mmes Albert Rhéaume et Orpha Tremblay; (Déjeuner) Mmes Joseph Grenier et Ernest DeRoy; (Inscriptions) Mmes Alphonse Gaucher et Henri Rousseau (Réception) Mlle Beauda La Belle; (Concert) Mlle Marguerite Person.

Le congrès fut donc fructueux. Il a fourni aux membres une occasion de retremper leur zèle et leur dévouement à la cause franco-américaine. Sans doute toutes ces dames n'avaient pas la même température française mais cette température était suffisante pour donner un climat français aux assises.

Dans ses impressions Mme Alice Levesque déclare: "La Fédération est en marche. Son pas est ferme et elle sait où elle va." Dans "Vie Française, Mme Reine Malouin ajoute: *"La Fédération Féminine Franco-américaine n'est encore qu'au début de ses réalisations. Ses projets sont vastes, concrets, elle sait que ses oeuvres sont vivantes et que, par conséquent, elles sont sujettes aux fluctuations et au perfectionnement. Mais les femmes sont courageuses et tenaces, toutes celles qui ont amené la Fédération jusqu'à ses premiers et incontestables succès, ont su allumer dans les esprits des membres, une flamme qui ne saurait maintenant s'éteindre."*

*"Ce magnifique congrès n'a pas été autre chose qu'une prise de conscience, qu'un ralliement des forces féminines qui, une fois de plus, donne raison à ceux qui croient encore que la fraternité est une vertu et que la coopération est une richesse mise au service de tous. S'unir pour mieux se comprendre, pour mieux s'aider, pour permettre à son groupe ethnique de grandir et de s'affirmer, c'est faire acte de foi, acte de charité, acte d'espérance. Les Franco-américaines ont vécu au cours de ces journées, un véritable crédo, elles ont fait des projets parfaitement réalisables, elles ont vu s'élever devant elles de magnifiques possibilités de vie sociale et culturelle. Mères et éducatrices, elles ont compris qu'elles devaient d'abord préserver leurs foyers, leurs écoles, instruire leurs enfants, leur inculquer la fierté, leur démontrer la réalité de cette richesse d'une éducation parfaite et bien comprise qui reste la clef magique qui ouvre toutes les portes, parce qu'une double culture est un passe-port certain et le signe le plus authentique d'une véritable valeur."*

Le congrès décidait de continuer la publication de l'important Bulletin actuellement dans sa quatrième année. D'importantes résolu-



tions furent confiées aux archives de la Fédération. Le bureau de direction comprend donc: Mme Marcelle Mainente, Lewiston, Maine, présidente; Mme Eugène Tougas, Manchester, N. H., présidente d'honneur; Mme Alice Lemieux Levesque, Nashua, N. H., ex-présidente; Mme Abel Plaud, Acushnet, Mass., 1<sup>ère</sup> vice-présidente; Mme Léo Levesque, Springfield, Mass., 2<sup>e</sup> vice-présidente; Mlle Lucille Mailhiot, Manchester, N. H., secrétaire; Mme Raymond LaRoche, Manchester, N. H., secrétaire adjointe; Mlle Yvette Giroux, Lowell, Mass., trésorière; Mme Marie Louise Chevalier, Willimansett, Mass.; Mme Rosario Pelletier, Waterbury, Conn.; Mlle Claire Quintal, Central Falls, R. I., et Mlle Elise Rocheleau, Worcester, Mass., conseillères; Mlle Françoise Valcourt, Woonsocket, R. I., organisatrice régionale et membre ex-officio du Conseil d'Administration; Mlle Lucille LeFebvre, Bristol, Conn., présidente du comité de propagande et membre ex-officio du Conseil d'Administration.

#### *Directrices*

Mme Anne-Marie Arguin, Mme Léa Briand, Berlin, N. H.; Mme Antonio Descoteaux, Mme Lucien Jean, Mme Albert Poisson, Manchester, N. H.; Mlle Cécile Labine, Mme Emery Noel, Nashua, N. H.; Mme Alfred Dubé, Salmon Falls, N. H.; Mme Rose Roy, Rochester, N. H.; Mme Albert Rhéaume, Joseph Grenier, Holyoke, Mass.; Mme John Sirois, Mme Lillian Collet, New Bedford, Mass.; Mme Armand Jetté, Mme Léo Gallant, Mme Louis U. Jacques, Worcester, Mass.; Mme Léo Beaulieu, Mme Georges Skalkeas, Lowell, Mass.; Mme Irène Houle, Mlle Marguerite Perron, Mme Orpha Tremblay, Springfield, Mass.; Mme Aldea Paul, Williamsett, Mass.; Mme Michel Cormier, Gardner, Mass.; Mme Alice Vigeant, Mme Eva Morrisette, Fall River, Mass. Mme Marie Anne Boire, Brunswick, Maine; Mme Marie Anne Gélinas, Mme Blanche Lagueux, Mme Candide Michaud, Mme Berthe Lambert, Lewiston, Maine; Mme Emérentienne Nadeau, Rumford, Maine; Mme Yvonne Pelletier, Hartford, Conn.; Mlle Anna Rousseau, Central Falls, R. I., et Mme Deus Bourgault, West Warwick, Rhode Island.

*Association des Dentistes F.-A.* Dix-huitième congrès-conjoint annuel avec les médecins, le 17 octobre à Boston, hôtel Kenmore. Etudes: "*Le rôle de l'hypnotisme en pratique courante*", docteur Armand Picard (Woonsocket); "*Couronnes et ponts en pratique courante*", Docteur Médéric Robichaud (Montréal); "*American Dental Association*", docteur Edgar Bessette (Cranston, R. I.).

Officiers: Docteur J. B. Pétrin (Woonsocket), président; docteur Edgar Bessette (Cranston), vice-président; docteur Robert Dufour (Fall-River), secrétaire; docteur Gérard Cullerot (Suncook), trésorier.

*Association Médicale F.-A.* Dix-huitième congrès annuel tenu le 17 octobre à l'hôtel Kenmore (Boston), sous la présidence du docteur Fernand Hémond. Les études présentées: "*Le Cancer de la prostate*", docteur Germain Bouchard (Lowell); "*nouveau traitement des maladies généralisées de la peau par irradiation totale*", docteur Donat Cyr (Boston); "*Aruthanies usuelles et leur traitement*," docteur Richard Lessard (Laval).

Officiers: Dr Gérard Chartier (Danielson), président; Dr Robert Beaudoin (Manchester), secrétaire; Dr Robert Fournier (Franklin, N. H.), trésorier.

*Caisses Populaires.* Le mouvement des Unions de crédit ou caisses populaires se développe toujours. S'il n'est pas facile d'obtenir le bilan des opérations de la trentaine de ces caisses, certains chiffres font voir leur progrès. Central Falls conserve toujours la première place avec son actif dépassant dix millions. Plusieurs sont millionnaires comme Ste-Marie (Manchester), Jeanne d'Arc (Lowell), Ange Gardien (Berlin). Celles de Fall River et de New Bedford sont également prospères. A Holyoke, à Gardner, à Fitchburg dans le Massachusetts. La caisse St Jean-Baptiste (Fall-River) dépassait \$700,000.00.

A l'occasion de l'ouverture du nouvel immeuble de la caisse Ste-Anne (Fall-River), le R. P. Landry écrivait — "*voici tout de même un événement unique dans la vie de la paroisse . . . les fondateurs avaient vu juste il y a vingt ans en jetant les bases parmi nous de cette institution salubre. Les millions acquis, les millions prêtés, les milliers de membres enrôlés, la multitude des services rendus déjà le prouvent à satiété; mais ce foyer qu'on vient de lui procurer le démontre avec une certitude et une permanence que rien ne pourra plus battre en brèche.*"

A Lowell, en décembre à la suite du décès de leur président les membres de la caisse Jeanne d'Arc élaient Homer Bourgeois à la présidence. La plus récente caisse est le Credit-Union Franco-Américain de Suncook, New Hampshire fondé le 21 mars 1955 sur l'invitation de l'abbé Adrien Verrette, curé. Une caisse scolaire fut aussi établie dans la paroisse Ste Famille (Woonsocket).

Le grand danger qui menace nos caisses c'est leur prospérité qui invite parfois les officiers à ouvrir leur comptoir à tout venant et à céder un jour inévitablement le contrôle à des étrangers. On a beau prétendre que ce danger est illusoire. Il est absolument là et la situation existe déjà en certains endroits. Pourquoi alors avoir tant travailler à construire . . .

*Congrès des Raquetteurs.* Le 48e congrès international de la raquette se déroule à Lewiston, les 28 et 29 janvier. Un programme

bien préparé occupa les milliers de visiteurs. L'Union Américaine et en particulier les clubs de la région ont préparé les assises.

Il y a réception, courses, souper, délibérations, parade aux flambeaux, distribution des trophées, messe solennelle en l'église St-Pierre et St-Paul et réception dans tous les clubs.

Le congrès est un autre succès et donne encore un bel exemple d'entrain sportif dans un climat français en Nouvelle-Angleterre. Le Mesager publie une belle édition avec notes historiques sur le mouvement de la raquette. Le succès était mesuré par le fait que 95 sur 96 clubs de l'Union Internationale étaient représentés à Lewiston. On rendit hommage à Raymond Levesque, un ancien fervent de la raquette. Vendredi soir la reine Georgette Janelle fut couronnée à un grand bal à minuit à l'hôtel de ville.

*Association Canado-Américaine* (Manchester). Soixantenaire (1896-1956). Toutes les activités de l'année furent centrées autour du jubilé dont les fêtes avec le 21<sup>e</sup> congrès se déroulent au début de septembre. A son assemblée semi annuelle du 23 avril, l'association honorait son chapelain général, élevé à la prélature romaine. M. le président Robert présidait le dévoilement d'une photographie en couleur qui ornera désormais les bureaux de la société.

Les fêtes du soixantenaire débutaient le 31 août avec l'inscription des délégués et des invités dans les salons de la société et une réception. Les diverses commissions siégeaient durant la journée du samedi. Le soir, à l'hôtel Carpenter avait lieu le grand banquet du jubilé présidé par le juge Emile Lemelin. L'orateur invité était l'honorable Paul Sauvé, c.r., ministre du Cabinet Provincial de Québec. La table d'honneur comprenait plusieurs personnages distingués. Les allocutions furent prononcées dans l'ordre suivant, S. H. le maire Benoit, M. Adolphe Robert, S. E. Mgr Brady, MM. les consuls Hervé L'Heureux, Charles de Pampelonne et Jean Fournier, Mgr Paul-Emile Gosselin et Madame Alice Lemieux Levesque.

Une visite avait lieu au cimetière Mt Calvaire, dimanche après-midi alors que le président dévoilait une plaque sur le tombeau du président fondateur Théophile Biron.

Le soir, en l'auditorium des Arts Pratiques, un concert était donné par cinq chorales réputées, de la Nouvelle-Angleterre: Saint Jean-Baptiste et Saint Antoine (Manchester), Gais Chanteurs (Pawtucket), Orphéon (Lewiston) et Saint Jean-Baptiste (Lynn). Les juges étaient MM. Rodolphe Pépin, Jean Valiquette et Philippe Armand Lajoie.

La messe du jubilé était célébrée en l'église Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus lundi matin par des anciens bourciers de la société dont l'abbé Raymond Desjardins qui prononçait le sermon.

Les assises du 21e congrès s'ouvraient à l'hôtel Carpenter sous la présidence de M. Adolphe Robert. Après avoir salué les invités, il invitait les délégués au travail. Les officiers firent ensuite leur rapport et plusieurs amendements furent adoptés pour le bien-être de la société, ainsi que plusieurs résolutions.

Le congrès se terminait dans la joie avec le choix des officiers. Me le juge Emile Lemelin fut élu président par acclamation. MM. Joseph Labrecque, Jean-Charles Boucher, Antonio Prince et M. le juge Edouard Lampron, vice-présidents; M. Gérald Robert, secrétaire général; M. Arthur Rouillard, trésorier général; directeurs: MM. J.-E. Lussier, Willie Arguin, Raoul Hébert, Willie Chrétien, docteur Conrad Godin, Armand Provost, Rosario Pelletier, Gérard Lamontagne et René Lemelin.

En récompense de leur longs services à l'emploi de l'Association, M. Adolphe Robert fut nommé président émérite à vie et MM. Wilfrid J. Mathieu et Eudore Mayrand, MM. les docteurs J. E. Mercier et Alfred Lachance, vice-présidents honoraires.

Les quelques témoignages suivants résument à peu près les échos de ces brillantes manifestations:

“Félicitations cordiales à notre société jubilaire dont la richesse, la devise, l'idéal et les oeuvres servent avec tant d'efficacité notre foi, notre langue, nos institutions, nos familles, directement et indirectement, depuis soixante ans. Félicitations à l'Association qui forge sans cesse des liens précieux et nouveaux entre la France, le Canada français et les Franco-Américains. Félicitations à la grande société mutuelle dont les bénéfices couvrent de leurs ailes toutes les oeuvres nécessaires à notre vie canado-américaine.”

*L'Action (Manchester)*

“Je me plais assez souvent à comparer l'Association Canado-Américaine à un bel édifice dont les fondements et les murs ont été si bien solidifiés au cours des dernières années qu'il peut maintenant soutenir en toute sûreté le poids de plusieurs nouveaux étages.

Or, mon principal objectif sera de rendre cet édifice plus grand, plus beau, plus solide et mieux proportionné, en y ajoutant quelques étages.

Bref, mon programme sera, d'abord et surtout, un programme d'expansion.

Evidemment, la tâche ne sera pas facile.

Elle exigera l'étude et la solution de nombreux problèmes de régie interne, et l'emploi de méthodes et de techniques nouvelles et plus modernes, non seulement en vue d'améliorer si possible notre système



d'assurance fraternelle et notre service de production, mais aussi pour régénérer les activités sociales de nos cours et villas.

Moyennant un peu d'encouragement et de bonne volonté de la part de tous, c'est-à-dire, des plus humbles sociétaires aux plus hauts dignitaires, il me semble que cet objectif est beaucoup plus que réalisable: il s'impose.

Ayons tous, je vous en prie, un peu plus de confiance en l'avenir.

Il se peut fort bien qu'individuellement notre société soit composée de pygmées, mais n'oublions jamais que chaque fois qu'ils agiront en masse, ces mêmes pygmées auront la force d'Hercule!

Travaillons donc tous ensemble, la main dans la main, au service des trois nobles causes que représente notre devise: Religion, Patriotisme, Fraternité!

Accomplissons cette belle mission en laissant là nos petites querelles, nos mesquines jalousies, nos haines et nos passions.

Oui, ajoutons de nouveaux étages au bel édifice social qu'est l'Association Canado-Américaine, et surtout, bâtissons-les, ces étages, non pas avec les fautes et les faiblesses anciennes, mais plutôt "avec tout ce qu'il y a de grand et de vivant dans les traditions du passé et ce qu'il peut y avoir de fécond dans les idées de l'avenir."

Voilà, en un mot, la noble tâche qui nous incombe.

Et cette tâche, mes chers amis, coûte que coûte, nous l'accomplissons!"

*Message du nouveau président  
M. le juge Emile Lemelin*

"Dans le passé, le rôle de nos sociétés nationales ne s'est guère exercé en dehors du cercle de la famille. Et encore se limitait-on à enrôler le père, la mère et les enfants à partir de 16 ans et plus. Un certain montant d'assurance à la mort de l'assuré, des secours en cas de maladie et d'accident étaient pratiquement les seuls avantages accordés aux adhérents. Mais un jour vint où la société élargit le cercle familial en admettant les enfants de moins de 16 ans. Plus tard encore, un fonds d'éducation vint aider les parents à pourvoir aux frais d'instruction de leurs enfants aptes aux études supérieures. Voici maintenant que nos sociétés, devenues millionnaires, sortent du cercle de famille et, grâce à l'accumulation de capitaux, commencent à prêter leurs fonds aux diocèses, commissions scolaires, paroisses, coopératives d'habitation, oeuvres d'hospitalisation. L'arbre mutualiste étend de plus en plus le rayon de son ombre protectrice. Vingt pour cent de notre capital de \$7,000,000 est prêté à un taux réduit d'intérêt aux institutions qui sont nôtres, alors qu'il serait facile d'obtenir un rende-



ment supérieur en prêtant à des entreprises extérieures. C'est là de l'action catholique avisée, suivant le mot de notre Trésorier général.

L'Association Canado-Américaine dans son état présent et en fonction de l'avenir est devenue :

*Un potentiel économique* par la canalisation de la petite épargne, vue, d'une concentration de capitaux propres à être utilisés pour le développement de nos institutions;

*un potentiel éducatif* grâce aux bourses d'étude favorisant la préparation d'une relève et la formation d'une élite sacerdotale, religieuse, professionnelle, scientifique;

*un potentiel culturel* grâce à une bibliothèque de recherches historiques;

*un potentiel de solidarité ethnique* entre nos peuples séparés par une frontière territoriale et une allégeance politique diverse;

*un potentiel social* qui a fait ses preuves et qui existait bien avant que nos gouvernements respectifs aient songé à la sécurité sociale prévue par les pensions de vieillesse.

Nous serions vraiment maladroits et bien peu intelligents, pour ne pas dire coupables, de négliger ces divers éléments de potentialité.

*M. Adolphe Robert, président émérite*  
(Extrait de son discours au banquet)

“La tâche de la génération qui me suit consiste à rétablir l'accord entre les lois d'assurance et le *modus vivendi* de notre société. Au risque de paraître brutal, il faut reconnaître que certaines cours n'opèrent pas conformément aux lois qui régissent les sociétés de secours mutuels. Ces lois, de même que nos propres statuts, exigent un rituel, et la tenue d'une assemblée au moins une fois par mois. Or, chacun sait que le rituel est souvent inopérant, que des initiations il ne s'en tient pas toujours. Ont presque complètement disparus les signes secrets, la poignée de main, le mot de passe, toutes choses qu'ont gardé avec un soin jaloux diverses sociétés, les unes catholiques, les autres neutres et franc-maçoniques. On peut être sûr que si ces signes extérieurs n'avaient pas gardé leur pouvoir d'attrance, il y a longtemps qu'on les aurait jetés par-dessus bord.

“L'autre problème auquel je fais allusion est celui de la jeunesse. Notre système d'éducation n'a pas orienté la jeunesse contemporaine vers nos sociétés nationales. En réalité, on dirait que la jeunesse actuelle ne soupçonne même pas l'existence de nos sociétés. Ou si elle les connaît, c'est comme quelque chose de vague, d'indéfini, de lointain, bon peut-être pour les aînés, mais pas pour les jeunes. Demandez au premier écolier venu ce qu'est l'Association Canado-Américaine et il

vous répondra: — Qu'est-ce que c'est que ça? Allez dans nos assemblées, sur les sièges, autour de la salle, on ne voit que des têtes grises.

“Bref, rétablir la conformité entre les lois et nos actes, trouver les moyens d'attirer la jeunesse, autant de problèmes dont la solution touche à l'avenir de notre société.”

*M. le président Robert*  
(Extrait de son dernier rapport)

“Comme c'est la dernière fois que j'ai le privilège de me présenter devant vous à titre de secrétaire général, après 55 années au service de la mutualité et de la vie franco-américaine, j'ai cru, escomptant votre indulgence, pouvoir profiter de cette occasion pour vous donner un bref aperçu des 33 années qui ont précédé mon arrivée à Manchester en 1938, puis un sommaire des faits et gestes les plus marquants de mes 18 années comme secrétaire général de l'Association Canado-Américaine.”

“C'est avec un grand serrement de coeur que je ne suis plus candidat à une réélection comme secrétaire général de l'Association que j'aime. Depuis 1938, vous m'avez témoigné votre confiance et votre approbation en me réélisant à quatre conventions successives; je vous en remercie et vous assure que j'en conserverai toujours un reconnaissant souvenir. Je me console à la pensée que mon successeur, avec l'appui d'un nouveau président, a tout ce qu'il faut pour bien servir l'Association Canado-Américaine.”

*M. Wilfrid J. Mathieu*  
(secrétaire sortant de charge)

“Les économies réalisées par cette réorganisation ne tardèrent pas à nous mettre en état non seulement de renouveler tout l'ameublement du bureau et de moderniser tout son outillage, mais aussi — et ceci est d'une importance capitale — d'améliorer les conditions de travail de nos employés en leur accordant plus de privilèges et de substantielles hausses de salaire. Notons aussi que tout ceci s'est accompli sans affecter le moindrement la solvabilité de la caisse d'administration.

“Egalement digne de mention spéciale est le remaniement propice de nos placements. Grâce à un marché favorable, ce remaniement nous permit à la fois de réaliser des profits considérables sur la vente de nos valeurs, d'acheter de nouvelles obligations de meilleure qualité, et d'obtenir plus de rendement. Naturellement, le surplus augmenta en conséquence.

“De plus, comme je l'annonçais l'an dernier dans un article intitulé *Action Catholique Avisée* qui a eu la bonne fortune de faire le tour de notre presse, ce remaniement nous a fourni l'occasion de prêter à peu près un million de dollars à certaines paroisses et communautés reli-

gieuses à des taux d'intérêt, réduits, contribuant ainsi à leur développement et à leur progrès."

*Juge Emile Lemelin*  
(Extrait de son rapport comme trésorier)

"A tout considérer, avec son ameublement, ses pièces d'art, tableaux et sculptures, ses milliers de volumes, ses tiroirs d'archives bien classés, ses précieuses collections de revues, de journaux, de folklore et de généalogies, on peut affirmer sans exagération que ces dépôts représentent au bas mot une valeur de plus de \$100,000.00 en ajoutant que nombre de ces pièces sont irremplaçables. Ce bilan est peut-être modeste comparé à celui des grandes collections mais il est à nous. On peut facilement fixer le nombre de pièces à plus de 50,000 et l'oeuvre continue à croître. De nombreux dons d'archives et de volumes ont été versés à la bibliothèque par des amis et bienfaiteurs et la commission leur exprime toute sa reconnaissance. Au congrès de 1952 les délégués lui octroyaient un subside de \$1000.00. Cette somme a été employée à l'achat et à la reliure de volumes.

Ce fut dans le but d'étendre davantage le prestige et le rayonnement de cette oeuvre importante que la commission lui donna le nom d'*Institut Canado-Américain*. Filiale de l'Association Canado-Américaine qui en est l'unique propriétaire, l'Institut est administré par une commission de cinq membres qui sont nommés au lendemain de chaque congrès par le président de l'Association.

L'Institut est non seulement l'une des belles parures de l'Association mais il est un placement de première valeur et il rend d'immenses services à nos populations."

*Abbé Adrien Verrette*  
(rapport de la Commission des Archives)

"On a souvent déploré que les Canadiens-français, à cause de circonstances qu'il serait trop long d'exposer ici, n'aient pas eu à leur disposition dans le passé, des capitaux suffisamment importants pour prendre la tête du commerce et de l'industrie dans le Québec, et une phalange d'apôtres ont prêché la précieuse vertu de l'économie, source de sécurité et, éventuellement, d'initiative dans le domaine économique. Votre Association s'est faite la championne de cette noble cause auprès des Franco-Américains, et elle a sans doute rendue possible l'épargne systématique chez vos compatriotes. Elle leur a appris en même temps, par ses rentes familiales ou viagères et par le versement d'indemnités en cas de maladie ou d'accident, l'urgente nécessité de prévoir la grisaille des mauvais jours. Combien d'enfants de vos membres ne doivent-ils pas également à votre Association les connaissances qu'ils possèdent et qu'ils ont pu acquérir grâce à votre caisse spéciale dite du "sou de l'écolier".

En contribuant ainsi à la stabilité financière des foyers et à la formation des jeunes, votre Association a joué un rôle militant dans l'épanouissement de la société franco-américaine et, partant, dans la conservation et le développement de la culture française en Nouvelle-Angleterre. Elle mérite l'hommage sincère du Canada français et c'est le message que m'a chargé de lui transmettre le premier ministre de la province de Québec, l'honorable Maurice Duplessis.

*Honorable Paul Sauvé*  
*Ministre du Cabinet Provincial*

Au cours de l'année le Fonds du Prêt d'honneur était augmenté d'un don de mille dollars provenant de la fiducie Abbé Edmond Gélinas ainsi qu'une bourse de mille dollars de la fondation Alfred L. Gadbois. Pendant l'exercice 1956-57, quarante sept étudiants ont bénéficié du Prêt d'Honneur.

A sa réunion du 4 septembre sous la présidence de la nouvelle haute-cour, le conseil exécutif fut constitué avec MM. Lemelin, Robert, Rouillard, Lampron et Hébert, Me Ernest D'Amours fut réélu avocat conseil.

L'Association terminait l'année avec un actif de \$7,370,619.93 avec 37,112 membres porteurs d'assurance pour 31,677,906.00 soit une augmentation de \$300,024.00 en vigueur.

*Union St Jean-Baptiste d'Amérique (Woonsocket).* Une autre année de progrès avec de nombreuses initiatives sous la direction de son dynamique président. L'actif était porté à \$15,114,477.78 avec un déboursé de \$1,272,387.06 pour administration et les oeuvres, soit une solvabilité de 113.40% au service de 78,849 certificats dont 18,444 juvéniles avec un total d'assurances de \$43,553,564.00.

Le bulletin prenait une nouvelle toilette sous la direction de Théophile Martin avec une propagande plus aérée et des mots d'ordre plus vivants pour appuyer la doctrine de la mutualité et le rayonnement de nos oeuvres franco-américaines.

En plus de nombreux déploiements au sein de la société et la participation aux plus importantes manifestations franco-américaines auxquelles elle souscrit toujours généreusement, l'Union exécutait son deuxième pèlerinage annuel, au sanctuaire Notre-Dame de La Salette, en octobre pour réunir plus de 5000 personnes. Elle accueillait dans ses murs la Jeunesse Franco-Américaine, le Comité d'Orientation, de nombreuses délégations, personnages distingués toujours dans le but de faire briller notre patrimoine culturel.

A la réunion semestrielle du 19 novembre, l'Union établissait son département de propagande et d'action sociale sous la direction de Théophile Martin. Elle saluait son nouveau directeur spirituel Mgr

Stephen Grenier, p.d., et invitait 44 de ses dévoués dignitaires à la promotion de l'Ordre de Mérite et d'Honneur. Le bureau exécutif fixait la tenue du 19e congrès à Hartford, Conn., en mai 1958.

*Société des Artisans* (Montréal). La grande mutuelle française d'Amérique, au dire de ses administrateurs terminait une année "record". A la suite d'une convention spéciale tenue en septembre, la société accusait une augmentation sensible dans ses affaires. Le Soutien Familial Artisan y tenait la vedette.

L'effectif était porté à 160,937 certificats avec une valeur de \$180,161,466 soit une augmentation de \$40,000.000 durant l'année. Au compte de l'action sociale la société accordait 91 nouvelles bourses d'études. En Nouvelle Angleterre un concours de français intéressa plus de 5000 écoliers de 81 écoles.

En saluant la 80e année de la société, le président René Paré déclarait: *"et en surplus, nous avons toujours travaillé avec amour et acharnement à développer chez nos directeurs, nos officiers, nos conseils généraux, nos locales, nos employés, tout notre sociétariat, l'esprit même qui animait Louis Archambault: bâtir une société, qui, appartenant à ses sociétaires, dirigée et orientée par eux, serait toute tournée vers nos gens, nos petites gens, nos familles et notre race canadienne-française."*

*"Aujourd'hui, après quatre vingts, l'oeuvre a survécu! Que dis-je, elle s'est épanouie et est devenue une force conquérante. Certes, elle n'a pas hésité à parfaire ses moyens d'action. Elle s'est modernisée comme institution d'assurance, au point d'être constamment copiée et imitée non seulement par les autres sociétés fraternelles, mais aussi par les compagnies capitalistes. Cet essor s'imposait, car, pour les sociétés comme pour les individus, plus grand est le but, meilleurs et plus perfectionnés doivent être les moyens d'action."*

*Société l'Assomption* (Waltham). Le congrès régional (Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) a lieu à Waltham les 16 et 17 septembre sous la présidence de Louis Poirier (New-Bedford). Emile Leblanc était secrétaire. La messe fut célébrée en l'église St Jean-Baptiste (Lynn) par Mgr William Drapeau. Plus de 158 délégués assistaient avec 400 convives au banquet. Mgr Melanson, aumônier général, M. Ulric Gauthier et plusieurs officiers étaient présents. Le conseil élu Alban Leblanc (Worcester), président; Louis Poirier, adjoint; Emile Leblanc, secrétaire, Paul Belliveau, adjoint.

*Société l'Assomption* (Moncton). A la suite du bicentenaire acadien, la société se lançait vers de nouveaux succès pour terminer l'année 1956 avec un actif de \$14,406,477.08 et 78.686 membres et une évaluation de 113.25. Ces chiffres portaient l'assurance en vigueur à



91,134,813.00. Les caisses universitaires et écolière comptant 170 étudiants pour un total de 890 ou un déboursé de \$686,503.00 depuis leur fondation.

*Forestiers-Catholiques* (New-Hampshire). L'aspect intéressant de cette 24<sup>e</sup> convention des Forestiers du New-Hampshire sous les auspices des cours Laval, St Louis, Gagnon, et Montcalm, les 19 et 20 mai 1956, c'est que les délibérations se déroulèrent en français, sous la présidence de William Gauthier. Messe en l'église St Georges, délibération à l'hôtel Carpenter et banquet au poste Sweeney, S. E. Mgr Brady était l'orateur invité. Un album programme en français fut préparé par Armand Verrette et distribué aux délégués.

*Vétérans Franco-Américains* (Hartford). Le congrès annuel des Vétérans se déroulait à Hartford les 29 et 30 septembre avec séance d'affaires et élection des officiers nationaux. Gérard Thiboutot (Fall River), commandeur; Camille Melanson (Lynn), William Cyr (Hartford), Henri Parmentier (Providence), Théodoret Côté (New Bedford), R. Forget, vice-comandeurs; M. Saulniers, historien; R. P. Armand Morissette, o.m.i., aumônier, Mme Louise Hall (New Bedford) présidente de l'auxiliaire.

*Fédération Catholique F.-A.* (Fall River). En plus tenir son 3<sup>e</sup> festival de la bonne chanson exécuté le 12 février et la fête patronale le 24 juin avec un brillant programme, la fédération continue son travail. Elle tenait sa réunion annuelle le 12 avril. Le conseil élu: Thomas Lavoie, président fondateur; Horace Le Duc, président honoraire; Hervé St Pierre, président; Albert Petit, vice-président; Rhéa Caron, secrétaire; Mme Armand Lagassé, adjointe; Marcel St Denis, trésorier.

*Festival de la Bonne Chanson* (Fall River). Près de 700 écoliers de Fall River participaient avec enthousiasme au 3<sup>e</sup> festival, le 12 février en l'auditorium Ste Anne sous les auspices de la Fédération de Fall River. Dans un enthousiaste reportage, M. Lajoie écrivait dans l'Indépendant: "*ce festival est la première et non la moins importante manifestation de la vie française chez nous à chaque année.*"

Dans le "Défilé", l'Indépendant publiera le programme et les noms des figurants pour encourager ces jeunes. Le festival fut exécuté avec ordre et discipline. Il s'agissait de réunir, loger et retenir 700 enfants pétillants et anxieux de paraître sur la scène: qu'elle corvée, mais qui se déroula avec la plus gracieuse harmonie, grâce à la bonne docilité de tout ce petit monde.

Le programme vaut la peine d'être résumé: 1. "*Ensemble orchestral*" (Jésus-Marie) et les hymnes par les élèves de l'Ecole Prévost.

2. "*Invitation à chanter*" (Chorale St Mathieu). 3. "*Chant de Rallie-ment*" (chorale St Sacrement). 4. "*Barcarole Napolitaine*" et "*La Mélodie Bois*" (Ecole Mgr Prévost. 5. *Ensemble Orchestral* (Jésus-Marie). 6. "*L'Etoile du Soir*" (Orphelinat St Joseph). 7. "*Nos souvenirs*" (St Jean-Baptiste). 8. "*Votre avion va-t-il au paradis?*" (Ecole Notre-Dame). 2. "*Pot Pourri de mélodies canadiennes*" (orchestre). 10. "*Le Te Deum des Oiseaux*" (Ecole Ste Anne). 11. "*Mariane s'en va t'au moulin* et "*Réveil d'Oiseaux*" (Académie Ste Anne). 12. "*Madeleine Madelon*" (St Mathieu). 13. "*Hospitalité récompensée*" (St Roch). 14. "*Mélodies hongroise* (orchestre). 15. "*Le Moulin*" (Académie Ste Anne). 16. "*Ma poupée chérie*" (Académie Jésus-Marie). 16. "*Amis, au revoir,*" (St Mathieu). 17. Sortie — "*Esprit de l'heure*" (orchestre). Quel beau déversoir d'énergie et d'enthousiasme pour nos jeunes.

*Union Franco-Américaine* (Lowell). Fondée en 1944, cette fédération avait rêvé établir la solidarité politique chez les Franco-Américains. Elle rendit des services car on lui doit certainement l'élection des premiers maires franco-américains de cette ville. Comme tout organisme politique elle allait fatalement servir les intérêts de quelques partisans, ce qui mina sa vitalité et amena la divison. L'Etoile, le 16 novembre annonçait tristement sa dissolution. L'occasion est peut-être venue de mettre sur pied une véritable fédération de nos sociétés à Lowell. L'organisme serait précieux au service de nos oeuvres.

*Association Commerciale Notre-Dame* (Manchester). A sa réunion annuelle, le 20 novembre les membres saluaient leurs nouveaux officiers avec un banquet servi au club Alpin et présidé par Adélarde Lemay. Cette association groupe la plupart des marchands de la partie ouest de la ville. Elle a fait beaucoup dans l'intérêt de ses membres. Julien Boisvert, président, et André Lessard, secrétaire.

*Dames Françaises* (Springfield). Un pageant historique bien réussi évoque les 25 ans d'existence de ce cercle de Dames. Il a lieu le 7 février au Musée des Beaux Arts, à Springfield.

*Fédération française du Rhode Island*. En plus de se prêter à plusieurs gestes de rayonnement culturel, la Fédération a tenu son cinquième banquet annuel de la fête patronale à l'hôtel Sheraton Biltmore, de Providence sous la présidence conjointe de MM. Ronald Lemay et d'Almonzar Samson. Les orateurs invités étaient monsieur le consul de Pampelonne, le lieutenant gouverneur Armand Coté et le juge Guillaume Myette et Henri Goguen.

*Association Educatrice F.-A.* (Lowell). Au cours de leur tournée en Amérique, "*Les Petits chanteurs de la Côte d'Azur*" sous la direction

de l'abbé Michel Vadon paraissaient en concert en septembre à la salle St Joseph. Ils étaient les invités de l'Association Educatrice. On écrivait à leur sujet: "ils atteignent un haut degré de compréhension, de technique, de justesse, de rythme et de mimique."

*Société St Jean-Baptiste* (Claremont, N. H.). Fondée le 13 novembre 1881, cette société de Bienfaisance est l'une des anciennes qui ont survécu. Dans le New-Hampshire, on compte encore celles de Somersworth, Rochester, Laconia et Dover. Le jubilé fut célébré à Claremont le 18 novembre par une messe et un banquet. M. Wilfrid J. Lavaude présidait. La société présidée par Philippe Moreau compte environ 50 membres. La société malgré ses 75 ans est à son déclin. A son jubilé tout se passa en anglais — programme etc.

*Association des Vigilants* (Lewiston). Les 20 ans de ce groupe furent célébrés le 21 juin, par un banquet avec l'Orpheon au programme. On honorait aussi les juges Albert Beliveau (suprême) et F. Harold Dubord (supérieure). Me Fernand Despins présidait et résumait l'histoire de la société.

Le 22 avril 1936, quelques compatriotes se réunissaient dans le bureau du journal "*Le Messager*", dans le but de fonder un organisme intéressé aux problèmes franco-américain. MM. Rosario Dubois, Arthur Landry, Lucius Provost, Valdor Couture étaient du nombre. Le 28 août, Rosario Dubois et Louis-Philippe Gagné sont élus président et secrétaire. — En octobre *Les Vigilants* se donnaient une charte civile. On s'employa à obtenir une nouvelle charte municipale d'administration et à la formation d'un comité industriel pour favoriser la venue de nouvelles industries dans la région. Ils établissent des fiducies en faveur des écoles paroissiales de la ville. En plus de verser plus de \$25,000,00 à nos oeuvres, *Les Vigilants* s'occupent des festivals de la bonne chanson, de concours de français, distribution de volumes aux écoliers et voyages des enfants au congrès de Québec. Les Vigilants ont donc été très utiles.

*Union Canadienne St Jean-Baptiste de Bowenville* (Fall River), En célébrant ses 70 ans cette estimable société attestait un souci de persévérance qui doit servir d'inspiration en ces temps confus. On pourrait seulement et peut-être avec raison lui reprocher de n'avoir pas rajeuni son nom au cours des ans. Ce n'est pas que nous n'aimions pas le terme "*Canadien*" mais il ne semble plus s'appliquer au groupe franco-américain qui constitue cette société. Pourquoi ne pas l'appeler tout court — "L'Union Saint Jean-Baptiste de Fall River."

Lorsque les fondateurs établissaient leur modeste société à l'instar des autres groupements, il accomplissaient un geste de bienfaisance très louable. A cette époque, le travailleur n'était pas protégé par toutes

les formes d'assurance sociale. Il faut nous réjouir qu'en Nouvelle-Angleterre, nous possédons encore une quinzaine de ces vieilles sentinelles qui conservent toujours leur idéal de solidarité. Il s'agirait dans certains cas de rajeunir la formule de bienfaisance.

La société de Fall River eut de belles fêtes en la paroisse St Mathieu ou se trouve son siège social, le 12 au 14 octobre. Messe solennelle, dîné, banquet et soirée. On publia à cette occasion un historique de la société. L'Indépendant accorda une large publicité aux manifestations.

Au banquet présidé par J. Ovila Banville, plusieurs voix rendaient hommage à la société. L'abbé Anatole Desmarais, curé, exprimait toute sa joie de posséder dans sa paroisse un organisme aussi dévoué. Cette société fut fondée le 1er octobre 1886.

Dans son hommage la Société Historique franco-américaine écrivait: *"Tout en se dépensant à la protection de nos compatriotes, l'Union Canadienne a su encore appuyer avec empressement les meilleures initiatives de vie franco-américaine dans la région de Fall-River."*

*"De s'être ainsi consacrée fidèlement au rayonnement des plus saines traditions de notre comportement lui a mérité l'admiration de toute la franco-américanie."*

*"La Société Historique dont l'un des buts est d'enregistrer les généreuses pulsations de l'âme franco-américaine s'incline avec respect devant ces féconds labeurs. Elle rend hommage aux fondateurs et formule l'espoir que les continuateurs de l'Union Canadienne prolongeront avec fierté une oeuvre si bien assise dans les sillons de notre commune persévérance."*

*Club Richelieu-Manchester.* Le 12 mai, à l'hôtel Carpenter, le Richelieu-Manchester récemment organisé recevait sa charte pour faire de la Société Richelieu une oeuvre internationale. Cet événement fut salué avec joie en Nouvelle-Angleterre. Désormais un nouveau lien unissait la solidarité française de chaque côté de la frontière.

La soirée comportait un banquet à la suite duquel on procédait à la remise de la charte. La veille, l'inscription avait été suivie, d'un vin d'honneur aux invités. Après le chant Richelieu, le président du banquet Léo L. Dion présentait le président fondateur du Richelieu-Manchester, M. Gérard Bergevin.

Suivant, la tradition Richelieu, le club Richelieu-Montréal ayant été parrain de celui de Manchester, Pierre Charest (Montréal) présidait la cérémonie. S. H. le maire Benoit souhaite la bienvenue. Au cours du repas, Jean-Philippe Toupin, ex-président de la Société Richelieu présentait la cloche du club, ce qui occasionna la quête pour les oeuvres de la part de ceux qui sont invités à sonner la cloche.



M. Fernand Lanouette, gouverneur et président de la société remettait le document de la charte après en avoir expliqué la signification. M. Raymond Tanguay, ex-président du Richelieu-Montréal remet ensuite au club adulte le cadeau du parrain. Mgr Chartier félicita les membres. Le lendemain, le groupe assistait à la messe à Ste-Marie — puis une émission au poste WFEA et une réception au foyer de l'ACA.

Fondée à Ottawa en 1944, avec la devise "*Fraternité et Paix*," la société se donnait pour but: union des membres en un esprit de fraternité et de charité et la protection de l'enfance nécessiteuse. Le nom fut choisi pour rappeler celui du grand intendant de la France, qui au début de la Nouvelle-France demanda à sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, de fonder à Québec une maison qui prit soin des enfants deshérités et des orphelins des soldats et des colons. Cette "*Maison de Richelieu*" en 1665 devint l'Hôtel-Dieu de Québec.

Le Richelieu répondait à un grand besoin et il se développa rapidement. Il compte (1956) 90 clubs dans le Québec, les provinces de l'Ouest, en Acadie et un club en Nouvelle-Angleterre. Ses congrès annuels et la vitalité de ses clubs attestent un esprit de véritable fraternité. Son organe officiel "*Le Richelieu*" maintient cette fraternité empressée qui fait son succès. Le Richelieu fait un pendant très utile aux autres organismes de "service" auxquels les nôtres sont trop souvent attirés.

L'implantation du Richelieu en Nouvelle-Angleterre remonte presque au début de l'oeuvre. Lors du centenaire franco-américain en 1949, à Worcester, Mass., sur l'invitation de l'abbé Adrien Verrette qui en avait causé avec certains officiers majeurs, le club Richelieu-Montréal envoyait M. Donat Turcotte afin d'opérer un premier sondage. Le programme chargé du congrès n'avait pas permis une étude sérieuse du projet, cependant M. Turcotte retournait avec de bons espoirs. Entre temps des Franco-Américains furent invités aux dîners du Richelieu et le sujet fit son chemin dans les esprits.

Au II<sup>e</sup> congrès de 1951, à Lewiston, le Comité était trop pré-occupé de la fondation laborieuse de la Fédération Féminine pour songer à d'autres projets. Enfin après plusieurs délibérations, le Comité d'Orientation décidait de fixer sur son agenda l'établissement des Clubs Richelieu en Nouvelle-Angleterre. M. J. Emile Boucher vint en résumer la doctrine à une séance du 14 novembre et une résolution était adoptée à cet effet.

Devançant un peu le Comité d'Orientation dont il était alors président, M. Ernest D'Amours obtenait une charte civile pour l'établissement du Richelieu-Manchester. Le 18 mars 1955, les membres du New-Hampshire décidaient cette fondation et chacun invitait un ou deux compatriotes au 1<sup>er</sup> dîner tenu au Manchester Country Club,



le 11 avril. Le 30 mai, Arthur Desjardin, fondateur de la Société visitait Manchester.

A partir de cette date les démarches se multiplièrent afin d'établir l'oeuvre officiellement. Un exécutif provisoire fut nommé avec Léo Dion, président, Paul Gingras, secrétaire et Raoul Hébert, trésorier. Le 8 août le Bureau de direction se donnait les officiers suivants: Me Gérard Bergevin, président; juge Emile Lemelin, vice-président; Adolphe Robert, secrétaire; Raoul Hébert, trésorier Paul Gingras, maître de cérémonies, juge Edouard Lampron, Léo-L. Dion et René Bourcier, directeurs.

Le 16 août, le club tenait sa première réunion sous la présidence de Me Bergevin. On avait fixé le nombre des membres à 50. Les membres fondateurs étaient: Léo-L. Dion, Paul Gingras, Edouard Lampron, Adolphe Robert, Emile Lemelin, B. G. Lambert, Gérard Bergevin, Albert Poisson, Ovide-A. Lamontagne, Maurice Lemelin, Gérard Cullerot, Louis-I. Martel, René Bourcier, Raoul Hébert, Ernest D'Amours, Alfred Marchand, Wilfrid Mathieu, Antonio Métivier, Laurent Chalifour, Euclide Gilbert, Gérald Robert, Georges Charron, Wilfrid Bonenfant, Bertrand Lacerte, Roger Demers et abbé Adrien Verrette.

Déjà au 8e congrès des Laurentides en septembre (Sainte-Adèle), Manchester avait une présence. Le 19 septembre, on célébrait les 10 ans du premier club de la chaîne "*Ottawa-Hull*."

Plusieurs conférenciers du Québec se succédèrent à la tribune de Manchester. Au siège social (Ottawa) le "*Richelieu-Manchester*" portait le numéro 86 avec date de fondation officielle fixée au 3 décembre 1955.

Au cours de 1956, M. Adolphe Robert résignait comme secrétaire et Léo Dion le remplaçait. Celui-ci avait été nommé au nombre des gouverneur-adjoints de la société. Au 9e congrès de la société tenu à Windsor, Ontario, les 5, 6, et 7 octobre. "*Richelieu-Manchester*" faisait donc partie de la chaîne.

Le mouvement Richelieu eut l'heur de plaire aux Franco-Américains et des démarches obtinrent l'établissement d'un club à Fall-River dont les fondations provisoires obtiendront sûrement une reconnaissance officielle en 1957.

*Club Harmonie* (Worcester). En l'auditorium municipal, le 21 octobre, en présence de plusieurs centaines de convives, le club Harmonie décernait pour la première fois son "*Lafayette award*" au T. R. P. Wilfrid Dufault, a.a., supérieur général des Augustins de l'Assomption. L'événement donna lieu à une imposante manifestation sous la présidence du docteur Olivier L. Baril, avec plusieurs allocutions

dont celle du distingué récipiendaire. S. E. Mgr John J. Wright, les consulte Charles de Pampelonne et Robert Tait, MM. Henri Goguen, Edouard Gaudette et H. Louis Rocheleau étaient au nombre des orateurs.

Cette citation Lafayette a pour but d'honorer un personnage qui se sera distingué dans le domaine religieux, industriel ou politique. Le trophée de bronze est à l'effigie du Marquis de Lafayette. Dans son allocution, le T. R. P. Dufault parla de "*Lafayette — culture française et liberté.*"

*Club Calumet* (Fall-River). Fondé en 1909, Le Calumet inaugurait son 47e exercice avec l'exécutif suivant: Roland St Denis, président; Armand Bérard et Jean-Louis Clapin, vice-présidents; Bernard Thérour, secrétaire; Horace Leduc, trésorier; Melchior Duquette, percepteur; Adélarde Perron, Léo Giguère, Louis Lavoie, Joseph Gendreau, Arthur Prévost et Albert Thérour directeurs. La réunion avait lieu le 10 octobre.

*Cercle Littéraire* (Fall-River). Le plus intellectuellement français et probablement le plus littéraire de nos cercles en Nouvelle-Angleterre est celui de Fall-River. C'est que ses membres ont fixé un haut idéal à leurs efforts et depuis quelques années leurs séances ont été vraiment sérieuses et d'une belle facture culturelle. Au cours de l'année trois des conférences méritent d'être soulignées. Le 16 février, le R. P. Thomas Landry, o.p., présentait une captivante étude sur "*Le silence de la mer*" de Vercors, soit "une analyse de l'âme française". Le 15 mars, c'est M. Philippe-Armand Lajoie qui donnait une conférence sur "*L'opéra Aïda de Verdi.*"

À l'automne le cercle assistait à la conférence de Marcel Trudel sur "Chiniquy", séance de la Société Historique tenue à Fall River. Puis le 15 novembre, l'abbé Eugène Dion (St Laurent) intitulait sa conférence "Mgr Camille Roy: une gloire littéraire du Canada-français". On ne saurait trop désirer pour nos milieux ces organismes de la pensée française.

*Cercle Jeanne Mance* (Lowell, Mass.). Pour rappeler les accomplissements sociaux de ce groupe de dames durant 25 ans, Mme Léo H. Beaulieu publiait la chronologie du cercle (1931-1956) dans l'Etoile. On relit toute une liste d'événements qui ont conservé la vitalité de ce cercle, depuis banquets, soirées dansantes, salon de modes, expositions, conférences, gestes en faveur des hôpitaux, des pauvres, etc.

Le jubilé fut célébré le 25 avril par un dîner-dansant le 25 avril au Andover Country Club. La soirée était sous la présence de Mme George Skolkeas. M. le juge Arthur Eno, le consul Jean Fournier et le T. R. P. Ferdinand Richard, o.m.i. étaient au nombre des orateurs.

*Société des Concours de Français* (Fall-River). Le 30e programme annuel se déroula avec un intérêt soutenu au cours des mois de février et mars pour obtenir un brillant couronnement en mai. Plus de 238 écoliers prenaient part et les lauréats se classaient dans l'ordre suivant. Pauline Leboeuf (St Sacrement), Jeanne Labrecque (St Sacrement), Raymond Proulx (Ste-Anne), Anne Mailloux (Ste-Anne), Hélène Marchand (St Jean-Baptiste), Paul Bélanger (St Jean-Baptiste).

La fête de la distribution eut lieu en l'auditorium Ste-Anne sous la présidence de M. Albert Petit. Le P. Landry y apportait des paroles d'encouragement. La société s'était donné un nouveau directeur, Hervé-B. Lemaire. Dans un interview au poste WALE, il déclarait son profond intérêt au sujet des concours. Les bienfaiteurs du congrès sont toujours nombreux.

Le conseil de la société comprend Albert Petit, président; Marcel St Denis, Lilliane Letendre et Thomas Lavoie, vice-présidents; Hervé St Pierre, trésorier; Mme Pierre Labonté, sec-arch.; Gilberte Letendre, sec.-cor.; Philippe Lajoie, préparateur; Hervé Lemaire, directeur. Présidents d'honneur, Dr J.-E. Mercier, Me J.-E. Lajoie, Dr Pierre Crispo, Dr Omer Boivin.

### Fête Patronale

La célébration de la Saint-Jean-Baptiste devient de plus en plus indicatrice de notre persévérance française en terre d'Amérique. Les grands déploiements d'autrefois sont plus difficiles à exécuter à cause des frais qu'ils nécessitent et aussi par le fait que nos groupes costumés sont peu nombreux. Nos gardes, et équipes ne sont plus là pour donner le colori à nos défilés. Enfin la préparation des chars allégoriques est couteuse.

Cependant *Manchester* a réussi encore cette fois à produire un éclatant spectacle qui attira une grande foule. La fête fut soulignée dans toutes les églises. Le défilé avait le thème "marial" avec la statue de Notre-Dame du Cap qui était à l'honneur. Plusieurs équipes et cadets accompagnaient les chars allégoriques qui glorifiaient les mystères du rosaire.

Au champ athlétique le soir à huit heures, il y eut heure sainte mariale avec récitation du chapelet et flambeaux. Le spectacle était pieux. Plusieurs prêtre assistaient et la cérémonie était présidée par Mgr Pierre Gamache, et le R. P. Wilfrid Bélanger, o.m.i., était le prédicateur. Durant la soirée un concours avait permis la distribution de nombreux prix.

L'Action affirmait: "*Manchester est fier de la fête patronale de dimanche.*"

A *Fall-River* ce fut le grand banquet traditionnel en l'auditorium Ste-Anne. Une série de conférences à l'Heure Franco-Américaine (WALE) avait préparé les esprits et les coeurs. A la messe solennelle en l'église St Jean-Baptiste, le R. P. Joseph Fontaine était le prédicateur. L'Indépendant publiait son édition de fête et déclarait: "En somme la Saint Jean-Baptiste est pour nous la réaffirmation de notre attachement et de notre loyauté au patrimoine religieux, traditionnel et culturel de nos pères."

Au banquet le juge Emile Lemelin était l'invité et plus de 700 convives assistaient. M. Hervé Lemaire présidait et l'abbé Eugène Dion et le R. P. Thomas Marie Landry prononçaient aussi des allocutions. La fête était sous la direction de la Fédération Catholique Franco-Américaine sous la présidence de M. Hervé St Pierre.

A *New Bedford*, la cérémonie religieuse se déroulait en l'église St Antoine où Mgr Albert Bérubé saluait ses compatriotes. Le banquet au pavillon Gaudette réunissait plus de 400 convives sous la présidence de M. Léo Cormier. M. le sénateur (Ottawa) Calixte Savoie, président de la société l'Assomption était l'orateur. La Ligue des Présidents avait préparé la fête.

*Lowell* se donna aussi une belle fête. L'Etoile publiait son édition de fête et Antoine Clément écrivait: "Nous lui demanderons de prier le Seigneur, notre maître . . . de nous donner un clergé plus érudit en français afin qu'il puisse mieux comprendre les valeurs culturelles de notre héritage français, qu'il puisse inculquer davantage le désir et l'amour de cet idéal français à nos populations, et qu'il puisse tenir bien haut le flambeau qu'il garde allumé à l'instar de ses devanciers —"

La messe avait lieu en l'église St Jean-Baptiste avec magnifique programme. Le banquet au Rex était sous les auspices de l'Union Franco-Américaine sous la présidence de M. Noël Beaudry. M. le consul général Charles de Pampelonne était l'invité d'honneur.

*Springfield*. Les conseils Gabriel et Louis Guillaume qui célébraient leur cinquantenaire donnèrent un éclat particulier à la fête. Messe solennelle en l'église St Joseph — défilé et banquet à l'hôtel Sheraton-Kimball. S. E. Mgr Weldon assistait et de nombreuses allocutions sont prononcées par le docteur André Bélanger. M. le président général Henri Goguen, le docteur J. C. Z. Potvin, le R. P. Elméric Dubois et l'abbé Pierre Gauthier, aumônier diocésain. La Justice (Holyoke) publiait son numéro de fête. *Lawrence* exécute sa fête et Le Journal (*Haverhill*) revient avec son numéro de fête.

*Moosup* (Conn). Les conseils de l'est du Connecticut organisèrent une fête régionale à Moosup, sous la présidence de M. Henri Déry. Une messe solennelle en l'église "Tous les Saints" chantée par Mgr Donat Côté. S. E. Mgr Bernard Flanagan, évêque du diocèse de



Norwich, prononçait le sermon. Plus de 300 convives assistaient au banquet. M. le docteur Omer Boivin était l'invité. *Attleboro* et *Leominster* eurent aussi leur belle manifestation.

Dans le Maine, plusieurs manifestations ont lieu, notamment à *Lewiston-Auburn* où la messe a lieu en l'église du Sacré-Coeur avec soirée et banquet sous les auspices de la Ligue des Sociétés présidée par M. Pamphile Morrisette. Le *Messenger* publie son édition de fête.

Ailleurs dans le New-Hampshire, des manifestations ont lieu à *Berlin* avec édition spéciale "Le Journal Franco-Américain," à *Laconia*, *Rochester*, *Dover* et *Somersworth* qui comptent encore des Sociétés St Jean-Baptiste locales. A *Suncook*, c'était aussi la fête paroissiale. M. le curé Adrien Verrette chante la messe solennelle et prononce le sermon.

A *Nashua*, "L'Impartial" publia un beau numéro de fête. Il résume la leçon de la fête dans les termes suivants "Pour des jours meilleurs" — *"Notre Fête: L'un des plus beaux trésors que Dieu nous a confiés c'est l'espérance, cette flamme qui donne à chaque jour sa valeur et qui permet à l'homme de recommencer chaque fois avec confiance."*

*Comme tous les grands événements de l'année, la Saint-Jean-Baptiste nous revient fidèlement. Elle nous apporte de nouveaux espoirs pour nous incliner vers des jours meilleurs.*

*Saluons et surtout vivons ce grand jour dans une attitude raisonnée. Remercions le Ciel qui nous invite à réfléchir tout en nous réjouissant profondément.*

*Tant de beaux et nobles sentiments gonflent nos coeurs en cette circonstance. Il ne devrait pas y avoir de place pour la lassitude. Il nous faut vivre et espérer comme l'on fait nos devanciers et comme le feront sûrement nos continuateurs. C'est le prix de la vie.*

*Il y a plus de cinquante ans que nos déficiences "factuelles" nous crèvent les yeux. Nous n'avons pas manqué de professeurs pour nous les rappeler. Les chevaliers de la déroute se sont toujours cantonnés dans cette attitude pour se libérer de l'obligation d'agir généreusement. De grâce, au compte de notre vie franco-américaine, ne soyons pas des dissolvants au service de ce qui se défait.*

*Nous avons autant de raisons en l'an 1956 de conserver fièrement notre patrimoine culturel qu'en avaient nos pionniers. Peut-être davantage car nous voyons aujourd'hui le profit de leur semence. Si nous sommes aussi comblés c'est parce qu'ils furent un jour les courageux initiateurs de tout ce que nous possédons.*

*Reconnaissons que nous avons à faire face à de nouvelles inquiétudes au sujet de notre vie propre. Cessons de chercher des formules*



*magiques pour nous aider à disparaître en douceur. Ce qui compte c'est encore l'effort d'un chacun, la conviction, que nous portons dans nos vies des valeurs irremplaçables et la satisfaction que nous devrions avoir de les conserver.*

*Il y a plus d'un siècle que l'on a commencé à vouloir nous faire mourir. Toujours les mêmes influences au travail. La Providence nous a visiblement aidés, mais peut-être en trop de foyers on a cessé d'agréer cette immense faveur.*

*Il faut encore revenir avec insistance sur la nécessité de placer sur un haut plan tous nos espoirs de nous conserver. Il faut plus que jamais envelopper ce désir de nos prières. Notre croisade a sûrement produit des fruits. Il faut l'intensifier et nous rendre dignes de vivre cette généreuse formule qui apporte un si riche appoint à notre patrie et tant de bonheur à nos foyers.*

*Que Jean le Baptiste nous favorise de ses lumières et nous obtienne l'immense faveur de besogner toujours courageusement dans les sillons si invitants de notre héritage catholique et français.*

C'est ainsi qu'un peu partout en Nouvelle-Angleterre et jusqu'en Floride la fête patronale eut des brillants et certainement de profitbles échos. Le journal "France-Amérique" (New-York) consacrait une édition à notre fête.

Au Canada français ce fut toute une série de fêtes dont les plus éclatantes: Montréal avec son traditionnel défilé — dont le thème: "L'Histoire de la littérature Canadienne française" fournissait vingt magnifique tableaux. Québec, Sherbrooke, Trois Rivières et Ottawa se donnaient également de magnifiques spectacles.

A Moosup, messe solennelle par le curé Mgr Donat Coté et sermon par Mgr Donat Jetté en présence de l'évêque de Norwich. Un banquet suivait. Mériden exécute sa sixième célébration annuelle sous la direction du club Social avec messe et banquet. A Swanton, Vt., on profite du cinquantenaire du Conseil Cam pour donner un cachet brillant à la fête patronale.

Dans le Maine, à Springvale-Sanford des manifestations importantes ont lieu. Les compatriotes de Woonsocket se rendent à l'hôtel Sheraton-Biltmore, de Providence pour le banquet sur l'invitation de la Fédération française de cette ville. Le Club Marquette à son tour avec le concours des autres sociétés organise une messe en plein air, samedi soir, le 23 juin à la maison des oblats Notre-Dame de Fatima.

Messe et banquet à Leominster, la patrie de M. Henri Goguen. A New-Bedford, la cérémonie traditionnelle au pavillon Gaudette. A New York, c'est le conseil Pelletier qui assiste à sa messe en l'église Saint Jean-Baptiste. Enfin, pour la première fois en Floride, à West

Hollywood on improvise une belle manifestation avec les membres du club Francs-Amis et le journal "La Foride Française".

Autres célébrations à Tupper Lake, N. Y., Taunton, Turners Falls, Ludlow, N. Attleboro, Watertown, Bennington et Saco, où les conseils de l'Union en profitent pour donner un bel éclat à la fête patronale.

### *Concours de français*

Dans un article "*Concours de chez nous*" au sujet d'un concours d'épellation disputé à Lowell par 70 écoliers, en mai, Antoine Clément écrivait: "*tous ces concours sont un levain précieux pour la jeunesse étudiante de chez nous*" et il ajoutait avec raison "*tant qu'il y aura de ces concours de divers genres en Nouvelle-Angleterre et que nos étudiants seront en état d'y participer, il n'y a pas à craindre pour l'enseignement franco-américain actuel donné dans nos écoles paroissiales, primaires et secondaires. Mais dès que des nôtres n'y peuvent plus participer, à cause d'unilinguisme, c'est là que se découvre tout le mal que l'on fait à l'enseignement de chez nous.*"

*Concours des Artisans.* Continuant sa coutume, le Comité Régional du New-Hampshire tenait son concours annuel de français dans l'état pour réunir plus de 700 concurrents. Le thème de la composition "*La presse franco-américaine*" suscitait un vif intérêt avec de splendides résultats. Si seulement les lauréats de ces concours vivaient fidèlement ce qu'ils affirment, notre presse y aurait gagné des appuis qui ne pourraient que centupler avec les années. Les bienfaiteurs du concours furent nombreux et des professeurs de la commission scolaire de Montréal corrigeaient les compositions.

Quarante-trois élèves sortirent vainqueurs de l'épreuve dont les premiers: Henriette Blais (St Régis, Berlin), Dolorès Lanoie, Madeleine Allain, Dolorès Leclerc et Elaine Dionne (St Augustin, Manchester), et Robert Belzil (Ste Marie, Manchester).

*Radio Franco-Américaine.* Bien que la radio se contente en général de sa propre publicité, il importe de signaler qu'une vingtaine de postes en Nouvelle-Angleterre maintiennent un programme français qui varie suivant le milieu. La radio est donc un facteur important dans la diffusion de notre vie franco-américaine.

La liste qui suit fait voir les principaux horaires au service de nos populations. Certains programmes ont déjà plusieurs années d'existence. A Manchester on en compte 3 dont "Radio-Journal" dirigé avec succès par Paul Gingras depuis bientôt 20 ans.

Comme tous les autres services qui ne relèvent pas exclusivement des nôtres, la radio française essuie parfois des heurts. Il ne

faut pas être surpris, car la direction des postes change et les administrateurs n'ont pas tous les mêmes standards de justice et de bonne entente.

C'est ainsi qu'à Lowell, les postes WLLH et WCAP supprimaient en août tous les programmes qui n'étaient pas irradiés en anglais. Etrange attitude pour dire le moins car pourtant aux Etats-Unis on enseigne les langues depuis le primaire jusqu'à l'université.

Cette décision peina beaucoup nos compatriotes de Lowell pas trop organisés et pas trop vaillants. M. Georges Ayotte, directeur du programme français tenait une réunion protestataire avec les directeurs des programmes de langues grecque, portugaise et polonaise. On tenta même de soumettre des pétitions couvertes de signatures. Pour le moment, tout ceci n'a pas changé l'attitude des officiers des deux postes. Il faut attendre, l'heure viendra.

Dans l'Etoile, Antoine Clément souligne les avantages de ce programme français et il proteste contre ces "*postes injustes*" et il fait appel à la fierté de ces compatriotes! Le cas de Lowell s'est produit ailleurs. Il faut savoir tenir.

A Fall River, ce fut une autre situation — "L'Heure Franco-Américaine" dirigée par madame Gertude St Denis au poste WALE célébrait son 3e anniversaire après un exercice fructueux. Un programme, le 7 juillet, soulignait cet événement et L'Indépendant ne manqua pas d'y ajouter son hommage empressé. Mme St Denis déclarait en cette circonstance: "J'aimerais vous voir partager ce sentiment de confiance qui m'anime malgré les nuages qui pourraient s'amonceler au-dessus de nos têtes —"

Au cours de l'année Mme St Denis invitait plusieurs conférenciers distingués à son programme au sujet de "l'orientation dans la vie" et le choix d'une carrière. Elle tenait ensuite plusieurs consultations sur les principaux piliers de notre vie franco-américaine.

Au mois de mai on annonçait une nouvelle heure française au poste WACA (Chicopee), — "*Le Club du Rendez-vous*" sous la direction de Jacques Mayol — Chaque soir 6:30 à 7:00 p. m. — dimanche 8:45 à 9:45 a. m. Poste WALE, Fall River, Mme Gertrude St-Denis — Chaque samedi, de 6:20 à 7:20 p. m. Poste WGIR, Manchester, M. Gérald Robert — Tous les mardis 7:30 p. m.; jeudis 7:30 p. m.; samedis 1:05 p. m. Poste WFEA, Manchester, M. Paul-J. Gingras — Lundi, mercredi, vendredi, de 10:15 à 10:30 p. m. Dimanche de midi cinq à 1 hr Poste WKBR, Manchester, M. Joseph Maltais — Tous les jours de la semaine de 7:05 à 8:30 p. m., de 11:05 à midi et demi le dimanche. Poste WTSN, Dover, M. Joseph Maltais, — De 7:05 à 7:30 hr. p. m., du lundi au vendredi. Poste WTSV, Clameront, M. Joseph Maltais — De 1 hr. à 1:30 hr. le dimanche.

Poste WREB, Holyoke, M. Léon Alarie — Tous les jours de la semaine de 11hr. a. m. à midi; le dimanche, de 11:30 a. m. à 1:30 p. m. Poste WORC, Worcester, M. Léon Alarie — Le dimanche, de midi à 1 hr. p. m. Poste WWON, Woonsocket, M. Raoul-H. Bérard — Du lundi au vendredi de 9:30 à 10:30 hr. Poste WMOU, Berlin, M. L.-Laurier Rousseau — Du lundi au samedi à 5:55 hr. p. m. Poste WSAR, Fall River, M. Albert Petit — Mardi et jeudi, 7 hr. p. m.

### *Consulat Français*

M. Hervé Alphanand entrait en fonction comme ambassadeur de France à Washington le 8 septembre. Il succédait au comte Maurice Couve de Murville, devenu ambassadeur auprès de la République Allemande. Ancien attaché financier à l'ambassade à Washington et représentant des Nations-Unies au Conseil de sécurité, M. Alphanand n'est pas un inconnu au pays.

Né à Paris le 31 mai 1907, il est le fils de Charles-Hervé Alphanand, ancien ambassadeur de France à Moscou et à Berne. Diplômé de l'Ecole des Sciences politiques, il entre au ministère des Finances en 1930. Avec la France-Libre il se rend à Londres et à Alger et il représente la France aux premières conférences des Nations-Unies.

En 1945 il est appelé au Quai d'Ornay au département des Affaires économiques et participe aux conférences de San Francisco et de Paris. Il prend rang d'ambassadeur auprès de l'Organisation européenne de la Coopération économique, puis en 1950 délégué au Conseil de l'OTAN et ensuite représentant permanent auprès des Nations-Unies et au Conseil de Sécurité. Il est commandeur de la Légion d'Honneur.

S'adressant à ses compatriotes aux Etats-Unis, M. Alphanand déclarait à son arrivée par l'entremise du journal *France-Amérique*: "*Pour certains, la France apparaît comme un pays attardé, plus soucieux de cultiver les souvenirs d'un passé glorieux que de comprendre les immenses transformations qui ébranlent le monde du XXème siècle. Cette image est fausse, vous le savez. Vous devez le faire savoir, et ce sera l'un de mes devoirs essentiels de vous y aider.*"

M. le Consul Français Charles-Roux quittait Boston le 20 janvier pour aller occuper son nouveau poste à Rabat au Maroc Français. Durant son court séjour, M. Charles-Roux avait déployé un dévouement brillant et fort appréciée de la part des Franco-Américains. Il avait visité à peu près tous nos centres pour y laisser partout un souvenir très amical.

Le 11 mars, M. le consul suppléant René Cerisoles invitait les amis de la France à venir saluer le nouveau consul général M. Charles de Pampelonne.

On annonçait également que M. Albert Chambon, ancien Consul de Boston, quittait le poste de consul à Naples pour devenir ambassadeur à Costa-Rica.

Le 21 septembre, aux chantiers maritimes à Boston, le dragueur de mines "MSO-513 Ouistreham" était remis au gouvernement français par les autorités de la marine américaine. Il y eut échange de commandant, bénédiction par le R. P. Armand Morissette, o.m.i., aumônier honoraire, et échange de messages. M. le consul de Pampelonne assistait entouré de plusieurs amis de la France. Le commandant français P. F. Riboulât prenait ensuite la direction du dragueur et il y eut réception à bord.

Le 23 septembre M. le Consul de Pampelonne invitait les nombreux amis du vice-consul René Cerisoles à l'occasion de son départ pour New York où il doit entrer dans le commerce. Durant son stage à Boston, M. Cérisesoles à su gagner l'affection et la reconnaissance des Franco-Américains.

Le 20 mai le consulat invitait les amis de la France à commémorer au consulat la fête de Lafayette. A cette occasion, M. Rosaire Dion-Levesque recevait la "Médaille d'Honneur."

La célébration de la fête nationale française, 14 juillet avait lieu sous les auspices de "La Prévoyance" à l'hôtel Statler (Boston) par un dîner-dansant.

Le 11 novembre — "*Journée des Anciens Combattants*," le 40<sup>e</sup> anniversaire de la Bataille de Verdun, le consulat célébrait avec une messe à Notre-Dame des Victoires (Boston) et sermon par le R. P. Armand Morissette, o.m.i., aumônier honoraire de la Marine française et une réception au consulat.

Mardi Gras (Woonsocket). La célébration du mardi gras à Woonsocket, le 8 février avec ses magnifiques déploiements réunissait plus de 150,000 spectateurs.

*Congrès de la Langue Française.* (Marlboro). Pour la troisième année les élèves des soeurs de Sainte-Anne dans le Massachusetts tiennent leurs assises d'un congrès de la langue française sous la présidence d'honneur de Mgr Joseph Boutin. L'abbé Adrien Verrette est l'orateur invité.

*Académie Ste Anne* (Marlboro). C'était fête français à cette académie le 22 avril, alors que se déroulaient les assises d'un troisième petit congrès de la langue française sous la présidence d'honneur de Mgr Joseph Boutin, p.d. Le programme fut à la fois instructif et amusant. Les élèves y avaient apporté de louables efforts et de nombreuses personnalités applaudissaient le brillant succès.



Ces assises sont l'initiative de Mère Marie Hélène du Sauveur, s.a., supérieure de l'académie. Elle veut faire briller et aimer la langue chez les élèves et dans les foyers. Le chant, les dissertations et les échanges étaient de la plus délicieuse facture. L'abbé Adrien Verrette rend hommage à ces jeunes coeurs et leur demande de répéter en les méditant toutes les belles affirmations qu'elles ont multipliés au cours de leur programme. La Fédération Féminine F.-A. présentait son diplôme d'honneur à Mère Hélène du Sauveur et Mgr Boutin tirait les leçons de ce merveilleux spectacle. L'Académie Ste Anne est sous la direction des Soeurs Ste Anne.

*A l'honneur.* Deux compatriotes distingués du Maine étaient élevés à la magistrature au mois d'octobre par le gouverneur Edmond S. Muskie. Me Armand Dufresne était nommé juge de la Cour Supérieure. Me Fernand Despins, ancien maire de Lewiston était nommé juge de la cour municipale de sa ville. Le juge Harold Dubord était élevé au tribunal de la Cour Suprême du Maine, où siège déjà son compatriote, le juge Albert Béliveau.

Arthur Milot de Manville, ancien journaliste, en avril était nommé à un haut poste dans l'International Cooperation Administration (Departement d'état à Washington).

Au cours de l'année, le prix annuel *B'Nai B'Rith* était présenté au R. P. Armand Morissette, o.m.i. (Lowell) et au juge Emile Lemelin (Manchester).

Après de nombreuses années de services bien méritoires, Mlle Rhéa Caron (Fall River) était nommée assistante au département de l'aqueduc municipal.

M. Jérôme R. Lavallée (Lowell) nommé consul à Tanger après des stages dans les légations américaines à DaKar, à Tunis et à Malte (avril).

Le R. P. Edouard Isabelle, M.S. (Fitchburg) nommé trésorier général de la congrégation des Missionnaires de La Salette (Rome).

La famille Cormier, comprenant plus de 500 membres, se réunissait les 21 et 22 septembre à Fitchburg pour les "*Jours Cormier*". Il y eut réception, messe, banquet et soirée.

Deux prélats franco-américains étaient fêtés à l'occasion de leur investiture à la prélature. Mgr Arthur Mercier, p.d., (Salem, Mass) avril et Mgr Arthur Gravel (Leominster) janvier.

S. E. Mgr Paul Girouard, M.S., évêque de Maravada (Madagascar) recevait la consécration épiscopale le 7 mars à Hartford, Connecticut.

Mgr André Ouellette, p.d. Né à Salem, Mass le 4 février 1913. Etudes au séminaire des Trois Rivières et à l'université Laval, il est ordonné le 11 juin 1938. Professeur et supérieur des grands et petit séminaires, il est nommé chanoine honoraire en 1952 et élevé à la prélature cette année.

Mgr Louis-D. Bérubé, p.a. v.g. Né à Lynn, Mass le 1er février 1904. Etudes à l'Assomption (Worcester), à Mont-Laurier, à St Laurent et à Toronto. Ordonné le 14 juin 1930. Curé de la cathédrale d'Ogdensburg en 1940, administrateur apostolique deux fois. Vicaire général du diocèse depuis 1942. Il fut nommé camérier secret, prélat domestique et protonotaire apostolique.

Mgr Arthur-O. Mercier, p.d., curé de la paroisse St-Joseph, de Salem, Mas. Elevé à la prélature dans le diocèse de Boston.

Mgr Donat Coté, p.d., curé de la paroisse Tous les Saints, de Moosup. Elevé à la prélature romaine.

Mgr Joseph Boutin, p.d. Le 21 octobre au cours d'une cérémonie académique très imposante le distingué curé du Saint Rosaire, de Gardner, recevait les insignes de chevalier de l'Ordre du Mérite Académique de la Société du Bon Parler Français. Me Paul Massey, président leur remettait les insignes.

Mgr Victor Primeau, p.a. Ancien membre du Conseil de la Vie française, le distingué curé de la paroisse Notre-Dame de Grâce, de Chicago, était nommé membre d'honneur du Conseil.

Mgr Stephen Grenier, p.d. Né à Saint Maurice, Québec, le 9 janvier 1879, fils de Pierre Grenier et de Cornélie Proulx, il étudie aux séminaires de Nicolet et des Trois Rivières et à l'université Laval. Ordonné le 29 juin 1902 il est nommé professeur au Séminaire des Trois Rivières. En 1905 il vient se consacrer au ministère dans le diocèse de Providence. En 1924 il est nommé curé à Phenix et il est curé de la paroisse Sainte-Famille depuis 1934.

Très intéressé à nos oeuvres, Mgr Grenier fut l'animateur de l'oeuvre des retraites fermées dans le Rhode Island. Bienfaiteur de nos oeuvres il est membre d'honneur du Comité d'Orientation Franco-Américaine dont il fut vice-président. Docteur de l'université de Montréal il est aussi officier de l'Ordre de la Fidélité Française et membre de plusieurs sociétés dont la Société Historique. A l'occasion de son cinquantenaire il était élevé à la prélature romaine. L'union l'accueillait à l'automne comme son directeur spirituel.

Hon. Armand Côté. Né à Central Falls le 19 avril 1919, il étudie à l'Assomption et à la Northeastern University pour se spécialiser dans le commerce. Il devient commissaire et trésorier adjoint de la ville de Pawtucket où il s'établie. Il occupe le poste de secrétaire à Washington.

Elu en 1940 secrétaire du Rhode Island, il quitte cette position pour devenir Lieutenant Gouverneur en novembre 1956.

Juge Albert S. Béliveau (Lewiston). Né à Lewiston le 27 mars 1887. Etudes à l'université du Maine (Orono). Admis en 1911, il s'établit à Rumford. Procureur du comté d'Oxford en 1915, juge de la cour supérieur en 1935 et juge de la cour suprême du Maine en février 1954.

Juge F. Harold Dubord. (Waterville). Né à Waterville, Maine, le 14 décembre 1891. Etudes à Colby et à l'université de Boston. Maire de Waterville en 1928 il est nommé juge de la cour supérieure du Maine en 1955 et de la cour suprême le 27 novembre 1956.

Juge Armand H. Dufresne (Auburn). Né à Auburn le 17 février 1907. Etudes à Sherbrooke, à Montréal et à la Boston College Law School. Il est procureur de la ville de Lewiston en 1937-38, procureur du comté, juge de la cour des tutelles du comté Androscoggin durant 12 ans et nommé juge de la cour supérieure le 27 septembre.

Juge Fernand Despins (Lewiston). Né à Lewiston le 11 juin 1895, il étudie à Sherbrooke et à l'université de Boston. Il devient maire de Lewiston en 1938 puis procureur de sa ville.

Docteur de l'université de Montréal, porteur de la médaille d'honneur (France), président et secrétaire du Comité d'Orientation, membre du Conseil de la Vie française en Amérique, vice président de la Société des Artisans, Me Despins fut nommé juge de la cour municipale de Lewiston le 27 septembre.

Maires franco-américains élus: Josaphat T. Benoit (Manchester); Georges Rancourt (Lewiston); Me Laurie Cormier (Leominster); Roméo Gadbois (Marlboro); Ulric Fréchette (Gardner); Florimond Bergeron (Willimantic); Aimé Tondreau (Berlin); Edouard Charpentier (Somersworth) et Albert C. Lambert (Biddeford).

Sur l'invitation du R. P. Armand Morissette, o.m.i., un auditoire distingué se réunissait dans la salle Jade de l'hôtel Waldorf-Astoria (New-York) pour célébrer le 115e anniversaire de l'arrivée des Oblats de Marie Immaculée en Amérique. On y remarquait des représentants officiels de 11 pays.

\* \* \*

"*French Hour*" de New York célébrait ses 20 ans le 18 avril sous la direction de M. et Mme Jo de Linois au poste WBNX le soir à 10 h. 30.

*Paroisse Sacré-Coeur* (Laconia, N. H.). Un cinquantenaire d'école franco-américaine est toujours un événement. Il en a tant coûté pour établir et maintenir nos chères écoles. Il reste tristement vrai que

c'est seulement sur la pallier primaire que l'on considère encore le français comme langue véhiculaire. Ensuite c'est généralement un comprimé de français que l'on sert à nos élèves comme s'il n'était plus nécessaire de continuer intensément ce double enseignement qui donnerait de si beaux résultats.

A Laconia, au New-Hampshire, les 24 et 25 novembre, les anciens élèves de l'école Sacré-Coeur fêtaient le cinquantenaire de leur alma mater. On y fit de belles manifestations avec messe, banquet et soirée. Un album résumait l'histoire de ce fructueux apostolat des soeurs de l'Assomption dont la maison provinciale est fixée à Lowell.

Les organisateurs exprimaient ce vœu en saluant les fondateurs: *"puisse leur exemple servir de flambeau aux générations présentes et futures pour que, sur notre terre d'Amérique, la race franco-américaine vive toujours et monte fièrement vers les destinées que Dieu lui a marquées dans sa sagesse et sa bonté."*

*Paroisse Ste-Anne* (Salem). Fondée en 1901 par l'abbé Joseph Alfred Peltier. Le 31 décembre le curé l'abbé Eugène Vincent présidait la bénédiction de la pierre angulaire de la nouvelle école.

*Paroisse St Joseph* (Atteboro, Mass.). Fondée en 1905 par l'abbé Napoléon Messier. Fêtes du cinquantenaire en mai.

*Paroisse Ste Thérèse* (Manchester). La bénédiction de cette nouvelle église avait lieu le 9 septembre, au milieu d'une belle assistance. Fondée il y a une trentaine d'années, la paroisse est sous la direction de l'abbé Doria Desruisseaux. Un grand banquet paroissial terminait les fêtes. Un historique de la paroisse fut publié. Ste Thérèse est la 8e paroisse franco-américaine de la ville de Manchester. Elle fut organisée par l'abbé Louis Ramsay en 1934 ayant été mission de St Augustin depuis 1923.

*Paroisse Sacré-Coeur* (Auburn). Le 16 décembre, les paroissiens offraient à leurs religieuses enseignantes, les Soeurs St Joseph de Lyon une nouvelle résidence, sur l'avenue Minot. L'abbé Théodode Bouthiot, curé, était heureux en cette circonstance de remercier les religieuses pour leur dévouement dans la paroisse. C'est en 1948 que l'école était établie.

*Paroisse Ste Croix* (Lewiston). Le 21 octobre, les paroissiens assistaient à la bénédiction de la nouvelle résidence des religieuses sous la présidence de l'abbé Félix Martin, curé.

*Paroisse St Mathieu* (Central Falls, R. I.) Le cinquantenaire de cette paroisse fut célébré en octobre par des fêtes imposantes. Une cloche du jubilé fut présentée par les paroissiens. Le programme comportait une messe pontificale, un pageant et un banquet qui réunissait

plus de 700 convives. Il était présidé par le juge Guillaume Myette. M. l'abbé Omer Paquin, curé, Mgr Joseph Corbeil, ancien curé, le sénateur (R. I.) Arthur Belhumeur, l'honorable Armand Côté, secrétaire d'Etat (R. I.), le représentant (Washington) Aimé Forand étaient au nombre des orateurs.

Fondé en 1906 par Mgr Alfred Laliberté qui la dirigea pendant 44 ans, St Mathieu compte 1300 familles et de nombreuses vocations. L'église est l'un des beaux monuments de la région. L'école est dirigée par les soeurs Sainte-Anne.

*Paroisse Ste Anne.* (Lawrence). Cinquantenaire de la dédicace célébré le 7 janvier par S. E. Mgr Cushing, archevêque de Boston. Paroisse fondée en septembre 1893 par l'abbé Joseph Michaud. En 1882, les Pères Maristes prenaient la direction de la paroisse. M. Henri Frédette était le président des fêtes.

*Paroisse Notre-Dame du Bon Conseil* (Easthampton, Mass.). Cinquantenaire de fondation célébré le 28 octobre avec messe pontificale. S. E. Mgr Weldon officiant et soirée jubilaire. A l'occasion, le comité publie l'histoire de la paroisse dans un intéressant album illustré. L'abbé Léon Sauvageau est curé et les soeurs Sainte-Anne dirigent l'école paroissiale. L'abbé Israël Lord organisait la paroisse le 18 novembre 1906. Les édifices sont évalués à plus de \$600,000.00.

*Collège Rivier.* Sous la direction des Soeurs de la Présentation, ce collège lançait une souscription en vue de ses 25 ans d'existence en 1958. Une première souscription avait eu lieu en 1949. En effet ce collège débute en 1933 dans l'immeuble du couvent de la Présentation (Hudson), et transportait son centre à Nashua en 1941 pour y ériger plusieurs pavillons. Le slogan de la souscription était "*En avait Rivier*". On avait fixé l'objectif à \$125,000 pour terminer la construction. Rivier est le premier collège établi par les soeurs de la Présentation aux Etats-Unis. On y enseigne le français. A sa publication officielle, le collège ajoute un supplément "*La voix française de Rivier*".



## XVI

### Nécrologie

#### Clergé

*R. P. Joseph-Marie Archambault*, o.p. (1974-1956). Bien qu'appartenant en titre à la province dominicaine de St Hyacinthe, le P. Archambault passa une grande partie de sa vie de prêtre à Fall River et à Lewiston. Né le 26 novembre 1874 à Saint-Antoine-sur-Richelieu, fils de Stanislas Archambault et de Catherine Dupré. Ordonné le 28 octobre 1900. Décédé en juillet à l'âge de 82 ans.

*Abbé Eli Barnaud*. (1887-1956). Né à Spencer, Mass. le 21 janvier 1887. Après ses études à Trois Rivières, il est ordonné le 28 mai 1915. Curé de Beverly (1927), Everett (1933), Lynn (1940) et de St Joseph, de Salem en 1944. Il prend sa retraite en 1948 pour cause de santé. Décédé en Floride le 7 février 1956.

*R. P. Joseph Bolduc*, o.m.i. (1886-1956). Né à Montréal le 15 septembre 1886. Ordonné le 17 mai 1913 à Boston. Il occupa différents postes au sein de la province St Jean-Baptiste des Oblats. Décédé le 9 août à l'âge de 70 ans.

*Abbé Alfred H. Couture* (1896-1956). Né le 11 avril 1896 à Rouses Point, New York. Etudes à Winooski, à St Hyacinthe et à Montréal. Ordonné à Burlington le 21 mai 1921. Curé de la paroisse St Pierre, de Vergennes, Vermont. Décédé à l'âge de 60 ans.

*Abbé Francis Desrosiers* (1903-1956). Aumônier dans la marine de 1941-45, il fut ensuite curé à Madrid, Glenfield et Old Forge, diocèse d'Ogdensburg, N. Y. où il décéda le 20 juillet.

*P. P. Wenceslas Giasson a.s.s.* (1876-1956). Né à l'Islet, Québec, le 20 mars 1876, fils du notaire J. O. V. Giasson et de Céline Letellier de St Just. Après son entrée chez les RR. PP. du Saint Sacrement, il étudie en Belgique et il est ordonné le 20 décembre 1901. Il est fixé à Bruxelles où il dirige la Revue Eucharistique du Clergé jusqu'en 1908.

A son arrivé à New York, il est affecté au ministère de la paroisse St Jean-Baptiste pour en devenir curé durant plusieurs années. Il est aumônier fondateur de la Ligue St Joseph et s'occupe activement des oeuvres franco-américaines de la métropole. Il est nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1954 à l'occasion de son cinquantenaire sacerdotal. Décédé le 18 novembre à l'âge de 82 ans.

*Mgr Napoléon-J. Gilbert*, p.d. (1884-1956). Né à St Séverin (Québec), le 12 avril 1884, fils de Marcel Gilbert et de Flore Lessard.

Etudes au séminaire de Sherbrooke et au séminaire de Québec. Ordonné le 18 juin 1912 à Manchester. Vicaire à Ste Marie, en 1922 il prend un repos pour revenir à Manchester en 1925. En 1928, nommé curé du Saint-Rosaire (Hooksett), Ste Marie (Newmarket) 1838 et à St Jean-Baptiste (Manchester) en 1941. Nommé consultant diocésain en 1948 et prélat le 11 juin 1951. Décédé le 11 septembre à l'âge de 72 ans.

*Abbé Joseph N. Hamel* (1886-1956). Né le 3 février 1886 à Ste Croix-de-Lothnière (Québec), fils d'Ebens et de Merna Ouellette. Ordonné le 11 juin 1911. Curé fondateur de la paroisse Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus (New Bedford) en 1926. Décédé le 27 février à l'âge de 70 ans.

L'Indépendant écrivait: "prêtre dévoué, il ne s'est jamais ménagé dans l'exercice de son ministère et dans la participation aux activités paroissiales."

*R. P. Arthur Jalbert, m.s.* (1895-1956). Né à New Haven, Conn. en 1895 et ordonné en 1922. Professeur dans les séminaires de sa congrégation. Il était procureur général au moment de sa mort, survenue à Rome, le 22 juin.

*Abbé Adélard Laliberté.* (1885-1956). Né à Abbotsford, Québec, le 11 novembre 1855. Etudes à Montréal et à Louvain. Ordonné le 13 juillet 1913. Pendant plusieurs années membre puis président de la commission scolaire de Woonsocket. Curé de Ste Thérèse, à Nasonville, il était curé de St Jean-Baptiste de Pawtucket depuis 35 ans. Décédé le 14 juillet à l'âge de 70 ans.

*Abbé Léo L'Ecuyer.* (1897-1956). Né à St Albans, Vt., le 11 septembre 1897. Ordonné le 25 mai 1929. Curé de St Ambroise, Bristol, Vt. Décédé.

*R. P. Victor Lelièvre, o.m.i.* (1876-1956). L'Apôtre du Sacré-Cœur par excellence — décédé le 29 novembre à l'âge de 80 ans. Né à Vitre (France), le 4 mars 1876. Ordonné le 24 juin 1902. Il arrive le 8 juin 1903 à St Sauveur de Québec. Il commença son apostolat auprès des ouvriers.

En 1910, il inaugurait la tradition de la procession annuelle du Sacré-Cœur. Il attira des foules de 100,000 personnes des foules qu'ils faisait chanter et prier. Il répandit également les retraites fermées à Jésus-Ouvrier.

L'Action Catholique écrira:

*Le Père Lelièvre a accompli une besogne de géant, il a exercé par la parole, par la prière, par la souffrance, par la presse, (il était un propagandiste bénévole de notre journal), un apostolat dont la fé-*

*condité s'est traduite par des milliers de conversions, de nombreuses vocations au sacerdoce et à l'action catholique.*

*R. P. Georges Marin, s.j.* (1895-1956). Né à Lowell, Mass., le 2 mars 1895. Études au collège St Anselme, à Montréal, Boston College, Harvard et en Belgique. Ordonné le 15 août 1926 à Montréal. Il se dévoue aux missions d'orient et sera administrateur apostolique deux fois. Ses obédiences le trouvent en Chine, au Japon, aux Philippines et à Siam. Décédé le 24 décembre à l'âge de 61 ans.

*Abbé H. Edmond Ouimet* (1877-1956). Ancien religieux Oblat de Marie, né à St Albans, Vt., ancien curé à Elgins, Illinois. Décédé à sa retraite le 14 octobre à l'âge de 77 ans.

*Mgr J.-Ernest Vaccarest, p.d.* (1894-1956). Né à Manchester, le 4 décembre 1894, fils de Jean-Baptiste Vaccarest et d'Elise Marcotte. Études au Séminaire St Charles Borromée (Sherbrooke) à Baltimore et à l'université Catholique de Washington. Ordonné le 30 août 1919. Vicaire à St Georges (Manchester) puis curé à St Denis de Harrisville en 1937, St Joseph (Epping) 1940, St Edmond (Manchester) 1947 et Ste Marie (Manchester) en 1954. Il occupait plusieurs postes dans le diocèse, examinateur du jeune clergé, directeur des sourds et muets, et du secteur de la vie rurale. Le 11 janvier 1951 il était fait prélat domestique. Décédé le 7 janvier à l'âge de 61 ans.

### Laïcs

*Albert Bellerose.* (1900-1956). Né à Suncook, N. H., le 20 octobre 1900 il s'occupera beaucoup de la mutualité. Décédé le 4 décembre 1956.

*Ernest Bilodeau* (Ottawa). (1881-1956). Journaliste, correspondant, auteur et conservateur adjoint à la bibliothèque du parlement Fédéral. Décédé le 3 août à l'âge de 75 ans. Né à Deschambault en 1881, il entre à la Banque Canadienne Nationale à Paris. En 1912, il est secrétaire de l'ACFA — puis au Devoir. Il publie deux ouvrages avec succès — "Un canadien errant" et "Chemin Faisant".

*Arthur H. Bonneau* (1906-1956). Commerçant. Né à St Narcisse, Québec, le 13 juillet 1906, fils de Joseph Bonneau et d'Emma Langlois. Ancien combattant, il était co-propriétaire du magasin F.-X. Marcotte et Cie de Lewiston. Décédé le 4 novembre.

*Laurent Bouley* (1890-1956). Né à Lowell, le 13 octobre 1890, fils de Laurent Bouley et d'Amanda Roch. Ancien combattant il était dans le commerce à Fall River depuis plusieurs années. Décédé le 5 septembre.

*Dr William Brousseau* (1873-1956). Né à Medford, Mass., le 14 février 1873. Il s'établissait à Cambridge, Mass. Décédé le 12 avril à l'âge de 83 ans.

*Dr Amable Berthelot Caron* (1874-1956). Médecin. Né à St François du Lac, Québec le 6 juin 1874. Etudes à Québec et à Montréal. Médecin, il s'établit à Fall River puis à Woonsocket en 1929. Décédé le 17 mars à l'âge de 81 ans.

*Edmond Chapdelaine*. (1873-1956). Né à St Roch, Québec le 9 novembre 1873. Etudes à St Hyacinthe. Pharmacien propriétaire à West Warren depuis 53 ans. Décédé le 31 mars à l'âge de 82 ans.

*Dr Georges O. Coutu* (1875-1956). Médecin. Né à Montréal le 17 décembre 1875. Etudes à l'université Laval, de Montréal où il obtient son brevet en 1901. Il s'établit à Burlington, Vermont où il pratique durant 53 ans. Décédé le 23 décembre à l'âge de 81 ans.

*Noé Dickner* (1894-1956). Mutualiste. Né dans le Québec, le 10 juin 1894. Membre de l'Ordre du Mérite de l'Union et dignitaire très actif du Conseil Hévey, de Manchester. Décédé le 12 décembre à l'âge de 62 ans.

*Alphonse Desilets* (1888-1956). Ecrivain-poète, secrétaire de l'Institut Canadien (Québec), ancien président de la Société St Jean-Baptiste (Québec), président fondateur de la société canadienne des Poètes, décédé le 6 octobre à l'âge de 68 ans. — "Travailleur consciencieux, il s'est donné franchement et totalement à son travail sans rien rechercher d'autre chose que la satisfaction du devoir accompli.

Né le 5 janvier 1888 à Victoriaville, fils de Théode Désilets et de Virginie Hamelin. Etudes à Nicolet et à Guelph en Ontario. Directeur de l'enseignement menager et agronome, il fut auteur de plusieurs ouvrages.

*Arthur Dubé*. (1912-1956). Mutualiste. Né à Fiskdale, Mass., le 21 juillet 1902. Titulaire de l'Ordre du Mérite de l'Union. Décédé le 15 juillet.

*Charles C. Gauvin*. (1862-1956). Né à Ste Rosalie le 29 septembre 1862. Etudes à St Césaire et St Hyacinthe. L'un des fondateurs de la société historique il s'inscrivait aussi parmi les fondateurs de l'Union. Officier d'Académie en 1901 il fut très actif au sein de nos oeuvres au début du siècle. Il retourna au Canada pour décéder à Montréal le 5 septembre à l'âge de 93 ans.

*Dr Joseph S. Houle*. Né à St Pierre-les-Becquets (Québec), fils de Gustave Houle et de Léonie Beauchesne. Il était dentiste depuis 45 ans à Manchester. Décédé le 5 mars.

*Aristide J. Lachance*. (1867-1956). Mutualiste. Né à St Henri de Lévis, le 28 juin 1867. Fondateur du Conseil Champlain à St Johnsbury, Vt., et Conseiller général depuis 1912. Membre d'honneur de l'Union. Décédé le 18 novembre à l'âge de 89 ans.

*Joseph Lefebvre* (1911-1956). Né aux Trois Rivières, le 15 mars, fils de Josué Lefebvre et de Rébecca Gélinas. En 1946 il venait prendre la direction du "Journal de Berlin", un hebdomadaire qui avait été inauguré par la JOC vers 1943. Décédé le 17 avril.

*William Lafond*. (1890-1956). Banquier. Né à Brandon, Manitoba. Ancien président de la Chambre de commerce de Woonsocket, il était depuis 1939 président de la Woonsocket Trust Co. Décédé le 7 avril à l'âge de 65 ans.

*Joseph P. Landry*. (1870-1956). Membre de la Cie New Departure, de Bristol, Conn. Né à Mystic, Québec le 28 novembre 1870. Mutualiste très actif. Membre de l'Ordre du Mérite de l'Union. Décédé le 17 juin à l'âge de 85 ans.

*François-Xavier Lapointe*. (1884-1956). Mutualiste. Né à Ste Hélène, Québec, le 2 octobre 1884. Titulaire de la médaille de l'Ordre du Mérite de l'Union. Décédé le 2 août 1956.

*Me Albert Z. Lemoine*. (1890-1956). Né à Wayland, Mass., le 11 mars 1890. Après ses études à l'Université de Boston, il pratique à Boston pour s'établir ensuite à Framingham. Après son service militaire 1917-18, il retourne à la pratique et devient procureur du Massachusetts. Décédé le 26 décembre à l'âge de 66 ans.

*Jacques Lepoutre* (1893-1956). Industriel. Né à Roubaix (France) le 29 novembre 1893. Etudes en France, Angleterre et au Canada. Volontaire dans l'armée française en 1912, il est licencié en 1919 après la première guerre mondiale pour s'établir à Woonsocket, R. I. avec sa famille.

La famille Lepoutre établit l'industrie du tissage français à Woonsocket, R. I. avec les filatures Lafayette Worsted et Argonne Worsted. En 1920, M. Jacques Lepoutre fonde la Verdun Manufacturing Co. dont il demeure le président trésorier.

Intéressé à toutes les oeuvres sociales et culturelles, il est chevalier de St Grégoire le Grand, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre (France). Décédé le 19 mars 1956.

*Louis Letendre*. (1879-1956). Né à Fall River, le 10 juin 1879, fils de Louis Letendre et de Louise Larochelle. Après ses études, il entrait plus tard dans le commerce et fondait la maison Letendre et Boulé. Il était vice-président de la banque Lafayette de Fall River. Décédé le 21 septembre.

*Dr Ernest Arthur Mandeville* (1894-1956). Né à Ste Julienne, Québec, le 6 janvier 1894. Etudes à Joliette, université du Vermont et à Tufts. Il s'établissait à Holyoke en 1920. Décédé le 26 janvier à l'âge de 62 ans.



*Henri-J. Messier.* (1880-1956). Né à Marieville, Québec, le 31 août 1880. Pharmacien propriétaire il s'établit à Central Falls, R. I. Actif au sein de nombreuses activités franco-américaines. Il était conseiller général de l'Union. Décédé le 26 avril à l'âge de 75 ans.

*Louis N. Milot.* (1866-1956). Né à Yamache (Québec), fils de Louis Milot et de Séraphine Desaulniers. Il habitait Lowell depuis 76 ans, l'un des citoyens les plus estimés. Il était ébéniste de métier. Membre fondateur de plusieurs associations et ancien président de la CMAC et du Club Social de Pawtucket, il était aussi président de la Caisse Populaire Jeanne d'Arc depuis 26 ans. Décédé le 16 novembre à l'âge de 90 ans.

*Clarence Potvin.* (1894-1956). Banquier. Né à Tupper Lake, N. Y., le 21 septembre 1894. Service militaire 1917-18. Directeur et caissier de la Tupper Lake National Bank depuis 1912. Décédé le 10 juillet.

*Me Charles-Emile Robitaille* (1894-1956). Bien que membre du barreau du New-Hampshire depuis 1923, Me Robitaille, originaire de Manchester était dans l'enseignement depuis 22 ans. Compatriote d'une foi profonde et d'une culture extraordinairement brillante, Me Robitaille donne en plusieurs circonstances la preuve de son dévouement indéfectible à nos oeuvres. N'eut-été une certaine timidité, il serait devenu l'un des chefs puissants de la franco-américanie. Il avait fait ses études chez les jésuites à Montréal et aux universités de Sherbrooke, Notre-Dame et Columbia.

*Dr Archibald Saint-Georges.* (1868-1956). Né à Milford, Mass, le 10 août 1868. Etudes dans le Maryland et à Paris. Il s'établit à Fall River, Mass. Décédé le 16 juin à l'âge de 87 ans.

*Napoléon P. Sévigny* (1902-1956). Né à Haverhill, Mass. Entrepreneur en construction et ancien directeur de la voirie à Manchester. Décédé.

## XVII

### *Titulaires de la Médaille "Grand Prix"*

- \*1935 Jean Charlemagne Bracq (Keene, N. H.)
- 1936 L'Indépendant (Fall River, Mass.)
- 1936 L'Etoile (Lowell, Mass.)
- 1936 Le Messenger (Lewiston, Maine)
- \*1937 Mgr Camille Roy (Québec)
- \*1939 S. E. le Cardinal Villeneuve, o.m.i. (Québec)
- \*1939 L'Avenir National (Manchester, N. H.)
- 1944 Jean M. Garand (Springfield, Mass.)
- 1947 Ubalde Paquin, M. D. (New Bedford, Mass.)
- 1947 Corinne Rocheleau-Rouleau (Montréal)
- 1950 Adolphe Robert (Manchester, N. H.)
- 1950 Juge Eugène-L. Jalbert (Woonsocket, R. I.)
- 1950 Juge Arthur-L. Eno (Lowell, Mass.)
- \*1950 Mgr F.-X. Larivière, P. D. (Marlboro, Mass.)
- 1950 Me Henri-T. Ledoux (Nashua, N. H.)
- 1951 Philippe Armand Lajoie (Fall River, Mass.)
- \*1951 Yvonne LeMaître (Lowell, Mass.)
- 1951 R. F. Wilfrid Garneau, f.s.c. (Central Falls, R. I.)
- \*1951 Le Phare (Woonsocket, R. I.)
- 1951 Pierre Herménégilde Huot (New York)
- 1951 Mgr Paul-Emile Gosselin (Québec)
- 1952 Georges-Alphonse Boucher, M. D. (Brockton, Mass.)
- 1953 M. le chanoine Lionel Groux (Montréal)
- 1954 S. E. Mgr Norbert Robichaud (Moncton)
- 1956 Gabriel Nadeau, M. D. (Rutland, Mass.)
- \* décédé

## XVIII

### *Exercice* 1955-1956

Gilbert Chinard, président d'honneur  
Dr Antoine Dumouchel, vice-président d'honneur  
Dr Ubalde Paquin, vice-président d'honneur  
Abbé Adrien Verrette, président  
Dr Ulysse Forget, vice-président  
Mlle Rhéa Caron, secrétaire  
Mme Emile Cousineau, adjointe  
Marcel St Denis, trésorier

### *Conseillers*

1954-1957

Juge Arthur-L. Eno (Lowell)  
J. Henri Goguen (Leominster)  
Abbé Wilfrid Paradis (Manchester)

1955-1958

Dr Louis-B. Amyot  
Me Pierre Belliveau  
Antoine Clément

1956-1959

Dr Gabriel Nadeau  
Jean-Baptiste Danais  
Dr Albert Poirier

## Table des Illustrations

*Frontispice:* M. le docteur Gabriel Nadeau (Rutland, Mass.) secrétaire — 1945-1955.

*Hors texte:* Jeanne d'Arc 1456-1956.

- ( 1 ) Remise de la Médaille "Grand Prix" à M. le docteur Gabriel Nadeau, à Fall River, Mass., le 17 octobre 1956. De gauche, Hervé St Pierre, président de la Fédération des Sociétés F.-A. de Fall River, Mass., M. le docteur Nadeau, Mlle Rhéa Caron, secrétaire, abbé Adrien Verrette, président et Roland St Denis, président du Club Calumet.
- ( 2 ) Remise du diplôme de "Membre d'Honneur" à M. le professeur Marcel Trudel, professeur à l'université Laval et conférencier à la réunion-gala, 17 octobre 1956. De gauche, M. le docteur Nadeau, M. le consul Charles de Pampelonne, M. le professeur Trudel, abbé Adrien Verrette, président, T. R. P. Thomas Marie Landry, o.p., curé de Ste Anne, Philippe Armand Lajoie, rédacteur à L'Indépendant et Mgr André Ouellette, supérieur du Séminaire St Joseph, Trois Rivières, Québec.
- ( 3 ) Remise des insignes d'officier de l'Ordre de la Fidélité Française, à Mgr William E. Drapeau, curé de la paroisse St Jean-Baptiste, de Lynn, Mass. Séance au Cercle Universitaire à Québec, 6 octobre 1956. De gauche, Mgr Drapeau et l'honorable Cyrille Delage, chancelier de l'Ordre.
- ( 4 ) Remise de la Médaille de l'Ordre académique "Honneur et Mérite de la Société du Bon Parler Français (Montréal)", à Mgr Joseph H. Boutin, p.d., curé de Notre-Dame du Saint Rosaire, de Gardner, Mass. De gauche, M. Linus Allain, Mgr Boutin et Me Paul Massé, président de la société.
- ( 5 ) Vingtième Réunion Plénière du Conseil de la Vie Française en Amérique, tenue à Québec du 4 au 7 octobre 1956. Assis de gauche, Mgr Paul-Émile Gosselin, p.d., secrétaire, abbé Adrien Verrette, vice-président, Mgr Alphonse Marie Parent, p.a., recteur de l'université Laval, Me Paul Gouin, président, l'honorable Cyrille F. Delage, président d'honneur, Dr Georges Dumont, vice-président, Dr Jean Thomas Michaud, trésorier. Debout, de gauche, Dr Louis Beaudoin (Vancouver, N. B.), Dr Alcide Martel (Montréal), J. Henri Blanchard, (Charlottetown,

I. P. E.), Louis d'Entremont (Nouvelle Ecosse), Armand Godin, (Montréal), Jean Jacques Tremblay (Ottawa), Adrien Pouliot, (Québec) Me Yves Bernier, (Québec), Ernest Desormeaux (Ottawa), Alphonse Comeau (Nouvelle Ecosse), George Filteau (Woonsocket), Me Anatole Vanier (Montréal), Albert Plante, s.j. (Montréal), R. P. Thomas Marie Landry, o.p. (Fall River), Raymond Denis (Montréal), R. F. Antoine Bernard, c.s.v. (Montréal), Mme Reine Malouin (Québec) et Dr L. O. Beauchemin (Alberta).

- ( 6 ) Réunion conjointe du Bureau du Conseil de la Vie Française en Amérique et du Comité d'Orientation Franco-Américaine, tenue dans le salon de l'Institut Canado-Américaine de l'ACA, le 30 mai 1956. Assis de gauche, Louis I. Martel (Manchester), Mlle Lucille Mailhot (Manchester), Edouard Fecteau (Lawrence), Antoine Clément (Lowell), Dr Georges Dumont (Campbellton, N. B.), Mgr Paul-Emile Gosselin, p.d. (Québec), Me Paul Gouin (Montréal), l'honorable Cyrille Delage (Québec), abbé Pierre Gauthier (Holyoke), Ulric Gauthier (Farnumsville), R. P. Albert Plante, s.j. (Montréal), Adrien Pouliot (Québec). Debout de gauche, Armand Verrette (Manchester), abbé Gérard Benoit (Québec), Albert Lebrun (Lewiston), Mme Pauline Tougas (Manchester), Juge Fernand Despins (Lewiston), R. P. Joseph Fontaine, M.S. (Attleboro), Dr Antoine Dumouchel (N. Adams, Mass.), Mme Alice Lemieux-Levesque (Nashua), Léo Dion (Manchester), J. Henri Goguen (Leominster), Juge Emile Lemelin (Manchester), Benjamin G. Lambert (Manchester), Wilfrid J. Mathieu (Manchester), abbé Adrien Verrette (Suncook), Adolphe Robert et Gérald Robert (Manchester), Hervé St Pierre (Fall River), Euclide Gilbert (Manchester), et Marcel St Denis (Fall River).
- ( 7 ) Remise des insignes de l'Ordre du Mérite Franco-Américain au docteur J. Ubalde Paquin (New Bedford), à Woonsocket, R. I., le 24 octobre 1956, à l'occasion de la réunion plénière du Comité d'Orientation Franco-Américaine. De gauche, J. Henri Goguen, Jean Picher, Adolphe Robert, chancelier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain, M. le consul Charles de Pampelonne, le docteur Paquin, décoré, George Filteau, Ulric Gauthier, M. le consul Jean Fournier, Wilfrid J. Mathieu, Dr Omer Boivin, abbé Adrien Verrette.
- ( 8 ) Réunion Plénière du Comité d'Orientation dans les bureaux de l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique, le 24 octobre 1956. De gauche, Normand Lachance, M. Wilfrid Lessard, Adhémair Brodeur, Jean Picher, Emile Pepin, Me Ernest D'Amours, Wil-



liam Lebrun, Lauré B. Lussier, abbé Pierre Gauthier, M. le consul Charles de Pampelonne, F. Raymond Lemieux, M. le consul Jean Fournier, George Filteau, Mgr Albert Bérubé, p.d., abbé Adrien Verrette, Mgr Joseph Boutin, p.d., Ulric Gauthier, Mgr Arthur Mercier, Dr Ubalde Paquin, Mgr William Drapeau, R. P. Elméric Dubois, M.S., Adolphe Robert, Mgr Sylvio Desautels, Juge Fernand Despins, Mgr Stephen Grenier, Jean Charles Boucher, P. B. Danais, Marcel St Denis, Wilfrid J. Mathieu, Henri St Pierre, Dr Auray Fontaine, J. Henri Goguen, Dr Zéphir Potvin, Juge Arthur L. Eno, Adelard Janelle, Antonio Clément, Armand Verrette, Dr Omer Boivin et Théophile Martin.

- ( 9 ) L'abbé Omer Paquin, (Central Falls, R. I.), Mgr Victor Primeau, p.a. (Chicago), et Mgr Stephen Grenier, p.d., directeur spirituel général de l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique.
- (10) Lancement de la campagne des Allumettes par la Société des Artisans, en faveur des "bourses scolaires". De gauche, Dr Armand Picard, directeur des Artisans, Théophile Martin, Normand Lachance, et J. Henri Goguen.
- (11) Réunion de l'Alliance des Journaux F.-A. à Woonsocket le 20 novembre durant l'exposition de la "Semaine Française." De gauche, Rodolphe Janson Lapalme, Antoine Clément, Euclide Gilbert, Léonard Rémy, Joseph Fontaine, M.S., Mme Armand Biron, Religieuse, Armand Biron, Religieuse, Wilfrid Mathieu, président, Laurent Gauvin, Mme Marcelle Mainente, R. P. Bouley, M.S., et Louis Biron.
- (12) Kiosque de l'Alliance des Journaux à l'exposition française tenue dans les salles du bureau chef de l'Union St Jean-Baptiste d'Amérique, du 16 au 22 novembre.
- (13) Congrès de la J.F.A. à Woonsocket, les 10 et 11 novembre. De bout, de gauche, Eugène Lambert, trésorier, Gertrude Lambert, vice-présidente et Henri Leblond, président. Assis, R. F. Wilfrid, f.s.c., Juge Eugène Jalbert et Théophile Martin.
- (14) Officiers de la J.F.A. accueillis au bureau de l'Union, le 17 juin 1956. De gauche, Henri Leblond, président, Aline Grégoire, Gertrude Lambert, Normand Lachance, secrétaire général intermédiaire de l'Union et Ulric Gauthier, président du Comité d'O-orientation.

- (15) M. le Juge Emile Lemelin, président de l'Association Canado-Américaine au fauteuil présidentiel. De gauche, Adolphe Robert, président émérite, Mgr Hector Benoit, p.d., chapelain général, le Juge Lemelin, abbé Doria Desruisseaux, assistant chapelain général.
- (16) Au banquet du Soixantenaire de l'ACA, hôtel Carpenter, Manchester, 1er septembre 1956. De gauche, M. le consul Charles de Pampelonne, M. le Ministre Paul Sauvé, M. le juge Emile Lemelin, S. E. Mgr Brady, M. Adolphe Robert, le maire Josaphat T. Benoit, M. le consul Hervé L'Heureux.
- (17) Au banquet du Soixantenaire — abbé Doria Desruisseaux, le Juge Arthur L. Eno, l'honorable Cyrille Delage, Mgr Paul-Emile Gosselin.
- (18) Au banquet — M. le consul Hervé L'Heureux, M. le juge Edouard Lampron, Mgr Hector Benoit, M. le consul Jean Fournier, M. J. Henri Goguen.
- (19) Pour honorer la mémoire du président fondateur Théophile Biron. Cérémonie au cimetière Mont-Calvaire. M. Adolphe Robert, président, dévoilant le bronze, Mgr Benoit bénissant la plaque.
- (20) Pour honorer la mémoire d'un bienfaiteur de l'éducation. T. J. Labrecque, l'ACA dépose une couronne de fleurs sur son monument au cimetière Mont-Calvaire de Manchester. Mgr Benoit, MM. Adolphe Robert et Wilfrid Mathieu.

## Table des Matières

|                                                         |    |
|---------------------------------------------------------|----|
| Dédicace .....                                          | 7  |
| Présentation .....                                      | 9  |
| I Centenaire Jeanne d'Arc (1456-1956) .....             | 11 |
| II Monument Jeanne d'Arc — projet .....                 | 16 |
| III Médaille "Grand Prix" .....                         | 18 |
| Remise à M. le docteur Gabriel Nadeau .....             | 20 |
| 17 octobre 1956 — Réponse du récipiendaire .....        | 20 |
| Bibliographie du docteur Nadeau .....                   | 20 |
| IV Réunions de la Société .....                         | 26 |
| <i>Bureau</i> , 25 février 1956, Boston .....           | 26 |
| <i>Annuelle</i> , 23 mai 1956, Boston .....             | 27 |
| Message du président .....                              | 28 |
| <i>Bureau</i> , 8 septembre 1956, Manchester .....      | 29 |
| Institut Canado-Américain .....                         | 29 |
| Commission Jeanne d'Arc .....                           | 30 |
| Commission LaFayette .....                              | 30 |
| Commission Carillon .....                               | 31 |
| Commission Manuel d'Histoire .....                      | 31 |
| <i>Réunion Gala</i> , 17 octobre 1951, Fall River ..... | 31 |
| Auditorium Ste-Anne                                     |    |
| Rapport du secrétaire .....                             | 31 |
| Message du président .....                              | 35 |
| Bienvenue de M. Hervé St Pierre .....                   | 37 |
| Salutations de M. Roland St Denis .....                 | 38 |
| Présentation du Consul de Pampelonne .....              | 38 |
| Allocution du Consul .....                              | 39 |
| Mgr William Drapeau, p.d. ....                          | 40 |
| Présentation du conférencier Trudel .....               | 40 |
| Diplôme de membre d'honneur au                          |    |
| professeur Trudel .....                                 | 41 |
| Curriculum vitae (Prof. Trudel) .....                   | 42 |

|      |                                                       |     |
|------|-------------------------------------------------------|-----|
| V    | Eloges .....                                          | 44  |
|      | Antoine Barette, o.m.i. ....                          | 44  |
|      | <i>Armand Morissette, o.m.i.</i>                      |     |
|      | Abbé Alvin Gagnon (1810-1956) .....                   | 46  |
|      | <i>abbé Camille Blain</i>                             |     |
|      | Docteur Georges Alphonse Boucher (1866-1956) ....     | 47  |
|      | <i>R. P. Thomas Marie Landry, o.p.</i>                |     |
|      | Jacques Lepoutre (1893-1956) .....                    | 50  |
|      | <i>Lauré B. Lussier</i>                               |     |
|      | Ephrem Barthelemy (1883-1955) .....                   | 52  |
|      | <i>Me Valmore Carignan</i>                            |     |
|      | Charles M. Brodeur (1899-1955) .....                  | 53  |
|      | <i>Juge Edouard Lampron</i>                           |     |
|      | Albert Loranger (1904-1955) .....                     | 54  |
|      | <i>M. le docteur J. Ubalde Paquin</i>                 |     |
| VI   | Conférences .....                                     | 56  |
|      | Chiniquy (1809-1899) .....                            | 56  |
|      | <i>M. le professeur Marcel Trudel</i>                 |     |
|      | 17 octobre 1956, Fall River                           |     |
|      | L'Enseignement du Français à l'Université du Maine    | 77  |
|      | <i>Lilian Avila</i>                                   |     |
|      | 23 mai, Boston                                        |     |
| VII  | Etudes .....                                          | 80  |
|      | Georges-Alphonse Boucher, M.D. ....                   | 80  |
|      | <i>Adolphe Robert</i>                                 |     |
|      | Our French Canadian Neighbors .....                   | 84  |
|      | <i>William Sullivan, s.j.</i>                         |     |
|      | Notes de Voyage: en Acadie — août 1955 .....          | 87  |
|      | <i>Adolphe Robert</i>                                 |     |
|      | "Un problème vieux comme la nation: ségrégation" ..   | 95  |
|      | <i>Me Edouard Lajoie</i>                              |     |
|      | "La merveilleuse aventure de Jean-Charles Frémont" .. | 102 |
|      | <i>Jacques Habert</i>                                 |     |
|      | Henry de Courcy (1820-1861) .....                     | 107 |
|      | <i>abbé Adrien Verrette</i>                           |     |
| VIII | Documents .....                                       | 110 |
|      | Notre Presse et nous .....                            | 110 |
|      | <i>Antoine Clément</i>                                |     |

|     |                                                                          |     |
|-----|--------------------------------------------------------------------------|-----|
|     | Déclaration de Principes .....                                           | 116 |
|     | <i>Conseil de la Vie Française en Amérique</i>                           |     |
|     | Situation franco-américain .....                                         | 117 |
|     | <i>R. P. Thomas Marie Landry, o.p.</i>                                   |     |
| IX  | Divers .....                                                             | 119 |
|     | Faites rayonner votre culture .....                                      | 119 |
|     | <i>Abbé Michel de Lattre (Paris)</i>                                     |     |
|     | (Le Travailleur)                                                         |     |
|     | Soyons des chevaliers de la fierté native .....                          | 121 |
|     | <i>Philippe-Armand Lajoie</i>                                            |     |
|     | Remontrances d'un curé à ses paroissiens .....                           | 123 |
|     | <i>R. P. Thomas Marie Landry, o.p.</i>                                   |     |
|     | Pater Noster .....                                                       | 127 |
|     | <i>R. P. Thomas Marie Landry, o.p.</i>                                   |     |
|     | Les 80 ans de Pie XII .....                                              | 128 |
|     | Primat du Canada (S. E. Mgr Maurice Roy) ....                            | 128 |
|     | Université de Sudbury (Ontario) .....                                    | 129 |
|     | Archives du Massachusetts .....                                          | 129 |
| X   | Journal Intime .....                                                     | 132 |
|     | <i>Henri d'Arles</i>                                                     |     |
| XI  | Vieux Papiers .....                                                      | 143 |
|     | Les Canadiens français à la guerre de Sécession                          | 144 |
|     | <i>Robert Provost</i>                                                    |     |
|     | Vlan .....                                                               | 156 |
|     | <i>Philippe-Armand Lajoie</i>                                            |     |
|     | 1931 — L'Indépendant, Fall River                                         |     |
|     | Les Franco-Américains .....                                              | 158 |
|     | <i>Henri Bourassa (Le Devoir)</i>                                        |     |
|     | Archives de la Société St Jean-Baptiste<br>de New York (1850-1954) ..... | 168 |
|     | <i>abbé Adrien Verrette</i>                                              |     |
| XII | Conseil de la Vie Française en Amérique 1956 .....                       | 170 |
|     | Activités                                                                |     |
|     | Ordre de la Fidélité Française .....                                     | 181 |
|     | Remise du 6 octobre 1956 .....                                           | 181 |
|     | Officiers de l'Ordre .....                                               | 184 |



|      |                                                                                             |     |
|------|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| XIII | Echos .....                                                                                 | 187 |
|      | Société Historique (Montréal) .....                                                         | 187 |
|      | Société Historique (Québec) .....                                                           | 187 |
|      | Société Historique (Saguenay-Chicoutimi) .....                                              | 187 |
|      | Société Historique du Nord-Ontario (Sudbury) ....                                           | 187 |
|      | Société Historique du Canada (Toronto) .....                                                | 194 |
|      | United States Catholic Historical Society<br>(New York) .....                               | 196 |
|      | Institut d'Histoire de l'Amérique Française<br>(Montréal) .....                             | 195 |
|      | American Catholic Historical Society<br>(Philadelphia) .....                                | 194 |
|      | Société Canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique                                        | 195 |
|      | Société Généalogique Canadienne-française<br>(Montréal) .....                               | 187 |
|      | Association Canadienne des Bibliothécaires<br>de langue française (Montréal) .....          | 189 |
|      | Semaine Sociale du Canada (Montréal) .....                                                  | 190 |
|      | Union Culturelle Française (Paris) .....                                                    | 196 |
|      | Institut Canadien (Québec) .....                                                            | 188 |
|      | ACFAS — Association Canadienne-française<br>pour l'avancement des sciences (Montréal) ..... | 188 |
|      | Société des Ecrivains Canadiens (Montréal) .....                                            | 188 |
|      | Académie Canadienne-française (Montréal) .....                                              | 196 |
|      | Académie Canadienne-française (Montréal) .....                                              | 196 |
|      | Société du Bon Parler Français (Montréal) .....                                             | 189 |
|      | Société St Jean-Baptiste (Montréal) (Québec)<br>(Ottawa) .....                              | 192 |
|      | Association Canadienne des Educateurs<br>de langue française — ACELF .....                  | 193 |
|      | Association Canadienne-française d'Education<br>d'Ontario (Ottawa) .....                    | 192 |
|      | AJFO (Ottawa) .....                                                                         | 192 |
|      | Revue                                                                                       |     |
|      | Semaine Religieuse (Montréal) .....                                                         | 196 |
|      | Semaine Religieuses (Québec) .....                                                          | 196 |
|      | Cloches de St Boniface (Manitoba) .....                                                     | 196 |

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| Centre Saint-Germain (Rimouski) .....              | 196 |
| Naturaliste Canadien (Québec) .....                | 196 |
| Relations (Montréal) .....                         | 197 |
| Culture (Québec) .....                             | 197 |
| Revue de l'Université Laval (Québec) .....         | 197 |
| Revue de l'Université d'Ottawa (Ottawa) .....      | 197 |
| Revue Dominicaine (Courville) .....                | 197 |
| Le Séminaire (Montréal) .....                      | 197 |
| Les Cahiers des Dix (Montréal) .....               | 197 |
| The Canadian Historical Review (Toronto) .....     | 198 |
| L'Actualité Economique (Montréal) .....            | 198 |
| Marie (Nicolet) .....                              | 198 |
| Le Documentaire (Québec) .....                     | 198 |
| Concorde (Québec) .....                            | 198 |
| Lectures (Montréal) .....                          | 198 |
| Mes Fiches (Montréal) .....                        | 198 |
| Vie Française (Québec) .....                       | 198 |
| Bulletin des Recherches Historiques (Québec) ..... | 199 |
| L'Action Nationale (Montréal) .....                | 199 |
| Sélection du Reader's Digest (Montréal) .....      | 199 |
| La Revue Desjardins (Québec) .....                 | 199 |
| Le Vieil Escolier de Laval (Québec) .....          | 199 |
| Le Messager Canadien du S. C. (Montréal) .....     | 199 |
| L'Oeuvre des Tracts (Montréal) .....               | 199 |
| Institut Social Populaire (Montréal) .....         | 199 |
| Actes Pontificaux (Montréal) .....                 | 199 |
| Messages (Québec) .....                            | 199 |
| Messager du Très Saint-Sacrement (Montréal) ....   | 200 |
| Annales de la Bonne Sainte-Anne (Beaupré) .....    | 200 |
| Annales de Notre-Dame du Cap (Cap de la            |     |
| Annales de N.-D. du Cap (Cap de la Madeleine ..    | 200 |
| L'Oratoire (Montréal) .....                        | 200 |
| L'Appel du Sacré-Cœur (Québec) .....               | 200 |
| L'Oeuvre de la Propagation de la Foi (Québec) 200  |     |

|     |                                                      |     |
|-----|------------------------------------------------------|-----|
|     | L'Enseignement Primaire (Québec) .....               | 200 |
|     | L'Enseignement Secondaire (Québec) .....             | 201 |
|     | L'Ecole Canadienne (Montréal) .....                  | 201 |
|     | L'Ecole (La Prairie) .....                           | 201 |
|     | La Garde Malade (Montréal) .....                     | 201 |
|     | L'Emérillon (Ottawa) .....                           | 201 |
|     | Le Richelieu (Ottawa) .....                          | 201 |
|     | Alerte (St Hyacinthe) .....                          | 201 |
|     | Le Bayou (Huston, Texas) .....                       | 201 |
|     | Le Missionnaire Oblat (Lowell) .....                 | 201 |
|     | Assomption (Worcester) .....                         | 202 |
|     | Celle qui pleure (Attleboro) .....                   | 202 |
|     | La Rose Effeuillée (Manchester) .....                | 202 |
|     | L'Union (Woonsocket, R. I.) .....                    | 202 |
|     | Le Canado-Américain (Manchester) .....               | 202 |
|     | Livres .....                                         | 202 |
|     | Le Jour de L'Indien (T. E. Giroux) .....             | 202 |
|     | Mon Pays .....                                       | 202 |
|     | <i>Plante-Martel</i>                                 |     |
|     | Sainte Marie de Guadeloupe (Croteau-Robert) ....     | 202 |
| XIV | Ordre du Mérite Franco-Américain .....               | 205 |
|     | Réunion du 20 novembre 1956, Woonsocket .....        | 205 |
| XV  | Vie Franco-Américaine 1956 .....                     | 209 |
|     | Comité d'Orientation F.-A. ....                      | 209 |
|     | Alliance des Journaux F.-A. ....                     | 211 |
|     | Fédération Féminine F.-A. ....                       | 215 |
|     | Association des Dentistes F.-A. ....                 | 218 |
|     | Association Médicale F.-A. ....                      | 219 |
|     | Caisses Populaires .....                             | 219 |
|     | Congrès des Raquetteurs .....                        | 219 |
|     | Association C.-A. (Soixantenaire) 1896-1956 .....    | 220 |
|     | Union St Jean-Baptiste d'Amérique (Woonsocket) ..... | 226 |

|       |                                                                        |     |
|-------|------------------------------------------------------------------------|-----|
|       | Société des Artisans (Montréal) .....                                  | 227 |
|       | Société l'Assomption (Moncton) .....                                   | 227 |
|       | Forestiers Catholiques (New Hampshire) .....                           | 228 |
|       | Vétérans F.-A. (Hartford) .....                                        | 228 |
|       | Fédération Catholique F.-A. (Fall River) .....                         | 228 |
|       | Festivals de la Bonne Chanson .....                                    | 228 |
|       | Union Franco-Américaine (Lowell) .....                                 | 229 |
|       | Association Commerciale N.-D. (Manchester) .....                       | 229 |
|       | Dames Françaises (Springfield) .....                                   | 229 |
|       | Fédération Française du Rhode Island .....                             | 229 |
|       | Association Educatrice F.-A. (Lowell) .....                            | 229 |
|       | Société St Jean-Baptiste (Claremont) .....                             | 230 |
|       | Association des Vigilants (Lewiston) .....                             | 230 |
|       | Union Canadienne St Jean-Baptiste<br>de Bowensville (Fall River) ..... | 230 |
|       | Club Richelieu (Manchester) .....                                      | 231 |
|       | Club Harmonie (Worcester) .....                                        | 233 |
|       | Club Calumet (Fall River) .....                                        | 234 |
|       | Cercle Littéraire (Fall River) .....                                   | 234 |
|       | Cercle Jeanne Mance (Lowell) .....                                     | 234 |
|       | Société des Concours de Français .....                                 | 235 |
|       | Fête Patronale .....                                                   | 235 |
|       | Concours de français .....                                             | 239 |
|       | Radio Franco-Américaine .....                                          | 239 |
|       | Consulat Français .....                                                | 241 |
|       | A l'honneur .....                                                      | 243 |
|       | Paroisses .....                                                        | 245 |
| XVI   | Nécrologie .....                                                       | 248 |
| XVII  | Titulaire de la Médaille "Grand Prix" .....                            | 254 |
| XVIII | Officiers 1956-1957 .....                                              | 255 |
| XIX   | Table des Illustrations .....                                          | 256 |
| XX    | Table des matières .....                                               | 260 |
| XXI   | Bienfaiteurs .....                                                     | 267 |
| XXII  | Section des Annonceurs .....                                           | 268 |

## **Bienfaiteurs**

R. P. Henri Laporte, o.p.  
Fall River, Mass.

Dr Ulysse Forget  
Warren, R. I.

La Fédération Catholique Franco-Américaine  
de Fall River

Mme Anne Marie St Denis

Abbé Adrien Verrette

Abbé Camille Blain





La Caisse populaire (credit-union) favorise  
notre ascension économique en prêchant  
l'économie qui mène au succès

**Credit Union Franco-Américain**  
**de Suncook, New Hampshire**

Dr Jean Leblanc  
*président*

---

MEILLEURS VOEUX!

**Ballard Frères**

**Imprimeurs**

*Imprimeurs du Bulletin*

Rue Commercial

Manchester, N. H.

Téléphone NA 5-6012

---



*“Elle protégera nos foyers”*

Une fédération est une association de divers groupes, d'intérêts variés, il est vrai, mais ayant cependant le même but fondamental. Dans notre cas, ce but est la préservation, la perpétuation de notre héritage culturel, notre souci de le transmettre intact aux générations qui nous suivront, et de le faire respecter par ceux qui nous entourent.

Marcelle Mainente  
*Présidente*

**La Fédération Féminine Franco-Américaine**

**1951**

---



L'oeuvre de notre presse demeure toujours vitale.  
Il est possible de lui donner un plus grand rendement. Elle appuie toutes nos oeuvres.

Wilfrid-J. Mathieu, *président*

Joseph Fontaine, M.S. *secrétaire*

Léonard Remy, *trésorier*

**L'Alliance des Journaux Franco-Américains**  
**de la Nouvelle-Angleterre**

---



*Le Comité d'Orientation continue son  
oeuvre de solidarité entre les différents  
groupements franco-américains.*

Ulric Gauthier, *président*

Fernand Despins, *secrétaire*

**Le Comité d'Orientation Franco-Américaine**

Fondé en 1947

---



*Hommage à la société historique qui con-  
serve si jalousement les échos de notre  
présence en Amérique.*

Léo-L. Dion, *président*

Armand Verrette, *secrétaire*

Alfred Marchand, *trésorier*

**La Fédération Franco-Américaine du New Hampshire**

52, rue Concord

Manchester, New Hampshire

---





*Centre de la bibliothèque nationale des Franco-Américains. Conservatoire des trésors et des archives de notre présence française en Amérique. L'Institut Canado-Américain est une des richesses de la franco-américanie. Ses milliers de volumes et d'imprimés, ses archives et son musée sont au service de nos oeuvres.*

*Institut Canado-Américain*

*(Filiale de l'ACA)*

52, rue Concord

Manchester, N. H.

---



"Ne vous arrêtez pas, tant que vous n'aurez pas fait de votre paroisse un modèle où l'on vit la vie chrétienne véritable qui doit se manifester constamment dans l'amour et dans la prière, dans l'appréciation du sacrifice . . ."

Pie XII (août 1957)

*La paroisse est le foyer où se forgent et se maintiennent les grandes fidélités d'un peuple."*

## *Paroisse Saint Jean-Baptiste*

Suncook

New Hampshire

Adrien Verrette, curé

---

---

Depuis plus de 35 ans, la Société du Bon Parler Français répand le goût de notre beau parler partout sur le continent.

Ses galas, ses manifestations et ses concours auprès des écoliers ont fait énormément pour la conservation et le progrès de notre doux parler.

La Société a honoré plusieurs de nos compatriotes.

## *La Société du Bon Parler Français*

Me Paul Massé, *président*

2277, rue de la Visitation

Montréal, Québec

---

---

La civilisation chrétienne répandra son influence en autant que la lumière de la vérité pénétrera auprès des peuplades moins fortunées de la terre surtout chez les infidèles et les païens.

L'oeuvre des Rosiers Missionnaires de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus contribue à ce travail en favorisant le développement du clergé indigène. Sainte-Thérèse est aussi la protectrice de nos oeuvres. En aidant par nos générosités son oeuvre en pays de missions, nous obtiendrons de plus grandes faveurs pour notre rayonnement catholique et français.

Tout don pour le clergé indigène est doublement profitable pour nous.

### **Rosiers Missionnaires de Sainte-Thérèse**

Irène Farley, *directrice*



*Au service de la vie française en Amérique*

Me Paul Gouin, *président*

Mgr Paul-Emile Gosselin, p.d., *secrétaire*

*Membres Franco-Américains*

Abbé Adrien Verrette  
Suncook, N. H.

T. R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.  
Fall River, Mass.

M. Adolphe Robert  
Manchester, N. H.

M. le juge Fernand Despins  
Lewiston, Maine

M. Georges Filteau  
Woonsocket, R. I.

*Le Conseil appuie tous les efforts de la Franco-Américanie*

Publication: "*Vie Française*"

Album \$2.00 par année

**Le Conseil de la Vie Française en Amérique**

75, rue d'Auteuil

Québec

---



---

*Hommages et félicitations*

La grande mutuelle acadienne protège 80.000 sociétaires

et compte 922 boursiers

**La Société l'Assomption**

232, rue Saint-Georges

Moncton, N.-B.

---



## **L'Union-Saint-Jean-Baptiste d'Amérique**

*Société fraternelle, catholique et française*

*Félicitations et bons souhaits*

à

### **LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE**

Pour l'oeuvre admirable qu'elle accomplit

En faveur des Franco-Américains

Et de l'histoire française aux Etats-Unis

*Président général*

M. J.-Henri Goguen  
Leominster, Mass.

*Secrétaire général*

M. George Filteau  
Woonsocket, R. I.

*Trésorier général*

M. Jean Picher  
Winooski, Vt.

Bureau-chef: 1, rue Social, Woonsocket

---

---

**Secrétariat de la Province**  
**de Québec**  
**Inventaire des Oeuvres d'Art**

Dans le but de conserver notre patrimoine artistique et de le faire mieux connaître, le Gouvernement de la Province de Québec poursuit, depuis vingt ans, un inventaire méthodique et raisonné de nos oeuvres d'art. Cet inventaire comprend actuellement plus de 8,500 dossiers, au delà de 75,000 photographies, gravures et agrandissements photographiques classés par noms d'artistes, des milliers de diapositives en camaïeu et en couleur, et un nombre considérable de fiches de rappel.

De plus, les enquêteurs du Secrétariat de la Province ont réussi à sauver de la destruction et de l'oubli des oeuvres d'art qui, sans leur intervention, seraient aujourd'hui perdues pour la collectivité. Pour renseignements, s'adresser au directeur de l'Inventaire des Oeuvres d'Art, Musée de la Province, Parc des Champs de Bataille, Québec.

Jean Bruchési  
*sous-ministre*

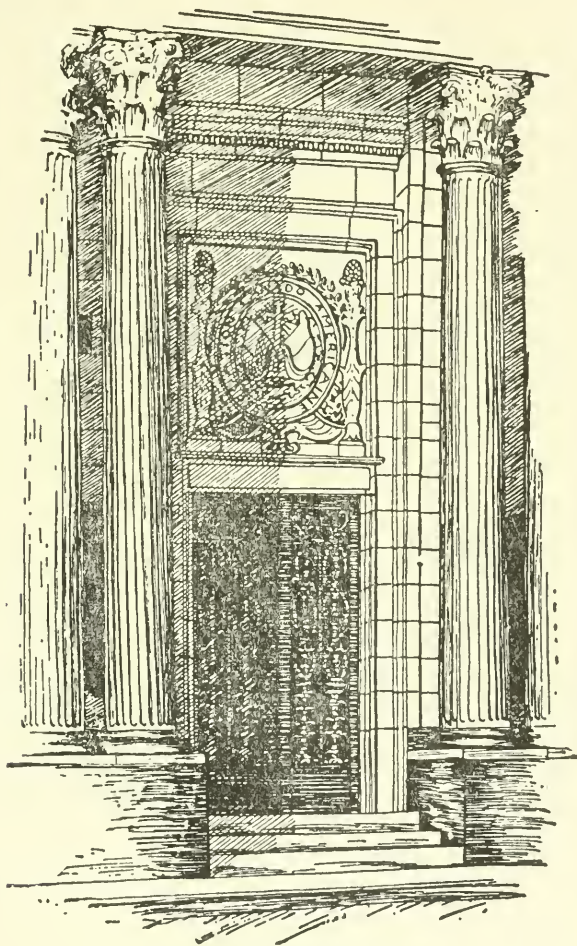
Yves Prévost, c.r.,  
*ministre*

---

---

*Hommages de*

**L'Association Canado-Américaine**



*Un seuil accueillant*

Juge Emile Lemelin, *président général*

Gérald Robert, *secrétaire général*

---

---

*Hommages du*



**Club**

**Richelieu**

**Manchester**

*Paix et Fraternité*

---



---

*Au service fidèle de la Franco-Américanie*

**L'Alliance Radiophonique Française**

Mme Gertrude St Denis

*présidente*

Gérald Robert

*secrétaire*

Paul-J. Gingras

*trésorier*

---



Les jeunes trouveront dans l'étude du  
passé les leçons pour guider leurs pas  
dans l'avenir

**La Jeunesse Franco-Américaine**

---

















BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 06438 091 6





